





grasset d'orcet

« Grâce à la valeur symbolique de la lettre S, déplacée à dessein, nous comprenons que l'inscription doit se traduire en langage secret, c'est-à-dire dans la langue des dieux ou celle des oiseaux, et qu'il faut en découvrir le sens à l'aide des règles de la Diplomatie. Quelques auteurs, et particulièrement Grasset d'Orcet, dans l'analyse du Songe de Polyphile, publié par la Revue Britannique, les ont données assez clairement pour nous dispenser d'en parler après eux. »

FULCANELLI (Le Mystère des Cathédrales)

Aux ÉDITIONS LES TROIS \mathcal{R}

Grasset d'Orcet, *Hiéroglyphie dans l'Art antique*, (vol. I), 2002.

Lucie Bonato, *Sosthène Grasset et la découverte de l'archéologie chypriote*, (vol. II), 2002.

Roger Mazelier, *Gérard de Nerval et l'Humour divin*, 1995. Épuisé, réédition en cours.

© ÉDITIONS LES TROIS \mathcal{R} , 1976, pour ce recueil d'un choix d'articles qui se place sous la protection du Code de la propriété intellectuelle.

www.les3r.fr

ISBN 978-2-911129-21-6

GRASSET D'ORCET

MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES

RECUEILLIS ET ASSEMBLÉS
PAR
B. ALLIEU ET A. BARTHÉLEMY

TOME SECONDE

LA CÔTE-D'OR ET SES MONUMENTS DRUIDIQUES

LA PRÉFACE DE POLIPHILE

LES MÉNESTRELS DE MORVAN ET DE MURCIE

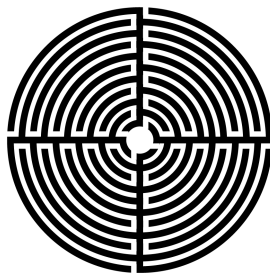
LES COLLABORATEURS DE JEANNE D'ARC

LE CINQUIÈME LIVRE DE PANTAGRUEL

LE PREMIER LIVRE DE RABELAIS

LA DANSE, MACABRE

LE PACTE DE FAMINE





PROLOGUE

aux deux premières éditions.

I

À lire la conclusion de la Préface de Poliphile, on serait tenté de croire que Grasset d'Orcet, en prenant congé de ceux qu'il a entraînés dans ce dédale, les prive définitivement de sa merveilleuse lanterne ; cependant les études postérieures fournissent de précieux renseignements sur le plan cryptographique ; ainsi, il sera encore question du rossignol et ce ne doit pas être sans raison que notre auteur insiste sur ce crochet, façonné en forme de L, qui recèle probablement de quoi forcer la serrure si compliquée du blason. C'est d'ailleurs au terme d'un travail très pénible (travail - trouvaille - trouve L) qu'il avait découvert que la clef ou lettre L devait être positionnée en fin du vers. Cette fin, comme il l'a écrit, représente le début du déchiffrement et c'est précisément dans la dernière gravure de son *Iconologie Historique*¹ que Delafosse a exposé de bas en haut les attributs de l'*artifice* et ceux de la *serrurerie* ; c'est également à la fin du Songe de Poliphile² que Philomèle, métamorphosée en rossignol, chante son infortune en grec : « Tereus Tereus m'a violée ; », que nous formulerons par :

GRé PAiR TeRée M'a VioLée

TeR M'a c'est la *trame*, VioLée, *voilée* vraisemblablement par les voyelles. Quant au reste, nous n'en savons rien, mais la piste mérite toutefois d'être signalée, car Philomèle, à qui l'odieux Térée avait arraché la langue, communiqua ses malheurs à sa sœur Progné par le moyen d'une tapisserie, comparable à une trame ou un canevas, complètement masqué par le motif final.

Ceux qui ont eu la curiosité de suivre Grasset d'Orcet dans ses déchiffrements ont dû constater qu'il ne prenait pas la peine d'expliquer sa démarche ou d'éclaircir les difficultés : la *Revue Britannique* attribue cette négligence à sa grande modestie de

1 J.-C. Delafosse, *Nouvelle Iconologie Historique*, Paris 1768. Réimpression des planches par la librairie d'Art et d'Archéologie, Paris. F. Contet, 1911.
Cf. la gravure en fin de ce volume.

2 *Discours du Songe de Poliphile*, Paris, J. Kerver, 1546, p. 158.

II

MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

savant, qui supposait chez son lecteur des connaissances équivalentes aux siennes. Certes, mais ce qui est écrit dans *La Danse Macabre* montre que la modestie n'est pas seule en cause : Grasset d'Orcet ne pouvait outrepasser certaines bornes de divulgation dans le cadre d'une revue. Aussi avait-il souvent le soin, dans ses premiers articles, de signaler que l'usage du grimoire s'était perdu depuis la Révolution et qu'il lui était possible d'en révéler certains mécanismes découverts seulement par les procédés de la philologie : d'autant que cette clef ne sert à rien à qui n'est pas serrurier (c'est-à-dire initié), ajoutera-t-il en écrivant à nouveau qu'elle se compose d'un vers octosyllabique avec une rime en L, à base de calembours par à-peu-près.

Mais il existe une différence notable entre le calembour par à-peu-près et la méthode par rébus dont il avait été question jusqu'ici. En effet, ce dernier, s'il offre de capricieuses contractions ou séparations de syllabes – qui autorisent le déchiffreur à en tirer ce qui lui plaît – ne permet que les transformations de consonnes suivantes : N-M-GN, C-CH-S-K, ainsi que certaines élisions de consonnes muettes ou répétitives. Outre les décalages de syllabes, le calembour par à-peu-près admet des permutations bien plus importantes du point de vue phonétique : C-G, D-T, F-V, B-P et même un remplacement d'une consonne par une autre quelconque du moment qu'il reste suffisamment d'éléments pour retrouver le sens caché. Prenons un exemple dans *Les Demeures Philosophales*³ : le titre « Amilec ou la graine d'hommes » est un assemblage d'anagramme et de calembour nous dit Fulcanelli. L'anagramme pour amilec (alcemie, alchimie), le calembour par à-peu-près pour graine (crème) et le calembour par homophonie pour hommes (aum).

Entre le moment où le lecteur est remercié (janvier 1884) et celui de la parution de *La Danse Macabre* (mai 1886), on peut supposer que de nouvelles découvertes ont eu lieu, que notre auteur n'a pas livrées au public, du moins de façon claire.

Il correspondait avec des « élèves en grimoire » : rien n'empêchait sa fantaisie de se servir de la revue comme d'une boîte à lettres et certains vers pourraient recéler un autre sens que celui exposé à tous les yeux. Prenons dans la *Préface de Poliphile* la

3 Fulcanelli, *Les Demeures Philosophales*. Paris, J.-J. Pauvert, 1965, tome I, p. 108.

PROLOGUE.

III

strophe où il est question du baron Cerfbeer de Medelsheim ; nous avons en particulier :

GueRRié MèRe Git Lit PoiNg
GRiMoiRe GiLPiN

pour obtenir « grimoire gilpin ». il faut nécessairement enclore la séquence « mère-gît-lit » dans la description du chevalier armé combattant (heaulmier-guerrier-poin). Comme cet enchevêtrement de descriptions n'est pas une règle constante, on peut se demander si le déchiffreur ne savait pas à l'avance ce qu'il obtiendrait... De plus, le texte signale que la mère est assise, appuyée sur son avant-bras droit (précision inexploitée dans le vers) ; « assise », cela fait « sise » et non pas « git » ; le costume « grec » ne sert à rien alors qu'il pouvait prendre la place du « guerrier ». Nous construirons donc le vers octosyllabique suivant :

sous un arbre, une mère vêtue à la grecque, assise, lit
Che aRBRe GRe MeRe SiSe Lit

dans lequel on trouve en finale : ReMeReSi SeLit, soit « remercie celui ». Quant au G de GRe (mis pour grec), pourquoi ne pas y voir l'initiale du nom de notre auteur ? Notons au passage la facilité avec laquelle il est possible de pasticher le sens même de cette strophe, puisque cet arrangement de hiéroglyphes permet de lire :

CeRfBeeR GRiMoiRe CiSèLe

Passons au cartel où sont indiquées les règles de déchiffrement ; que penser d'une indication cryptée des règles ? Si Grasset d'Orcet prévient son lecteur que ce cartel est un des plus faciles à déchiffrer, il se garde bien d'expliquer pourquoi arche (pont) donne *che* dans ce vers et *arche* à propos du sépulcre royal ; d'où vient que les consonnes finales de grotte infernale soient élisées (gro enfer) et conservées dans le cartel suivant (détits infernales) ? Pourquoi le vers initial ne renferme-t-il aucun verbe, bien que les âmes courent et se précipitent ? Dans la lithographie précédente, le chevalier combat (poin), la mère est assise (git), elle lit (lit) et le monstre s'éloigne (éloigne).

Quant à l'autel dédié aux divinités infernales, c'est un morceau du genre qui ne nécessite pas moins de trois traductions ; les règles de déchiffrement que Grasset d'Orcet a recueillies à cet endroit n'ont jamais été écrites que pour ceux qui les connais-

saient déjà et n'apprendront rien, ni au lecteur qui ne peut évidemment les déchiffrer, ni au « pèlerin de Murcie » qui n'en a que faire.

Que signifient ces plaisantes mystifications, si mystification il y a ? Rappelons-nous d'abord ce que notre savant dit de ses illustres maîtres, Platon et Rabelais : qu'ils promènent leur lecteur dans un labyrinthe en lui racontant des histoires destinées à l'endormir et lui projettent de temps à autre quelques vérités, mais de façon telle que le néophyte n'y voit rien : gageons que Grasset d'Orcet distribuait la substantifique moelle suivant les mêmes procédés. Souvenons-nous ensuite qu'il s'engageait à faire lire tout ce qu'il lui plairait dans un article de la revue, seulement à ceux qui en posséderaient la clef, ce que permet ce système cryptographique qui passe complètement inaperçu, dissimulé derrière la texture des mots.

Notre propos n'est pas de répandre le trouble dans l'esprit du lecteur, mais de le mettre en garde : en pénétrant dans le monde riche et compliqué du blason, art royal, c'est, aux dires de notre érudit, un « dragon suranné et édenté » qui l'attend, et l'on sait que ce monstre, qui veille de toute antiquité sur une multitude de trésors, doit être vaincu par artifice. Qu'il soit édenté ne change rien à l'affaire, et il n'a pas la seule garde des secrets politiques, ce que Grasset d'Orcet n'ignorait certainement pas : il s'agit donc d'adopter dans ce gigantesque dédale une démarche prudente. Au reste, cette invitation à la Prudence est le premier enseignement que le chercheur tire de l'énigme, véritable pierre de touche, qui semble réclamer, à qui désire la sonder, des bases de travail indiscutables. Les vieux Maîtres maçonnaient tous savamment l'enceinte de leur savoir : en essayant d'y pénétrer, l'étudiant devait nécessairement reconsidérer l'ensemble de ce qu'il croyait connaître, ce qui tôt ou tard le conduisait dans un labyrinthe magnifique et déconcertant, où il se métamorphosait en « enfant de chœur », c'est-à-dire en novice ou ignorant qui avait tout à apprendre du Monde qui l'entourait.

Les pages que nous avons la chance de lire sont celles d'un homme au savoir prodigieusement étendu et il ne faudrait pas croire que ce savoir ne présente qu'une seule face, celle toute politique que l'on trouve dans bon nombre d'articles ; de même, toutes ses facétieuses inventions ne doivent pas nous faire oublier

qu'avant d'interpréter l'Art français dans ses manifestations les plus diverses, Grasset d'Orcet avait déchiffré l'Art grec, mettant à découvert les axes essentiels de la pensée religieuse et métaphysique des Anciens ; l'une de ses premières études, qui traite dans un cadre d'érudition profonde de « l'Androgyne dans l'Art ancien et moderne », montre la nature de ses recherches auxquelles des hommes aussi ingénieux qu'Alcide Morin⁴, Villiers de L'Isle-Adam⁵, ou dans des formes différentes, C. Castaneda⁶ ont apporté des éléments, sinon des réponses originales et curieusement convergentes.

Ces recherches sont celles relatives au « moi » lié à l'ignorance et se mouvant sans cesse dans l'éternelle prison, belle ou laide qui a pour nom l'Univers. Nous en trouvons les résultats en partie exposés dans *La Préface de Poliphile* : le Monde est une création de l'Esprit humain, véritable Androgyne dans lequel se déroule constamment les prodiges d'un vieux farceur, qui n'en reste pas moins le seul maître de la sagesse : le temps⁷. L'Androgyne ou Éros est l'union merveilleuse du principe humide féminin, avenir et du principe de dessiccation, de la fixité ou masculin, le passé ; c'est l'Être, nous apprend Grasset d'Orcet, c'est-à-dire le présent éternellement coïncé entre le passé, souvenir, conservation, et le futur, désir, espérance, activité. Le temps, fruit de deux parents aussi insaisissables l'un que l'autre, ne saurait s'écouler, et là réside probablement une grande partie de la Magie des choses, de l'Être, du Monde et non pas dans les superstitions imbéciles qui ont pour seul but de détourner l'homme du savoir, afin qu'il reste plus sûrement enchaîné à son ignorance. Il ne s'agit évidemment pas de remplacer l'intelligence raisonnable par le mot « Magie », mais bien d'établir ce qu'Alcide Morin appelait le « merveilleux du réel », le cercle magique de l'existence : le Monde, notre monde, est le grand corps de l'Androgyne, logis de son esprit ; il est notre corps, et nous n'en possédons pas d'autre. Les bruits de « l'extérieur » sont ceux du sang qui tape dans nos veines, mais

4 A. Morin, *Comment l'esprit vient aux tables* par un homme qui n'a pas perdu l'esprit, Paris, Librairie Nouvelle, 1854.

5 Villiers de L'Isle-Adam, *Tribulat Bonhomet, L'Ève Future*, Paris, Mercure de France, 1922.

6 C. Castaneda, *L'herbe du diable et la petite fumée*, Paris, Le Soleil Noir, 1972. Voir, *Voyage à Ixtlan, Histoires de pouvoir*, Paris, Gallimard, 1978.

7 *Les Demeures Philosophales*, tome II, p. 207.

VI

MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

ici, à une autre échelle. Par cette étrange sensation on perçoit que « tout ce qui est en haut est comme ce qui est en bas », car il n'y a ni haut ni bas, pas plus qu'un extérieur ou un intérieur : voilà ce qui a fait graver le « connais-toi toi-même » comme principe souverain de la Philosophie. La raison ne pourrait circonscrire ne serait-ce que l'idée de Matière, qui se déboîte d'elle-même à la façon de ces petites poupées de bois, mais suivant un mécanisme autrement splendide. Comment parviendrait-elle à cerner le présent immobile, alors que se déploient ses infinies métamorphoses calquées sur le phénomène jour et nuit, dont elle ne voit d'ailleurs la succession que dans un seul et même sens ? Que la matière ait un poids dans le rêve, elle l'efface allègrement avec son compère le passé ; que la foi puisse « soulever des montagnes » reste pour elle une image, alors que cette foi, principe féminin, alliée à la volonté, principe masculin, peut faire s'ébranler les assises d'une réalité qui ne cessera jamais d'être celle de l'Existence. Si elle conduit à de curieuses constatations, la raison doit céder la place pour permettre l'épanouissement d'une autre perception ; mais cela ne saurait rester du seul domaine de l'abstrait et la mise à l'écart physique de cette raison est la base même de l'initiation de C. Castaneda par le vieil homme Yaqui, lequel devra utiliser plus d'un tour pour chasser l'intelligence raisonneuse de son apprenti.

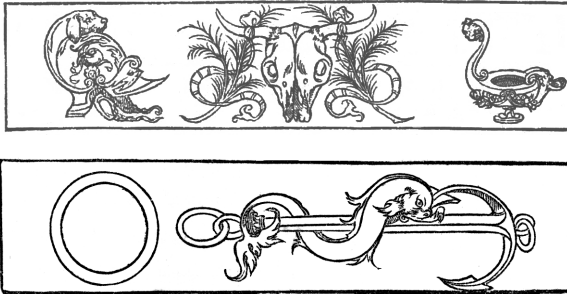
N'allons pas plus loin dans des considérations que l'on croirait sans rapport avec l'Alchimie, la Magie et la Cabale, trois sciences entrelacées qui embrassent l'étendue de l'ancienne et traditionnelle connaissance⁸. L'Alchimie, *partie* de la Science qui s'occupe des lois du règne minéral⁹, doit apporter les preuves tangibles de ce que suppose le Philosophe ou Mage, éclairé par la Cabale dont le cheval ailé signale la spiritualité. Là se trouve la relation entre cette connaissance traditionnelle et notre Androgyne, grand buveur de temps, grand mangeur d'éternel, dont le crâne et l'Univers ne font qu'un : il reproduit en son essence la disposition du tryptique alchimie, magie, cabale ; d'un côté la matière, ou son étude, de l'autre le spirituel (L), au centre, le lien ou milieu qui absorbe et restitue continuellement deux principes opposés et indissociables.

⁸ *Les Demeures Philosophales*, tome II, p. 23

⁹ *Idem*, tome I, p. 325.

II

Parce qu'elles sont en étroit rapport avec les sujets que nous avons abordés, deux des illustrations du *Songe de Poliphile* nous permettront d'exprimer quelques remarques, avec l'aide du seul déchiffrement clairement exposé par Grasset d'Orcet, la conservation des consonnes sonores du vers crypté au vers traduit. Les cartouches que voici sont tirés de l'édition donnée par Claudius Popelin¹⁰ qui reproduit les gravures de celle de Jacques Kerver¹¹ :



On sait que les bois qui avaient servi à l'impression des planches françaises différaient sensiblement de ceux gravés pour l'édition princeps, italienne. Ainsi, dans le cas présent, la pointe de l'ancre ne pénétrait pas dans l'œil gauche du dauphin, et les deux cartouches n'étaient pas séparés, comme on peut le constater sur la reproduction fournie dans *Les Jardins du Songe*¹² (cf. page suivante).

D'après Grasset d'Orcet, cette pointe dans l'œil permet d'écrire « vrai Gilpin » (VeRGGe de l'ancre-œiL-PoiNt. VeRGœiLPoiNt). Mais si l'on essaie d'interpréter d'abord la gravure italienne, reprise par le dessinateur français, on s'aperçoit que le rond et le dauphin tournelé sur l'ancre donnent la formule octosyllabique suivante :

RoNd aNCRe DauPHiN TouRNeLé

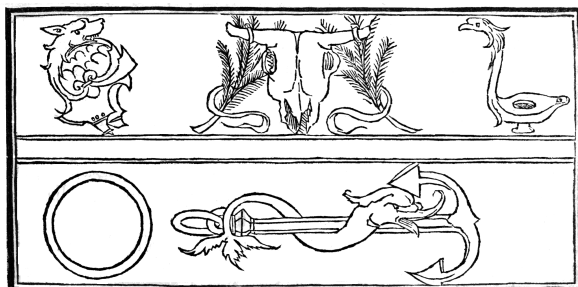
10 *Le Songe de Poliphile ou Hypnérotomachie*..., avec une introduction et des notes par Claudius Popelin, Paris, I. Liseux, 1883.

11 *op. cit.*

12 E. Kretzulesco-Quaranta, *Les Jardins du Songe*, Paris, Les Belles Lettres, 1976, p. 133.

VIII

MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.



comme le RoNd est l'équivalent phonétique et symbolique de RoMe, ville éternelle, le vers se transforme en :

RoMaN CReDau FiNT RNeLé

c'est-à-dire :

RoMaiN CReDo : FeiNTe, ReNie-Le

On voit qu'il n'est pas besoin de multiples contractions de syllabes pour découvrir le sens final, au reste bien plus énergique que « l'aimable gaillardise anti-chrétienne » décryptée par Grasset d'Orcet dans le cartouche français et selon laquelle on devait rire lorsque l'on entendait que Dieu avait fait naître le Christ vrai Gilpin :

droite, rond, queue tournelée an/

oR RoNd Queue TouRNeLée aN

RiRe N'est éCouTeR Ne L'aieNt

cre dauphin gauche verge œil point

CRe DauPHiN ToR VeRGe œiL PoiNt

ChRist Dieu Fit NaiTRé VRai GiLPin

Cette interprétation ne nous satisfait pas complètement : le curieux enchevêtrement des différents hiéroglyphes semble plutôt le fait d'un arrangement personnel de Grasset d'Orcet que la conséquence de règles précises, et la pointe de l'ancre peut se dire bec ; dauphin-bec-œil servirait alors à écrire en finale in-bec-œil, c'est-à-dire « imbécile » : en modifiant le dessin original, l'artiste français répondrait à l'italien au sujet du credo romain.

Mais pour aussi intéressants qu'ils soient, les démêlés hiéroglyphiques des Gouliards et des Gilpins avec Rome ou la Cour sont loin d'ouvrir à leur déchiffreur les perspectives si séduisantes offertes par les emblèmes de l'Alchimie : c'est pourquoi

sommes-nous tentés d'établir quelques analogies entre ce cartouche du Poliphile et certains passages des ouvrages de Fulcanelli.

Le dauphin est l'un des symboles de l'agilité, et l'on connaît les fables relatives à son amitié pour l'homme ; mais en tant qu'idéogramme il signifie MeR, et l'ancre sur laquelle il est entortillé n'est qu'une CROIX déguisée. MeRCROIX est un rébus qu'il faut lire MeRCuRe, et comme en blason la MeR et la MoRt c'est tout un, on lira alors MoRt-CROIX, mort sur la croix où dans le creuset. L'eau philosophale, base de l'Art sacré, est appelé mère de tous les métaux : si le dauphin se lit aussi MèRe, l'ancre est une pièce en fer forgé, et l'ensemble constitue l'expression MèRe de l'ancre ou MèRe du métal. Ces deux symboles ne datent pas d'ailleurs du Poliphile, ils sont fort anciens¹³ et figurent le mystérieux mariage du sec (rigidité, fixité de l'ancre) et de l'humide (le dauphin vivant dans l'élément liquide) c'est-à-dire du passé représenté par l'ossification, la sécheresse du squelette, et de l'avenir, (mère ou mort, puisque c'est à la mort seule qu'appartient l'avenir¹⁴). De ce mariage symbolisé par l'anneau (union) et par l'étroit enlacement du dauphin et de l'ancre, provient le présent éternel (tournelé), justement signalé par cet anneau dont les deux cercles concentriques sont l'image d'une chose double, de l'Androgyne, principale figuration du présent vécu, de l'Actuel.

Deux points nous inciteraient à attribuer ce cartouche au Mercure philosophique : d'une part, on sait que les traités hermétiques recommandent d'unir, au cours des noces chimiques, un vieillard vigoureux (passé) à une jeune vierge (avenir) ; cette mystérieuse union engendre l'Androgyne ou Mercure philosophique, fusion des deux principes contraires, figuré sur la statue de Michel Colombe¹⁵ par une tête à double visage, la Prudence. D'autre part, si l'on rapproche l'anneau de l'ancre, on obtient une figure qui ne manque pas d'intérêt, puisque dans sa forme la plus schématique, elle représente une clef, signature conventionnelle des dissolvants. Dans cette perspective, observons que la queue du dauphin sur l'axe de la clef est dite « tournelée », ce qui peut

13 Cf. L. Charbonneau-Lassay, *Le Bestiaire du Christ*, Milan, L. J. Toth, 1974, p. 714.

14 *Les Demeures Philosophales*, tome II, p. 255.

15 *Idem*, tome II, p. 221.

X

MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

s'entendre TouRNe-L. Or, c'est justement le propre de la clef ou L de tourner pour faire glisser le pêne, afin d'ouvrir ou de fermer la porte.

La Prudence, la clef : deux termes liés qui cachent vraisemblablement les principes les plus importants dans la science qui nous préoccupe. Est-ce, entre autres, la mystérieuse génération de la compréhension se réalisant dans les deux têtes de l'hermaphrodite qui possède le don de double vue, l'une scrutant le passé, l'autre sollicitant l'avenir? Toujours est-il que le lieu (vocabulaire qui au féminin désignait un labyrinthe) de cette union est le crâne – cabale : grec kréné, source – anagramme de l'ancre. Comme elle, il représente une fixation, une rigidité, celle des parois osseuses et il est également la trace et la signature de l'esprit, puisque c'est à cet endroit, le plus élevé, que celui-ci s'est installé; dans le cartouche supérieur on verra donc l'union des RaMeaux ou RaiNs et du CRâNe, tête sèche, c'est-à-dire une fois encore le mariage de l'humidité et de la sécheresse.

Sur le bas-relief de la Fontaine du Vertbois, détaillée par Fulcanelli¹⁶, les CoRdages enroulent leurs spires autour des avirons, dont une note précise qu'ils ont pour équivalent cabalistique la RaMe. Les CoRdages sont la réplique de l'anCRe, puisqu'ils servent à retenir, à fixer; quant à la RaMe, elle est par sa fonction l'expression du mouvement, de l'activité, et les spires ont pour analogue la queue tournelée du dauphin. Remarquons la curieuse inversion des fonctions de ces attributs, en rapport peut-être avec la permutation de MeR en ReM ou RaM : le dauphin (mer, vitalité) s'enroule sur la barre de l'ancre (fixité), alors que sur le bas-relief ce sont les cordes (fixité) qui enserrant dans leurs spires les rames (activité). L'un semble être pris indifféremment pour l'autre, comme l'indique le passage suivant : « les uns l'ont nommé échénéis (ré mora, pilote, ReM), les autres dauphin (MeR), avec autant de raison¹⁷ ». Nous avons traduit entre parenthèses les hiéroglyphes qui montrent combien cabale et symbolisme sont intimement mêlés : à une inversion des attributs ou des fonctions correspond une inversion d'écriture; l'étymologie, d'ailleurs, apporte également sa contribution, car dauphin, en grec delphis, désigne la matrice (MèRe).

¹⁶ *Les Demeures Philosophales*, tome II, p. 34.

¹⁷ *Idem*, p. 38.

Ne nous plaçant que sur le seul plan de la langue, ces coïncidences du vocabulaire peuvent conduire à des conclusions erronées; toutefois, elles mettent à découvert les pivots M-R ou R-M qui jouent selon toute apparence un rôle dans la rédaction des traités heRMétiques. Revoyons le cartouche supérieur du Poliphile; on observe un casque avec au-dessus la tête d'un chien, ce qui se trouve également sur la Fontaine du Vertbois. Si Grasset d'Orcet donne heaulme (heaulme-chien, lie-maçon) pour cette pièce défensive, Fulcanelli la nomme aRMet, c'est-à-dire R-M; et ce sont ces consonnes que l'Adepté place au centre du labyrinthe, puisqu'il y est question du fil d'aRiaNe; ce fil, c'est celui que tisse l'aRaiGNée (R-GN, R-N et R-M étant équivalents). C'est encore celui auquel elle donne naissance (fils) en oRieNt, et ce Roi Né ou oR Né est bien l'hiRaM ou soleil levant, SoL-MoN, astre sortant de la MeR, R-N ou R-M - MeR, c'est-à-dire ReMoRe. D'ailleurs si les attributs du MeRcure, comme les ailes, sont pris dans le monde des oiseaux, ce n'est pas seulement pour indiquer sa volatilité, mais parce qu'oiseau se dit oRNis en grec. De même si l'eau philosophale est appelée eau pontique, c'est en raison de l'étymologie de cet adjectif qui en grec signifie heRMine. Ce petit carnassier, du reste, n'est pas sans évoquer, par sa structure consonantique, la chienne d'aRMénie du bestiaire alchimique, que l'on retrouve curieusement en la présence du petit chien de l'aRMet. Enfin, « la philosophie hermétique est fondée sur la connaissance parfaite du mercure », heRMès. Mais quel est ce RieN mystérieux en qui « gist tout »? Est-ce le petit RieN qui arrête à lui seul la galère de Caligula, ce « meschant petit poissonneau » (MeR)? C'est probablement la MoRt, devant qui tout plie, qui semble arrêter toute activité, toute vie, mais qui est en fait la seule architecte du monde, et l'on sait que pour les Anciens, c'est elle qui était chargée de tout refaire à neuf; c'est également elle qui, dans *Les Demeures Philosophales*, est appelée *pivot de l'art* et rien mystérieux qui contient tout. Ce qui est la même chose que la vieille araignée mystique ou mystificatrice qui inlassablement tisse la toile du monde et, figure de l'énigme par excellence, confond absolument toute intelligence qui tente de pénétrer ses mystères.

La variété de sens que revêtent ces quelques emblèmes ne doit pas surprendre; expressions de la vérité, ils ne recèlent pas comme nous aurions tendance à le croire une seule signification

XII

MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

établie une fois pour toutes : ils sont un reflet de l'Univers, fixé sur la pierre ou le papier par des Maîtres, et si le blason est appelé *art royal*, c'est qu'il n'est certainement pas une plate invention.

Ne disposant pas d'un « cheval de somme » suffisamment vigoureux, nous bornerons là nos incursions dans ces contrées vastes et mystérieuses, les plus propices selon nous à l'éveil de l'esprit ; aussi le lecteur accueillera avec tolérance ces quelques notes qui permettront éventuellement d'établir des relations, inexistantes à ce jour, entre l'œuvre de Grasset d'Orcet et celle de Fulcanelli. A ce sujet, il est curieux de constater que les titres des deux ouvrages de l'Adepté, *Le Mystère des Cathédrales* et *Les Demeures Philosophales* sont octosyllabiques et terminés phonétiquement par la lettre L, indices pour nous de son adhésion aux travaux de Grasset d'Orcet.

Nous ne sommes pas éditeur, aussi les lecteurs voudront bien comprendre le retard dans la livraison de ce volume, auquel nous avons jugé utile d'ajouter la plupart des planches examinées par Grasset d'Orcet ; à quelques exceptions près, la Revue Britannique ne donnait pas d'illustration et cette absence de gravure est gênante pour qui veut suivre les déchiffrements.

Le cycle consacré à l'hiéroglyphie française s'achève donc, mais non la tâche que nous nous sommes fixé, puisque dorment encore de très belles études. Certains ont exprimé leurs regrets que des textes d'une telle intelligence ne soient pas diffusés plus largement ; nous n'y contredirons pas et nous leur demanderons de prolonger notre effort en faisant connaître autour d'eux cette œuvre si profondément originale. De celle-ci, le labyrinthe qui orne ce recueil reste pour nous l'emblème le plus représentatif ; avec ses murs couverts d'hiéroglyphes qui ne doivent sûrement rien à l'arbitraire, cette stylisation de l'étoile d'araignée renvoie sans cesse le déchiffreur à « l'objet des préoccupations essentielles du véritable fils d'Hermès » : la Mort, dépeinte par l'Adepté comme l'asile inviolé de la sagesse.

B. Allieu et A. Barthélemy.
(Septembre 1976)





TABLE DES ARTICLES

avec leur date de parution
dans *La Revue Britannique*
et *La Nouvelle Revue*.

La Côte-d'or et ses monuments druidiques (<i>nov. 1882</i>)	1
La préface de Poliphile (<i>février 1884</i>)	47
Les Ménestrels de Morvan et de Murcie (<i>avril 1884</i>)	91
Les collaborateurs de Jeanne d'Arc (<i>N. R., sept. 1884</i>)	127
Le cinquième livre de Pantagruel (<i>N. R., avril 1885</i>)	157
Le premier livre de Rabelais (<i>N. R. février 1886</i>)	193
La Danse macabre (<i>mai 1886</i>)	225
Le Pacte de famine (<i>novembre 1890</i>)	253

*

Table et source des illustrations	287
Notes de l'éditeur	333



ARCHÉOLOGIE. — VOYAGES PITTORESQUES.

LA COTE-D'OR

ET SES MONUMENTS DRUIDIQUES.

I

La France est encore un pays à découvrir. On s'en est aperçu dans la dernière guerre au point de vue militaire et l'on s'en aperçoit tous les jours au point de vue artistique et archéologique. Tel est le résultat de l'absorption chaque jour plus complète de la province par la capitale. Il est fort peu de Français aujourd'hui qui ne connaissent pas leur Paris sur le bout du doigt, mais la plupart se font gloire d'ignorer leur propre département. Cette ignorance, en grande partie volontaire, est déplorablement encouragée par les habitudes des chemins de fer, qui, systématiquement, ne vous laissent le temps de rien voir. Il est inutile de signaler les inconvénients politiques et sociaux qui en résultent, ou du moins tel n'est point le but de cette étude, et cependant, bien qu'elle soit destinée à élucider une question archéologique, je ne pourrai m'empêcher de constater, dans le cours de ces recherches, que le délaissement dans lequel se morfond le monde provincial est une des principales causes de cette dépopulation des campagnes qui a tant de raisons de nous effrayer.

Il suffit, cependant, d'un beau site, d'une source plus ou moins thermale et de quelque gros personnage entraînant à sa suite tout un monde de clients et de singes pour rendre la

vie et la prospérité à un de ces trous de province que la désertion de leurs habitants était en train de transformer en véritable Thébàïde, moins les ermites, qui ne sont plus de mode. C'est ce que j'ai vu faire pour Royat, dont personne ne parlait il y a trente ans. Mais celui qui fait une découverte de ce genre est rarement un Français, et surtout un Parisien ; car n'a pas beau mentir qui ne revient pas de loin, et où est le boulevardier qui oserait dire qu'il revient de Beaune et qu'il a découvert la Côte-d'Or ? On lui rirait au nez et on lui répondrait : « La Côte-d'Or ? Est-ce au moins celle de l'Afrique ? Peut-on être assez insensé pour revenir de la Côte-d'Or quand on n'est pas ambassadeur du commerce ? Parlez-nous de l'Himalaya ou de la Chine. »

Pour clore le bec à tous les aimables oisons qui vont à la file indienne sur l'asphalte depuis le musée Grévin jusqu'à l'avenue de l'Opéra, il faut être en état de leur dire : « Très cher, j'ai été dans l'Himalaya et en Chine, et j'ai même assisté au pillage du palais d'Été, en sauvant, au péril de mes jours, une vingtaine d'odalisques couleur citron du Fils du Ciel ; mais je ne me suis pas contenté de me promener dans l'extrême Orient jusqu'au Japon, je me suis rôti, au soleil de l'Amérique, depuis le Brésil jusqu'au Canada ; j'ai parcouru l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, dont je parle les langues, et enfin, je me suis signalé en Afrique par des fouilles qui ont gêné beaucoup de monde, si j'en juge par le bruit qu'on a fait. Eh bien ! je vous jure que je n'y ai rien découvert d'aussi intéressant que la Côte-d'Or, et qu'après avoir exploré l'univers entier, mon rêve serait de pouvoir explorer à mon aise cette bonne et vieille France que ses enfants ingrats laissent s'enfoncer chaque jour de plus en plus dans les ténèbres de l'inconnu. »

Tel était, ou peu s'en faut, ce que m'écrivait, il y a quelques jours, le comte d'Hérisson en m'invitant à venir étudier tout un ensemble de monuments druidiques plus intéressants les uns que les autres, dont un surtout, la colonne de Cussy, méritait une admiration toute spéciale pour son élégance et sa bizarrerie, et il est inutile de dire que je ne me fis pas répéter l'invitation.

Déjà, il y a quelques années, j'avais eu l'occasion de visiter le sanctuaire druidique du Donon, dans les Vosges, et la collection gauloise du musée d'Epinal, qui est une des plus riches et des plus intéressantes que possède la France. Cette exploration m'avait permis de constater un fait élucidé depuis par l'exhumation de vases dits *étrusques*, à Clermont-Ferrand, et dans la vallée de la Dordogne et confirmé par la collection de terres cuites du Bourbonnais, aussi bien que par les bronzes de haute époque trouvés un peu partout et exposés, en 1877, au Trocadéro; à savoir que l'art était, en France, beaucoup plus ancien que ne l'admettaient, au commencement de ce siècle, des archéologues qui ne se faisaient aucune idée du style grec, et que, sur le Donon particulièrement, on pouvait suivre l'art gaulois depuis sa naissance jusqu'à sa fusion avec l'art romain, dans une série de gradations qui correspondaient à toutes celles de l'art grec, sans en excepter les plus anciennes. Ainsi, le musée d'Epinal possède la face nord d'une fontaine monumentale ayant orné jadis la petite ville d'Escales, dont la corniche, de style complètement égyptien, est identique aux plus anciennes de ce genre qui figurent au musée Campana et ont précédé tous les ordres grecs. Cet intéressant débris représente la déesse *Koré Likané* ou Proserpine la gourmande, dansant, et bien que la conception en soit certainement grecque, elle reproduit exactement le type local vosgien, qui est rien moins que grec. La même remarque peut être faite à propos du magnifique vase trouvé dans le Caucase qui représente des types complètement locaux et a, par conséquent, été fait sur place, bien qu'il soit du style grec le plus pur et le plus élégant du quatrième siècle.

Ainsi, non seulement il y avait des artistes de grand mérite en Gaule sept ou huit siècles avant notre ère, mais encore il y avait un style gaulois parfaitement reconnaissable reproduisant exactement les types indigènes, qui différaient sensiblement de ceux adoptés à cette époque par les artistes grecs et se rapprochaient très ostensiblement du type scandinave représenté par les artistes du moyen âge. Ces types, généralement très fins et très sveltes, se font remarquer par la peti-

tesse de la tête, qui est globuleuse. Le nez est retroussé, les pommettes saillantes, la barbe et les cheveux ont un aspect particulièrement soyeux. L'élément scandinave doit former, dans tout l'est de la France, le substratum de la population, ce qui est démontré, d'ailleurs, par la tournure scandinave des noms locaux d'une bonne partie de la vallée de la Loire. Mais ou cette race était iconoclaste, ce qui a été longtemps une des particularités des Grecs eux-mêmes, ou elle était arrivée en Gaule avant d'avoir été initiée aux arts du dessin; car, sauf les monuments dits *mégalithiques*, je n'en ai jamais vu aucun qui pût lui être attribué non seulement avec certitude, mais même avec une apparence de vraisemblance.

Bien longtemps avant la conquête romaine, tous les pays qui parlent aujourd'hui les deux grands dialectes français d'*oil* et d'*oc* les parlaient déjà, car les traditions qui faisaient venir du fond de la Phrygie les Gaulois, aussi bien que les Romains, ne sont point du tout fabuleuses. Le latin n'est qu'un dialecte de l'ombrien, le seul idiome gaulois dont on ait trouvé des épigraphes. Les Romains n'étaient eux-mêmes qu'une tribu celtique. Leur langue succéda immédiatement à l'ombrien, le premier dialecte latin qui ait été écrit, et immédiatement elle devint l'idiome politique, civil et militaire de toute la famille celto-latine. Le latin était donc parlé et écrit dans les Gaules bien longtemps avant la conquête romaine. Les *Commentaires* de César ne laissent aucun doute à cet égard. Au siège de Gergovie, César, cerné par les Gaulois, voulant faire passer une lettre à un de ses lieutenants, n'osa pas l'écrire en latin, parce que la plupart de ses adversaires de quelque éducation, non seulement le parlaient, mais encore l'écrivaient. Il se servit du grec, dont la connaissance était aussi très répandue chez les Gaulois, mais moins que celle du latin.

De ces circonstances, il est résulté que le gaulois, de même que l'albanais et beaucoup d'autres idiomes de cette époque, n'a jamais été écrit et que nous ne le connaissons que par des noms propres qui, tout en attestant son étroite parenté avec le latin, démontrent également qu'il avait sa physionomie à

part. Pour tous les usages civils, les Gaulois n'ont jamais écrit d'autre langue que le latin, avec des provincialismes, quelquefois assez accentués. Ils avaient cependant un alphabet qui, tout en procédant directement du phrygien, ainsi que l'étrusque et le latin, avait conservé quelques particularités qui ne se retrouvent pas dans le latin, telles que l'emploi du *gamma* et de l'*héta* grecs. On a bien cru découvrir une langue particulière, qui aurait été le gaulois, dans quelques rarissimes inscriptions qui ne s'expliquent pas en latin, mais ce prétendu gaulois n'est que du grec écrit en caractères latins, ce qui suffit pour le rendre méconnaissable pour ceux qui n'en ont pas une très grande habitude.

Ces inscriptions, très peu nombreuses et encore plus courtes, se composent exclusivement de formules religieuses, et démontrent que la langue liturgique des Gaulois n'était ni le latin ni leur dialecte particulier. Sous ce rapport, ils en étaient au même point que toute la grande famille celto-latine dont ils faisaient partie, car le latin lui-même n'est devenu une langue liturgique qu'à partir de la traduction de la Bible par saint Jérôme, c'est-à-dire longtemps après le triomphe du christianisme. Tant que Rome est restée païenne, sa langue liturgique a été le grec. Jamais, sur aucun tombeau romain, on ne trouve d'acte de foi ou de symbole en langue latine. Cette langue, dont l'emploi ne remonte pas, dans l'épigraphie, au-delà du quatrième siècle avant notre ère, se restreint exclusivement aux usages civils. On s'en sert pour transcrire les noms et les qualités du défunt. Quelquefois l'épitaphe est une pièce de vers, mais je ne sache pas qu'on ait jamais trouvé une prière ou un symbole religieux en latin. Quand il existe, il est toujours en étrusque, c'est-à-dire en grec archaïque, et lorsque l'étrusque disparaît, il est exclusivement remplacé par la composition ornementale qui décore le monument funèbre et qui contient un symbole toujours grec, jamais latin.

Le premier symbole latin que j'ai pu découvrir jusqu'ici est chrétien, et représente un enfant avec un oiseau et des raisins dans les mains, ce qui donne la formule :

AVE PUER JUVA MANIBUS

Le tout forme un vers trochaïo-catalectique bien complet dont la traduction est : *Salut, enfant, sois heureux chez les mânes!* Mais dois-je faire remarquer que ce n'est pas du tout un symbole religieux? Le latin était employé dans les compositions de tessères ou jetons de passe servant de signes de ralliement à des sociétés politiques, dont l'un se rencontre assez fréquemment et représente une brebis (*ovis*), un lion (*lis*) et un taureau (*trio*), se poursuivant autour d'une comète. Ce jeton a servi de mot de passe à des ennemis d'Auguste lorsqu'il fit célébrer les jeux aphrodisiens dans le cirque en l'honneur de Jules César, représentation qui fut signalée par l'apparition d'une comète. OVI-LIS-TRIO donne *ô vil histrion!* L'ensemble de la composition se résumait dans les deux vers :

O vil histrio, lapide

Cometam, circum sequantur.

(O vil histrion, qu'on te poursuive à coups de pierres dans le cirque, toi et ta comète.)

II

Ces exemples démontrent que le latin se prêtait aussi bien que le grec à formuler ces symboles dont les anciens faisaient un si grand usage et que, si on ne l'employait pas pour des symboles religieux, c'était par la même raison qui ne permet pas aujourd'hui aux Turcs de prier dans leur langue et leur interdit, pour cet usage, toute autre que l'arabe. Aussi autour des épitaphes latines rapportées d'Utique par le comte d'Hérissou, on lit parfois une formule phénicienne écrite en caractères latins, parce que le phénicien était une langue liturgique ayant cours, et que le latin n'a été admis à cet honneur que par le christianisme. Il résulte de tous les monuments gaulois que j'ai pu examiner jusqu'ici qu'avant l'époque chrétienne et plusieurs siècles après, il n'y avait pas dans les Gaules d'autre langue liturgique que le grec et que tous les monuments gaulois sont composés en grec jusqu'au troisième ou au quatrième siècle de notre ère, où l'on voit apparaître le latin vulgaire qui se nommait langue *thais*, probablement du

grec *Thès, domestique*, et qui n'était autre que le gaulois des classes inférieures. Le premier spécimen que j'en ai pu observer est au musée d'Epinal, où le nom de village de *Bouvement* est écrit par des *bœufs qui montent*.

Le même musée renferme un monument autrement curieux et important que le précédent, puisqu'on y lit cinq ou six mots gaulois, les seuls probablement qui existent à l'heure actuelle. C'est un bas-relief de grès rouge des Vosges, qui a fait partie de la décoration d'un cimetière et représente le dieu gaulois Oghmuis, la main droite sur le sternum, tenant de la gauche un bâton de voyageur. Il est sculpté dans une cavité surmontée de deux dauphins, et porte un corbeau sur la tête. Des deux côtés de ses oreilles sont deux brides ou *ennia*, et on lit en caractères d'une parfaite conservation :

CIBRONA TEANIOMAI MEO.

On sait que *Bron* ou *Brun* était un des noms gaulois du corbeau, et comme la légende ci-dessus traduit exactement les objets qui se trouvent à côté, on a : CI-BRONA, *corbeau sur la tête*; TE ANI, *deux rênes*; OMA IME, *vêtement sur l'épaule*. Ce qui donne une langue singulièrement voisine du grec, mais qui ne veut rien dire; tandis que, si l'on transcrit cette épigraphe en caractères grecs, il est impossible de ne pas y lire le symbole le plus répandu de la liturgie grecque :

Σιβρῶ νάττε, ἀνιόμαι, μαιῶ

(Sibaris m'a foulé aux pieds, je suis dans l'affliction, je cherche.)

D'autant plus que ce qui manque est complété par l'ornementation et donne alors les vers suivants :

Ὅδιτες δικτῶι Κυσσοῦ,

Σιβρῶ νάττε, ἀνιόμαι,

Μαιῶ, Ἀκμων χρήστ ἥρινον.

(Voyageur pris dans les filets de Kyssé, Sibaris m'a foulé aux pieds, je suis dans l'affliction, je suis à la recherche de l'heureux printemps d'Acmon (1).)

(1) Acmon, le troisième des cabires, tire son nom de l'enclume (ἔκμων ou ἄκμειος), que les Gaulois prononçaient *Oghmuis*. Il représentait la force de la vie, ou le soleil à l'équinoxe du printemps.

Cette formule se retrouve, du reste, sous une autre forme dans une épigraphe grecque du musée de Saint-Germain, donnée comme celtique. J'ignore quel est l'auteur de cette classification; mais pour moi qui ai habité quinze ans la Grèce, ce prétendu celtique est du grec du quatrième siècle et pas du plus altéré, qui se lit à première vue. Du reste, qu'on en juge :

ΚΑΣΣ ἸΤΑΛΟΣ ΟΥΕΡΣΙΚΑΙΟΣ
ΑΕΔΕ ΒΟΑ ΤΟΝ ΔΕΙΣΑ
ΛΙΤΕ ΔΙ'ΑΛΑΝΗΕΙΝΟΝΗ.

(*Italos Versiklios* invoque *Kassa* dans l'Adès, pour que *Yé*, la sau-
vage vagabonde sans fibres, vienne nettoyer ses souillures).

Yé ou *Sémélé*, mère de Bacchus, veut dire la *pluie* ou l'*eau*, qui est la mignonne servante de la cruche (*abra kad abra*) ou *Sibaris*, et est qualifiée de *courtisane sans fibres* (ἄνυος), parce qu'en effet l'eau n'en a point. On lui donne aussi les qualificatifs de *vagabonde* (alaina) et de *simple*, *sauvage* ou *nue* (lite); aussi peut-on reconnaître *Yé* dans les innombrables femmes nues tenant une cruche à la main, que nous a léguées l'art grec. Mais, dans tout cela, je cherche le celtique; à moins qu'on ne veuille donner comme tel *Italos* et *Versiklios*, deux mots aussi italiens l'un que l'autre. Ajoutez à cela que cette épigraphe vient de la Provence, où le grec était encore à cette époque la langue vulgaire. Mais, sauf qu'elle est écrite en caractères grecs, cette épigraphe n'est pas plus grecque que celle d'Epinal écrite en caractères latins, malgré les quatre ou cinq calembours gaulois qui rappellent l'enfantin *sol dat latu portæ*, et toutes deux sont contemporaines.

Donc, au quatrième siècle, le grec était encore la langue liturgique de la Lorraine, aussi bien que de la Provence, et tous les monuments du musée d'Epinal, sauf les bœufs de Bouvemont et les groupes de la déesse *Rossmert*, sont composés en grec. J'avais pris pour du gaulois la dédicace du menhir de Fontaine, entre Saint-Dizier et Joinville, rapportée par Caylus :

VIROMARVS ISTAT LIF.

Mais c'est du grec dans lequel, à l'instar des Russes modernes, les Gaulois ont remplacé le *thêta* de λίθος par une *effe*, comme *Féodor* pour Θεοδόρος, et il ne faut pas être fort en grec pour traduire : *Viromarus a dressé cette pierre*. Cette épigraphe est contemporaine de Jules César, si elle n'est pas plus ancienne, et en tout cas elle démontre que beaucoup de monuments mégalithiques sont d'époque excessivement moderne. Il y a même beaucoup de probabilité que tous soient grecs, car celui-là était certainement dédié à la déesse Lité, dont il est question dans l'épigraphe ci-dessus, et aucun nom n'est plus grec que celui de *Carnac*, où se trouve cette intéressante rangée de *menhirs*, qui a certainement été un cimetière, à laquelle présidait la déesse *Carna*, dont il va être question dans cette étude.

La déesse *Carna* ou *Cardina* était, comme l'on sait, la déesse des gonds de porte, et *cardina* correspond au mot français *crapaudine*; mais *carna* a une autre étymologie : c'est le même mot que *carène*, qui signifie une *concavité* quelconque, un *ventre*. *Carna* était donc la déesse du ventre, le *Gaster* de Rabelais, et en cette qualité elle présidait à la vie et à la mort, qui arrivent par le ventre. L'étrusque, le latin primitif et le gaulois procédaient du phrygien, qui n'avait qu'un seul signe pour le C et le G. *Carna* se nommait primitivement la *nymphe Grané*, nom qui s'est dédoublé depuis pour désigner différents objets dont le point de ressemblance est d'être concaves, tels que la *corne*, le *crâne*, la *coupe*, la *carène*, et par extension la *vieillesse qui se creuse*, puis la *Grue*, en grec *Garanos*, la source *Krené*, etc.

Grané ou *Carna* fut enlevée par Janus, qui, pour l'indemniser de la violence qu'il lui avait faite, en fit la portière de la vie et de la mort (1); et en cette qualité le premier jour de l'année, qui représentait la mort de la précédente et la naissance de la suivante, lui fut exclusivement consacré. Comme déesse du ventre, on lui offrait des fèves, du lard et des légumes.

(1) Elle correspond en effet au signe zodiacal que nous nommons le *Verseau*, et les Grecs, *Khous* (la cruche).

Les Grecs la vénéraient également, mais sous un autre sexe, celui d'Apollon *Carneus*, et les *Carneia* se célébraient avec beaucoup de solennité dans beaucoup de villes grecques, surtout à Sparte. Dieu ou déesse, c'était toujours la fête du ventre, divinité de la vie et de la mort. Mais les Grecs l'adoraient plus fréquemment sous les noms de *Cotys* et de *Cotyto* (1). Cette dernière était dite aussi *Vénus pandémós* ou *vulgaire*. On la fêtait la nuit de Noël en promenant des branches auxquelles étaient suspendus des gâteaux et des fruits, comme aux modernes *Christmas*. Mais on y joignait des orgies, qui se sont continuées dans les réveillons modernes, et il était interdit sous peine de mort de révéler ce qui se passait dans ses mystères. Ses prêtres se nommaient *baptæ* (baptiseurs), et leurs infamies se sont prolongées à travers tout notre moyen âge sous le nom de *sabbat*.

III

La nymphe Grané était aussi populaire en Gaule que dans le reste du monde celto-gréco-latin, et elle figure sur l'autel des nautes parisiens sous son nom grec de *Garanus*, la grue ou la vieille.

La concordance de l'épigraphe de ce monument avec les objets qui y sont représentés saute tellement aux yeux, qu'elle a été remarquée de tout le monde. On y lit : ΓΑΡVΟΣ ΤΡΙΓΑ-ΡΑΝVΣ, qui correspondent à un bœuf et trois grues. Le gaoulois pouvait-il être aussi voisin du grec que cela ? Assurément le dialecte breton, qui existe encore, est, après le latin, celui qui ressemble le plus au grec ; mais il n'est pas de ressemblance qui puisse être poussée aussi loin. Donc, les légendes des autels des nautes parisiens sont en grec, et en outre elles donnent la traduction partielle d'une composition hiéroglyphique grecque, ce qui n'est ni moins précieux, ni moins rare. Néanmoins j'avais mal interprété ce monument, faute de me conformer rigoureusement à la règle de l'orientation

(1) Ce nom désigne, comme l'autre, toute espèce de cavité, mais particulièrement la cavité abdominale.

et de déterminer l'ordre de ses personnages d'après la marche du soleil, c'est-à-dire en se dirigeant de droite à gauche, l'épaule droite tournée vers le centre. Il en était résulté que je m'étais complètement trompé sur le caractère d'*Esus*, dont j'avais fait un dieu du sud-ouest, tandis qu'il est au contraire celui du nord-est.

Voici l'assimilation exacte des quatre divinités de l'autel des nautes parisiens, qui doit être orienté par les angles :

ESVS. N.-E.
 LOVIS S.-E.
 VOLCANVS S.-O.
 FARVOS TRIGARANVS. . . N.-O.

L'importance donnée dans ce monument à la déesse du nord-ouest indique qu'il a dû faire partie de la décoration d'un cimetière, car il contient un symbole complet du drame solaire, qu'on avait coutume d'y placer, comme des espèces de catéchismes et d'actes de foi à l'immortalité de l'âme. En voici le développement :

N.-E. *Esus* coupe le gui avec sa hache. Le gui (ἰξύς) représente la bonne fortune, ou fortune ascendante (1).

S.-E. *Lovis Doryllas* tient l'aigrette du paon, ce qui veut dire qu'il est à l'apogée de la fortune.

S.-O. *Volcanus* tient ses tenailles de la main gauche, ce qui veut dire qu'il a pris le mauvais lot ou la fortune décroissante, et ce mauvais lot est exprimé par une vessie (kystos) qu'il porte sur son bras droit. La vessie, qui se désenfle, est l'emblème de la mort.

N.-O. La déesse *Garanus*, qui, ainsi que je l'ai dit, représente la poche abdominale ou le ventre de la nature, avale le dieu *Volcanus*, représenté par une pomme pourrie (*karpheos*), et, après avoir subi le broyage de la digestion, il ressuscite pour grandir de nouveau, sous la forme d'un ver (*ix*) qui s'était dissimulé dans un pépin. Il n'a donc fait que traverser

(1) En grec ἄξιος, la main droite, qui vient d'ἵσσω (s'élancer) et se prononçait, suivant les dialectes, *axios*, *Atys* en gallo-druide. *Esus*, littéralement favorable.

l'estomac de Garanus, toujours vierge et toujours mère. Ce ver, ayant percé le pépin de pomme où il s'était réfugié, grandit ensuite de façon à remplir tout l'univers, et son aigrette ou *Lovis* touche au zénith. Mais le fourbe Vulcain lui dérobe cette aigrette, et, privé de cet ornement, Esus rapetisse progressivement au point de reprendre sa dimension primitive du ver et d'être avalé de nouveau par l'insatiable Garanus. Tel est le thème qui a fourni la donnée du poème très antique de *Perceval*, ou *perce-pomme*, et qu'on retrouve sous sa forme primitive dans les sagas norvégiennes.

LOVIS, dieu du sud, ou l'aigrette, est un dieu gallo-grec, le plus souvent représenté par une surface écailleuse (*lopis*) ou lisse (*leios*). C'est le *Laïus* des Grecs, et il est entré dans le calendrier chrétien, avec tant d'autres, sous le nom gaulois de *saint Léger*. On a donc tort, au musée de Saint-Germain, d'écrire son nom IOVIS, qui est un pur barbarisme; car, en ce cas, il y aurait JVPITER. Il en est de même de ΓARVOS, qui veut dire *tête de bœuf*, et qu'on a métamorphosé en TARVOS, sans rime ni raison. Le Γ est une lettre très fréquente dans l'épigraphie gauloise, et, autant qu'on en peut juger, elle correspondait à un son particulier des dialectes gaulois, le *tch*, qui s'est conservé dans le lorrain et les dialectes du Midi. ΓARVOS devait se prononcer *tcharvos* (1).

Telles étaient les observations que j'avais pu recueillir en visitant successivement les musées gallo-romains de Paris et d'Epinal. Elles me permettaient de constater que l'art grec avait pénétré jusque dans les Gaules, et qu'une partie au moins notable des Gaulois suivait la liturgie grecque. Mais était-ce une minorité d'origine étrangère, ou le gros de la nation elle-même? Après avoir professé la première opinion, je tendais à adopter la seconde, parce qu'il est de tradition que les druides, qui n'écrivaient rien et se bornaient à un enseignement purement oral, se servaient exclusivement de la langue grecque pour le communiquer à leurs adeptes, et

(1) D'où est venu *carbo* et *charbon*, nom de couleur tiré de celle ordinaire à la tête de bœuf.

que cette tradition se trouve pleinement confirmée d'ailleurs par les noms des six catégories qui formaient cet ordre célèbre.

En effet, les druides étaient un ordre comme notre clergé moderne et non une caste comme celle des brahmines, des lévites ou même des béléniens ou polignacs gaulois, ordre équestre ayant en même temps un caractère religieux très accentué, mais composé exclusivement des descendants de Bélénus.

Il y avait donc quelque chose de particulièrement démocratique annonçant la France moderne dans cette puissante corporation des druides, qui s'ouvrait indifféremment aux enfants de toutes les races et de toutes les castes, pourvu qu'ils voulussent se soumettre à ses longues épreuves et à sa dure discipline. Aussi son influence s'est-elle étendue bien au-delà du christianisme, car celui-ci n'a pu venir à bout des druides, et toutes les sectes maçonniques du moyen âge se réclament d'eux. Mais, parmi leurs héritiers les plus directs, il faut mettre en première ligne une association secrète qui a joué un grand rôle dans l'histoire de la France et de l'Italie du commencement de ce siècle, sous le nom de *carbonari*. Les carbonari passent pour s'être introduits en Italie avec les armées de François 1^{er}, et, au dernier siècle, ils étaient connus en France sous le nom de *fendeurs*. En Angleterre, ils forment une immense corporation qu'on nomme les *forsters*, ce qui est la traduction française du nom des druides, qui signifiait *forestiers*. Ils se sont maintenus pendant tout le moyen âge dans les forêts du Morvan et du Roussillon, et se nommaient entre eux *cousin Duchêne*, autre traduction du mot *druide*. D'ailleurs ils avaient conservé les dénominations des deux grandes divisions de l'ordre druidique, les *bar-daches* et les *sarons*.

Les subdivisions de ces deux grades principaux étaient pour les premiers :

1° Les *bardes*, qui en grec signifie *bourdauds*, *profanes*; ils remplissaient les fonctions de chantres;

2° Les *eubages*, en phrygien *bon pain*, d'où le teutonique

bake, beck (cuire au four); en grec, *eubage* signifiait un *bon badaud* : on leur confiait le soin des sacrifices;

3° Les *phates* ou *vates*, dont nous avons fait les *fées*; ils faisaient le métier de *devins* et de *sorciers*.

Ces trois grades correspondaient aux *jongleurs* dans la corporation des *ménestrels* du moyen âge, et ils étaient chargés de toutes les basses œuvres du druidisme, notamment des exécutions de criminels ou de captifs, qui avaient lieu au solstice d'été.

Ces subalternes n'étaient pas initiés au secret de l'ordre (1), et ce n'était qu'après un noviciat de vingt ans qu'on était admis dans les grades supérieurs qui comprenaient :

1° Les *semnothéi*, en grec, *qui voient ce qu'il faut vénérer*;

2° Les *saronides*, en grec, *chêne creux* ou *qui voient ce qu'il faut balayer*;

3° Les *samothéi*, en grec, *qui voit de haut*.

On manque absolument de détails sur les attributions de ces différents grades; mais il n'en est pas de même de la doctrine des druides, qui passaient pour avoir compté parmi leurs élèves Pythagore lui-même. Au commencement de notre ère, cette doctrine n'était plus secrète, et elle est exposée tout au long dans le sixième livre de Virgile. C'est la doctrine du purgatoire :

Quin et supremo cum lumine vita reliquit
Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
Corporeæ excedunt pestes; penitusque necesse est
Multa diu concreta modis inolescere miris.
Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos: aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni:
Quisque suos patimur manes; exinde per amplum
Mittimur Elysium, et pauci læta arva tenemus:
Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, purumque reliquit

(1) Les bardes composaient leurs chants en dialecte vulgaire; mais, comme ils ne les écrivaient point, aucun ne nous est parvenu.

Ætherium sensum, atque aurā simplicis ignem.
 Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos,
 Lethæum ad fluvium deus evocat agmine magno,
 Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
 Rursus et incipiant in corpora velle reverti (1).

Tel était le système philosophique adopté par les druides et par toutes les sectes modernes qui se prétendent leurs héritières, notamment les vraigilles ou gouliards, qui avaient pris pour évangile le livre même de Virgile, et le donnaient au vulgaire pour une espèce de sorcier. On sait que c'est le poète de Mantoue que prend pour guide le Dante, lui-même un des coryphées de cette secte à la fois savante, artiste et politique.

Une croyance, commune à toutes ces sectes et qui leur venait directement des druides, voulait que l'Angleterre fût le séjour des âmes trépassées, et qu'elles franchissent la mer la nuit de la veillée des démons, ou la Noël, pour rentrer dans la bouche de ceux qui célébraient le réveillon et aller animer les enfants à naître.

C'était exactement la doctrine de la déesse *Carna* ou du ventre, distillateur universel de la vie et de la mort.

(1) On sait que c'est Anchise qui fait à Ennéa les honneurs de l'autre monde et l'exposé de la doctrine de l'immortalité de l'individualité intellectuelle.

« Lorsque, dit-il, la vie s'est enfuie avec le dernier jour, le malheureux n'est pas délivré de tous maux, l'âme n'est pas purgée de toute souillure corporelle. Il faut nécessairement qu'elle subisse un accroissement intime, à la suite de longues concentrations opérées par des moyens mystérieux. En conséquence, elle est soumise à de dures épreuves pour acquitter la peine des antiques péchés. Les unes sont distendues dans le vide, par l'action des vents ; d'autres, sous le vaste firmament, voient disjoindre par l'eau ou consumer par le feu l'infection de leurs crimes. Chacun de nous souffre dans ce qui reste de lui (*dans ses mânes*), puis on nous lâche à travers le large Elysée, et bien peu sont admises dans les régions heureuses, jusqu'à ce que la révolution des temps étant accompli, la longue journée ait corrodé la tache invétérée, de façon qu'il ne reste plus que le pur sentiment éthéré et la chaleur de la simple haleine. Lorsqu'elles ont évolué dans ce cercle pendant un millier d'années, Dieu les convoque toutes, en colonnes immenses, au fleuve de l'oubli (Léthé), afin qu'ayant perdu toute mémoire du passé, elles retournent voir les *convexités d'en haut* (*convexa supera*) et qu'il leur reprenne une nouvelle envie de rentrer dans un corps. »

Les druides avaient justement leur sanctuaire principal chez le peuple qui portait le nom de cette déesse, les *Carnutes* ou habitants du pays chartrain, chef-lieu *Durocasse* (Dreux). Une de leurs principales fonctions était celle de *géomètres* sacrés, chargés de faire le tracé de tout cantonnement nouveau et de lui donner ses noms.

Ces cantonnements, dont les coins ou *cantons* étaient presque toujours indiqués par des sources ou des hauteurs, étaient généralement fortifiés à leurs quatre angles, de sorte que le territoire compris entre ces forteresses pouvait être cultivé en sécurité. La Bible donne les détails les plus circonstanciés sur le cantonnement des douze tribus, de sorte qu'on peut le prendre pour type de tous les autres.

Les quatre points cardinaux du cantonnement des Carnutes méritent d'être cités à cause de leur caractère *gréco-druidique* bien accusé, qui reproduit exactement leurs grades religieux. Ce sont :

EST.

Maintenon, en grec, la *source du savoir*, qui correspondait au grade de *barde*.

SUD.

Autricum, aujourd'hui Chartres, en grec, l'*image de la chatte brûlée* (Αὐ-Θήρ-εῖκων). Ce mot fait allusion aux chattes qu'on brûlait à la Saint-Jean dans de grands mannequins d'osier représentant le dieu *Teutatès*. C'était le sacrifice réglementaire, auquel on ajoutait, s'il y avait lieu, des prisonniers de guerre et des condamnés à mort. Ces exécutions étaient du ressort des *eubages* ou second degré d'initiation.

OUEST.

Château neuf en *Thomeray*. *Tomouros*, en grec, veut dire *devin* ou *sorcier*. C'était le troisième degré de l'ordre des druides, auquel on n'était initié qu'à l'automne de la vie. On devenait alors *fate* ou *fade*, dont nous avons tiré le mot *fée*.

NORD.

Duro casse, aujourd'hui Dreux. Ce mot signifie, en grec, la *courti-*

sane des bois ou la *mort* (1). En effet, l'initiation n'était complète que par la mort et ce n'était qu'à la veille de mourir, c'est-à-dire à l'âge le plus avancé, qu'on était initié au secret des saronides, qui était celui de l'immortalité de l'être.

Telles sont les notions qu'il était indispensable de résumer avant de passer à l'examen des monuments gallo-grecs de la Côte-d'Or.

IV

La Côte-d'Or (*Collis Aurea*) est un plateau de nature jurassique, d'une altitude ne dépassant point 600 mètres, dont la direction est très sensiblement *sud-ouest, nord-est*, et c'est sans doute à cette circonstance qu'elle doit ce nom de *Côte-d'Or*. Assurément, il n'en est pas de plus convenable pour les riches vignobles qui s'étendent sur son versant sud-est; mais son nom de Côte-d'Or ou *Khrysolophos* a précédé les crus de Volnay, de Nuits, de Pomard et de Meursault, et elle a dû être choisie dans l'origine comme une station stratégique des plus efficaces pour protéger le côté nord-ouest du grand quadrilatère éduen formé par les quatre places de *Dibio* (Dijon), au nord; *Dôle*, à l'est; *Caballinum* (Châlons), au sud, et *Bibracte* (Autun), à l'ouest.

Les Eduens, ainsi que les Arvernes, avaient la prétention d'être venus de Phrygie, et ce fut à cette parenté avec les Romains, reconnue par César, que les uns et les autres durent d'être renvoyés chez eux après la prise d'Alésia au lieu d'être vendus à l'encan, comme le furent les autres captifs gaulois. Rien n'est plus grec, en effet, que les quatre noms de ville que je viens de citer. *Dibio* veut dire les deux forces vitales à leur point de jonction, c'est-à-dire au solstice d'hiver. *Dôle* signifie la ruse, et, pour plus de clarté, elle portait aussi le nom de *Didattium*, qui veut dire *doublement rusé* (δίδατος). *Caballinum* est l'ancien nom grec de la fontaine d'*Hippocréné*, ou *source du cheval* et enfin *Bibracte* veut dire qui va au précipice (βίβα)

(1) Ou la *courtisane des bois*, car elle était représentée par un *battoir de blanchisseuse*, insigne de ses fonctions de grande lavandière.

ρακτῆ). Si les noms de ces quatre villes *princeps* sont complètement grecs, il paraît que, pour les subdivisions cantonales, les druides admettaient des dénominations tirées de la langue vulgaire alors en usage, c'est-à-dire du gallo-latin, car la plupart de ceux des localités de la plaine qui s'étend au pied de la Côte-d'Or sont manifestement tirés de cette dernière langue, tandis que tous ceux des localités situées sur le plateau même sont grecs. On doit en conclure que les druides étaient propriétaires de tout le plateau de la Côte-d'Or, qui était et est encore couvert de forêts, dont cet ordre, essentiellement forestier, comme l'indique son nom, se réservait le monopole exclusif.

On sait, en effet, qu'ils possédaient un collège au lieu dit actuellement *Mavilly*, qui veut dire *couteau* (μάυλις). Ce nom signifie aussi *courtisane* et correspond à la canicule. Un autel du musée de Cluny représente la déesse *Mavlis* armée de son couteau, et ses fêtes correspondaient aux grands massacres du solstice d'été, qui rentraient dans les attributions des *eubages*. C'était donc un collège de ces sacrificateurs subalternes qui a dû laisser à cette localité le nom de *Mavilly*. La finale Y a remplacé dans tous les noms locaux de cette partie de la France la finale grecque ἀκή, qui veut dire *pointe*.

Les autres angles de ce cantonnement druidique sont *Montceau*, qui a perdu son nom antique, au sud-ouest ; *Lusigny*, la fontaine du *payement* ou de *la mort* (λύσις), au nord-ouest ; et *Bessay*, la pointe de *Baïs* ou *Bacchus enfant*, au nord-est. C'est le point culminant de la Côte-d'Or, qui y atteint 594 mètres, et il était traversé par une voie dite *romaine*, mais certainement antérieure à la conquête, qui était gardée par une porte de péage, dont les profits, avant César, devaient être prélevés par les druides de Mavilly.

Au sud de ce canton druidique s'en trouve un autre indiqué par les villages de Meloisey, nord-est ; Saint-Romain, sud-est ; Santosse, sud ou est, et Cussy, nord-ouest. L'espace compris entre ces quatre localités n'a jamais été habité et forme un quadrilatère dont les quatre points de repère ont dû être mesurés dans l'origine avec l'exactitude la plus rigoureuse, de

façon à donner un rectangle allongé dont les grands côtés, faisant face au sud et au nord, ont 6 kilomètres de longueur, et les petits, orientés à l'est et à l'ouest, n'en ont que 3. Cette orientation et ces proportions sont celles du temple de Jérusalem (2 sur 4), c'est-à-dire celle d'un homme couché sur le dos, la tête à l'est, les pieds à l'ouest, les doigts joints sur le sternum. Un cantonnement aussi exactement mesuré, d'après les canons sacrés, et ayant toujours été désert, ne pouvait être qu'un lieu de pèlerinage, dont on faisait le tour à certaines époques de l'année en suivant le cours du soleil, comme cela se pratiquait encore au commencement de ce siècle, à la fête de sainte Reine, de Flavigny à Alise.

Toute la partie nord-ouest, sur une longueur de 3 kilomètres, était occupée par un cimetière très antérieur à la domination romaine, qui devait avoir une réputation particulière de sainteté et où l'on devait venir se faire enterrer de fort loin, car cette partie de la Côte-d'Or, étant un terrain jurassique qui ne se prête qu'à la culture forestière, est aujourd'hui à peu près déserte et n'a jamais été plus habitée. Tous les villages que je viens d'énumérer, à l'exception de Saint-Romain, ne se composent que de quelques maisons, et tendent encore à se dépeupler par suite de la rigueur du climat et du peu de bénéfice que procure la culture d'un sol particulièrement pauvre. Là où la vigne n'a pas cessé d'y croître, elle donne des produits acides qui ne rappellent en rien ceux de Pomard ou de Meursault. Autrefois, une commanderie de Malte avait remplacé sur la voie romaine le poste de douane d'*Echarnant*; mais poste et commanderie ayant été supprimés l'un après l'autre, ce village ne compte plus que des sexagénaires qui attendent l'heure d'aller apprendre le grand secret des druides, sans qu'il se trouve de jeunes gens pour les remplacer, et avant peu le plateau sera désert plus qu'il ne l'était du temps des *eubages* et des *saronides*. Malheureusement, cet exemple n'est pas isolé; partout on peut constater les déplorables effets d'une centralisation qui a éliminé au profit de Paris toutes les institutions provinciales. Assurément, on ne peut pas songer à rétablir l'ordre de

Malte; mais il n'en est pas moins urgent de rechercher et d'étudier les moyens de réconcilier le paysan avec la terre et de l'y attacher par l'agrément aussi bien que par l'intérêt, sans quoi la prospérité nationale pécherait par la base et ne se soutiendrait pas longtemps.

On voit d'après ce qui précède que, si la Côte-d'Or domine une des plus riches campagnes de France, par elle-même, elle n'est pas précisément un lieu de délice, car la température y est rigoureuse et le paysage lui-même monotone. De vastes landes y succèdent à des bois généralement d'une médiocre venue, sauf les frênes, qui y croissent merveilleusement; mais, de tous les côtés, elle surplombe sur de riantes vallées aussi riches que pittoresques, et, au sud, s'ouvre une crevasse à pic connue sous le nom de *creux de Menevault*, qui a été décrite par Alexandre Dumas le Grand, et peut passer pour un des sites les plus pittoresques et les plus originaux de la France centrale, surtout lorsque la fonte des neiges du plateau alimente une cascade d'une quarantaine de mètres de hauteur. Mais, même lorsqu'il est privé de cette attraction bruyante, si chère aux Anglais et aux épiciers, il est encore remarquable par la source qui lui a valu le nom de *vallée de Minos* (Menevault) et sort d'une fissure profonde, tapissée de vignes vierges qui escaladent audacieusement une roche dure et unie de plus de 50 mètres de haut, dont les parois ont été polies à l'époque glaciaire par un glacier qui a laissé à une grande hauteur des stries bien connues des géologues. Les druides, qui étaient des gens de goût, entendant bien le pittoresque, ont eu le bon esprit de ne gâter par aucune espèce de construction ce merveilleux caprice de la nature; d'ailleurs, l'accès en est fort difficile et il ne se trouve sur le passage de personne, ce qui est fort heureux pour les véritables amateurs de la nature. En face, sur le plateau, se trouve une source nommée *la source d'argent*, jadis décorée, comme toutes celles du pays, d'un bas-relief gréco-druidique de très haute époque, représentant un vieillard souriant et assis, qui était coiffé d'une corde et tenait de la main droite un cornet à jouer aux dés; ἀργεὶ ἱερός (*le prêtre qui flâne*) est un cale-

bourg grec qui donne le nom du lieu (ἄργυρος). Le nom gaulois était *argentan*. *On*, *oing*, *oigne*, *igne*, voulait dire *source* en gaulois (1). C'est un des rares mots de notre langue primitive que nous ont transmis les auteurs latins. La corde que ce facétieux personnage porte sur la tête, *kalos ker*, indique qu'il présidait à la bonne fortune, et il en est de même du cornet dans la main droite; s'il était dans la main gauche, il indiquerait la mauvaise. Il est probable que c'est la corde sur la tête, *kalos ker*, qui a donné naissance à la superstition de la *corde de pendu*.

Non loin de lui, sur le versant oriental de la Côte-d'Or, se trouve le village d'Orches, qui est le point nord-ouest d'un canton druidique très intéressant, formé d'Orches, nord-ouest; Auxey, nord-est; Blagny, sud-est, et la Rochepot, sud-ouest. Comme tous ses voisins, il foisonne d'antiquités gréco-druidiques; et au sud se trouve Chagny, sanctuaire jadis aussi célèbre que pittoresque, avec ses deux dolmens en forme de V, dont la pointe est tournée vers le sud-est, ce qui indique qu'ils étaient consacrés au dieu de l'apogée de la bonne fortune ou *Teutatès*. Le village d'Orches possède une fontaine qui a été jadis ornée de trois bas-reliefs disposés comme ceux de l'autel des nautes parisiens, c'est-à-dire autour d'un pilier carré, dont un côté, celui du sud-ouest, était généralement laissé lisse, pour représenter le dieu *Laïos*. Ce petit monument a été abattu; mais les bas-reliefs n'ont pas encore été orner quelque musée de province, comme celui d'*Argyros*, présentement transporté à Nolay. L'un d'eux écrit de la façon la plus bizarre le nom grec d'*Orches*; il représente un gros homme qui personnifie *Auxay*, dont le nom signifie le *lieu de l'augmentation*. Une société d'archéologues devrait bien se charger de remettre sur leurs pieds tous ces restes du culte des fontaines. Ce ne serait pas plus cher que de les transporter dans des musées que personne ne va voir et où ils perdent leur seule valeur, qui est leur certificat d'origine, tandis que si l'on favorisait la reconstruction de ces monu-

(1) Toutefois, l'étymologie en est grecque, car *aeinos* veut dire dans cette langue une source qui ne tarit point.

ments, ils attireraient quelques étrangers et rendraient un peu de vie à ces recoins aussi pittoresques que délaissés.

Heureusement que le christianisme a sauvé un grand nombre de ces fontaines druidiques, en faisant entrer leurs divinités dans le cortège innombrable de ces saints que les Bollandistes n'ont pas accueillis. Une des plus anciennes de ces transformations est celle d'*Alea*, ou le dieu du hasard, dont les bonnes gens de Chagny ont fait *saint Eloi*. Après tout, le dieu de la bonne fortune n'était-il pas orfèvre ?

V

Le grand quadrilatère druidique qui, plus spécialement que tout le reste de cette chaîne de hauteurs, porte encore aujourd'hui le nom de *Côte d'Or*, occupe la partie la plus méridionale de ce plateau et domine les riches vignobles de Meursault et de Pomard. Au centre de son côté le plus méridional s'élève la grange d'Auvenay, qui était encore, au siècle dernier, une dépendance de l'ordre de Cîteaux, héritier pour une grande partie du patrimoine forestier des druides, et elle a servi pendant longtemps de pénitencier pour les moines de mauvaise conduite. C'était un de ces couvents fortifiés comme on en voyait tant au moyen âge. L'emplacement d'une église, orientée de l'est à l'ouest, se distingue encore dans la mare qui en occupe la place. A côté se dresse un colombier surmonté d'une girouette, qui indique que c'était une seigneurie, et cette seigneurie comprenait tout l'emplacement de l'ancien quadrilatère druidique, c'est-à-dire environ 1 000 hectares en bois et terres arables. L'enceinte qui s'est conservée est une construction rustique dont les parties les plus anciennes peuvent remonter au douzième siècle. Elle n'est remarquable que par le nombre des tours qui la flanquent et assuraient sa défense à une époque où ses habitants n'avaient de secours à attendre de personne, étant éloignés d'au moins 3 kilomètres de tout lieu habité. Quelques restes des appartements des moines, paraissant remonter au quinzième siècle, sont d'une architecture tellement barbare, qu'ils ne valent pas la peine

d'être relevés. Le paysage est mélancolique, malgré un bois de chênes d'une belle venue et de superbes frênes; car, bien qu'on soit à une altitude de 570 mètres, comme on se trouve au centre du plateau, la vue est très bornée et est celle d'un pays plat. On se croirait dans un de ces paysages d'Ecosse décrits par Walter Scott. Cette vaste propriété appartient aujourd'hui à une belle-sœur de M. de Saulcy, l'illustre et regretté archéologue, qui y a fait de nombreuses fouilles, et j'y suis l'hôte de son beau-frère, le baron de Billing, le modèle des gentlemen et des amphitryons, dans lequel personne ne reconnaîtrait l'opiniâtre adversaire de Jules Ferry et l'orateur du cirque Fernando.

Bien que d'apparence on ne peut moins archéologique, Aueney porte cependant un nom grec et est construit sur l'emplacement, qui le croirait? d'un temple consacré au *Jupiter Opimus*, mentionné sur l'autel des nautes parisiens, dédié à Tibère, c'est-à-dire au dieu des richesses, dont le nom gaulois était *Lovis (le sommet)*, et c'est de ce temple que la Côte d'Or a pris son nom de *Khrysolophos*. Il partageait en deux moitiés égales le pèlerinage des dévots partis de la fontaine de César au nord (1), et par conséquent il devait s'y trouver, ce que nous nommerions aujourd'hui un restaurant, sur l'emplacement duquel se trouve bâti le couvent, dont le plan, tout à fait bizarre, est un triangle équilatéral, tandis que le temple lui-même était rond. Son enceinte est encore marquée par une saillie circulaire du sol, très apparente et plantée d'ormes séculaires, au milieu desquels est une fontaine creusée en forme de piscine semi-circulaire, dont la paroi rectiligne a été refaite; mais la partie supérieure du bas-relief, représentant le dieu *Lovis*, se trouve encore dans l'habitation, et appartient à une bonne époque gauloise antérieure à l'art romain.

Un bois voisin, le *Salège*, a conservé le nom grec de ce

(1) C'est le nom populaire de cette fontaine; le nom officiel est *tessan*, nom d'un dieu étrusque bien connu, qui se prononçait en grec classique *thasson (l'accélération de la marche solaire)*, tandis que *Lovis* était le dieu du ralentissement.

temple rond qui figurait un tamis ou *Salax*, emblème de la plénitude. Le plan du *Xénodokheion* ou hospice était triangulaire (*triops*) pour indiquer le *trope* ou changement de direction du soleil qui, arrivé au plus haut de sa course, inclinait vers l'occident. Le nom d'Auvenay (en grec ἄωνη, ἀκή) voulait dire la pointe de la sécheresse ou de la canicule; on peut le rapprocher du nom de Chartres, *Av-thèr-eikon* (*l'image de la chatte brûlée*). Il y avait un dieu, fils de *Khioné*, qui se nommait *Avtolykos* (*le loup brûlé*). En effet, au solstice d'été, on brûlait toute espèce d'animaux sauvages (*théra*), et, bien que ce mot désigne plus particulièrement la *chatte*, on lui donnait pour compagnie tout ce qui était réputé malfaisant, loups, fauves, étrangers et criminels.

Le comte d'Hérisson a vainement recherché les vestiges de la station druidique qui devait faire face à celle d'Auvenay, et dans laquelle on devait coucher, pour commencer à minuit une procession de 18 kilomètres, à la fin de laquelle on devait avoir besoin d'un souper et d'un lit. Il n'en paraît plus aucun vestige, mais ce serait une raison de plus de la rechercher soigneusement, car c'est dans les stations qui n'ont pas été reconstruites que l'archéologie fait ses plus abondantes moissons.

Il est probable qu'Auvenay était pour le voisinage un lieu de sacrifices et par conséquent de supplices, car la station suivante porte le nom singulier de *Santosse* (en grec, Σανθώσσει, *le malfaiteur qui s'élance*). En effet, il y a là un escarpement disposé comme la roche Tarpéienne qui était à côté du Capitole à Rome, pour en précipiter les malfaiteurs, et, qui plus est, la fête patronale du pays, qui se célèbre à la fin de la canicule, est restée celle de saint Etienne le Lapidé. Or, chez les juifs la lapidation n'était pas du tout ce que nous la supposons généralement. La législation criminelle du Talmud en donne la description, dont il résulte que le patient était non lapidé, mais précipité du haut d'un rocher ou d'un portique. Les pierres lancées à la main n'intervenaient que pour lui donner le coup de grâce, s'il n'était pas mort de la chute. Le comte d'Hérisson, avec la sagacité et l'activité qui en font le modèle des explorateurs, a visité Santosse et y a trouvé en place deux

fontaines druidiques se faisant face des deux côtés du vallon.

Après Santosse vient *Corabeuf*, le centre du côté ouest du quadrilatère, dont le nom grec Κόρρα βοῦ (*tête de bœuf*) s'est parfaitement conservé dans le français moderne. L'emplacement en est aujourd'hui occupé par un château seigneurial appartenant au marquis d'Ivry, descendant des anciens seigneurs du pays. Nous n'avons pas eu le temps de le visiter.

L'angle nord-est du quadrilatère est formé par le village actuel de *Cussy*, jadis *Cussacium*, qui veut dire en grec la pointe de *Cussos*, et aussi *Cussos qui guérit*. En effet, j'ai dit plus haut que *Cussos* ou l'abdomen représentait l'idée que les anciens se faisaient de la mort, guérisseuse de tous maux. Il n'y a guère de nom local plus répandu que celui-là. Il se représente trois fois sur la Côte d'Or elle-même, et toujours sur le même versant occidental. Près de Beaune, il y a un *Cussigny*, qui n'est qu'une de ses variantes; il y a encore les *Coucy*, *Choussy*, *Cussac*, *Quissac*, et partout où on le retrouve, il détermine la pointe nord-ouest d'un cantonnement druidique.

Le Cussy dont il est ici question se distingue des autres par le glorieux surnom de *Cussy la Colonne*, mais, indépendamment de ce magnifique spécimen, qui est le plus élégant connu de l'art gallo-grec, il possède une vieille fontaine druidique qui mérite bien d'attirer l'attention de l'archéologue, malgré que jamais Anglais ou Anglaise ne lui ait fait l'aumône d'une visite. En effet, cette fontaine ressemble à toutes celles du pays et se compose d'une petite voûte qui reçoit la source, se déversant, de là, dans deux auges de pierre destinées à abreuver les animaux. Mais en l'examinant avec plus de soin, il se trouve que ces deux auges sont, dans leur simplicité, d'une forme très élégante qui annonce une haute époque, et au fond de la voûte, qui, contre l'ordinaire des autres fontaines locales, est construite en rocaille, on distingue une petite niche d'environ 30 centimètres de haut. Actuellement, cette niche est veuve de la statuette de madone qu'elle contenait, mais j'en ai retrouvé les débris mis au rebut sur une des fenêtres de l'église du village. Autant que j'en ai le souvenir,

elle était en calcaire et pouvait dater du quinzième siècle. Mais elle avait dû succéder à une autre plus ancienne, taillée dans une bûche de merisier en l'honneur de la déesse *Marca* ou *Marica*, dont le nom signifie un *battoir de blanchisseuse*. *Marcia* était le nom le plus ancien de l'île de Rhodes, et *Marica*, que les Etrusques et les Gaulois écrivaient *Marca*, fut la femme du roi *Faunus* et la mère de Picus et de la déesse *Canens* ou *Canacé*, la Chanteuse, qui figure sur la colonne de Cussy. On la nommait aussi *Byssia* ou *Butis*, parce qu'elle habitait au fond des eaux, et sous le nom de *Baoth* elle fut la divinité des plus anciennes couches gauloises, connues sous le nom de *Nemèdes*. Aussi son nom se retrouve-t-il dans toutes les langues pour indiquer le fond de toute chose, et elle le transmet au serpent d'eau ou *bysse* héraldique, et au vent nord-ouest ou *bise*. Comme déesse des cavités souterraines et de la purification, elle était tout naturellement celle des sarcophages et des cercueils, ou plutôt le cercueil lui-même, et elle a survécu dans les sectes maçonniques du moyen âge sous le nom de *bysse marque* ou *basse marche*, représentée dans une foule d'églises, et particulièrement à Saint-Germain des Prés, par un serpent ou *bysse* se mordant la queue. Elle était l'objet de la vénération spéciale des apprentis qui avaient conservé leur nom druidique de *bardaches*, et on peut aussi la reconnaître dans la *Tarasque* de Sainte-Marthe, patronne de *Tarascon*; car ce mot, qui veut dire *nettoyer le ventre*, traduit exactement celui de *Syracuse*, et rappelle parfaitement le rôle purificateur de la déesse *Marica* ou *Byssia Marca*, la grande lavandière infernale. Elle était le ventre de la terre, toujours mère et toujours vierge, d'où sort et doit rentrer toute créature humaine.

Aussi cette déesse est-elle représentée, au fond de tous les sarcophages égyptiens, enserrant le défunt de toutes parts, et le rituel funéraire nous en a conservé l'interprétation qui appartient au platonisme le plus pur : « O cercueil ! ô mère divine ! ô puissance magique ! ô grande déification ! approche-toi de l'Osiris véridique, fais qu'il entre dans ton sein ; chaque jour donne-lui la force de passer les portes du ciel inférieur,

donne-lui la vie qui fut avant toi, les souffles de la résurrection qui sont après toi, *l'entrée et la sortie* (1) qui sont en ta puissance dans le domaine des morts. Il voit en toi, il vit en toi, il entre en toi; c'est en toi qu'il ne s'anéantira jamais. » (Papyrus égyptien du Louvre.)

Cette déesse égyptienne se nommait *Nu-t*; elle est la déesse unique de toutes les franc-maçonneries anciennes et modernes, la divinité sans forme et sans sexe qui enfante d'elle-même sans fécondation; la vierge mère à laquelle les Égyptiens adressaient la prière suivante : « O divinité rajeunissante, créatrice des pures vierges, belle dans l'abîme, dont le fils divin (le soleil) prospère dans la montagne (à l'horizon), sauve le dieu grand de tout mal. »

Le texte, continuant ensuite à faire allusion à ses diverses attributions, les symbolise dans divers animaux. Son inépuisable fécondité est figurée par ces mots : *grande truie dans la demeure du soleil*, sa pureté par ceux-ci : *brebis sainte dans la demeure d'Osiris, dont le cœur suit les desseins de ses propres entrailles, sous les formes d'un vautour saint, dans la demeure de Nexen*, c'est-à-dire qui enfante d'elle-même comme le vautour, qui, suivant les Égyptiens, n'avait pas de mâle.

Les Gaulois lui donnaient dans leur langue le nom de *coche* ou de *laie*, la truie, et elle est passée dans les romans modernes, sous celui d'*Iseult*, dame de *Coucy*, à laquelle on fait manger le cœur de son amant, le chevalier *Signaurès* (*Agni mis en pièces*); elle était l'arche sainte du temple de Salomon, qui n'était autre chose qu'un cercueil enfermé dans un temple bâti sur les proportions d'un cercueil. Tous les autels des églises chrétiennes sont aussi des sarcophages, et toutes les sectes maçonniques du moyen âge se rattachaient à des sépulcres dont le plus en vogue était celui de Salomon; mais il y avait aussi le sépulcre de Virgile, celui de Pierre Brouillard, celui de Pierre Abaylard, etc., etc. L'orientation du temple de Jérusalem, dont le sanctuaire était à l'ouest, indique que l'arche représentait Jéhovah, et que les juifs, qui

(1) Telle était, en effet, sa fonction caractéristique dans toutes les liturgies anciennes, l'entrée et la sortie.

ont été accusés de matérialisme, adoraient, comme tous les autres, la *mort, mère de la vie éternelle*.

Tel était le dogme que représentait, dans toute sa naïveté primitive, la petite *Bisse Marc*, ou bûche de merisier, qui a trôné pendant tant de siècles dans la niche de la fontaine de Cussy et qu'un curé intelligent devrait bien y réintégrer, si toutefois la stupidité de ses paroissiens ne le lui interdit pas.

VI

A une centaine de mètres au nord de ce petit monument rustique qui marquait la limite du pieux canton d'Auvenay, s'en dresse un beaucoup plus magnifique, lequel n'est cependant qu'une borne d'un champ des morts, mais d'un champ des morts de 2 kilomètres de long sur 1 de large, encore bien dessiné par des chemins vicinaux, et au nord-est de ce grand quadrilatère funèbre se trouve le mélancolique village d'*Echarnant*, dont le nom, en vieux français, signifie *cimetière*. Ce champ des morts était probablement le cimetière particulier du séminaire druidique de Mavilly, et comme les laïques aimaient à dormir en si sainte compagnie, on devait s'y faire transporter de tous les coins de la province éduenne, ce qui explique à la fois son étendue et son antiquité. Les fouilles qui y ont été faites par MM. de Sauley et Abort ont enrichi le musée de Saint-Germain de quelques-unes de ces longues épées gauloises à lame droite en fer, qu'il fallait redresser avec le pied après s'en être servi et qui ne pouvaient pas avoir survécu à la conquête. On y remarque encore que les morts y étaient inhumés dans des sarcophages et non incinérés, ce qui est un signe d'origine commun aux Etrusques et aux Béotiens, qui n'admettaient point l'incinération. Mais le curé de la Rochepot, qui est archéologue, a signalé au comte d'Hérisson un mode de sépulture beaucoup plus étrange et caractérisant, selon toute probabilité, une race tout autre et beaucoup plus ancienne que les Gréco-Phrygiens et les Celto-Latins de la dernière couche. Ceux-là étaient inhumés assis, au lieu d'être couchés et, par conséquent, sans sarcophages.

Ce mode de sépulture était-il celui des Scandinaves adorateurs de *Thorn* ou *Taran*, qui ont dû précéder les Celto-Latins? Quoi qu'il en soit, le plateau de la Côte-d'Or est une mine archéologique qui attend une exploration méthodique et sérieuse, et dans le voisinage de la colonne de Cussy, où devaient se trouver les plus riches sépultures, on est sûr de ne pas perdre sa peine.

D'après l'archéologue Pasumot, auquel l'on doit la seule étude sur ce singulier monument qui soit encore à consulter, il était intact au dix-septième siècle. Il se trouvait à une petite distance de l'ancienne voie romaine qui allait d'Autun à Besançon, en passant par *Crusinium*, et cette voie, qui passe au nord d'Echarnant en traversant le village de Montceau, devait former la limite septentrionale du cimetière de Cussy, qui, suivant l'usage antique, était bordé par une grande route. Pasumot dit qu'à l'est de la colonne, à l'orient, on voit beaucoup de restes d'anciens murs épais qu'on a détruits tant qu'on a pu. Mais peut-être a-t-il pris pour des murs les *murgers* en pierre sèche que construisent les Bourguignons pour épier leurs champs, car ni le comte d'Hérisson ni moi n'en avons vu d'autres, ce qui, d'ailleurs, est loin d'être une preuve qu'il n'en ait pas existé.

Du temps de Pasumot, c'est-à-dire en 1767, la colonne n'avait plus ni chapiteau ni entablement. Vers 1620, elle avait été déboulonnée par un seigneur de Cussy dont il n'a pas voulu rechercher le nom pour le livrer à la vindicte des archéologues. En 1700, MM. Morelet de Couchey et d'Ecatigny, gentilshommes du voisinage, la visitèrent et firent exécuter des fouilles à sa base, du côté du midi. Ce n'était pas le bon; il faudrait fouiller au nord-est. Néanmoins, à trois ou quatre pieds de profondeur, ils trouvèrent quelques médailles et des statuettes portant des colliers semblables à ceux que le comte d'Hérisson a rapportés d'Utique. Ces statuettes furent envoyées à Paris à un brocanteur, et l'on ne sait ce qu'elles sont devenues.

En 1719, M. Parisot de Crugey, avocat général du parlement de Dijon, visita Cussy par ordre du régent et y fit des

fouilles considérables dont fut dressé un procès-verbal que M. Pasumot n'a pu retrouver. Il a essayé d'y suppléer par les souvenirs de deux témoins oculaires, M. Dubois, curé de Cussy, et M. Tisserand, curé de Crugey. D'après le témoignage de ces deux ecclésiastiques et celui d'autres témoins oculaires, M. Parisot fit creuser jusqu'à 25 pieds de profondeur, de sorte que les assistants purent passer sous la colonne. Elle repose sur deux pierres juxtaposées de 6 pieds de large sur 6 de long qui forment un carré de 3 pieds de côté, régulièrement orienté. Ces deux pierres portent, à leur tour, sur deux murs de maçonnerie disposés comme deux jambages de cheminée, qui laissent entre eux un espace d'environ 20 pouces au milieu du carré des deux pierres. Il y aurait, d'après ceux qui passèrent sous la colonne, un trou de forme ronde dans lequel on pourrait enfoncer la main. Ce détail est intéressant à noter. M. Dubois dit qu'on fit monter un homme sur le fût pour voir s'il était creux ; mais il ne vit qu'une cavité d'environ un pied, qui devait servir à emboîter les autres pierres. De tous ces renseignements, le plus important est celui de la découverte, à l'orient de la colonne, des ossements de trois corps qui avaient la tête appuyée contre sa base et de six médailles toutes d'Antonin le Pieux. Les ossements étaient en leur place et n'avaient pas été dérangés. Ils n'étaient qu'à un pied et demi de profondeur, d'où il résulte que la colonne existait au moment de l'inhumation, qu'elle était, pour le moins, contemporaine d'Antonin le Pieux, et que, par conséquent, elle ne peut pas être postérieure au milieu du deuxième siècle de notre ère.

C'est à peu près tout ce qui reste d'utilisable du mémoire de Pasumot, et ses successeurs n'y ont ajouté que des rêveries qu'il est inutile de discuter, car la colonne de Cussy ne peut être qu'inintelligible pour quiconque ne connaît ni l'art grec, ni la langue grecque. Montfaucon en a reproduit un croquis très inexact de M. de Mauterer ; mais il y a joint, du moins, une observation aussi précieuse que vraie, c'est qu'elle fait partie de tout un système essentiellement gaulois de monuments

octogones dont il a publié *in extenso* le temple ou *nurhag* de Montmorillon en Poitou. Ce temple ne peut pas être postérieur au quatrième siècle et ne doit pas lui être de beaucoup antérieur, mais il est aussi barbare de style que la colonne de Cussy est grecque : évidemment, ils n'ont pas été construits à la même époque.

En 1822, la colonne de Cussy a subi une restauration qui, bien qu'assez élégante, en altère complètement le caractère primitif et l'a transformée en vulgaire colonne corinthienne gallo-romaine, tandis que sa forme primitive était celle d'un palmier. Heureusement son ancien chapiteau a été rapporté d'Auvenay, où il servait de margelle à un puits, et déposé à côté d'elle, de sorte que, si elle est mutilée, on en possède, du moins, tous les morceaux.

Passons maintenant à la description de la partie du monument qui s'élève au-dessus du sol. La base est formée, comme on l'a vu, de deux pierres juxtaposées de 6 pieds de long sur 3 pieds de large. Elle supporte un soubassement octogone à chanfrein, sans moulures, de 15 pouces de hauteur, surmonté d'un socle également octogone, mais formé de quatre faces saillantes correspondant aux quatre points cardinaux et de quatre faces rentrantes, ce qui donne le nom de la localité : *cussos* (concavité), *aké* (pointe). Les concavités mesurent 2 pieds à l'ouverture, et les pointes ou côtes 10 pouces de face. Au-dessus est une corniche de 13 pouces d'épaisseur, terminée en gorge, couronnée d'une plinthe qui sert de base à un tambour octogone de 3 pieds 9 pouces de hauteur. C'est la partie la plus originale du monument à toute espèce de titre, car chaque pan forme une niche peu profonde, terminées celles qui correspondent aux quatre points cardinaux par des angles droits et les autres par des courbes, qui ne se retrouvent que dans l'architecture gothique du douzième siècle et impriment à ce monument un caractère singulièrement moderne, bien qu'il prouve au contraire qu'il est antérieur à l'époque romaine, laquelle ne s'est jamais permis de semblables licences. Cette juxtaposition de V et d'U pourrait se traduire comme celle du socle, *cuss-aké*; mais ici elle a une

signification plus générale : les U doivent se lire *gur* (concave) et les V *gon* (convexe), dont l'ensemble donne le grec *gorgon* qui exprime les *di-bio* formant l'ancien nom de la ville de Dijon, ou les deux forces vitales, n'en faisant qu'une au solstice d'hiver et résumées dans la *Gorgone*. L'explication de cette distinction se trouve dans le passage de Virgile que j'ai cité plus haut et qui est traduit du grec mystique. Il y est dit que, lorsque les âmes ont été suffisamment purifiées, elles vont boire l'eau du *Léthé*, ou de l'oubli, pour être rappelées *ad convexa*, c'est-à-dire à la vie, qui est rendue en grec par le mot *gon*; et, pendant leur purification, elles habitent les *concava*, que les Grecs nommaient *gur* (γύριος, fosse).

Je laisse de côté les huit figures qui représentent les huit subdivisions du *Gorgon*, ou de la rose des vents, pour achever la description de ce monument à la fois si bizarre et si élégant.

La corniche de ce tambour a 1 pied d'épaisseur; elle est octogone comme lui, et chaque face a trois modillons.

La base proprement dite du fût est en attique d'une belle proportion, mesurant 1 pied de haut; le fût est rond, et sa partie ancienne se compose de quatre assises de pierre d'une hauteur d'environ 12 pieds, au-dessus desquelles devait se trouver l'ancien chapiteau. Il est carré, et orné à ses angles de palmes dont le bout est enroulé; entre les palmes sont trois masques, dont l'un très jeune dans un héliotrope qui faisait face au nord-est et représente Apollon à la lyre ou *Esus chanteur*. Cette face répondait au village de Meloisey (*mel-ois-aké*), la pointe d'Esus qui chante. La face sud-est porte le masque barbu d'*Acmeios* ou *Oghmius* et correspond à saint Romain, qui veut dire *fort*. La face suivante est lisse, pour figurer le soleil couchant glissant sur le précipice indiqué par *san tosse* (le voleur qui s'élance). La face sud-ouest est décorée d'un masque avec des cornes de bœuf, qui a laissé son nom à *Corabœuf* (ΓΑΡVΟΣ).

Mais ce n'est pas la seule particularité de ce chapiteau. Il est creux en forme de mortier, ce qui rappelle encore la

déesse *Cussy*, et à son angle nord se trouve une rigole disposée de façon à ce que, lorsqu'il avait été rempli par les eaux du ciel, elles s'écoulissent par cette gargouille. Il est cependant plus présumable que la colonne est creuse, car ses assises, au lieu d'être reliées les unes aux autres par des goujons intérieurs, le sont extérieurement par des crampons qui auraient été très disgracieux, si eux-mêmes n'avaient été recouverts par des appliques de bronze depuis longtemps volées (1). La tradition veut que cette colonne ait servi de phare ; mais ce n'était pas pour éclairer la voie romaine, qui passait à 1 kilomètre de là. On devait y accrocher la nuit des lampes consacrées à la troisième des *maires* ou parques gauloises, *Lucine*, déesse de la résurrection ; la deuxième, *Atropos*, déesse du *trope* ou solstice d'hiver, était représentée par les trois masques (*triopes*) qui lui servent ordinairement d'esca-beau et de signature. Enfin la déesse du lieu, *Cussy*, qui représentait le nord-ouest ou la mort, source de la nouvelle vie, et est figurée sur la colonne même avec une cruche à la main dont elle verse le contenu, était personnifiée dans la cavité du sommet qui ne devait pas être alimentée seulement par les pluies, mais par des tubes traversant la colonne, ce qui expliquerait l'intervalle de 1 pied de large ménagé entre les supports et le tronc, où l'on peut passer la main, en même

(1) En effet, un examen plus attentif de ce singulier monument m'a fait découvrir que ces crampons, qui ne se trouvent que dans la partie *sud-est*, supportaient une échelle à l'aide de laquelle on parvenait au haut du chapiteau, lequel n'était qu'une baignoire aérienne. Sauf cette disposition insolite, tous les temples antiques possédaient de ces baignoires dressées au haut d'un escalier, sinon une échelle. Elles représentaient la déesse *Batrakhous*, ou les fonts baptismaux, dont l'hiéroglyphe le plus commun était une grenouille (*batrakhos*), ou une femme vêtue de la robe nommée *batrakhis*, que portaient les acteurs tragiques. Mais il paraît que la grenouille elle-même, dont le nom veut dire *lavandière*, exprimait des idées qui n'étaient pas particulières à l'hellénisme, puisqu'on la retrouve en Egypte, avec les mêmes attributions, sous le nom de *Sakt*, et qu'elle figure sur les premières lampes chrétiennes de ce pays avec la légende grecque ANABIOSIS, ce qui donne ANABIOSIS BATRAKHO, littéralement la *résurrection est dans la grenouille*, qui est ici pour les fonts baptismaux.

temps que la nécessité de remplacer les goujons ordinaires par des crampons extérieurs. M. le comte d'Hérisson a retrouvé dans le musée d'Autun le couronnement creux d'un monument analogue, mais plus moderne et d'un style plus barbare, où la déesse du ventre est représentée par une cornemuse (*ascos*). L'idée de la faire traverser par un courant d'eau représente au naturel les fonctions de la déesse *Cussy* ou *Syracuse*, qui était le *balai de l'estomac*, et je m'étonnerais fort si, en fouillant bien les environs de la colonne de Cussy, on ne retrouvait pas une source thermale et purgative, comme celle qui existe encore à Chagny, car les druides, bien avant les Romains, exploitaient à leur profit les sources thermales et groupaient tout autour leur système de pèlerinages à la fois religieux et hygiéniques.

Cette hypothèse semble être confirmée par la composition de ce monument, qui représente un palmier ou phénix dont la base est entourée d'un filet (*erkos*) et dont le tronc est couvert d'écailles (*lopis*). En juxtaposant tous les mots suivant les règles du vers trochaïco-catalectique, on a la légende :

Phenix erkò lapatte Kussé,

Ake, Helion tropé Lykhné.

(Kyssé purge Phénix pris dans ses filets, elle le guérit. Lykhné change le cours du soleil (1).

Quelques rêveurs ont voulu faire de ce monument un trophée triomphal élevé par César en l'honneur de la victoire qu'il remporta non loin de là sur les Helvètes; mais la guerre entreprise par César pour dépouiller les temples gaulois et voler l'argent dont il avait besoin pour asservir sa patrie était tellement impie, qu'il a eu du moins la pudeur de n'élever aucun monument en l'honneur de ses victoires. S'il l'avait fait, il ne l'aurait pas laissé anonyme, car tout près de là a été retrouvée une inscription votive de son lieutenant Labié-

(1) Le bois où est située la colonne de Cussy se nomme encore le *Deffan*; c'était le nom *Deiphon* ou *Phon prisonnier* de *Batrakhis*, qu'on peut voir au Louvre sous celui de Mars Borghèse; il est reconnaissable à son palmier.

nus, pour une cure que son général avait faite à Luxeu, en Franche-Comté. Elle est ainsi conçue :

LVXOVII. THERM.
REPAR. LABIENVVS
IVSS. C. IVL. CAES.
IMP.

(Caylus, t. III.)

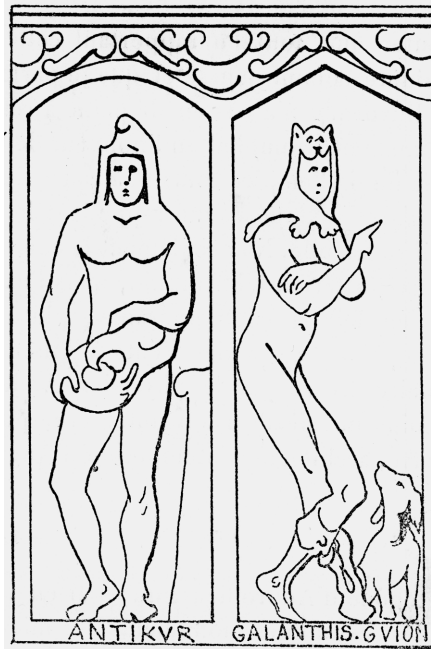
Je dois ajouter que, tout en rapportant cette épigraphe, Caylus la considère comme fausse et que je partage son opinion. L'abbé Duvocoux n'a pas eu de peine à réfuter l'hypothèse d'un monument triomphal en l'honneur de César ; mais il l'attribue à la fin de l'empire romain, à cause de ce mélange de pointes et d'arcs juxtaposés qui rappellent le gothique, et c'est en quoi il se trompe. Non seulement la colonne de Cussy ne peut pas être postérieure à Antonin, mais l'examen de ses huit divinités en fait la contemporaine, plutôt aînée que cadette, du temple octogone des Vents à Athènes, qui était un cadran solaire dressé par le physicien Andronicus Cyrrestes, au moins un siècle avant notre ère, puisqu'elle est citée par Vitruve, architecte contemporain d'Auguste.

VII

La tour octogone d'Andronicus, que j'ai eu l'occasion de visiter à Athènes, est un des monuments les mieux conservés que nous ait légués l'hellénisme, bien qu'il ait perdu l'ornement qui attirait le plus l'attention des anciens, à savoir un triton de bronze tenant une baguette à la main qui tournait à tous les vents et indiquait celui qui soufflait, dont le nom était inscrit sur la face correspondante de la tour. C'est ce que nous nommons aujourd'hui une *girouette*. Cet ornement semble avoir manqué à la colonne de Cussy ; mais il n'y a pas de doute que ses huit divinités ne correspondent aux huit vents dont les noms sont inscrits sur les huit faces de la tour d'Andronicus, et l'on ne saurait par conséquent choisir de guide plus infaillible.

Nord, BOREAS.

Il est remplacé sur la colonne par un chien : KVON, le dieu *Guyon* des légendes gauloises, qui appelaient l'hiver *gion*, du grec *kioné* (neige). A côté de lui se tient la déesse *Galanthis*, *Lucine*, la déesse éponyme des Gaulois ; elle est nue, avec des bottes et une peau de chat sur la tête, constituant la coiffure



dite *kinéa* ou bonnet fourré, symbole de la bonne fortune, par opposition au casque (KORUS) dont est coiffée *Bibracte*, la déesse du sud, symbole de la fortune décroissante. Elle a l'index étendu (*likhanos*), d'où son nom de *Likné* (la gourmande), qui est l'équivalent de celui de *Boréas* (vorace) ; en effet, elle symbolise le désir de vivre et représente l'âme dans les champs Elysées ou paradis terrestre. *Kinéa* est la Geneviève des légendes gauloises. Son nom de *Galanthis* signifie *fleur de lait* ou *blanchefleur* ; elle a les bras et les jambes croisés, sortilège attribué à Lucine lorsqu'elle s'opposait à

l'accouchement d'Alcmène, et qui veut dire *tisser la rafale*. Galanthis était, à l'époque des animaux, représentée par l'*hermine* ou la *chatte blanche*, et l'aubépine lui était consacrée. L'ensemble de la composition peut se traduire ainsi : *Pour Guyon, Galanthis la Gourmande tisse un manteau et un bonnet de frimas*. Le fameux manteau du vent de froidure et de pluie des trouvères modernes se rendait en grec par *kinéa Aïdous*, le bonnet fourré de Pluton.

Nord-Est, KAIKIAS.

Ce mot veut dire *s'élever* et désigne le vent du Caucase. Sur la colonne Kaikias est remplacé par *Atys* ou *Esus*, dont le nom a la même signification que *Kaikias*. Tout près de lui, à sa gauche, est une colonne (kion). D'une main il tient un plat, en mettant en évidence son *pouce* (antikyr). Sous son bras est un aigle (*gryphé*), qu'il force à mettre les pieds dans le plat. Bien que je me sois imposé l'obligation de ne pas trop appuyer sur ces compositions, de peur de fatiguer le lecteur, je me permets de faire exception en faveur de celle-ci, à cause de son importance. *Antikyr*, ou le petit *poucet*, était le grand dieu des *Galates* et a laissé son nom à la ville d'*Angora* (Anticyra); il représente le nouvel an ou *Noël*, lequel s'est rendu coupable en naissant du meurtre de son frère, le vieil an, et est détenu pour ce fait dans le sein de la terre, c'est-à-dire de sa mère *Khioné* (la neige), où il est attaché à une colonne et gardé par la déesse *Gryphé* (le griffon); il la séduit par la douceur de sa voix, elle le détache et il s'échappe au-dessus de l'horizon, sous la forme d'un *agneau blanc*, qui est écrasé par un bœuf (*Gargantua*), symbole des grands jours. Voici la traduction exacte de la composition :

Atys antikyr planke Gryphé

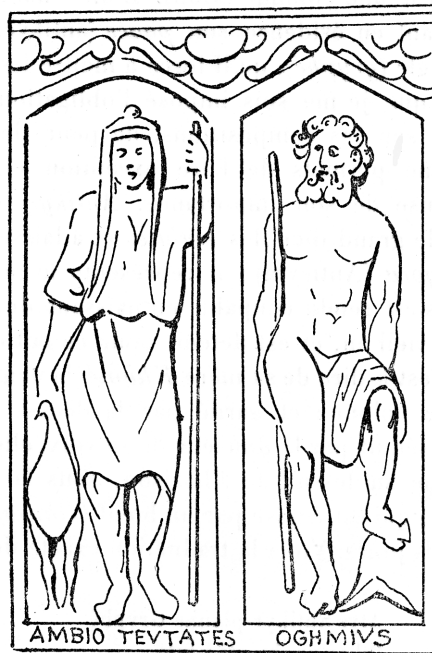
Pthengo, kionide lyte.

(Atys, le petit poucet, a séduit Gryphé par son chant ; elle le détache de la colonne.)

Cette composition se retrouve à satiété sur les terres cuites du musée Campana, sous une forme plus pompeuse et par

conséquent moins ancienne. L'on y voit Atys offrant à boire à un griffon, qui met le pied dans le plat. Elle est d'époque alexandrine et assigne à la colonne de Cussy une date voisine du commencement du deuxième siècle avant notre ère. La tromperie d'*Atys* ou *Esus* a laissé son nom à la ville de *Dôle*, et sa réputation de chanteur aux villages de *Meloisey* et *Malosat* (le pays du chant d'*Esus*). Toutes les légendes qui se rapportent à ce dieu roulent sur les significations de *mêlos*, qui peut se traduire *pomme*, *chant*, *toison* et *mieux*. Le petit poucet est le dieu du *mieux*, meurtrier du dieu du *pire*.

Est, APELIOTES.



Ce nom en grec signifie *sec*, *sans boue*; sur la colonne, il est remplacé par *acmios*, que les Gaulois prononçaient *oghmios*. Ce mot veut dire *infatigable*; il est écrit par un pied d'enclume (*akmeios*). Oghmios est une espèce d'Hercule nu,

la cuisse recouverte d'un tissu (*uphé-méros*) et une baguette à l'épaule (*rabdin-omos*). Le tout donne la légende :

Akhmaios yphémérou brabdinomos.
(Oghmias qui préside aux longs jours.)

Sud-Est, EURUS.

Ce mot, qui veut dire *large*, a pour équivalent sur la colonne *Atys avec un paon (taos-Athis)*, que les Gaulois prononçaient *Teutatès*, l'expansion d'*Atys* ou de la prospérité. Il est entièrement vêtu comme le représentant de la nature en pleine végétation, d'où son nom d'*Amphio*, prononcé par les Gaulois *Ambio*; dans un canton auvergnat à dénominations gauloises et non grecques, il est plus modestement qualifié de *feuilhat (feuillu)*. De la main droite, il tient la crête de son paon, ce qui signifie qu'il a atteint le sommet. Sa main gauche repose sur la pointe de sa lance (*aké laios*); ce qui écrit le nom d'Achille, dont la signification est le commencement de la décadence. C'est le dieu du pays de *Cocagne*, en gaulois vulgaire le *soleil pourpre*. Les mâts de *cocagne* lui étaient consacrés, et le vainqueur qui décrochait péniblement la timbale pour glisser aussitôt, était sa parfaite image. Cette composition peut se traduire : *l'expansion de la prospérité est le commencement de la dégringolade*. D'*Amphio* venaient le nom des *Ambiones (Amiens)* et celui d'*Ambiorix*.

Sud, LIPS.

En gaulois *LOVIS*, mais le plus souvent remplacé par une surface écailleuse (*lepis* ou *lopis*). Il est dit aussi *alops*, le renard, par opposition au chien, *kyon*. *Lips* vient de *leipô (laisser, abandonner)*. Il est le commencement de la fortune décroissante, représentée à Cussy par une déesse casquée dans l'attitude d'une personne qui fléchit (*anclité*), déjà à demi dépouillée et *portant au bout d'une BARRE un hibou en guise de fruit (bi-bar-acté)*. C'est le blason gallo-grec de la ville de *Bibracte*, aujourd'hui Autun, où l'on adorait particulièrement *Athéné Skiras Bibaracté (Athéné qui a tiré au sort d'aller*

au précipice). *Sciros* veut dire un éclat de pierre dure, d'où une *hache de silex* (*securis*) et un *dé à jouer*, qui, primitivement, n'était qu'un éclat de pierre cubique. Athéné *Sciras* était la même que la nymphe *Sagaris*, ou la *hache*, mère et épouse d'*Atys*, qui répond au français *hoste* et veut dire



le *manche*. Etre du côté d'*Atys* ou du côté du *manche*, c'était être du bon côté. Au bout de l'autre était la mort. La déesse *Sciras* était portée tous les ans en grande pompe d'Athènes au village de *Sciron*, sous la forme d'un *dé blanc* qui se précipitait dans la mer, en souvenir du brigand *Sciron* que Thésée en avait précipité, et cette fête avait lieu au mois de *scirophorion*, qui correspond à notre juin ou solstice d'été. *Sciron* était représenté par un criminel ou un étranger (*sace*) qui, après avoir été nourri et choyé pendant six mois, était enveloppé dans un *sac* ou dans un *sciron* et devait emporter avec lui tous les péchés de la communauté. Le nom du village de

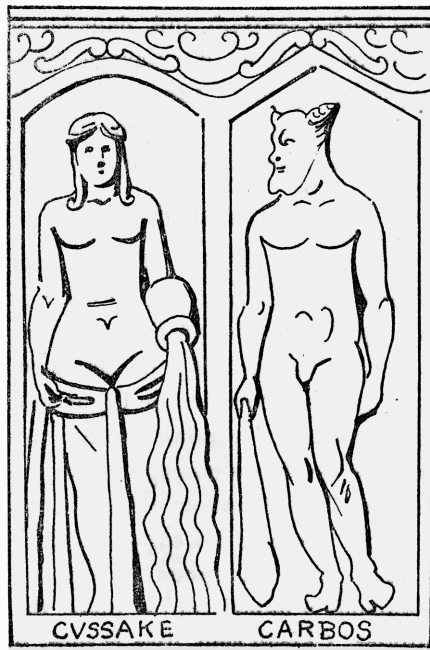
Santosse (le saut du voleur) rappelle le nom du bouc émissaire bipède dont le sacrifice était encore en vigueur à Marseille du temps de Pétrone. Indépendamment de toutes ces singularités, la déesse de *Bibracte* porte un véritable tablier de *franc-maçon* (*mitra-scytiné*), qui, dans les traditions modernes, est resté un emblème d'esclavage, sans qu'on sache trop pourquoi; là, il signifie : *mère de l'obscurité* ou de la mort. Le sens de cette curieuse composition est : *Skiras qui s'incline et va au précipice est la mère de la nuit*.

Sud-Est, NOTVS.

A Athènes, ce vent était humide, d'où son nom de *notos*, et il ne l'est pas moins en France; mais il est représenté sur la colonne par un captif qui a donné lieu aux rêveries les plus extraordinaires, et notamment à celle de faire de ce monument un témoignage de la victoire de César sur les Helvètes. Toute cette fantasmagorie s'évanouit devant le premier lexique grec venu, qui vous révèle qu'un captif se dit en grec *chiron*, et que c'est le nom du précepteur d'Achille et d'Hercule. Ce dernier le blessa au genou d'un coup de flèche en chassant les centaures, et il en résulta pour lui de si cruelles souffrances qu'il demanda à mourir et fut placé dans la constellation du Sagittaire. *Chiron* veut dire *le pire*, par opposition aux *pommes d'Hésus* et à la *toison d'or*, qui s'expriment par le même mot en grec (*malos*) et veulent dire *le mieux*. Il a fourni à la chevalerie les personnages de *Giron* et *Guérin le Pouhier* ou *Guérin le Mesquin*, qui représentait comme lui l'appauvrissement de l'année et l'automne de la vie; mais, comme compensation, c'est l'âge de la science et de l'expérience. Aussi *Chiron* est-il donné comme le précepteur de tous les héros de son temps. Il répondait donc chez les druides au grade de *fade* ou *vates*, c'est-à-dire de prophète. Le Chiron de Cussy a le genou droit emporté par un éclat de la pierre, qui est volontaire et aussi ancien que le monument lui-même. Cet éclat se dit en grec *skiron* et représente l'éclat de silex dont était armé la flèche qu'Hercule lui décocha au genou. La légende est donc des plus faciles à restituer :

Chiron a reçu au genou un sciron, mais il ne doit en mourir qu'à la fin de l'année.

Ouest, ZEPHVROS.



Si le zéphyre est agréable à Athènes au mois d'octobre, il l'est moins dans les Gaules, et l'aimable dieu grec est remplacé sur la colonne par un personnage *nu*, tenant de la main droite une *massue* et coiffé des *cornes de bœuf* de CARVOS, dont le nom veut dire *sale* et caractérise on ne peut mieux l'automne boueux de la belle France. Sa légende est aussi courte que peu aimable. C'est la description de la vieillesse gâteuse :

Carfos litos rupà lasios.

(Desséché, chétif, malpropre, velu.)

Il ne lui reste plus qu'à prendre le violent purgatif de la patronne de l'endroit et d'aller boire à la fontaine de Jouvence de la mort.

Nord-Ouest, SKIRON.

Il est à remarquer que, sur la tour d'Andronicus, ce personnage, bien que représenté sous les traits d'un vieillard, tient à la main une cruche qu'il vide, comme la déesse de Cussy. Celle-ci est heureusement l'une des mieux conservées des huit divinités de ce monument, sauf la face, qui est presque complètement usée par le temps. Elle est jeune, de ce type androgyne que les Grecs donnaient à toutes les divinités représentant les deux forces vitales (*dibio*) à ce point de jonction que, dans les mouvements circulaires, les mécaniciens nomment encore *point mort*. Il n'existe donc qu'une différence à peine appréciable entre la déesse de Cussy et Apollon, *Melpodos*, son époux et son fils. Tous deux portent la même coiffure, c'est-à-dire des boucles pendantes sur les joues (*korra mallos*), qui signifient le *sort meilleur*; et tous deux montrent leur ventre, qui est leur blason. La déesse de Cussy est nue jusqu'aux cuisses; sa main gauche tient une urne vidée (*khusé-laïos-kerangos*), ce qui veut dire que la mauvaise fortune est épuisée; et sa main droite touche le tissu qui la couvre (*aisios-ker-uphé*), ce qui exprime que le sort à venir qu'elle cache sera le bon.

La ceinture qui entoure ses cuisses n'est pas moins singulière que celle de la déesse de Bibracte. C'est une écharpe de laine, dont le bout retombe sur ses pieds (*mitra-mel-podos*), qu'on doit interpréter *mère du chantre* (*mitra melpodon*), et ce chantre est son fils et son époux, *Esus chanteur*, dont le nom s'est conservé intact dans celui du village actuel de *Meloisey*.

Toutes ces indications réunies donnent sa définition mystique avec une clarté certainement égale à celle des hiéroglyphes égyptiens : *Khyssé est le sort le meilleur. Elle met fin à la mauvaise fortune. Elle est l'avant-coureur de la bonne fortune qu'elle cache. Elle est la mère du chanteur*. Comme on le voit, c'est une élégante traduction hellénique de la longue tirade égyptienne sur la divinité du cercueil, que j'ai citée plus haut. Mais cette formule est encore plus aimable dans la petite bûche de merisier taillée à coups de serpe, ou

Bisse Marca, qui, devenue chrétienne, a habité si longtemps la niche de la fontaine rustique du village, et à laquelle le naïf villageois ou la gentille bergerette adressait jadis son humble prière :

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous et le fruit de vos entrailles est béni. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen. »

On peut voir combien cette prière ressemble à celle des sarcophages égyptiens. *Nut* et *Marica* étaient les ancêtres directs de Marie, et la bûche de merisier de la fontaine de Cussy n'a même pas eu à changer de nom.

La colonne de Cussy doit être plutôt antérieure que postérieure à la tour d'Andronicus, tandis que le *nurhag* octogone de Montmorillon, décrit par Montfaucon, doit être du quatrième siècle après notre ère, c'est-à-dire d'une époque où la Gaule commençait à oublier le grec et à le remplacer par l'idiome vulgaire ou gaulois dans les compositions allégoriques ; ainsi, sur les deux statues, l'une nue et l'autre vêtue, qui ornent la porte de ce nurhag, celle qui est vêtue et représente la Richesse, ou *Gan*, porte des *gants*. C'est la déesse *Gandolin*, femme de Merlin, et elle fait face à *Gralon*, déesse de la mort. Voici un spécimen du français de cette époque :

Pauper, Coxa quæ trahit Garlanda

Debet menare venter Byssæ Marcæ in purpuram.

(Pauvre que Coxa (*Cussy*) entraîne dans la terre des morts (*guere lande*), le ventre de la *bysse de Marca* doit te conduire à la pourpre.)

Maintenant, que le lecteur bienveillant qui m'a vu me risquer, il y a six ans, dans ces voies inexplorées, et qui me voit aujourd'hui marcher droit là où je n'avançais d'abord qu'en trébuchant, me permette de lui adresser un adieu qui, je l'espère, ne sera pas éternel. Je vais acheter par une longue exploration dans le monde phénicien les moyens et le loisir de continuer un jour moins sommairement cette étude des monuments de notre belle France.

G. D'ORCET.





CRYPTOGRAPHIE. — SOCIÉTÉS SECRÈTES. — BEAUX-ARTS.

LA PRÉFACE DE POLIPHILE

PAR M. CLAUDIUS POPELIN

I

Comme couronnement d'une carrière aussi brillante que bien remplie, M. Claudius Popelin vient de s'élever un de ces monuments que lui enviera tout lettré doublé d'un artiste et tout artiste doublé d'un lettré. J'établis cette distinction parce qu'elle n'est pas oiseuse. L'enseigne de ce monument est modeste; il s'intitule tout simplement : *Introduction à la lecture de l'hypnérotomachie de Poliphile*. Mais cette introduction forme à elle seule un fort volume, dans lequel sont résumées toutes les recherches faites par l'auteur pour mener à bien une œuvre d'érudition colossale; et je ne crois pas qu'il existe nulle part d'histoire plus complète de l'art italien, depuis sa naissance jusqu'à la fin du seizième siècle. J'aurais voulu que M. Popelin fît une part plus large à l'influence française, dont les Italiens eux-mêmes reconnaissent la prédominance dans la formation de leur littérature et de leur art national. Mais les efforts que j'ai tentés pour l'établir n'ont pas encore abouti à des résultats assez indiscutables pour être acceptés les yeux fermés par un esprit aussi académique que celui de l'élégant traducteur du *Songe de Poliphile*. Je crois cependant qu'après avoir lu cet article, ses convictions s'en trouveront fortement ébranlées.

La voie que je suis n'est pas seulement hérissée d'obstacles de toute sorte; elle a en grande partie été effacée par le temps, et surtout par le grand cataclysme de la fin du dernier siècle. Il m'est donc souvent arrivé dans mes essais précédents de perdre la piste et de m'égarer dans de faux sentiers; cependant je n'ai jamais cessé d'entrevoir le but que je me proposais, et cette fois je crois l'avoir atteint.

C'est un sujet que M. Popelin n'a pas osé aborder; il a préféré renvoyer le lecteur à la *Revue Britannique* du mois de juin 1881. Je n'avais alors fait qu'entrevoir la vérité; je puis affirmer aujourd'hui haut la main que *le Songe de Poliphile* n'est pas autre chose qu'un traité de *grimoire maçonnique*, c'est-à-dire de grimoire appliqué à l'architecture, ne différant des traités plus modernes de ce genre que par la richesse et la noblesse incomparables de ses compositions. A cette époque, je ne possédais qu'une seule des clefs de cette écriture mystérieuse, celle qui suffit pour interpréter l'art grec; depuis, je me suis aperçu qu'il en existait une autre particulière à l'art moderne, dont on ne trouve pas de trace dans le grec.

En effet, la *langue des dieux*, puisque tel est le nom que Platon donne à l'écriture secrète de son temps, a été condensée sous une forme hiératique, à une époque peut-être antérieure à l'alphabet phénicien, dans le syllabaire chypriote, qui, contrairement aux syllabaires égyptiens et cunéiformes, ne comporte pas de caractères *polyphones*, c'est-à-dire jouant tantôt le rôle d'*idéogrammes*, tantôt celui de *phonogrammes*.

Le grimoire moderne, à la différence du grec et à la ressemblance de l'égyptien et du chaldéen, procède à la fois par *phonogrammes*, qui sont des *rébus*, et par *idéogrammes*, qui sont des *charades*. Ainsi un *soulier*, une *sandale*, une *botte*, indépendamment de leur valeur phonétique, peuvent indiquer celui qui les fabrique, c'est-à-dire un *robelineur*; un *masque* se lit *comédie*; une *épée*, *guerre*; une *balance*, *marchand*; une *fiote*, *verre*; un *poisson*, *mer*; une *bête fauve*, *vene*, etc.

C'est la détermination exacte de ces termes de métier qui fait la plus grande difficulté du grimoire moderne, parce

qu'ils ont changé à la suite des temps. Jamais je n'aurais trouvé la signification des chaussures en grimoire, s'il ne m'était tombé entre les mains un dictionnaire des arts et métiers du siècle dernier, mentionnant la corporation très illustre des *savetiers-robelineurs*, qui semblent avoir joué un rôle considérable dans l'union des syndicats de corps et métiers formant l'ancienne franc-maçonnerie parisienne. On trouve les traces de ce vocable dans une foule de noms propres français, tels que *Robillot*, *Robiland*, *Robelin*, *Rabelais*, etc., et il sert en grimoire à écrire le mot *ribauld*. Le *roi des ribaulds* était, comme on sait, un des hauts personnages de la *truanderie*. On trouve dans Marot le mot *ribleur*, avec le même sens que celui de *ribauld*. Il semblerait que son étymologie vienne de *habiller* les vieilles chaussures.

Mais le grimoire moderne n'entremêle pas la charade et le rébus, comme le faisait l'hieroglyphie égyptienne. La *charade*, ainsi nommée parce que les personnages qui la jouaient étaient montés la plupart du temps sur des chars, servait à composer des mascarades satiriques dans lesquelles chaque personnage était un couplet ou *ritournelle*, à cause du retour régulier d'une consonance en L au huitième et dernier pied de chaque vers, destiné à aider les spectateurs à le déchiffrer.

Voici comment les experts tailleurs composaient ces personnages, car, à cette époque, ils étaient en même temps poètes; et, comme le fait remarquer le P. Ménéstrier, ils ont fourni au *blason héraldique* la plupart de ses termes.

Un homme portant une *épée* et une *balance* était un *guerrié marchan*, et s'il y joignait un *bijou* quelconque, c'était un *joaillé*; ajoutez-y un *pain*, emblème naturel du *pannetié*, vous lirez *guerre-marchan-joaillé-pain*. Ce genre d'écriture n'étant possible qu'à la condition de ne pas tenir compte des voyelles, on devra traduire *grimoire saint Gilpin*, ce qui est aussi la véritable traduction d'*hypnérotomachie* (grec, *amour songe il poing*). Nos pères prononçaient *grec gré*, et toutes les fois qu'on trouve en grimoire des mots écrits dans une langue étrangère, ils doivent être traduits en *vulgaire*, c'est-à-dire en français héraldique, en faisant précéder la tra-

duction du nom de la langue, comme dans *hypnérotomachie* (gré, *amour songe il poing*). La plupart des noms de Rabelais sont composés de la sorte; par exemple : *Thaumaste* (grec, *mirobolant*), *grimoire blanc*, et *Pichrocole* (grec, *humeur noire*), *grimoire noir*. Quant à Panurge (grec, *fin*), *Griffon*, c'est le nom de son ami, le célèbre imprimeur *Griffe*, président du cercle maçonnique dont il faisait partie; lequel s'intitulait *société angélique*, parce qu'un *chef d'ange* (*che angel*) est l'hérogamme le plus fréquent des *saingilles ou saint-gilpins*, que le vulgaire nommait *rose-croix*.

Passons maintenant à l'interprétation d'une de ces charades telles qu'elles fourmillent dans tous les livres des siècles passés. Il y avait trois manières de les exprimer : par des *personnages vivants*, comme dans les mascarades; par des *dessins*, comme dans les gravures; enfin, par de simples *descriptions*, comme celles qui emplissent les pages de *Gargantua* et de *Poliphile*. En voici une que j'emprunte au *Tuileur Expert des sept grades du rite français, orné d'une gravure allégorique*. Paris, Roret, 1836.

J'ignore si cette gravure a existé, car elle n'existe plus dans mon exemplaire; mais, en tout cas, elle a été doublée d'une description qui la rend complètement inutile. Comme toutes les lectures héraldiques, celle-ci est beaucoup plus claire que les blasons figurés, qui sont presque toujours à peu près indéchiffrables sans cette lecture. C'est pour cela que *le Songe de Poliphile* et tant d'autres livres de cette espèce sont accompagnés d'un texte n'ayant généralement d'autre but que de faciliter l'intelligence du grimoire contenu dans les planches, lesquelles en sont le véritable et unique texte.

Passons maintenant à la gravure absente de mon *expert tuileur*. Je cite textuellement :

DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

Dans un jardin *boisé* d'une manière pittoresque, est une belle *femme* revêtue du costume *grec*. Elle est *assise* au pied d'un *arbre*, appuyée sur son bras droit, tenant un livre qu'elle lit avec beaucoup d'attention. Près d'elle, veillant sur elle, est un *chevalier* mystérieux,

armé de pied en cap, le *bouclier* au bras gauche, un *glaive* à la main droite.

Dans un marais fangeux, faiblement éclairé, sort un *monstre à sept têtes* qui s'avance sur la déesse. Mais le chevalier qui veille avec sollicitude aperçoit le monstre et lui présente son *bouclier*, dont les *rayons* lumineux l'éblouissent et lui font faire un *mouvement violent en arrière*. Le chevalier le menace de son glaive divin, s'il ne continue à *s'éloigner*.

La *femme*, c'est la *déesse* de la *maçonnerie*, occupée à méditer le livre de la Sagesse. Le *chevalier* est le *tuileur expert*; le *monstre à sept têtes* est l'emblème des sept passions ennemies de la maçonnerie : l'ignorance, le fanatisme, la superstition, l'hypocrisie, l'audace, la curiosité, l'indiscrétion.

Inutile de dire que cette explication n'est qu'un tissu de *grimaces*, car tel était le nom qu'on donnait à ce genre d'allégorie, et de là est venu le mot *se grimer*, qui littéralement veut dire *s'écrire*.

Voici la traduction de cette explication :

Un jardin boisé est une *forêt feuillue*; sous un arbre, *chef arbre*; un chevalier armé de toutes pièces, *heaulmier*; l'épée à la main, *guerrié*; la déesse de maçonnerie, la *mère, mère*; assise au pied de l'arbre, *gît*; tenant un livre qu'elle *lit, lit*; le chevalier combat, *poing*; avec un bouclier rayonnant, *cœur rais*; un monstre, *monstre*; à sept têtes, *chefs 7*; il l'éloigne, *éloigne*.

Maintenant on peut suivre pas à pas sur la traduction que j'ai donnée la composition de cette charade.

Forêt fils cerfbeer lumière grimoire Gilpin
Ecrire monstre sache patelin.

Le baron Cerfbeer de Medelsheim, l'auteur de cette charade, était le frère de la femme de mon grand-oncle maternel, et, après avoir été pacha de Scutari, il fut, comme il le dit, une des *lumières* de la franc-maçonnerie. Les *forêts fils*, que Rabelais écrit *farfelus*, sont la traduction française exacte du grec *druïdes*; on les nomme *forsters* en Angleterre, où ils sont restés la branche la plus importante de la franc-maçonnerie britannique. Quant au *patelin*, ou langage *patelinois*, c'est un

des nombreux noms du grimoire ; mais il indique plus particulièrement celui que Rabelais désigne sous le nom de *grimoire blanc* et qui comprend les signes de reconnaissance ou *grimaces* à l'aide des mains (pattes).

Montre-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,

répond le *biquet* au loup dans la fable de la Fontaine. En grimoire, une *patte blanche*, c'est une *patte lunée*, ou couleur de la lune.

Le *biquet* demande au loup de *pateliner*, et presque toutes les fables du malicieux bonhomme sont elles-mêmes des *patelinations*, dont quelques-unes se retrouvent dans *Poliphile*, notamment le *loup berger*, dont j'aurai occasion de parler plus loin.

Il résulte de cette citation que, contre mon opinion d'autrefois, le grimoire n'a pas été extirpé par la Révolution ; qu'il s'est bien perdu dans tous les corps de métiers par l'abolition du secret de maîtrise ; mais qu'il s'est conservé dans toutes les sectes maçonniques et qu'il doit être encore connu plus ou moins de tous les *tuileurs experts*, ou *lumières du grimoire*, qui ont été primitivement des tailleurs experts, et jouent aujourd'hui le rôle de hérauts maçonniques.

Et non seulement le grimoire ne s'est pas perdu, mais encore une des plus belles compositions en ce genre est due au peintre allemand contemporain Réthel. C'est le *Triomphe de la Mort*, publié à Leipzig en 1849. On y retrouve toutes les qualités des compositions de cette espèce, qui sont l'imprévu et le serré de la trame, et elle vaut la peine que je lui consacre un jour une étude à part, si j'en ai le loisir.

Enfin le testament mystique de Garibaldi prouve qu'il avait aussi le secret du grimoire et qu'il avait le grade de *phénix ard*, ou *phénix renaissant de ses cendres*, que nous retrouvons dans *Poliphile*. De là son désir d'être incinéré comme le phénix.

Mais le grimoire est en même temps la plus simple et la plus difficile des écritures, et l'on peut en donner la clef au

vulgaire sans qu'il lui soit possible d'ouvrir une serrure aussi compliquée. C'est littéralement comme un *rossignol* entre les mains d'un voleur novice. L'étude du *grimoire* exige des connaissances si étendues et si variées que, si les Grecs le nommaient la *langue des dieux*, nos pères l'appelaient à bien plus juste titre le *noble savoir*. Et, quand on l'étudie à fond, on s'explique parfaitement la passion avec laquelle s'y livraient jadis savants, grands seigneurs et grandes dames, tels que le Dante, Rabelais, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis et Jeanne d'Albret.

II

L'histoire du grimoire est étroitement liée à celle de notre architecture nationale et en explique toutes les vicissitudes. Le grimoire des *Gilpins*, ou *saint Jean Gilpin*, désigne celui qui s'est toujours exclusivement servi du langage français ou *latin vulgaire*, et a supplanté en Occident les grimoires grecs, saxons ou scandinaves, dont il nous reste comme vestiges les alphabets dits *runiques*.

Mais à quelle époque remonte l'emploi du *latin vulgaire* dans le *grimoire*? J'en connais un exemple contemporain d'Auguste; on en trouve quelques autres dans les catacombes de Rome chrétienne, et le musée d'Epinal en possède un spécimen gallo-romain. Il est cependant certain que tous les pays soumis à l'influence druidique, c'est-à-dire les Gaules, l'Angleterre et une grande partie de l'Allemagne, se servaient du grimoire grec, à commencer par les Francs, dont les étendards, au dire du P. Ménétrier, étaient semés de *crapauds*, idéogramme bien connu dans l'antiquité de *Feronia*, *Phryniké*, *Bérénice* ou *Vérone*, déesse de la Liberté.

Existait-il en même temps des dissidents qui employaient la langue vulgaire, comme le fit plus tard Luther? C'est possible, probable même; mais, en tout cas, ils furent peu nombreux avant l'ère chrétienne et ne le devinrent que lorsque le grec cessa peu à peu d'être compris. Il est prouvé que

l'idiome vulgaire existait dès l'époque mérovingienne, sous le nom de *langue thais*, qui semble venir du grec *thès* (domestique), et qu'on se servait de cette langue pour composer des chansons, dont aucune ne nous est parvenue. Le premier signe certain de l'apparition du français est l'emploi du *gant*, qui remplaça le *kynéa* ou bonnet grec, comme désignation de la bonne fortune. Il est antérieur au règne de Théodose, qui abattit les temples païens et n'en laissa plus reconstruire.

Sur les chapiteaux mérovingiens apparaissent deux palombes perchées sur un pied, remplacées plus tard par deux *pieds de lion*; c'est le grade de maître *parplon* ou *parpaulme*, ce qui signifie *parpoli-homme*, un homme achevé, *parpolitus homo*. Dans les dialectes romans, *palombe* se prononçait *palon*; *colombe*, *colon*; *homme*, *on*; d'où est venu le pronom impersonnel *on*. Le grimoire a conservé les élisions systématiques des consonnes finales; ainsi *mouche* y a la valeur de *m*; *arc*, de *ar* ou *r*; *flûte*, de *fl*; *rains*, de *rain*, etc.

A partir de Charles le Chauve, le grimoire en latin vulgaire dit *gilpin*, *gallois*, *gaultier*, *gaultique*, *lanternois*, *patelin*, etc., se répandit dans tous les pays de l'Europe sans exception. Peut-être s'était-il conservé en Angleterre; mais, à coup sûr, il y est rentré avec le christianisme et a préparé la conquête normande, qui fut une revanche éclatante de l'élément celtique sur l'anglo-saxon. Les mêmes Normands le portèrent en Sicile, et les Carlovingiens l'imposèrent aux Saxons vaincus, comme à toutes les tribus sauvages de la Germanie.

Même aujourd'hui, le *Triomphe de la Mort*, de l'Allemand Rethel, est écrit en français, comme le *Songe de Poliphile* et les parties mystiques du Dante, comme les cadres de *Gulliver*, de *Faust* et de la facétieuse cavalcade de *John Gilpin*, que j'ai commentée précédemment.

Il semblerait que la substitution du style néo-romain de la Renaissance au style français ou *gaultique*, aurait dû amener un changement de grimoire et remettre en honneur celui des Grecs, auquel le latin vulgaire s'était substitué. Il n'en fut rien, malgré la prise de Constantinople, qui jeta en Occident un grand nombre de réfugiés byzantins.

Les Grecs ont-ils conservé leur grimoire national ? Cela devrait être, puisque les traités de franc-maçonnerie les donnent, avec les Chinois, comme possédant une franc-maçonnerie distincte ; mais je n'ai pas eu l'occasion de vérifier si la maçonnerie grecque moderne n'est pas tout simplement une branche de la franc-maçonnerie française, bien que les chansons populaires de la Grèce renferment de nombreux vestiges de l'ancien grimoire.

Toujours est-il que les réfugiés byzantins n'eurent aucune influence, ni apparente ni secrète, sur le développement de l'art de la Renaissance, qui n'a rien à démêler avec le byzantin et n'est que du français habillé à la romaine. En effet, l'idiome héraldique, emprunté au français du onzième siècle, est encore l'idiome vulgaire d'une grande partie de l'Italie et de l'Espagne ; et, quant au saint-empire romain, l'étude de la langue officielle, c'est-à-dire du latin, y était si universellement répandue, le français moderne y était si généralement cultivé que les artistes et les lettrés d'outre-Rhin n'apercevaient pas plus de difficulté que les autres à se servir d'un idiome archaïque. Il n'en aurait pas été de même du grec, langue essentiellement rebelle aux Occidentaux, dans laquelle il me serait fort difficile pour ma part de composer des rébus, bien que, grâce à quinze ans de séjour en Grèce, je lise sans trop de peine ceux que nous ont laissés les anciens.

Le vieux dialecte picard resta donc la langue de l'art ; mais la Renaissance introduisait dans le primitif bagage du grimoire une foule d'images *retapées à neuf*, qu'il fallait classer, et qui le furent uniquement comme les mots étrangers introduits jadis dans l'hiéroglyphie égyptienne, c'est-à-dire par leur *valeur phonétique*. Ainsi un *faune* devient dans *Poliphile* l'équivalent du *phénix* gothique ; *Vénus* est la syllabe *ven* ; *Jupiter*, la disyllabe *Jupin*. Dans le caducée, on ne considère que les serpents, qui sont l'idéogramme de la médecine (*myre*). Mars avec une épée n'est qu'un *guerrié*, et s'il a un *casque*, il devient un *heaulmier* ou une *lumière*. Bref, le changement apporté à l'art par la Renaissance n'a été que purement extérieur ; les plans et le grimoire sont restés gothiques.

Mais pour faciliter l'usage de cette calligraphie nouvelle aux initiés, il fallait une nouvelle grammaire ou un nouveau *grimoire*, puisque ce dernier vocable n'est que la prononciation gothique de celui de *grammaire*. Le *Poliphile* est, ainsi que l'indique son titre, la *grammaire* ou le *grimoire* des disciples de *saint Gilpin*, ou, plus explicitement, la *grammaire de saint Jean Glypant*. Ce dernier mot est aussi grec que celui de *grammaire* et doit être un legs de l'ancien grimoire. On sait ce que veut dire en grec *glype* ou *glyphe*, dont on a tiré le mot *hiéroglyphe*. Ce mot veut dire *graver* et est passé dans notre langue moderne sous la forme de *glyptique*. Le livre de *Poliphile* est donc, en français moderne, une *méthode de glyptique*.

Mais pourquoi fait-on intervenir saint Jean dans cette affaire ? C'est parce qu'il a écrit *l'Apocalypse*, qui est elle-même un traité de glyptique chrétienne en langue grecque. Aussi les Gilpins le considéraient-ils à juste titre comme leur ancêtre et leur fondateur. C'est ce *Goulia* mystérieux dont ils prétendent être les fils, et il n'y a qu'à voir l'emblème qu'on lui donne dans toute la glyptique gothique : l'*aigle*, ainsi que la place qui lui est constamment assignée au *nord*, pour se rendre compte des fonctions du dieu gaulois qu'il a remplacé, car ce Jean n'est pas le *Io-han* hébreu, dieu du soleil couchant ; c'est le *Gien* gaulois, ou l'hiver, combattant l'*aquilon* : *Gien*, *Glas poing*. Le nom de *Gien* est *gréco-druidique* ; il vient du mot *ganos*, qui veut dire *gain*, *lumière*, et il est représenté par un *gant*, lequel est en effet le meilleur moyen de combattre le froid.

C'est sur ce personnage que pivotent toutes les franc-maçonneries anciennes et modernes, dont les dogmes sont, du reste, d'une identité absolue. Dans toutes, il est représenté sous les traits d'un enfant, qui est le germe de la nature, enseveli sous le linceul de la froidure. Dans toutes, il joue le rôle d'un musicien ou d'un chantre, le *barde* des druides, devenu chez les modernes le *bardache*. Ce nom signifie *ignorant*, et, en effet, le chantre, qui est représenté dans nos églises par l'enfant de chœur, a tout à apprendre. Il n'en est pas moins

le *démiurge*, créant de toutes pièces, à mesure que son esprit s'ouvre à la lumière, cet édifice merveilleux que nous croyons être le monde universel et qui n'est cependant qu'un rêve individuel, tout au plus fait à plusieurs, commençant et finissant avec chacun de nous. Y a-t-il une réalité sous cette fiction ? Le vulgaire finit par le croire ; mais le savant ne peut l'admettre que comme une hypothèse à jamais invérifiable. Pour lui, il n'y a qu'une seule certitude, celle du *moi* se mouvant éternellement dans l'inconnu et recommençant sans cesse en lui-même la création d'un nouveau monde. Telle est l'œuvre du maçon dans ses quatre grades, calqués sur les quatre âges de la vie et les quatre saisons de l'année.

Et si j'emploie ce mot de *maçon*, auquel le vulgaire attache un sens mystérieux, c'est qu'il est beaucoup plus ancien que ne le supposent toutes les lumières modernes du grimoire que j'ai pu consulter jusqu'à ce jour. Jadis la maçonnerie cachait ses livres et ne les laissait guère circuler dans le public ; aujourd'hui, rien n'est plus facile que de se les procurer. Il est vrai qu'ils ne disent pas grand'chose et qu'aucun surtout ne révèle le secret du grimoire. Rabelais est le seul qui, dans son fameux chapitre de l'estomac, ait prouvé qu'il avait une pleine intelligence de l'identité des doctrines *gouliaresques* ou *gaultiques* avec celles de Platon. Béroalde de Verville assure qu'elles étaient un legs des druides, ce qui est parfaitement exact.

Les auteurs plus modernes donnent de curieux renseignements historiques sur la franc-maçonnerie ; mais, tout en affirmant l'identité de leurs traditions avec celles des Grecs, des Egyptiens et des Assyriens, ils ne possédaient pas des connaissances archéologiques suffisantes pour établir solidement cette identité, et aucun n'était en état de remonter plus haut que le sixième siècle, c'est-à-dire le moment où la maçonnerie de langue française a commencé son grand mouvement d'expansion. Mais pourquoi ce nom de *maçon* ? Il leur serait bien difficile de l'expliquer autrement que par le conte de nourrice du rite adoniramite, le plus moderne de tous, qui fait intervenir Hiram, architecte du temple de Salomon. Pour

un archéologue, *Hiram* et *Abiram* ne sont, comme le *pseudo-antique* de la Renaissance, que du *pseudo-biblique*, destiné à déguiser du bon français. *Hiram* est *libre se lève*, c'est-à-dire le soleil levant, en grimoire : *sol monte* (Salomon), et *Abiram*, n'est que *libre opprimant*, en grimoire la *mort* ou le *brouillard*. Quant aux grimoires qui décorent les traités de franc-maçonnerie moderne, ils sont, comme le *Triomphe de la Mort*, de Rethel, de tout point identiques à ceux de la franc-maçonnerie *non adoniramite* de Rabelais, de *Poliphile* et du Dante, et les noms des grades sont les mêmes, sauf les *oriflans* ou orphelins, que je ne retrouve pas dans les planches de mon dictionnaire maçonnique.

Pour ce qui est d'être *maçons*, ils le sont donc autant les uns que les autres, parce que les Grecs l'étaient avant eux. Dans les mosaïques funèbres du musée de Naples et sur les monuments funéraires de Marseille, de Lyon et des Aliscamps d'Arles, on retrouve, dès le premier siècle, le marteau ou *maillet* de la maçonnerie, souvent accompagné du *niveau*, du *fil à plomb* et du *crâne*, insigne, chez les anciens comme chez les modernes, du grade de maître ou troisième grade, représenté sur la colonne gréco-druidique de Cussy par le *Chiron grec* les mains liées. Nous le retrouvons dans *Poliphile* sous la forme d'une *licorne*, et j'ai recueilli dans les églises d'Italie des spécimens de grimoire funèbre composés d'un *lys* et d'un *crâne*. En grec, *chiron* veut dire *prisonnier*; la traduction moderne de *licrane* est *lié à la chair* (*lié carn en vieux français*) (1).

Dans les tombeaux antiques, on figurait les trois outils maçonniques : le *marteau*, le *niveau* et le *fil à plomb*; ils représentent les trois cabires ou les trois personnages de la trinité platonique.

1° Le marteau grec, MAKELLA; latin, MARCVLA, d'où viennent les deux noms de la ville de Marseille, représente la

(1) Cependant son hiéroglyphe le plus véritablement maçonnique est une *lucarne* ou fenêtre, et ce grade correspond au troisième évangéliste *Luc*, peut-être veut-il dire *lumière* ?

Mort, ou la mauvaise fortune. Une épigraphe du musée de la villa Borelli porte ces deux mots :

MACELLE EVTVXEL.

A MACELLA, A LA BONNE FORTUNE.

2° La bonne fortune correspond au fil à plomb représentant la *rectitude*, en grec, *Orthosia*, l'un des surnoms de Diane ;

3° Le niveau, en grec, *stathmos*, l'équilibre, était un des attributs de Jupiter *Stator* et était représenté plus anciennement par l'*androgyné sommeillant*, c'est-à-dire la Mort, principe de la vie, divinité primordiale de toutes les maçonneries.

Ces outils de maçon se disaient en grec *toikho mékhané*, outils à faire les murs, ce qui se prononçait exactement comme *tykhomekhané*, instruments de la destinée. Ce sont ceux à l'aide desquels chacun de nous se fait la sienne, c'est-à-dire le passé, ou *maillet* ; le présent, ou *fil à plomb*, et l'avenir, ou *niveau*, qui, placé entre le mouvement ascendant et le mouvement descendant, n'est ni l'un ni l'autre.

Mais, pour le philosophe comme pour le philologue, il n'existe qu'un temps, celui que les Grecs nommaient *aoristos*, le *sans borne*, ou indéfini, qui est représenté par l'*androgyné* et le *niveau*, car c'est en réalité l'unique forme de l'être ou du *moi*, l'unique chose indiscutable. Cette idée est traduite dans les églises et les loges maçonniques de l'Occident par un *sautoir de fémurs surmontés d'un crâne, couleur de lune* (c'est-à-dire *blanc*), ce qui donne l'adage suivant :

Sautoir fémur mort lisse crâne chef luné.

C'est-à-dire :

Estre foi mort amour, Lierane c'est l'un.

Pour le Lierane, il est de foi que l'amour et la mort ne font qu'un.

Sur mon dictionnaire maçonnique, un de mes prédécesseurs les a peints en rouge (*gueule*), ce qui en fournit une variante intéressante :

Estre foi mort amour, Lierane s'égalent.

Cet emblème ne se retrouve jamais dans les églises orientales, non plus que le crucifix, qui ne date que du onzième siècle et est resté jusqu'à ce jour un des insignes du grade de rose-croix. Dieu y est lié *croix nu*, c'est-à-dire *licrane*. Il ne faut pas oublier que la franc-maçonnerie moderne, quoique aussi vieille que le monde par ses origines, s'est réorganisée à neuf dans les couvents carlovingiens, et que le rite adoniramite, d'origine anglaise et protestante, est le seul qui ait eu maille à partir avec la cour de Rome. Au contraire, elle a toujours toléré et quelquefois protégé les associations qui prenaient le titre de *forêts fils* ou *farfelus*, comme une soupe indispensable à l'esprit humain, et tous les détails du costume sacerdotal occidental, qui diffère si notoirement de l'oriental, ont été réglés d'après le *grimoire latin vulgaire*, notamment la *tonsure*, qui est la marque du diacre ou *licrane*. On sait, au contraire, que le clergé oriental laissa croître intacts sa barbe et ses cheveux, comme les têtes antiques qui nous restent de Neptune et d'Akmon, dieux de la fortune croissante. En effet, si *komé* veut dire en grec *chevelure*, *komés* signifie *prince*, *chef*. C'est une probabilité de plus en faveur de l'origine druidique de la famille chevelue des Mérovingiens.

D'après ce qui précède, on voit que toutes les sectes maçonniques modernes de l'Occident ont pour lien commun l'unité de dogme, qui est celui de l'éternité du moi, et l'unité de grimoire, qui est le latin vulgaire ou vieux français. Elles étaient tolérées par la cour de Rome et quelquefois même elles ont été vigoureusement défendues par elle contre le pouvoir séculier, sous la condition de n'exprimer leurs idées religieuses qu'en grimoire. L'inquisition espagnole elle-même les a laissées tranquilles, et, comme nous le verrons plus loin, quelques-unes de leurs ramifications, telles que les *lougars*, étaient les soutiens reconnus de l'Eglise. Aussi ne doit-on pas s'étonner si les traités de grimoire les plus remarquables que nous possédions, à commencer par *le Songe de Poliphile*, sont dus à des ecclésiastiques dont le paganisme si peu voilé n'a jamais subi la moindre condamnation. La cour de Rome ne considérait leurs doctrines comme dangereuses

qu'autant qu'elles auraient été divulguées en langage intelligible pour tous, ainsi qu'elles le furent plus tard par la franc-maçonnerie *adoniramite*.

III

Comme je l'ai déjà dit, *le Songe de Poliphile* n'est autre chose que la *grammaire de saint Jean Glypant*, c'est-à-dire, en français moderne, une *grammaire de glyptique*, et, soit dit en passant, une grammaire autrement vivante, autrement profitable que celle de feu Charles Blanc, car c'est dans cette grammaire qu'ont appris leur métier Michel-Ange, Jean Goujon, Pierre Lescot, Philibert Delorme, et tous les artistes de la seconde moitié de la Renaissance. Mais, dans les idées de nos prédécesseurs, l'art n'était pas seulement un métier, c'était une religion qui se reflète dans toutes les œuvres de Michel-Ange, comme dans celles de Rabelais; car, de même que chez les Grecs, les grands génies du seizième siècle aimaient à enfermer les idées les plus élevées dans un étui affectant les formes grotesques et obscènes du satyre.

C'est ce qui est exprimé très correctement dans l'épigraphe de mon dictionnaire maçonnique : « Lorsque les anciens poètes, dit-il, parlent de la fondation d'une ville, ils entendent l'établissement d'une doctrine; ainsi un maçon est celui qui concourt par son intelligence à la formation d'une doctrine. C'est ainsi que Neptune, dieu du raisonnement, et Apollon, dieu des choses cachées, se présentent chez Laomédon en qualité de maçons pour l'aider à construire la ville de Troie, c'est-à-dire à former la religion troyenne. » (*Traité des symboles*, par Decourcelle.)

Rien de plus exact, en effet, et rien de plus conforme à la définition de la maçonnerie grecque, *tykhomékhané*. Cependant le but n'était pas du tout le même, car le programme maçonnique tel que l'expose Decourcelle est un programme de religion sociale et a pour but de former un citoyen dont la divinité sera la *commune* ou la *république*, tandis que celui de

l'ancienne maçonnerie était un programme de religion individuelle ayant pour but de former un artiste dont la divinité était le beau. Tel est l'abîme qui sépare la franc-maçonnerie adoniramite, organisée par Cromwell dans un but tout politique, de l'ancienne franc-maçonnerie des corps de métiers, qui ne visait qu'à faire de bons ouvriers dans leur spécialité. La franc-maçonnerie adoniramite recrute ses adeptes dans toutes les professions, et le seul lien qu'ils puissent avoir de commun est la politique. Les *compains* ou compagnons de saint Jean Glypant ne pouvaient être que des adeptes en glyptique, c'est-à-dire des peintres, des sculpteurs et des architectes, et *le Songe de Poliphile* a été fait exclusivement pour eux. Chaque corps de métier avait son grimoire particulier dont la connaissance était indispensable pour tous ceux qui employaient des poinçons. Celui des tailleurs, qui s'écrivait à coups de ciseaux, n'était pas beaucoup moins important que celui des arts du dessin. C'était le plus populaire et le plus aristocratique à la fois, puisque c'est celui qui a fourni le plus de termes au blason héraldique. Mais aucune barrière ne séparait le grimoire d'une profession de celui d'une autre, et on les employait tous simultanément suivant sa fantaisie. *Les Songes drolatiques*, attribués à Rabelais, étant des sujets de mascarade, exigent une connaissance approfondie du grimoire des tailleurs, tandis que *le Songe de Poliphile* est plus spécialement celui de l'architecture.

Ce livre a été publié anonyme, comme la plupart de ceux du même genre, et ce n'est que beaucoup plus tard qu'il a été attribué au frère François Colonna, moine trévisan, parce que les lettres capitales de chaque chapitre forment un acrostiche latin ainsi conçu : POLIAM FRATER FRANCISCUS COLVMNA PERAMAVIT, et l'on prétend qu'il aurait aimé une belle fille de Trévise, qui lui aurait fourni le type de *Polia*, la maîtresse de *Poliphile*. Je ne puis, à ce sujet, que renvoyer le lecteur à la savante introduction de M. Popelin. Lui-même note en passant que Rabelais, dont toute l'œuvre est pour ainsi dire une parodie de *Poliphile*, cite deux fois ce Colonna et le nomme Pierre au lieu de François. Mais l'éditeur du

livre qu'on lui attribue n'en parle pas du tout, rien n'indique qu'ils aient jamais eu des relations ensemble, et jamais Pierre ou Francesco Colonna n'a réclamé la paternité d'un livre dont on le disait l'auteur après qu'il avait obtenu un succès éclatant qui s'est continué pendant plus de deux siècles.

Il est donc beaucoup plus probable que le véritable auteur était Leonardo Crasso, savant de premier ordre, au dire de tous ses contemporains, et que *frater Franciscus Columna* n'est pas une signature, mais un grade maçonnique des plus élevés, celui de frère Franche colonne d'or veillant, qui se lit déjà sur les églises du onzième siècle (1).

Cet acrostiche n'est donc pas la signature de Pierre Colonna, mais de Leonardo Crasso lui-même. Rabelais l'avait certainement lue, comme il avait lu celle de Ligier Richer, sculpteur lorrain, qui a signé de la même façon que Leonardo Crasso le *blason des couleurs*; mais le secret professionnel ne lui permettait pas de divulguer ces signatures *grimoriées*, pas plus qu'on n'a jamais traduit celle d'*Alcofribas Nazier*, qui est en hébreu pur, dont la traduction littérale est :

Al, rien; *cofre*, ville; *ibas*, futur de *bas*, puer; *nazier*, poilu.

J'ai dit précédemment que l'hébreu en *grimoire* se traduit *libre*.

La signature de Rabelais est donc : *Maître libère rien ville puera poilu*, c'est-à-dire : « Maître libère renouvel parpoli. »

Le *parpoli* ou homme parfait est le grade maçonnique qui a donné naissance au mot *parpaillot*, et le *renouvel* ou printemps est la *révolution* française, qui était attendue plus de mille ans avant qu'elle arrivât. A cette signature révolutionnaire en succéda une qui l'était beaucoup moins, celle de *caloyer des îles d'Hières*. Un caloyer est un moine grec ou *greminoie* que mon dictionnaire maçonnique écrit *girmon*, et l'Arioste, *agramant*, roi des Sarrasins. C'est un terme du grimoire des

(1) Les grades de maîtrises des corps et métiers se nommaient des *franchises*, c'était le terme technique.

tailleurs, désignant celui qui faisait les *agrément*s ou ornements des habits. *Ile Hière* est pour *hiereile*, qui se lit *royal*. Rabelais signe donc : *François Rabelais, grément royal*, et devait alors appartenir à la corporation des libraires, dont son ami, l'imprimeur Griffé, de Lyon, était une des lumières. Ces petites devinettes, que tous les lettrés de son temps déchiffraient à livre ouvert, n'ont pas peu contribué au succès de ses livres.

Il est à remarquer qu'on n'a pu y adjoindre d'illustrations en harmonie avec le texte. Gustave Doré est celui qui donne l'idée la moins inexacte de ce qu'elles devraient être, parce qu'il s'est servi pour composer les siennes des *Songes drolatiques* attribués à Rabelais ; mais ce n'est qu'un pastiche superficiel ; des illustrations de Rabelais ne peuvent être composées que comme le texte lui-même, en grimoire.

Dans *le Songe de Poliphile*, le seul texte dont on se soit jamais préoccupé est la partie glyptique, car il est évident que le texte écrit, *l'histoire*, comme dit Béroalde de Verville, a uniquement été composée pour les gravures et est, par conséquent, postérieur à ces dernières. Sont-elles de Francesco Colonna ? C'est bien peu probable. Ce qui est certain, c'est qu'elles sont d'une exécution et d'un style assez mous, qui ne permettent pas de les attribuer à Mantegna ni à aucun grand artiste italien de la fin du quinzième siècle. Si Leonardo Crasso n'en est pas lui-même l'auteur, il a dû les acheter à un artiste de second ordre, bien que fort savant en grimoire, et il en a composé la glose.

Du reste, j'avoue que cette question ne m'intéresse que médiocrement. Personne ne lira jamais *Poliphile* pour son plaisir, même dans l'élégantissime traduction de M. Popelin ; mais les savants bénéficieront de l'immense érudition qu'il a accumulée dans ses notes, et, quant aux gravures, l'admiration qu'elles ont toujours provoquée ne peut aller qu'en croissant, surtout aujourd'hui que rien ne s'oppose plus à la divulgation de la double collaboration royale jointe à celle de Philibert Delorme, à laquelle sont dues les planches de la traduction française de 1546. Pour ce qui est de la traduction

annexée à cette édition, le mystère est depuis longtemps dévoilé, et l'on sait qu'elle est due, au moins en partie, au cardinal de Lenoncourt, ce qui est confirmé pleinement par le grimoire du frontispice. Mais il n'en est pas de même des planches, qui ont donné lieu à bien des controverses anciennes et modernes, religieusement enregistrées par M. Popelin; car dans une époque de *bibeloterie* comme la nôtre, cette partie de son étude restera toujours la plus lue et la plus intéressante.

On avait attribué les bois de l'édition italienne à Raphaël, ce qui est invraisemblable de tout point, puis à Carpaccio, puis à Bellini, puis à Mantegna. Toutes ces attributions sont absurdes; ces bois doivent être l'œuvre d'un homme de lettres plus fort sur la composition que sur l'exécution, et rien n'empêche de supposer que c'est Francesco Colonna ou Leonardo Crasso lui-même. Quant aux bois français, nous allons voir que le roi René n'était pas le seul qui maniât le crayon, et que, dans le siècle suivant, de beaucoup plus hauts personnages que Leonardo Crasso ne craignaient pas de publier leurs compositions sous le voile d'un demi-anonyme.

On les a attribuées à Geoffroy Tory, à Jean Goujon, à Jean Cousin, à Étienne Delaulne; mais déjà, dans ma première étude sur l'examen du monogramme attribué à Jacques Kerver, éditeur de cette édition, et sur la comparaison des dessins de *Poliphile* avec ceux des *Nouvelles Inventions pour bien bâtir et à peu de frais*, de Philibert Delorme, conseiller ordinaire du feu roy Henry et abbé de Saint-Eloy-lez-Noyon, j'avais conclu en faveur de Philibert. Mes témérités inspirent à M. Popelin une défiance peut-être légitime. Cependant il n'a pu s'empêcher d'examiner sérieusement cette opinion et il se demande si les bois de ce livre sont de Jean Goujon ou de l'abbé de Saint-Éloy.

Mais n'est-ce pas quelque peu téméraire de faire recourir à Jean Goujon un dessinateur tel que Philibert Delorme, certainement un des plus élégants de la Renaissance, ainsi que le prouvent, ou le prouvaient, hélas! les Tuileries? A-t-il eu recours à lui pour faire exécuter ses admirables cartouches? Jean

Goujon était l'homme de Diane de Poitiers, l'ennemie irréconciliable de Catherine de Médicis, sa maîtresse, à lui Delorme, dans tous les sens que comporte ce mot, et il ne fut étranger ni à la Saint-Barthélemy ni à la mort de l'artiste favori de Diane, bien que l'histoire officielle n'en dise pas un mot. Il est donc tout à fait invraisemblable d'attribuer à Jean Goujon les bois d'un livre d'architecture composé par un dessinateur de premier ordre, qui, de plus, n'était pas son ami. Ils sont certainement bien de ce dernier, comme le sont ceux de M. Viollet-le-Duc et de tant d'autres architectes de cette trempe, et l'analogie des bois du *Poliphile* avec ceux du *Traité* de Philibert, constatée par M. Popelin, est déjà une forte présomption en faveur de ce dernier.

« De qui sont ces planches françaises ? se demande cependant M. Popelin ; un heureux hasard pourrait seul le révéler un jour. »

Sur le hasard, il n'y a pas compté. Les francs-maçonneries de tous les temps et de tous les lieux ont toujours été d'une discrétion à toute épreuve, et si Champollion a pu déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens ; si l'on a déchiffré plus tard ceux de l'Assyrie et de Chypre, le hasard n'y a été pour rien. Les anciens n'avaient rien laissé qui pût en faciliter le déchiffrement. Le secret des grimoires de l'Égypte, de l'Assyrie et de Chypre avait été enterré avec eux.

Heureusement que le secret du grimoire du seizième siècle n'est pas aussi bien mort, et que je possède sur mes illustres prédécesseurs l'avantage d'avoir affaire à la plus répandue des langues modernes.

Ce que j'ai lu dans le frontispice du *Poliphile* français de 1546, Rabelais l'avait lu avant moi et l'a consigné en *gri-moire* dans une phrase du quatrième livre de son épopée burlesque, publié, comme l'on sait, en 1548. Philibert Delorme y est qualifié d'*architriclin du roi tris mégiste*. Commençons d'abord par faire remarquer que Philibert est le seul des artistes de son temps qui soit cité par Rabelais, ce qui semblerait faire supposer que sa réputation avait précédé celle de Jean Goujon et de Jean Cousin, ou qu'il avait dû con-

courir à quelque œuvre ayant eu un grand retentissement dans le monde des arts et des lettres.

Or, si l'on traduit le mot *architriclin*, on trouve qu'il veut dire en grec : *maistre d'hostel*, fonctions culinaires que Philibert était probablement impropre à exercer. Quant à *tris mégiste*, personne n'ignore qu'il se traduit par *trois fois grand*. Si l'on aligne cette traduction d'après les règles du grimoire, on trouve :

Gré, maistre d'hostel du trois fois grand roy ;

Ajoutez-y le nom de Delorme, qui terminera :

Grimasses traduise tel editeur
Figures n'aient du roy, Delorme.

Delorme a donc été l'éditeur d'un livre de *grimaces*, parmi lesquelles se trouvaient des figures de la composition du roi, et il faut supposer que ce ne sont pas les meilleures. Quel était ce livre ? Rabelais ne le dit point ; mais ce renseignement vient en éclairer un autre un peu plus clair. C'est l'étrange monogramme attribué par M. Popelin à *Jacques Kerver*, l'éditeur ostensible du *Poliphile* français.

Or ce monogramme, très ingénieusement composé, est d'une exécution si facile qu'elle ne dépassait certainement pas les talents du roi *chevalier*. Un enfant de dix ans en viendrait aisément à bout.

C'est une *roue* (rondelle) dans laquelle est dessiné, au simple trait, *un pliant, chargé à droite d'une ligne se terminant au bout par un croc ; en chef : une croix ayant à R. (droite) un I majuscule, à Tor (gauche) un K sur l'angle Tor du pliant.*

Il en résulte les vers suivants :

Roue charge ligne, sous croc bout pliant.

Croix, maiuscule R. I. Tor K. Triangle pliant.

Roy charge l'inscrive planque, Orme esquelles rajoute Roi Cathérine Glypes l'y aient.

Ainsi le roi avait chargé Delorme d'inscrire les planches du *Poliphile*, et d'y rajouter celles où il y avait des glyphes de Catherine de Médicis et de lui. Il est probable que l'éditeur a dû fortement retoucher les croquis de ses deux augustes collaborateurs; mais cette collaboration n'en expliquerait pas moins les différences de style, que M. Popelin signale très judicieusement, dans les trois parties de *Poliphile*. Il sera peut-être possible de faire un jour la part de chacun; pour ce qui est d'aujourd'hui, M. Popelin sera certainement d'avis que je me suis suffisamment avancé. Je me contenterai donc de signaler l'auteur de la traduction, *Lenoncourt*, dont le nom est écrit par un cœur lié avec des anneaux, surmonté de deux têtes d'aigle et d'un chef d'angelet. Ce qui se lit : *Lenoncourt escrip règle saint Gilles*.

Cette quadruple collaboration justifie parfaitement le luxe des gravures et de la publication de cette traduction, qui sera toujours plus recherchée que l'original.

IV

Le frontispice de l'édition de 1546 est une œuvre magistrale qui fait le plus grand honneur à Philibert Delorme, et, comme toutes les œuvres du même genre, elle contient une partie politique se rapportant au grand différend qui se débattait à cette époque entre Catherine de Médicis et François I^{er}, appuyés sur la bourgeoisie, contre la haute noblesse qualifiée d'*arche Saint-Côme*. *Arche*, en *grimoire*, comme dans les dictionnaires maçonniques modernes, signifie *chef*. *Komes* a le même sens en grec. Faut-il lire : *sang hommes*, ce que le français moderne traduit par *hommes de race*? Je laisse la solution de ce problème aux *grimoiristes de l'avenir*. Ce qui m'a étonné a été de rencontrer la même expression dans le *Triomphe de la Mort*, de Rethel, en 1849. C'est une intervention en faveur des insurgés allemands, du même genre que celle tentée sous la Commune par la *franc-maçonnerie pari-*

sienne, avec cette différence qu'elle se dissimulait prudemment en Allemagne sous le voile du grimoire. A titre de curiosité, en voici la traduction :

Merci l'ait cour arche, accorde ne veuille.
 Peuple, saint Côme arche ne fait voir, saint Gille
 Sepulcre, guerre à mort, saint Côme doit pas l'effraie,
 Monstre que s'armat si ne reçoive égale
 Justice captif, cour telle qu'il n'a droit (1).

Cette magnifique composition, aussi noble par le fond que par la forme, est intitulée : *Liberté, égalité, fraternité*.

Cette expression de *sépulcre*, qui revient sans cesse dans le grimoire, demande sans doute un mot d'explication. Par suite d'un usage essentiellement chrétien, toutes les confréries du moyen âge se rangeaient autour du sépulcre d'un saint officiel ou apocryphe, dont les plus connus étaient saint Gilles, Pierre Brouillard, Pierre Abailard et beaucoup d'autres. Quiconque entre dans une église peut remarquer d'ailleurs que tout autel est un sépulcre.

Le *Songe de Poliphile* a été réédité au seizième et au dix-septième siècle, jusqu'à ce qu'il ait été remplacé, en France et en Angleterre, par une infinité de traités de ce genre, plus courts et plus gais. Les plus amusants sont : en France, l'*Acajou* et *Zirfile*, de Boucher; en Allemagne, la légende du docteur *Faust*, qui veut dire *gourmeur*, d'où *grimoire*, et, en Angleterre, la charmante pochade du *Guerrier marchand John Gilpin*, cet illustre et véritablement héros solaire qui m'a déjà fourni l'occasion de divaguer agréablement.

De toutes les rééditions françaises de *Poliphile* qui ont précédé celle de M. Popelin, la seule qui mérite qu'on s'en occupe est celle de Beroalde de Verville (1600), à cause des éclaircissements, très obscurs d'ailleurs et encore plus assom-

(1) Que le chef de la cour veuille accorder justice au peuple. Le sépulcre de saint Gilles fait voir à l'arche saint Côme qu'une guerre à mort ne doit pas l'effrayer. Il lui montre qu'il s'armerait, si tout prisonnier ne recevait pas de la cour l'égale justice à laquelle il a droit.

mants, qu'il donne sur le *grimoire*. Mais au moins met-il hors de doute le caractère du *Songe de Poliphile*, qu'il déclare formellement être un traité de *stéganographie*, c'est-à-dire de grimoire, car ce mot ne peut pas se traduire autrement. Il nous apprend également qu'elle nous vient des *druides*, ce que répètent tous les traités de franc-maçonnerie. Dans une série mortelle d'acrostiches en grec, en hébreu et en latin, il donne la doctrine secrète de ces mêmes druides ou *farfelus*, dont j'ai pu extraire à grands renforts de névralgies ce qui suit :

Les druides ont pour principe, *sire* (seigneur) est vrai seul amour, vie universelle, d'où sort la nature, le monde, le ciel, le soleil. L'amour est le vrai seul domaine de l'âme. Le brouillard, principe ténébreux nuisible, sort du principe universel ; il pousserait l'homme esclave à n'avoir d'autre *sire* que le principe ténébreux nuisible, s'il n'avait pas l'aide et la prudence des patriarches et des philosophes. Jupiter, dit *Christ*, né d'une pucelle nazaréenne, est le soleil qui renaît au ciel. Le fatal sophisme est le brouillard mensonger. Les philosophes ont établi le droit que l'on applique.

Amour, Christ, Sol mont, naît au septentrion et arrive à midi à l'occident pour mourir.

Mourir doit le soleil, amour, Christ, Jupiter, pour que l'homme qu'il créa roi renaisse du destin, qui est le diable. Le démon renverse l'harmonie. C'est un duel d'où l'homme doit renaître comme le phénix.

Jouvence fait que les âmes se lient pour renverser le diable Brouillard.

Brouillard veut que *Sol mont* (*le germe solaire*) passe dans le sang de l'homme, pour faire le jeune corps du fils, dans lequel Brouillard veut qu'il passe, pour qu'il renaisse et renverse le brouillard.

Il doit avoir la chair dans laquelle Brouillard veut qu'il passe pour renverser Brouillard du ciel.

Le chaos est la mort où doit lever le germe dans lequel amènera l'âme à l'heure, amour, qui se fit fils de la mort.

Dieu veut que les saints y passent, les rois comme les reines, pour être appelés à l'heure où régnera le vrai seul grand bien définitif.

Le diable doit laisser naître celui qui doit le renverser, quand le ciel serein n'aura qu'une seule âme, le soleil.

Celui qui doit le renverser est le vieux passé rajeuni qu'anime le feu universel, sortant de la constance du destin.

Cette règle, qu'on ne verra jamais fléchir, est Polie (*la perfection*), dame de Brouillard, le soleil que le monde adore comme un dieu, et que l'âme appelle à l'aide pour pouvoir éloigner le diable Brouillard.

Il vaincra l'embrouilleur diable, l'enfant né de jouvence, qu'anime le feu universel, et qui sort à l'orient, sire universel.

Ah! c'est un rude *os médullaire* à briser que celui de Beroalde; autrement plaisant est celui de Rabelais. Qu'on en juge par cet épouvantable galimatias :

Druïdes. Hamuel. Oloclirée. Amour Psyché Oloclirée. Ce qu'il faut traduire : « *Druïdes*, principe l'ont *sire* n'est vrai seul amour, *vie sort universelle*, etc., etc. » Ce sort universel se représente à chaque instant et doit être interprété par tous les calembours d'à peu près qu'il peut fournir. Que j'aime mieux le début du *John Gilpin* anglais :

The diverting History of John Gilpin, showing how he went forther than he intended, and came safe home aagain.

Ce qui est traduit du vieux français :

Joyeuses adventures ès Jean Gilpin,
Monstre veuille vinsse plus crut, loin, tourne saulf.

Ce dernier vers doit s'entendre qu'il vint au sépulcre et qu'il en revint saulf. C'est le résumé du charabia de Beroalde et de la longue série de planches du *Poliphile*, à savoir le drame solaire appliqué à la destinée humaine. *Polie*, dont le nom veut dire *la perfection*, est, d'après d'autres gloses, le *temps lumière*, épouse du Brouillard, qui est le temps ténébreux; et *Polifil* est le *vieux passé*, rajeuni dans la mort, à la recherche de *Polie* ou *Poli amour*, c'est-à-dire la perfection et *parfait amour*. Le *poli amour* est représenté par la paume de la main droite (*palme R.*); le *Poli fils*, par celle de la main gauche (*Tor palme*), ce qui s'interprète *turpe l'âme* ou l'âme dans la *turpe*. L'adjonction des deux mains fait le *pair paulme*, qui doit s'entendre *parpoli homme*, l'homme

achevé. C'était ce qu'on nommait l'*affiliation des deux mains*, et, chaque fois qu'on trouve sur un tombeau un personnage à mains jointes, c'est un *parpoli homme*.

Toutes les grammaires de saint Gilpin se divisent en quatre étapes, celles de la course solaire et de la vie humaine, à chacune desquelles correspond un grade maçonnique, qui sont : l'apprenti ou l'enfant, le compagnon ou l'adolescent, le maître ou l'homme parfait et enfin le vieillard ou l'homme en pleine décadence, dont le grade n'est jamais écrit qu'en hiéroglyphes. Le plus commun et le plus moderne est la branche d'*acacia* ; il a remplacé le *cuisse harnais*, c'est-à-dire la *jarretière* ou *harnais de cuisse*, qu'on retrouve dans le nom de *don Quichotte*. Les autres grades ne sont que des superfétations. Le *Poliphile* en admet deux : le *phénix* et le *fin dragon* (dragon), relatif au séjour de l'âme dans l'autre monde.

Chacun de ces six grades correspond à une *charade triomphale* ou *parade*, qui ne peuvent être attribuées qu'à Philibert Delorme lui-même, tant elles sont merveilleuses de richesse, d'ampleur et d'élégance.

Mais, avant de leur accorder le rapide examen que comportent les bornes de cette étude, je dois exposer les règles de déchiffrement que j'ai pu recueillir dans la grammaire de *Poliphile*. Elles sont indiquées par une *grotte infernale, munie d'un perron ou chaussée*, sur lequel courent les âmes pour aller se précipiter du haut d'un pont (arche) dans un lac, gelé d'un côté, ardent de l'autre.

Cette composition est inscrite dans un cartel ou carré, qui désigne ce que nous nommons un article. A chacun de ces articles formant le texte de la grammaire sont annexées des compositions non encadrées, faisant l'office de notes ou d'exemples.

Voici le mot à mot de ce cartel ou écriteau, qui est un des plus simples et des plus faciles à déchiffrer :

Cartel, *ecritel* ; enfer, *enfer* ; grotte, *gro* ; âmes, *âme* ; pont, *arche* ; perron, *perron* ; feu, *ar* ; glace, *glas* ; ce qui se traduit : *Écrit l'est n'aie faire grimace s'apprenne règles*, c'est-

à-dire « ici sont écrites les règles que doit apprendre celui qui veut faire des grimaces » (1).

Ces règles sont contenues dans la note suivante, non encadrée. Elle représente un autel, avec l'inscription latine :

ARA DEUM INFERNORUM

Viator, hic cœsam Laodiam Publiam inspice. Eòquod ætatam suam fraudaverat, abnuerat que contrà puellarum ritum, jussa amoris, semet expes, gladium interfecit (2).

M. Popelin ne donne pas la traduction de cette épigraphe, dont la fausseté ne saurait tromper aucun archéologue moderne. Voici comment l'interprète Beroalde : *Autel des dieux infernaux. Passant, tu peux voir ici Laodia Publia, laquelle pour avoir fraudé son âge et, contre la coutume des demoiselles, méprisé les constitutions d'amour, elle-même désespérée s'est meurtrie de son glaive.*

La lecture, d'après les règles du grimoire, doit être :

Autel ès deitès infernales (latin coulé)
Pellegrin, morte ci Laodie Publie
Vois, parce que son âge elle fraudé avait,
Et renié contre ès pucelles
Règle, ordonnance d'amour; elle meme
Sans espoir meurdrit se de son glaive.

Les vers sont faits; il s'agit de les interpréter. Voici l'interprétation que j'en donne :

Huit lise, doit temps faire, un L l'y tienne clef.
Pellegrin Murcie, l'aide appui baille
Voit parce que saint Gille faire
Doive huit tranques n'être espace L,
Règle ordonnance demeurée la même
Sans exprimé redresse aide saint Gille voit.

Le lecteur bienveillant me saura peut-être gré de lui donner, de cette traduction, la traduction suivante :

(1) *Poliphile*, tr. Popelin, t. II, p. 49.

(2) *Poliphile*, tr. Popelin, t. II, p. 52.

« Qui veut lire (un grimoire) doit faire huit temps, dont un en L qui servira de clef au pèlerin de *Murcie*; elle l'aide à appuyer sur la voie, parce que le saint Gilles doit faire huit tranches espacées par des L réglant l'ordonnance, qui, demeurée la même, aide le saint Gilles à exprimer le sens et à redresser ce qu'il voit. »

Les *pèlerins de Murcie* étaient, paraît-il, une célèbre corporation de Gouliards; ils étaient probablement les mêmes que ceux de *Marana*, auxquels on doit la légende de don Juan de Marana, illustré par Molière, Beaumarchais, Mozart et lord Byron. Cette corporation avait en France et en Italie de nombreux adhérents, car l'on retrouve sa devise sur une foule de livres. Elle est une des deux grandes confréries gouliarques, pour lesquelles l'auteur de *Poliphile*, quel qu'il fût, a rédigé sa Grammaire de Saint-Gilles. L'autre était celle des *Licranes normands*, affiliés à la maison d'Est (1).

Du reste, Normands et Maranes étaient, à ce qu'il paraît, des soutiens des papes ou des Guelfes, et c'était sans doute à cause de leurs relations avec le saint-siège qu'on leur donnait le surnom de *loups bergers*, ou *loups-garous*.

Voici comment M. Popelin décrit le sépulcre du Pellegrin normand (t. I^{er}, p. 54) :

« Le sépulcre était composé d'une parfaite image d'homme *nu*, de grandeur moyenne, portant couronne faite de pierre très noire. Les *dents*, les *yeux* et les *ongles* étaient revêtus d'*argent* brillant. Cette statue dressée sur le couvercle, *bombé*, *imbriqué d'écailles* aux moulures exquises, avançait le bras droit tenant un *sceptre* en *cuivre doré*. La main gauche appuyait sur un charmant *écu*, fait exactement dans la forme d'un os de tête de *cheval*.

« Un sépulcre surmonté d'un roi et couvert d'*écailles* (papellonné), avec un couvercle *bombé* (arche), est une *arche sépulcre royal papal*. C'est le titre de celui qui, dans la corpo-

(1) On peut remarquer que le Licorne figure encore à titre de support dans les armes d'Angleterre. C'était donc, dans le principe, un emblème particulier aux Normands, mais pour le moment je n'en sais pas davantage.

ration, représentait le pape roi. Un *noir homme nu* est un *Normand*. L'*argent des ongles*, des *dents* et des *yeux*, indique qu'il est *armé* et *allumé* d'argent ou de *perle*. Un sceptre de *cuivre doré* est l'œuvre d'un *fèvre*; mais, en grimoire, il a de plus la valeur d'une *canne*, et, s'il est dans la main droite, il indique un *can-paulme R* (camp-lumière). C'est pour cela que les maréchaux ont un bâton. Dans la main gauche, c'est un *complé maître*, un homme qui a fait son tour du monde, c'est-à-dire un *pellegrin*. L'*os de tête de cheval* annonce un *crâne* de *cheval* ou un crâne chevalier.

Si l'on met cela en vers de huit pieds ou de huit temps, espacés d'L, on a :

Sépulcre, arche royale papale
Normand Gerusalem preux Licrane
Chevalier, fait voir camp lumière.

L'écu porte la devise suivante en trois langues : l'*hébreu*, *grec*, *latin* :

Nudus eram, bestia nū me texisset. Quære et invenies, me sinito.

M. Popelin n'en donne point la traduction. La voici, d'après les règles du grimoire : *Nu, hors me ne loup héberge. Heures. Laie-moi* (pour *laisse-moi*).

Le tout fait la devise du sépulcre royal et papal normand : *Normand libere Jerusalem*. Mais elle ne se traduit pas moins exactement : *Normand loup berger, or seul aime*.

Le second sépulcre est tout pareil à l'autre. Seulement, il est surmonté d'une *femme nue*. En grimoire, une femme est une *mère*, et une *mère nue* écrit le nom de *Marana*. Elle porte une couronne, indiquant que le sépulcre est *royal*. Son poing gauche est posé sur un écu ou cœur (*cœur chef poing* ou *crispin*); de la paume droite (*palme R, poli amour*), elle montre son œil (*monstre œil, ménestrel*).

Le tout donne :

Sépulcre, arche royale papale
N'est Marana, Crispin, Paulmier, Menestrel.

La confrérie normande était militaire, et celle de Marana artistique et littéraire.

L'écu de Marana portait en trois langues : *Quisquis es, quantumque libuerit, hujus thesauri, sume, at moneo, aufer caput, corpus ne tangito.*

Comme la précédente, cette devise est une charade dont le mot serait difficile à deviner, si elle ne se trouvait en rébus sur une foule de livres : *Le beau regard prend l'espagnole cœur.* Il est probable que cette devise a servi de thème à la légende de *Jean de Marana* ou *don Juan*, de même que celle des *Licranes normands* a inspiré au Tasse sa *Jérusalem délivrée*.

On peut remarquer que ces deux devises commencent par *lou berger* ou *le beau regar*, qui a dû être dans l'origine *le beau Roger*. Il s'écrit aussi par de l'hébreu et du grec (lébreu-grec).

La présence des trois devises identiques en hébreu, grec et latin, sur les *cœurs* ou écus, se traduit : *Cri pareil l'hébreu, gré, latin*, et signifie que les Normands et les Maranas *li tiennent* (latin) *cri pareil, li beau regar*.

Les *lougarous* avaient encore un autre cri pareil : *ponos kai euphuia*, au-dessus de sa traduction en arabe. Ce qui donne : *pareil gré arabe, peine et noblesse*, et se traduit à volonté : *preu lougarou, robe point est noble*, ou encore : *preu lougarou, robe peu n'est noble*.

Ces amphibologies, qui ouvrent la porte aux insinuations politiques les plus envenimées, sont l'essence même du grimoire et du blason. Ne rien dire, laisser tout deviner, tel est le suprême du genre.

VI

Les planches de *Poliphile* sont donc une véritable encyclopédie philosophique et artistique, une œuvre littéraire écrite dans une langue volontairement obscure, mais d'une incroyable vigueur, dont la pensée jaillit aussi aiguë et aussi vive qu'elle est lourde et endormie dans la glose dont elle est

accompagnée. Mais cette fade intrigue romanesque est cependant indispensable pour fournir les explications qu'une gravure en noir ne peut pas donner. Comment saurait-on, sans le texte, que le nègre *est armé et allumé d'argent*, et que son sceptre est de *cuivre doré*? M. Popelin a donc rendu un immense service aux commentateurs futurs de *Poliphile*, en le traduisant religieusement. Une analyse des planches, même sommaire, m'entraînerait trop loin. C'est un code complet, comprenant le cérémonial et les doctrines religieuses des Farfelus, avec leurs devoirs et la sanction pénale qui y était attachée. Je devrai donc me borner à l'énumération des six grades.

1° LES JEUNES CENTAURES MÉNESTRELS.

En grimoire, les *centaures*, qui figurent si souvent sur les chapiteaux des églises romanes, sont les *chantres* ou *enfants de chœur*, les *bardes* des druides. C'est la première épreuve du grimoire : elle est représentée dans *Poliphile* par une *charade triomphale*, composée de *guerriers* et de *mères* portant des enseignes chargées de *fruits* et de *feuilles*, emblème des *forêts fils* ou *farfelus*. Six *centaures*, dont *quatre jeunes* couronnés de *chapeaux de laurier* (vainqueurs), jouant de la trompette (*ménestrels*), portent autant de *mères ménestrelles* et sont suivis d'une *paire* de *vieux* centaures portant des *vases de métal* (fèvres), ainsi que des *mères ménestrelles* ; les six centaures traînent un char (*car*), sur lequel on voit *Europe assise sur un taureau*, une couronne de laurier (*chapel, vainqueur*) à la main.

En grimoire, un char surmonté de n'importe quoi est un *secret* (chef car). *Europe assise sur un taureau* (Europe sis taureau) fait *harpe cithare*.

Le secret qui se révèle dans cette épreuve est celui de la *harpe* et de la *cithare*, ou la notation de la musique. Les centaures sont admis en qualité d'enfants de chœur.

Voici maintenant l'explication de la charade :

Prescrit lest s'accorde triomphe Farfelu,
 Grimoire blanc, saint Jean, chantre menestrel,
 Vaincre Belistre Murcie monstre, à l'épreuve
 L'ai fait voir habile être Murcie menestrel
 Harpe sepulcre vainqueur belistre (1).

On sait qu'un *belistre* est un *gueux*. En grimoire, ce terme désigne tout profane. Cette épreuve est décrite dans les anciens traités de maçonnerie. On dispose un mannequin dans une grotte, au bord d'une eau qui coule. Le *néophyte* doit arracher la *tête* du mannequin et lui *poindre le corps* d'un coup de poignard.

C'est la charade en action de la devise des ménestrels de Murcie : *L'eau, bord, greu* (grotte) *prends le chef, poing le corps*.

Cette épreuve est l'origine de ce qu'on nomme aujourd'hui les *brimades*. Celle encore usitée à l'Ecole des beaux-arts en est une variante assez curieuse pour être citée :

- 1° Le néophyte doit *chanter*;
- 2° On lui *signe* en *gueule* (rouge) la jambe nue;
- 3° On l'enferme dans une *loge*, où il doit apprendre le *règlement* de l'atelier;
- 4° On le met à la *broche*, comme feu Panurge, et pour les mêmes raisons.

Voici l'explication de cette *charade* ou *parade* :

Chantre jambe nue signe gueule point
 Loge apprend règle clos, barre cul.

c'est-à-dire :

Chantre Jean Benêt, saint Gilpin
 Loge apprenne règle, accueille bercail.

Jean *Benêt*, ou Jean *qui bénit*, peut se voir sur tous les tableaux anciens; il représente la candeur et l'ignorance de

(1) Il est prescrit d'accorder le triomphe des Farfelus, en *grimoire blanc*, au chantre menestrel de saint Jean qui, vainqueur de l'épreuve du *Belistre de Murcie*, s'est montré habile menestrel de Murcie, vainqueur à la harpe, du bélistre, dans le sépulcre.

l'enfant de chœur. L'Ecole des beaux-arts n'a certainement pas conservé la signification de cette parade, qui donne cependant l'explication d'un passage curieux de Rabelais. La constance avec laquelle elle se transmet prouve quelle est la force de l'habitude et avec quelle facilité se maintiennent, pendant des siècles, des traditions dont on ne s'explique plus la raison.

2° LES ÉLÉPHANTS.

Le cadre de cette parade est identique à l'autre, sinon que le char est traîné par six éléphants (oriflans) montés par des mères ménestrelles et désignant le grade d'*orphelins*, ou *filz de la veuve*. Le *secret* au-dessus du char est une *Léda* nue, avec un *cygne*, une *ceinture* (le grimoire prononce *kein-ture*); un *bracelet* sur le *sein*, se lit *sein joaille* (saint Gille). Elle *gît* sur un *lit orné de houppe* (gît lit houppe).

Le secret qu'on donne aux *orphelins* ou compagnons est le *secret* :

Ceinture Léda cygne sein joaille git lit houppes
Secret connaître lait dessine saint Gille Glypes.

C'est la seconde partie du *grimoire blanc*.

Voici maintenant la lecture complète de la charade, qui n'a pas besoin d'autre explication :

Prescrit l'est s'accorde triomphe Farfelu,
Grimoire blanc, signe estre Oriflan.
Secret admirable se monstrent l'ait
Connaître l'ait dessine saint Gille Glype.

3° LES LICORNES.

Je n'ai pas à revenir sur la signification de ce mot. Le fond du décor de cette charade est le même que les précédents. Le char ou *secret* représente *Danaé habillée*, assise sur un *tigre ailé* (vol tigre), recevant dans ses *bras* la *pluie*. Une couronne indique qu'elle est *royale*. L'ensemble donne :

Vol tigre, habillée, royale, bras danaé,
Choit pluie, car

La charade entière se lit :

Prescrit l'est s'accorde triomphe Farfelu,
Grimoire blanc, signe estre Licrane,
Secret admirable se monstret l'ait
Vultiger bayle, roi l'ait Buridan sépulture.

Ce secret est celui de la danse *macabre*, qui veut dire *l'hébreu dans sépulture*.

La tour de Nesle a été longtemps le lieu de réunion des *jurés* des corporations parisiennes, formant un conseil maçonnique secret, avec lequel le roi avait à compter et auprès duquel il désignait une *arche royale*, chargée de le représenter. On s'y réunissait en secret à certaines fêtes, dont la principale était la Noël, et l'on y exécutait les jugements secrets en précipitant les délinquants dans la Seine. De là les légendes qu'on fit courir sur la tour de Nesle et notamment celle de *Buridan*. Je n'ai pas assez étudié la danse macabre pour en parler sciemment, mais il est probable que sa traduction en grimoire veut dire qu'on n'est *libre* que dans le *sépulture*, de même qu'il n'y a pas d'autre *égalité*. Rois et bayles, reines et vilains, doivent y aller *vultiger* de pair. On voit, par cet exemple, que cette initiation graduée suit pas à pas le programme mystique tracé par Beroalde. Le grade de *Licrane* ou de maître, marque l'apogée de la vie, *et monté sur le faite on aspire à descendre*.

4° LES TIGRES.

Ici le décor change, les *guerriers* disparaissent, les *mères*, au lieu d'être habillées, sont *nues*, plus de *ménestrel*, *plus de secret admirable*. Six tigres tirent un char suivi de *Silène* monté sur son *âne* et de *mères habillées*, dont l'une tient une *chèvre*, tandis que l'autre porte un *van*.

Le char est surmonté d'une *pile*, composée de *trois aigles*, d'un vase orné d'une *vigne*, de deux animaux difficiles à déterminer *mordant* des *anneaux*, et d'un arbre aussi difficile à préciser que les animaux. Mais, en ce cas, il se dit *rinceau* ou *rein* (*feuillage*).

La description de cette charade ne concorde pas avec la gravure et la traduction littérale n'en est pas possible par suite de certaines crudités que j'ai dû supprimer dans la paraphrase du grimoire de Béroalde; je me contente donc d'une interprétation quelque peu gazée.

Prescrit l'est s'accorde triomphe Farfelu.
 Triste Guérin signe est vainqueur viel va
 Maran Licrane en horrible silence,
 Achève rêve en Mirebalais.
 Farfelu enseigne Angleterre vole au vent
 Doibt âme renvoie couchée renaît sépulcre.

Le triste *Guérin*, *Guérin le Mesquin* dans les romans de chevalerie, est le vieillard, en grec *Géron*. *Maran*, nom de la confrérie de *Marana*, vient du grec *maraino*, *croupir*. Le pays de *Mirebalais*, dont il est si souvent question dans Rabelais, comme étant celui des moulins à vent, est *la Touraine* ou *la France*, opposée à *l'Angleterre*, dans laquelle les druides ou *farfelus* plaçaient le séjour des trépassés, dont les âmes rentraient chaque année à la veillée des *démons* ou Noël pour renaître.

Cette composition est la plus belle et la plus grandiose des quatre.

On voit, d'après ce qui précède, que les Farfelus se divisaient en quatre classes : les *chantres* de Saint-Jean Ménestrel, les *oriflans*, les *licranes*, et les tristes *guérins* ou *marans*. Mon dictionnaire maçonnique énumère les *chantres* *Saint-Jean Benet*, les *ribaulds cribles*, les *licranes*, *escots*, *capables* *Pairpaulmes*, et les *marans*, *couché rené sépulcre*. Ce dernier grade est indiqué par une branche d'acia (*acacia rein*), qui fait son apparition au quinzième siècle, dans les tableaux de Pérugin et de Raphaël.

Le même dictionnaire signale un cinquième grade qui existait au dernier siècle, celui de *fendeur* ou bûcheron, à propos duquel Rabelais a écrit la légende des *Trois Coignées*. Il est souvent représenté dans l'imagerie d'Epinal par un bûcheron en sabots, la hache sur l'épaule. Dans l'antiquité, c'est Mer-

cure fendant la tête à Argus. Mais, dans le grimoire moderne, il est représenté par un *faune* qui *dort* (*faune dort*), et beaucoup plus souvent par un *faune cornu* ou *cordé*, qu'il faut lire *phénix rené*, ou *phénix ard* (*Fencard*, phénix qui brûle).

5° LE PHÉNIX.

Le grade de Phénix est extrasublunaire. La charade triomphale qui le concerne représente un cortège de *mères habillées et chaussées* portant des enseignes *forestières*, parmi lesquelles s'en trouve une de *fèvre* (*forgeron*); d'autres jouent divers instruments de musique (*ménestrelles*). Quatre *faunes*, attelés à des *cordes* et ceints de pampres (vin), tirent un char sur lequel se trouve un *entonnoir*, autre emblème du *vin*. Sur le char sont assis un *père vieil* et une *mère* portant une corne d'abondance remplie de fruits (*sort, fruit, feuille*). Le texte dit :

Ecrit l'y fait voir triomphe Farfelu
Insigne monstre, l'horrible mort est belle,
S'accorde Phenix ard, vainqueur prouvé l'aie
Amour sort sépulere, noble forêt fils.

Les énigmes qui montrent que *l'horrible mort est belle*, sont le sautoir de *fémurs*, surmonté d'un *crâne*, que tout le monde a vu dans nos églises. Ce grade a inspiré, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, une foule d'images populaires, ayant pour titre : *Crédit est mort*, ce qu'il faut traduire *fini crédit*. C'est le *faune cordé* de *Poliphile*.

6° LE FAUNE DRACON.

Ce grade est le développement du précédent et le plus intéressant de la série, parce qu'il résume les doctrines des *Gilpins* sur le problème de la destinée. La charade qui lui est consacrée représente un cortège de *mères habillées, chaussées et ménestrelles*, portant des enseignes forestières. Une d'elles tient un pot à *feu*, une autre est munie d'une en-

seigne particulière, reproduite en grand dans une autre planche. C'est la *bisse qui se mord la queue* ou *Bismarque* servant de cadre à *trois chefs*, l'un de *lion*, *velu-lampassé* (*tirant la langue*), puis des chefs de *chien* et *loup danchés* (avec des dents). *Bismarque* est la déesse gréco-druidique *Byssa marica*, la lavandière de l'abîme, ou la mort. Cette curieuse devise dit que *Bismarque arrêter veuille l'âme passe London Canal*, ou la Manche. Puis vient une *mère* avec deux *jeunes* (*enfants*), dont l'un a la *tête arrachée*, précédant deux *vieux faunes* portant des dieux *Termes à trois chefs jeunes*. Ils marchent à côté de deux *dracons* traînant un *char*, lequel porte *l'Amour archer* et *aveugle*. A sa suite, *Poliphile derrière*, deux mères *chaussées* (*ribble*) et *habillées*. *Polia*, les *bras liés*, suivie d'une mère tendant une lampe (*tend lumière*), ferme cette charade triomphale, la dernière et la plus compliquée de toutes. L'analyser serait trop long.

En voici la traduction gazée :

Ecrit l'est s'accorde triomphe Farfelu
 Insigne horrible monstre li fût mort belle,
 Bismarque arrêter veult l'âme passe
 London Canal, s'arrache prison doive elle
 Entre soit rajeunie. Prouve le
 A fendre quesne (chêne), qu'être tel
 Procrée mort aveugle viola temps lumière,
 Polifils captif demeure horrible
 Gralon, libère Polie temps lumière.

Gralon (*guerre Lande*) est le nom gothique du dieu de la guerre et de la mort. C'est ce père terrible qui fait dévorer à sa fille *Iseult* son amant, le chevalier *Ignaurés* (*feu rayonnant*). *Iseult*, ou *Ise lice*, est la même divinité que la Bismarque, ou *basse marche*, c'est-à-dire la *basse frontière*. J'ai expliqué son rôle à propos de la déesse de *Cussy*, dont elle garde le nom, car elle est dame de *Coucy*. C'est le sépulcre dans lequel on se couche pour renaître rajeuni. Gralon y retient son amant prisonnier, jusqu'à ce que *polie*, le *temps lumière* vienne le délivrer.

VII

Un septième triomphe m'avait échappé, parce qu'il est rejeté fort loin des autres; et cependant il est trop important pour pouvoir être passé sous silence, car c'est tout ce que la franc-maçonnerie moderne a ajouté à la hiérarchie druidique. Je veux parler du grade de *rose-croix*. Les traditions maçonniques, qui sont très obscures quant à l'origine des autres grades, s'accordent à peu près unanimement sur l'institution des *rose-croix*, qui remonterait à Godefroid de Bouillon; mais leur véritable créateur est saint Bernard. On sait que lorsqu'il prêcha la première croisade à Clermont en Auvergne, il fit distribuer à tous ceux qui s'engagèrent à délivrer le saint sépulcre un *carré de laine blanche broché d'une croix rouge, qui se portait sur l'épaule gauche*; en grimoire : une *croix rouge* ou une *croix avec une rose* est un *rescor* ou *ricor*, c'est-à-dire un souvenir. Le signe de reconnaissance que saint Bernard avait donné aux croisés devait se lire : *Rescor libere sepulcre*, souviens-toi de délivrer le sépulcre. Pendant longtemps, en Occident, on n'était considéré comme un homme fait que lorsqu'on avait visité les saints lieux. Le pèlerin rose-croix était donc considéré comme le *nec plus ultra* de la perfection, le *parpoli homme* par excellence, et, dans chaque corporation, on lui confiait de préférence les fonctions de *garde* et de *juge*, ou, selon le style du temps, de *prévost*. Dans le rite écossais, le septième grade a le titre de *prévôt*; dans le rite français, il a gardé celui de *rose-croix*.

Le triomphe qui lui est consacré dans *le Songe de Poliphile* rappelle les terribles fonctions qui étaient dévolues jadis aux rose-croix, car à eux incombait la tâche de prononcer ces secrètes sentences des *saintes vehmes*, lesquelles s'exécutaient comme aujourd'hui celles des nihilistes. Aussi le rose-croix est-il représenté par un amour *bourreau*, c'est-à-dire armé de verges, monté sur un *char rouge* (*roux car*), et fouaillant impitoyablement deux *filles nues*, les *bras liés*, dont le corps *brûlant* est couvert de *gerçures*. *Polia*, les mains

croisées sur un *estoc* ou souche, assiste à cette scène singulière qui se passe au fond d'une forêt. Voici la traduction de ce curieux tableau :

Escrit l'est triomphe Farfelu
 Ricor libère Jérusalem
 N'opprimer Ture se renvoie l'on.
 Es Maranes, Ricors, Gardes, Bourrels,
 Jurés secrets, vicomtes remplace,
 Crime ne se pratique ès Farfelus (1).

Ainsi le rose-croix remplaçait tous les officiers du vicomte, y compris le bourreau, quand il se pratiquait un crime chez les Farfelus. Il est bien entendu que sa juridiction ne s'étendait qu'aux crimes contre l'association, et que les tribunaux secrets devaient un compte public de leurs jugements avec les pièces à l'appui. C'est à cette règle d'équité que nous devons une foule de recueils de grimoires, dont le plus étrange est celui que l'on connaît sous le nom de *Songes drolatiques*.

Quant aux sept grades des ménestrels de Murcie, ils ont été transportés dans le Grand Orient de France lorsqu'il fut fondé en 1772.

On voit, par ces citations, que *le Songe de Poliphile* contient la clef de toute la littérature chevaleresque aussi bien que celle de l'art du moyen âge. Mais n'est-il pas étonnant que cette clef ouvre aussi les arcanes de la maçonnerie moderne ? J'ai donné l'explication d'une des planches du *Triomphe de la Mort*, de Rethel, qui est une œuvre toute politique enfantée par le besoin d'exprimer sa pensée à une époque où, comme au moyen âge, l'Allemagne ne comportait pas d'autre liberté que celle du grimoire. C'est pour les mêmes motifs qu'on en a fait usage plus que jamais dans la tourmente révolutionnaire. Aujourd'hui il ne sert plus qu'à transmettre certaines traditions gouliarques, mais elles n'ont pas varié depuis Léonardo Crasso. Mon dictionnaire maçonnique contient le grimoire correspondant au grade de *fendeur* ; c'est une misérable lithographie, fort mal dessinée par un expert

(1) *Poliphile*, tr. Popelin, t. II, p. 317.

tailleur qui n'avait pas le talent de Philibert ni même de sa royale élève. Il est intitulé *Allégorie solaire* et représente un *chapel* (couronne) formé des *quatre temps, liés*. Au milieu est une *mère maçon, court-habillée et chaussée, rayonnant* sur neuf *maçons guerriés (l'épée à la main), trois maçons pieds nus éloignent le brouillard avec leurs outils*. En voici la lecture :

Veuille grimaces que laisse entre sépulcre,
Temps lumière âme change aille chair.
Ribauld renaître au gré de Brouillard
Combatte tel être peine corps baille.

« Elle doit renoncer aux grimaces, l'âme *temps lumière*, entrée dans le sépulcre pour aller changer de chair, au gré du brouillard qui lui donne un corps pour combattre contre la peine. »

On vient de voir, par ce qui précède, que le grimoire se divise en *blanc* et *noir*. Le *grimoire blanc* n'exige pas d'autre connaissance que celle du français et était révélé aux trois premiers grades. Le *grimoire noir*, à *rime brouillée*, est ce *mélange de grec, latin, hébreu et vulgaire*, dont j'ai donné çà et là quelques spécimens. Il exigeait une culture littéraire très forte, de sorte que les grades de *triste Guérin*, *Phénicard*, *fendeur* et *rose croix* ne pouvaient guère être conférés qu'à des hommes de lettres de profession.

On peut d'ailleurs remarquer que la hiérarchie des *Gilpins* correspond exactement à celle des druides. Les *jeunes chantres*, les *oriflans* et les *licranes* vont de pair avec les *bardes*, les *eubages* et les *vates* ou devins, que les Gaulois prononçaient *Fates* ou *Fades*, dont nous avons fait le mot *fée*. Mais la véritable initiation ne commençait qu'aux *Saronides* (vieux chênes) correspondant aux *tristes Guérins*. Les *Semnothées* (*qui voient le signe*) et les *Samothées* (*qui voient le Très-Haut*) ont pour équivalents les *phénicards* et les *fendeurs*.

La clef du *grimoire blanc* a été assez répandue, sans qu'il fût possible d'en faire un grand usage. Déjà les traités maçonniques du siècle dernier se plaignaient que la plupart des maîtres ne comprenaient pas des *symboles* qu'on ne leur ré-

vélait que sous un double voile. Un livre comme celui de *Poliphile* ou de *Gargantua* exige une étude de toute la vie d'un homme d'une instruction de premier ordre. C'était donc bien véritablement le *noble savoir* que celui-là. Aujourd'hui personne n'a plus le temps de le cultiver de la sorte. Le *Grand Orient* a aboli les *grimaces*, tous les autres centres maçonniques en feront autant, et les doctrines druidiques seront écrasées par l'athéisme comme celles du catholicisme.

Le grimoire ne peut donc plus servir désormais qu'aux artistes, pour trouver des compositions ornementales originales, et l'on peut le simplifier de façon à le mettre à la portée de tout le monde. Mais il aide surtout les archéologues et les historiens de l'art à résoudre certaines questions qui ne sauraient l'être autrement.

Beaucoup de livres et de tableaux sont signés en grimoire *blanc* ou *noir*. Tels sont le *Songe de Poliphile*, plusieurs livres de Rabelais, le *Blason des couleurs*, par Ligier Richer, dont les signatures sont du ressort du grimoire *noir*. En peinture, les signatures en grimoire *blanc* sont assez communes.

Paul Cagliari, dit Véronèse, signait par deux *lévriers* (*calieures*), Zacchia Vecchi par une viole avec un Z sur la *queue*. Paul Potter par une *poule* et une *poutre*; Filipipi Boticelli, par une *boticelle* (*petite botte*) de *pépins* liés avec un *fil*.

Le numéro 72 de la galerie du Louvre, représentant une *Femme avec des gants*, est attribué par le livret au Tintoret, tandis qu'il porte sur la coiffure la signature de *Barbarelli* (*Giorgione*), composée de B *or barrés* d'un I *lié*. Ce tableau résout de plus une autre question, celle du mal dont mourut *Barbarelli*. Cette femme est celle qui l'empoisonna dans un baiser, après l'avoir indignement trahi. Le texte dit :

La Carogne je lègue (à l') infâme crible,
 Dame indigne donna le mal
 L'en crève, mi manquasse Parpalion,
 Sépulcre mena Français mal (1)
 S'accompagnasse *Barbarelli*.

(1) *Morbus gallicus* ou la gale.

Un critique anglais, du nom de Conway, a la prétention de nous donner des leçons et de soutenir que le *Marsyas et Apollon*, acquis récemment par le Louvre, n'est pas de Raphaël, parce que le sceptre du dieu se retrouverait dans la *Madone des anges* de Pérugin, que la chevelure rappellerait celle du *Combat de l'Amour avec la Chasteté*, du même, et que le petit doigt serait péruginesque. C'est de la critique misérable, que réfute péremptoirement le grimoire. Ce tableau est une requête, dans laquelle Raphaël demande à *l'arche église des ménestrels* de Murcie d'être reçu *parpolion licrane, accompli maître*. Marsyas *ménestrel* représente cette confrérie, dont *Poliphile* donne les règlements. Sa tête a tous les caractères d'un portrait très ressemblant. Encore plus ressemblant est le *portrait de Raphaël par lui-même en Apollon*. C'est bien lui tel que le décrivent tous les biographes, à l'âge de vingt-quatre ans, car le grade de *parpolion licrane, complet maître*, ou accompli maître, ne s'accordait qu'à vingt-quatre ans. L'insigne de ce grade est la canne dans la paulme gauche (*canne paulme tor*). Raphaël était né en 1483, ce tableau date donc de 1507 et est peint avec tout le soin que les artistes apportaient à un chef-d'œuvre, dans le sens technique du mot. De plus, il est signé *d'un arc, d'une flûte et d'une ceinture bleue* posée sur le carquois, ce qui fait en grimoire : *Raphaël Saint, Ribauld*, l'un des titres du degré de compagnon ou *oriflan*.

Quant au style, il est archaïque, comme celui de tous les tableaux de maîtrise, dans lesquels on voulait plaire à des juges nécessairement choisis dans la génération précédente, d'autant plus qu'il est probable que la requête est adressée à Pérugin en personne, car Marsyas *joue nu* assis sur une *pierre (pierre joue nu)*. C'est une hypothèse que j'é mets sans certitude, ne connaissant pas de portrait de lui.

Les anciens faisaient rarement du pastiche, cela leur arrivait cependant quelquefois, témoin le style des planches françaises de *Poliphile*, qui est celui du quinzième siècle, à l'exception des trois dernières, ce qui me porterait à les attribuer à Catherine de Médicis, moins experte que Philibert en matière d'ar-

chaïsme. Des arguments de cette espèce sont donc sans valeur, et si le grimoire ne donne pas la certitude, ce qui est contre son essence même, c'est le meilleur des limiers pour trouver une piste.

Sur ce, je prends congé du lecteur bénévole qui aura eu le courage de me suivre jusqu'au bout dans un dédale aussi embrouillé. Une des plus charmantes pages de M. Popelin est celle dans laquelle il s'applaudit d'avoir *cultivé son jardin*, en menant à bonne fin une entreprise gigantesque, celle de traduire une encyclopédie telle que *le Songe de Poliphile*; moi, je ne fais que me mettre en route; il est licrane complet maître, tout au plus puis-je prétendre au grade d'Orfelin Ribauld, à un âge où j'aurais le droit de solliciter celui de triste Guérin, s'il existait encore des Ménestrels de Murcie et des Loups bergers normands.

G. D'ORCET.



SOCIÉTÉS SECRÈTES. — HISTOIRE. — CRYPTOGRAPHIE.

LES MÉNESTRELS

DE MORVAN ET DE MURCIE.

LES ORIGINES DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

I

Dans l'étude que j'ai consacrée à l'hiéroglyphie du *Songe de Poliphile*, j'ai dit que ce livre singulier n'était pas autre chose qu'un traité de glyptique et un manuel d'initiation à l'usage des ménestrels de Murcie, il me reste à exposer le rôle qu'ont joué dans l'histoire ces ménestrels et leurs rivaux du Morvan.

Les ménestrels du Morvan existaient encore au commencement de ce siècle sous les noms de *fendeurs* ou *bons cousins*, et étaient identiques, quant à leur origine, aux *carbonari* italiens. Le but de cette association, mère de toutes les maçonneries modernes, était d'aider les voyageurs qui, dans les forêts ou sur les routes, pouvaient courir des dangers. Quiconque était affilié aux *fendeurs* faisait alors certain signe ou prononçait certaines paroles, et s'il se trouvait à portée un *bon cousin*, il accourait immédiatement à son aide. Le cérémonial des *fendeurs* était véritablement gaulois, c'est-à-dire qu'il se composait d'une série de mystifications plus gaies les unes que les autres. Mais cette association n'en avait pas moins son côté sérieux : aussi tous les voyageurs, par état ou par goût, s'y faisaient affilier. Or les anciens ménestrels étaient de leur nature des vagabonds exposés à des dangers

de toute sorte, et l'on conçoit l'utilité qu'ils tiraient de ces affiliations.

Les ménestrels de Murcie ne différaient de ceux du Morvan que par le lieu de leur origine, les premiers venaient du Morvan, et les seconds se rattachaient aux Goths qui avaient dominé le nord de l'Espagne, le midi de la France et une partie de l'Italie. Les uns et les autres se servaient du même idiome, le latin vulgaire ou français; les uns et les autres s'étaient répandus sous divers noms dans tous les pays occidentaux, notamment l'Allemagne et l'Angleterre. Mais les ménestrels de Murcie tenaient pour le pape et ceux de Morvan pour le pouvoir séculier. Les premiers se recrutaient de préférence parmi les artisans, et les seconds dans les hautes classes. Les uns et les autres existaient de temps immémorial, mais il est difficile de suivre leur piste avant la fin du quinzième siècle. Au commencement du siècle suivant, les ménestrels de Morvan prirent parti pour le connétable de Bourbon, seigneur du Morvan, et comme eux-mêmes représentaient le parti aristocratique, ils restèrent fidèles à sa cause, ce qui rejeta François I^{er} dans le parti des ménestrels de Murcie. Tels furent les motifs infiniment plus politiques qu'artistiques qui l'engagèrent à faire publier à leur intention la traduction française du *Songe de Poliphile*.

Ce livre n'avait eu que peu de succès en Italie, parce que les gravures en étaient médiocres et que le texte n'apprenait rien aux artistes italiens. On n'a qu'à examiner certains tableaux de Mantegna et les magnifiques fresques italiennes du Louvre, qui sont antérieures à la publication de *Poliphile*, pour se convaincre que Léonardo Crasso n'avait fait que résumer une légende qui courait les ateliers et recueillir des types d'architecture et d'ornement en usage depuis une vingtaine d'années. Mais il n'en était pas de même en France, l'art gothique s'y était tout naturellement transformé en ce merveilleux style dont le type est le château de Gaillon et n'existe pas en Italie; nous le nommons le style François I^{er}, les Anglais le style Tudor. Il est beaucoup plus élégant et beaucoup plus logique que le style italien ou néo-romain, mais le savant

Serlio et Philibert de Lorme, qui avait habité l'Italie, n'eurent pas de peine à persuader à François I^{er} que ce qui se faisait hors de chez lui valait mieux que ce qui se faisait chez lui, de sorte qu'il résolut de faire d'une pierre deux coups, substituer le style italien au style français et raviver le zèle de ses partisans, les ménestrels de Murcie.

J'ai dit que les ménestrels du Morvan étaient originaires du Forez, ils s'y étaient perpétués depuis les druides, et cette désignation, ainsi que celle de Murcie, remonte également à l'époque druidique.

Murcie ou Merci était la déesse de l'Ouest et de la mort ; Morgan ou Morvan, celle de l'Est et de la bonne fortune. Toutes deux figuraient sur le temple gallo-romain de Montmorillon en Poitou, décrit par Montfaucon ; la première sous la forme d'une femme nue et décharnée tenant deux serpents qui lui mordent les seins ; la seconde représentée par une dame richement vêtue avec des gants.

Murcie était la même que Marica ou Marca, la déesse la plus populaire du monde antique. Les Gaulois la nommaient tantôt Marca, tantôt Rosmarta, et elle était le plus souvent représentée par un marteau. Bien que la plupart des églises chrétiennes soient consacrées au dieu de la résurrection et aient, en conséquence, leur façade à l'ouest, on en trouve un bon nombre orientées à l'opposite, à commencer par Saint-Jean de Latran et Saint-Pierre de Rome. Il faut croire que Marica, qui était la divinité la plus vénérée de la plèbe romaine, avait conservé son influence sur la Rome chrétienne, car les ménestrels de Murcie semblent avoir été de tout temps sous la protection papale.

Parmi les églises françaises dont la façade est à l'est, on peut noter la collégiale de Saint-Martin, à Marseille, qui doit indiquer l'emplacement du temple de ses anciennes divinités noires : Marcus et Marca. Or on sait que les madones des cryptes romanes sont également de couleur noire.

La même anomalie d'orientation se remarque dans les deux églises de la vallée de Domremy, dont l'une est consacrée à saint Michel, vainqueur du dragon, et ce dragon lui-même est

l'une des anciennes formes de la déesse Marica qui est représentée dans tous les traités de maçonnerie ancienne et moderne par la bisse se mordant la queue, avec cette devise : *Ecce fons et meta* (voilà la source et le but); il est donc probable qu'il se trouvait dans le voisinage du pays de Jeanne d'Arc un centre important de ménestrels de Murcie, dont le rite a toujours été le plus populaire, et que leur aide ne contribua pas peu aux succès de l'héroïque Lorraine. Mais cette intervention des classes populaires dans les affaires du pays ne fut guère plus du goût de Charles VII que des Anglais, et l'on sait de quelle façon il abandonna Jeanne à ses bourreaux. Louis XI, roi populaire et ennemi de l'aristocratie, professait au contraire un culte tout particulier pour la madone et la mémoire de Jeanne.

Murcie est le plus souvent représentée par une madone assise et occupe le portail ouest de beaucoup de nos églises. Morgan ou Morvan occupe le portail nord et est toujours debout. Les Grecs lui donnaient pour emblème un bonnet (*kynea*) qui était celui de la Bonne Fortune et de la Liberté; cet emblème, ayant cessé d'être compris, fut remplacé dès le quatrième siècle, par des *gants*, emblème moderne du *gain* ou de la bonne fortune. Ce mot vient de *vagina* (gaine), d'où la double prononciation de Morgan et Morvan. Mais le plus souvent son nom est écrit d'une façon plus ou moins excentrique et grotesque, par un assemblage de marée et de vénerie (*marée, vene*), ou par la monstrueuse réunion d'une mère, d'un veau et d'un âne (*mère, veau, âne*). Diane de Poitiers, dans le groupe de Jean Goujon, a exprimé cette idée avec une élégance incomparable en superposant la déesse de la chasse (*vene*), à trois rangées de homards, crabes et cétacés représentant la mer.

Morgan ou Gandolaine, Gandland (terre de la félicité), figure dans les romans de chevalerie comme sœur de Merlin ou Morland (terre de la mort), lequel est aussi nommé Graslon ou Guerland, qui a la même signification.

La bonne fortune a toujours eu la réputation d'être une courtisane et de distribuer ses faveurs sans beaucoup de con-

sidération, aussi l'emblème qu'Alciat lui consacre est-il intitulé : *Tumulus meretricis*. Il était tout naturel que les gens heureux se missent sous son patronage, et qu'elle servît de signe de ralliement aux corporations seigneuriales. D'après les recueils maçonniques que j'ai sous la main, les ménestrels du Morvan, ou frères du chêne, auraient passé en Italie avec Charles VIII et s'y seraient perpétués sous le nom de carbonari. Mais, de son propre aveu, les traditions de la maçonnerie sont très confuses, faute d'être fixées par l'écriture vulgaire. Conformément aux préceptes des druides, leurs héritiers n'ont rien écrit qu'en hiéroglyphes ou en grimoire. Les seuls titres certains que puissent contenir leurs archives sont les diplômes de leurs adeptes, rédigés dans la langue du pays. Tout le reste est confié à la mémoire et ne peut manquer de tourner rapidement à la légende. Il est indubitable, toutefois, que les frères du chêne ou fendeurs existaient encore en France au siècle dernier, et que c'était un grade aristocratique et littéraire qui ne se conférait qu'aux maîtres. Si les carbonari qui sont revenus d'Italie en France au commencement de ce siècle sont bien les successeurs des ménestrels du Morvan de jadis, ce sont eux qui, selon toute probabilité, ont fait périr le duc de Berry et, avec lui, cette dynastie des Bourbons, protectrice de leur berceau, pour laquelle leurs aïeux avaient si vigoureusement combattu.

Mais, à coup sûr, les destinées des ménestrels de Murcie ne sont pas moins étranges. Au premier abord, leur nom indique que leur berceau a été l'Espagne; d'où vient, cependant, que leur devise était manifestement normande, et qu'elle était la même pour l'Espagne et pour la Sicile! C'est un de ces problèmes historiques dont la solution est fournie par Rabelais. Un des plus curieux passages de son épopée aussi gigantesque que grotesque est celui dans lequel Panurge se présente devant Pantagruel et lui demande l'aumône en treize langues différentes :

Germain, arabe, toscan, anglais, basque, lanternois, flamand, espagnol, goth, l'hébreu, grec, gitano, latin.

Ces treize mots sont le patelinage, ou signe de reconnais-

sance des ménestrels de Murcie en pèlerinage et, contre l'ordinaire, la traduction en est des plus certaines :

Grément art bâtisse, canon gaulois,
Base colonne triomphale, mendie pain, l'est Goth
Li beau regard, gîte ne lattend.

Le *grément* ou *agrément* dans l'art de la bâtisse était ce que nous nommons aujourd'hui le sculpteur ornemaniste. Le canon gaulois était celui de l'art gothique, et il résulte de ce patelinage qu'il était originaire de la Gothiane, ou notre province de Guienne, ce qui est complètement conforme à l'histoire, car le monument le plus ancien que je connaisse du style gothique proprement dit est la cathédrale de Clermont en Auvergne. *Li beau regard* était donc une devise *gothique*, et alors on comprend qu'elle ait pu être commune aux Normands et aux Goths, car les Goths, avant de coloniser le midi de la France et le nord de l'Espagne, avaient passé par la Scandinavie, dont une des provinces porte encore leur nom ; on doit en conclure que *li beau regard* était bien avant leur séparation la devise de tous les rameaux de la race gothique, et alors il faut en chercher le sens primitif dans leur langue. *Lieb regger* devait se traduire : *Aime le plus hardi*. Ce serait une épave de l'ancien grimoire scandinave, et les ménestrels de Murcie se qualifiaient de Goths ou *hidalgos*, comme le font aujourd'hui tous les bons Espagnols.

De plus, ce curieux passage nous apprend que Panurge ou Griffon, qui était l'imprimeur lyonnais Griffé, ami de Rabelais et fondateur de la Société angélique à laquelle étaient affiliés les plus libres penseurs de l'époque, était, ainsi que Rabelais, un ménestrel de Murcie, du parti démocratique, opposé à la réforme, ce qui expliquerait pourquoi Rome leur a tant pardonné de témérités.

Les ménestrels de Morvan devaient aussi avoir leur devise ; mais jusqu'ici je ne l'ai pas rencontrée. Il est probable que Murcie et Morvan étaient les véritables noms des Guelfes et des Gibelins. En tout cas, il est certain que, dès la fin du quinzième siècle, l'emblème de Morvan avait été adopté en

Allemagne par les adversaires de la suprématie romaine. Luther se l'appropriâ dans son fameux pamphlet de *l'Ane pape* (1523). De là, il est nécessairement passé aux chevaliers noachides prussiens, qui forment un ordre à part dans la franc-maçonnerie; de sorte que, dans la dernière guerre, le Grand Orient français, qui au dernier siècle avait encore la devise des ménestrels de Murcie, héritiers des Goths, a été battu par des ménestrels de Morvan, originaires du Bourbonnais.

Il résulte des *Songes drolatiques* que François I^{er} était *fin dracon* ou *fendeur coin*, qui était le sixième grade des ménestrels de Murcie (dans le rite écossais, il porte le nom de *royale hache*), et il est probable qu'il faisait partie des prérogatives de la couronne, comme étant le plus élevé de la hiérarchie druidique, celui de rose-croix n'ayant été ajouté qu'à l'époque et à l'occasion des croisades. Personnellement, François I^{er} devait pencher du côté de Morvan, car il n'avait aucun goût pour la démocratie ni pour le pouvoir absolu; mais il est rare qu'un souverain fasse ce qu'il désire. La proscription du connétable et de ses partisans fut immédiatement suivie de la mort de son fils aîné, qui dut singulièrement le refroidir pour Morvan. Son troisième fils ne se maria jamais, parce que, selon toute probabilité, il était impropre au mariage. Son second fils, qui fut Henri II, n'était marié que de nom. La race d'Angoulême menaçait de s'éteindre.

François I^{er} avait fait faire à Henri un mariage assez peu glorieux, d'après les idées du temps. Catherine de Médicis, sa bru, bien que nièce de Léon X et alliée à la maison d'Auvergne, n'en descendait pas moins en ligne directe de simples apothicaires, qui avaient tenu boutique à Florence et avaient gardé pour blason l'enseigne même de cette boutique, avec les biscuits dépuratifs qui avaient fait leur fortune médicale. Jamais ces malencontreux tourteaux ne furent pardonnés à la nièce papale, pas même par ses enfants, qui la méprisaient comme une vile plébéienne.

Elle avait treize ans lorsqu'elle fut unie à un prince qui n'en avait que quinze et resta onze années entières sans vouloir

s'apercevoir qu'il était marié. La jeune Catherine était cependant d'une rare beauté, et, quoique plébéienne, elle possédait les mains les plus fines et les plus aristocratiques de son temps; pour ce qui était de l'esprit et de la malice, elle en avait à revendre, aussi fit-elle aisément la conquête de son beau-père, lequel, malheureusement pour lui, n'avait jamais détesté les bourgeois. Tant que vécut son fils aîné, il ne s'inquiéta pas du cadet, le laissant se livrer en paix à son goût effréné pour la chasse et pour les chasseurs; mais, lorsque cet Hippolyte farouche se trouva être son héritier présomptif, il lui sembla qu'il était temps de lui apprendre qu'à côté du genre masculin il en existe un autre, auquel nous devons Ève, notre mère, et il pria Diane de Poitiers, avec laquelle il était en coquetterie réglée, de se charger de *parpolir* le jeune Henri.

C'était jeter un agneau dans la gueule d'une louve, car la fière Diane ne lui avait pas pardonné la grâce dérisoire accordée à son père, et d'ailleurs elle était l'héritière de ses secrets et de ceux du connétable de Bourbon. On a prétendu qu'elle s'était livrée à François I^{er} pour racheter la vie du sire de Saint-Vallier, mais cette hypothèse est de toute improbabilité. Le confident du connétable avait été arrêté chez son gendre, Louis de Brezé, petit-fils d'Agnès Sorel et sénéchal de Normandie, c'est-à-dire chez un prince de sang royal, l'un des plus riches et des plus puissants du royaume. Diane était elle-même princesse souveraine de Valentinois, et, par conséquent, ce n'était pas une femme à laquelle on pût proposer un semblable marché. Son père avait été arrêté par deux gentils-hommes de son mari et livré au roi sur son ordre, mais sous la condition qu'il lui serait fait grâce de la vie. S'il avait voulu le faire passer en Angleterre, rien ne lui aurait été plus facile, et c'était à son mari que Diane aurait dû demander la vie de son père, non au roi, mais rien n'est moins connu que l'histoire des dix-huit années qu'elle passa avec un homme connu pour son mauvais caractère et sa dureté. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne vint à la cour qu'après son veuvage et qu'elle y occupait le rang d'une princesse souveraine au titre étran-

ger, comme il y en avait un assez grand nombre à cette époque. Elle passait pour une des plus brillantes causeuses de son temps, et François I^{er} était un non moins charmant esprit ; mais il était arrivé à un âge où un libertin fieffé, comme il le fut depuis la mort de sa première femme, préfère le fruit vert au fruit mûr. Aussi, Catherine de Médicis lui plaisait certainement beaucoup plus que Diane, et ce fut en 1536 qu'il lui donna son fils pour prendre sa belle-fille. En interprétant la devise de la Salamandre, Claude Mignaut, le savant commentateur des emblèmes d'Alciat, ne laisse que peu de doute à cet égard, et la mascarade que les écoliers de Paris firent à cette occasion n'en laisse aucun. Si Diane avait été la maîtresse du père, elle ne l'aurait certainement pas lâché pour une espèce de sauvage, dont la virilité passait pour problématique, et qui lui a dû, comme roi, toute celle dont il a fait preuve.

Mais elle en voulait à mort à la famille d'Angoulême, et, avec la bizarrerie qui lui était naturelle, elle ourdit contre elle la plus singulière des conspirations. De 1536 à 1544, c'est-à-dire pendant huit ans, elle réussit à tenir le Dauphin éloigné de la Dauphine. A cette époque, l'aîné des fils de François I^{er} était mort, le troisième et dernier était mourant, et non seulement le second, le seul qui fût marié, n'avait pas de postérité légitime, mais encore il ne voulait pas en avoir.

En 1538, dans la fleur de sa liaison avec Diane, il avait eu une fille qu'on avait attribuée à une Piémontaise, mais qui ne pouvait être que celle de la sénéchale, car elle continua la mission que celle-ci s'était donnée, de faire triompher les Bourbons, et, après avoir été l'amie de Henri IV, elle éleva Louis XIII. Henri II n'était donc pas ce dont sa femme l'accusait publiquement, et cependant aucun des enfants de Catherine de Médicis n'a jamais été considéré par ses contemporains comme le sien. Henri IV, qui épousa Marguerite de Valois, se conduisit vis-à-vis d'elle comme l'on prétendait que Henri II s'était conduit vis-à-vis de Catherine. François II passait, non sans raison, pour être le fils de François I^{er}, les autres pour être ceux du cardinal de Lorraine, ou même de Philibert Delorme. Telle fut la cause du singulier discrédit

des derniers Valois, et Charles IX, qui était fier, ne l'ignorait point ; car ce prince érudit était un lecteur fanatique de Rabelais, et il avait pris pour devise deux colonnes pliées l'une sur l'autre, avec ces mots : *Pietate et justicia*. En grimoire, une colonne se dit aussi une *pile*. La traduction de cette curieuse devise doit être : *latin : par pitié et droit pile pliée, c'est-à-dire : il tient par pitié, droit pas l'appelle*. Comme cet aveu navrant explique bien la Saint-Barthélemy ! Paris a assisté tout dernièrement aux rages puériles du fils d'une actrice célèbre, quelles devaient être celles de Charles IX lorsqu'il déchiffrait les emblèmes d'Alciat, qui racontait tout crûment les intrigues de sa mère, et avec quel plaisir il dut abattre de sa propre main ce Jean Goujon, le confident de Diane de Poitiers, qui avait dû tant de fois lui prêter son assistance pour publier les caricatures envenimées des *Songes drolatiques*.

III

Mais revenons aux onze années de stérilité de Catherine de Médicis. D'abord elle parut prendre assez gaiement son parti de l'abandon dans lequel la laissait son jeune époux. A treize ans, elle avait rapporté d'Italie toute la démoralisation de Lucrèce Borgia, et, dans son château d'Auteuil, qui venait de la maison d'Auvergne, elle commença par recruter ce célèbre escadron de filles d'honneur, qui depuis devint un de ses grands instruments de gouvernement. Là, elle recevait la visite de sa belle-mère Léonore, plus hypocrite et aussi vicieuse qu'elle, qui se consolait des froideurs de son royal époux en servant d'espion à son frère Charles-Quint. C'est elle que Rabelais a eue en vue dans la Dame aux chiens et aux *patenostres en cestrin*. François I^{er} avait été un mari exemplaire tant qu'avait vécu sa première femme, Claude de France, qui était boiteuse et peu belle ; mais il était revenu de sa captivité au moins aussi démoralisée que sa bru et sa seconde femme. A ces nobles visiteurs se joignirent plus tard Saulx, qui disputait la reine Léonore au connétable de Montmorency, et le futur car-

dinal de Lorraine, évêque de Sens à l'âge de seize ans. Enfin, à cette pléiade aristocratique était venu s'ajouter Philibert de Lorme que Rabelais qualifie d'*architriclin* du roi très mégiste. Ces trois derniers personnages devaient former plus tard ce que nous nommerions le *cabinet de Catherine*, devenue régente.

On commença d'abord par mener joyeuse vie, mais lorsque Catherine eut atteint sa vingt-quatrième année sans que le mariage eût été pour elle autre chose qu'une cérémonie, elle se trouva peu flattée d'avoir à coiffer sa patronne. En effet, c'était l'âge où, dans la corporation dont elle faisait partie, c'est-à-dire celle des *gantiers*, une femme ne pouvait obtenir le grade de *licrane* ou *licorne*, sans avoir *parachevé* ou *parpoli* le chef-d'œuvre de la femme, qui est l'enfant. Pour le beau sexe l'insigne de ce grade est curieuse à noter. C'était la *cornette* ou *corne* de *lin*, que portent encore les paysannes dans tous les pays qui ont été anciennement soumis à la domination druidique, c'est-à-dire toute la Gaule, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne et de l'Espagne. En Italie, cette coiffure s'arrête aux Alpes et disparaît avec la langue française. Jadis, elle était uniquement réservée aux matrones, et les filles et les femmes *brehaignes* la portaient d'une autre étoffe.

La question était grave et menaçante pour la Dauphine, car une femme ayant dépassé l'âge de vingt-cinq ans sans donner d'enfants à son mari risquait de voir son mariage cassé, pour cause de stérilité, et c'était probablement le but que devait poursuivre Diane. François I^{er} n'était pas moins perplexe, puisqu'il était menacé de voir s'éteindre la dynastie d'Angoulême dans la personne de son fils. Pendant longtemps ses sommations et ses menaces restèrent sans effet. Diane avait ensorcelé le jeune prince ; mais, s'il faut en croire Alciat, Philibert Delorme finit par l'attirer dans une partie de chasse où on l'enivra, et ce fut ainsi qu'il se trouva l'éditeur responsable de François II. Seulement, une fois ce devoir rempli, il revint à Diane, à laquelle il resta fidèle jusqu'à sa mort, sans plus s'inquiéter des autres enfants que lui donna successivement

Catherine, et qui passaient pour être ceux du cardinal de Lorraine. Aussi celui-ci avait-il pris pour devise une *pyramide servant d'appui à un lierre noué à son sommet*. Le lierre noué est la Lorraine. La lecture blasonnée de cet emblème par trop transparent est : *appui pyramide chef lierre noué*, c'est-à-dire *appui prit Médicis Lorraine*. Cette liaison était pour ainsi dire publique, et Diane se donna le malin plaisir de rendre le cardinal infidèle.

Quant à Catherine, lorsque sa grossesse fut déclarée, elle prit pour devise un *iris* ou arc-en-ciel avec ces mots grecs : *φῶς φέρτ τὴν γάληνν*, *le feu apporte l'accalmie*, en ajoutant le mot *iris* et le mot grec, on a le véritable sens de la légende : *L'heureuse greffe apporte l'accalmie*. Dans le langage des *préoliers*, une *greffe* était un fils.

Ce fut pendant sa grossesse, pour se préparer à recevoir le grade de licorne d'après le rite des ménestrels de Murcie, qu'elle traduisit elle-même le *Songe de Poliphile* et qu'elle en redessina les planches, qui furent gravées et probablement plus que retouchées par Philibert Delorme. François I^{er} composa de sa propre main les attributs, que je n'ai pas eu encore le loisir d'étudier, mais qui doivent contenir nombre d'allusions politiques. Ces attributs sont ceux auxquels Rabelais fait allusion. Bartolomeo Serlio fut chargé de revoir soigneusement le texte de la traduction et les compositions des deux augustes collaborateurs, afin de corriger le *patelinage royal* et les *bourdes*, qui n'étaient pas admises dans le *langage des gantiers*. Rabelais eut pour mission de transcrire en *coulée*, ou en caractères latins, tout ce que l'original contenait de mots *hébreux* et *arabes*, afin que les *Erasmes fols* pussent les lire; Lenoncourt fut chargé d'une besogne identique pour tout le *grec*; quant à la reine Léonore, elle se chargea de faire les frais de l'édition, qui ne durent pas être minces.

Tous ces renseignements, avec beaucoup d'autres que je dois omettre, figurent dans le recueil des *Songes drolatiques*, dont le titre même est une parodie de celui de *Poliphile*. Cette étrange publication se fit, en 1565, à l'occasion de l'entrée de Charles IX, alors âgé de quatorze ans, dans la corporation

royale des *gantiers*, qui avait pour emblème un *arrache moufle* ou un moufle déchiré. C'était la transcription en grimoire d'*Erasmes fols* ou fous d'Erasme. *Un apprenti*, un *drôle*, un *page*, un *varlet* ou un *polifil*, c'était tout un, et *Songes drolatique* est la rigoureuse transcription en français vulgaire du *Songe de Poliphile*. Seulement, le style adopté pour la réception de Charles IX est l'ancien style, c'est-à-dire le grotesque.

Si telle est la forme adoptée, rien n'est plus tragique que le fond ; car, en dehors d'un certain nombre de pièces qui, paraît-il, auraient été la dernière œuvre de Rabelais, et contenaient un rituel à l'usage des Erasmes fols, le reste est un recueil de planches d'époques très diverses, établissant la complicité de Diane de Poitiers et du cardinal de Châtillon dans la conspiration d'Amboise, et condamnant Diane à aller voir ce qui était peint dans la chambre des maçons de la tour de Nesle.

Cette pièce, qui est en tête du livre, est de Philibert Delorme, alors chef de la corporation en sa qualité de *maître maçon du roi*, ce qui se traduisit plus tard par surintendant des bâtiments. Les maçons de Philibert n'avaient rien à voir avec les francs-maçons d'aujourd'hui, et leur organisation n'était ni plus ni moins mystérieuse que celle des autres corporations, mais ils étaient déjà la plus nombreuse des corporations parisiennes et, par conséquent, une des plus influentes en temps de troubles.

Les *Songes drolatiques* furent publiés après la chute de cheval dont mourut Diane de Poitiers ; comme, plus tard, après le meurtre du maréchal d'Ancre, parut la *Mythologie de Coïon*. C'était un jugement motivé, avec preuves à l'appui, donnant l'explication d'une exécution secrète.

L'adoption du rituel des ménestrels de Murcie, ayant joué un grand rôle dans l'histoire des corporations parisiennes, se trouve relatée en tête de ce singulier ouvrage, qui commence par la fin, à la mode des livres hébraïques. Après un frontispice dépassant toutes les limites du fantastique le plus horrible, vient la caricature du cardinal de Châtillon, signalant ses intrigues avec *Poitiers*, représentée par un *pot*.

Cette charge est suivie de François I^{er} en *Gargantua*, c'est-à-dire en *guerrier gantier*, coiffé d'un *coin fendu* par une *scie*, comme emblème de son grade de *fendeur coin*. Il est enfermé dans une *castille* représentant le blason de sa femme Léonore, et, derrière lui, se dissimule, tout petit, Delorme en *bête armée*.

Léonore se cache sous la cagoule d'un moine pansu.

Catherine se présente sous le masque d'un singe eunuque, coiffé d'une tiare et faisant une affreuse grimace. C'est le peu gracieux emblème de son drôle de ménage. Il est certainement de sa composition, et l'exécution en est si grossière qu'elle n'a pas dû être retouchée.

Elle est suivie de Serlio en page-queux portant une lèche-frite.

Puis c'est le tour de Rabelais, en *mère abbesse* dans un *marais*. Son nom est écrit par un unique *soulier bâti*, emblème des *Ribles* ou *Robelins*.

Le dernier, qualifié de *grimoire lumière*, est Lenoncourt, en évêque guerrier, ayant pour cuirasse un colimaçon.

Il est probable que toutes ces charges, très ressemblantes à l'exception des deux reines, qui sont masquées, sont de la main même de ceux qu'elles représentent ; car aucune, en tant qu'exécution, ne dépasse le savoir d'un amateur de beaucoup d'esprit. Toutes sont d'un style différent, qui dénote plusieurs mains, et si, malgré ces présomptions, elles sont d'une seule, cette main ne peut être que celle de Philibert.

Tels sont les renseignements que fournissent des documents dont l'interprétation pourra toujours être contestée, puisque tel était leur but ; mais, tout en ne leur accordant que l'autorité qu'ils méritent, il est utile de les consulter, parce qu'ils appellent l'attention sur une foule de faits consignés en langage parfaitement clair dans les ouvrages contemporains. Seulement ces faits sont présentés de façon à ne frapper que les yeux de l'initié. Ainsi tout ce que je viens de raconter du grand drame de la naissance de François II peut être considéré comme hors de cause. Quant au *Songe de Poliphile*, si Rabelais en parle deux fois, s'il l'a évidemment paro-

dié dans son quatrième livre, c'est que cette publication avait à ses yeux un caractère politique; s'il a eu tant d'éditions, c'est que, de même que lui, un assez grand nombre d'initiés en possédaient la clef, et que ce texte, qui semble si justement fastidieux aux profanes, devient très intéressant et parfois très facétieux lorsqu'on lui demande l'explication des gravures qui, sans lui, seraient presque toujours inintelligibles. Or il est à remarquer que, la plupart du temps, l'explication de ces compositions si majestueuses est une mystification bouffonne, tandis que les bouffonneries abracadabrantes des *Songes drolatiques* cachent une série d'épouvantables tragédies, prologue de la Saint-Barthélemy.

Il était impossible que la publication française de *Poliphile* n'en suscitât pas une foule d'autres du même genre; aussi, dans son *Histoire de la caricature*, Champfleury en a-t-il recueilli de nombreux spécimens, mais je m'étonne que, parmi les Italiens contemporains des éditeurs français de *Poliphile*, M. Popelin ait oublié Alciat.

IV

On sait qu'André Alciat fut une des plus éblouissantes lumières du droit romain, et l'on s'étonnerait qu'il eût été une des lumières non moins éblouissantes du *grimoire*, si la Basoche n'avait été l'un des refuges de prédilection du *noble savoir*. Le pays des Chicquanons a fourni à Rabelais le sujet d'un de ses contes les plus amusants et des plus bourrés de lanternois, celui qui raconte les faits et gestes du sire de Basché et la farce féroce de François Villon. Dans le dialogue des Chicquanons, échangeant des gourmandes avec le joyeux curé Oudart, sommelier de son seigneur après vêpres, il a trouvé le moyen d'insérer des détails très salés sur la cour de François I^{er}, dont je ne puis extraire que la citation suivante :

Mordere grippi piot avirof relucha
 Imbure lucecoque lurintimpanemens.
 Mon, mon, mon, vrelon, von, von.
 Trepigne mampeuil lori frizonouf ressuré.

Le *lanternois* est une des variétés du *grimoire blanc*, c'est-à-dire des plus faciles, et il n'admet pas d'assonances finales en L, parce qu'elles le rendraient trop aisé à deviner. Aussi ne lui confiait-on pas généralement de gros secrets, et ce que je vais en traduire a été publié après la mort de François I^{er}, ce qui laissait à l'auteur un peu plus de latitude. Voici cette traduction :

Aime roi dure guerre pipes, piots à boire faire,
Laisse chambre lit couche, que Lorraine
Etampes n'amenasse, montre averlan,
Epreuve n'être peigne aime employe,
La refrise donne fer s'essayer.

Ainsi, la duchesse d'Etampes donnait à Charles de Lorraine, évêque de Sens à l'âge de seize ans et le plus joli des pages de son temps, des leçons de coiffure, pour passer ses épreuves d'*averlan*, c'est-à-dire de page. Toutes les dames de haut parage se le disputaient, aussi bien la favorite que la reine, sa protectrice, et la Dauphine, qu'il protégeait. Diane le lui arracha de force le jour où elle fut toute-puissante, et il est probable qu'il faut voir son portrait dans le superbe Triton qui emporte Galatée, sur le bas-relief du château d'Anet. Son oncle était l'ami et le protecteur de Rabelais; aussi ne l'a-t-il pas trop écorché dans cette spirituelle boutade; mais nous allons voir qu'Alciat fut moins poli.

Le savant juriconsulte milanais avait été appelé en France par François I^{er}, et nommé professeur de droit à Bourges, en 1527; mais le duc de Milan le rappela en Italie, où il mourut en 1550, à l'âge de cinquante-six ans, peu de temps après la publication de ses *Emblèmes*, traité de grimoire aussi souvent réédité que *Poliphile*.

En effet, la lecture en est beaucoup moins fatigante, parce que l'auteur n'a pas bâti sur ses tableaux une intrigue romanesque invraisemblable. Chacun d'eux se rapporte à un adage latin ou grec, sans connexion apparente avec ceux qui précèdent et qui suivent, mais l'ensemble forme une longue légende en grimoire noir, racontant, avec la sécheresse d'un procès-

verbal judiciaire, tous les incidents secrets de la guerre des Andouilles, et cette espèce de réquisitoire finit par un coup de massue appliqué à Charles de Lorraine, avec une brutalité sans exemple ; car cette épigramme à la Martial est écrite avec des noms d'arbres, c'est-à-dire avec le genre de grimoire le plus répandu et le plus facile à lire. C'est une paraphrase de la devise de Catherine de Médicis, dont je ne puis citer que le dernier vers :

Limon, buis, amande, murée, laurée, peuplié.

Ce qui donne :

Allemand bœuf immonde, aime royale Europe plaît.

Un des triomphes de *Poliphile*, celui des Centaures, représente en effet Europe sur son taureau. Sans pousser plus avant mes investigations dans ce sens, j'ajouterai que les *Emblèmes* d'Alciat sont un rituel de grimoire à l'usage des *Ménestrels de Morvan*, qui a dû lui être commandé par Diane de Poitiers pour faire contrepoids à celui de sa rivale, et que si les gravures en sont moins soignées, il ne lui cède en rien sous le rapport de l'érudition. De plus, il a été enrichi par un autre jurisconsulte, Claude Minos ou Mignaut, de notes et de dissertations sur les emblèmes, qui le rendaient doublement précieux aux amateurs de grimoire. Mais ce livre n'en était pas moins une mauvaise action, car Alciat avait été comblé de bienfaits par François I^{er}. Malheureusement pour lui, il était aussi cupide que gourmand, et il est probable que sa vie fut abrégée par le poison. Du reste, il paraissait s'y attendre ; son blason patrimonial était un *élan*, ou grand cerf d'Allemagne, qui se dit en grec *alcé*, d'où *Alciat*, et ces armes parlantes étaient accompagnées d'une curieuse devise grecque, μήδεν ἀναβαλλόμενος (grec : *mie est lent*). Il est probable que les Alciat se vantaient de ne pas être lents à la guerre. André lui substitua une autre devise grecque, qu'il mit en tête d'un ouvrage en langue italienne sur les symboles du blason et les armoiries. Ce doit être un livre curieux ; mais il est aujourd'hui fort difficile de se le procurer. Je n'en connais que la susdite devise, sur la foi de Minos.

Elle se composait d'un caducée entre les deux cornes de la déesse Amalthée. En grimoire moderne, le caducée est tout simplement une *canne* avec *deux bisses tortillées*; ce qui se lit : *Combastre tel doit*. Quant aux deux cornes, ce sont deux *couronnes*. Cet emblème était accompagné de la légende grecque suivante : ἄνδρος δικαίου καπρός οὐκ ἀπόλλυται (grec : *homme prudent fruit ne se perd*); d'où les deux vers suivants :

Deux couronnes combattre tel doit
Grimes pour Diane fera tant se perde.

Il aurait pu ajouter : « On ne vit point, quand on a tant d'esprit. » Alciat survécut à François I^{er}, qui était débonnaire. Catherine de Médicis et Charles de Lorraine l'étaient beaucoup moins; ils le prouvèrent bien à la Saint-Barthélemy et ailleurs. Jeanne d'Albret, la mère de Henri IV, qui avait aussi la passion du grimoire, ne mourut pas de sa belle mort.

Les planches d'Alciat sont encadrées de bordures de *singes* et de *lapins*, façon plus que naïve d'écrire en grimoire : *saint Gilpin*. Malgré leur exécution grossière, elles sont très ingénieuses et très élégantes de composition, et nombre d'entre elles rappellent infiniment mieux que celles de *Poliphile* le style de Jean Goujon. Celle qui porte le numéro IV est évidemment une réponse à une composition de *Poliphile*, représentant Ganymède dans les serres de son aigle. En vieux français, *Ganymedes* signifiait : *gain emmi Dieu* (joie en Dieu), ce qu'Alciat traduit en latin : *in Deo lætandum*. La devise du premier grade maçonnique moderne est encore : *Ma force est en Dieu*. En grec, l'étymologie véritable, donnée par Alciat, est : γαννύσθαι μηδέσι (s'éclairer dans ses desseins). Ganymède était le premier degré de la franc-maçonnerie ancienne, comme on peut le voir par la colonne de Cussy; et, ce qu'il y a de curieux, c'est que les traditions maçonniques modernes en ont gardé assez exactement l'interprétation.

L'édition française de *Poliphile* donna le signal de la guerre des Andouilles, épopée terrible que chanta Rabelais, mais dont il ne vit pas la fin. Pour des raisons diverses, Diane de

Poitiers et Catherine de Médicis avaient adopté la couleur noire. Diane caricaturait Catherine sous la forme d'une *mandole* (âme en deuil), ou d'une *chandelle qui brûle* (bru laisse en deuil). Catherine, qui était plus jeune, répondait par une *vieille sandale* (vieillesse en deuil). Les *Songes drolatiques* ont recueilli un certain nombre de ces aménités réciproques.

Rabelais, qui paraît avoir flotté entre les deux partis, finit par se ranger du côté du cardinal Jean de Lorraine, c'est-à-dire des ménestrels de Murcie, mais non sans distribuer de bons coups de griffes aux uns et aux autres.

Catherine ne s'en tenait pas aux caricatures; elle fit disparaître successivement tous ses ennemis, à commencer par son mari. On ne voit pas que Diane ait jamais eu recours à l'assassinat, et c'est à tort qu'on l'a accusée d'avoir persécuté les protestants, puisque les ménestrels de Morvan inclinaient tous plus ou moins vers le protestantisme. Il y eut, sous le règne de Henri II, deux procès célèbres : celui d'Anne Dubourg et celui de Béroalde de Verville; ce dernier, qui fut condamné à mort pour avoir abjuré, était l'ami de Diane et son complice. Il est probable que ce fut elle qui le fit évader, et, si elle ne sauva pas Anne Dubourg, c'est que l'influence des ménestrels de Murcie dut être la plus forte.

Cette lutte entre deux influences rivales peut seule expliquer la singulière attitude de Henri II entre sa femme et sa maîtresse.

Il n'aimait ni n'estimait Catherine et la laissait vivre pour ainsi dire publiquement avec ses deux favoris, Charles de Lorraine et Philibert Delorme, pendant que lui-même forçait la reine de France à cohabiter avec Diane. C'était cette dernière qui avait le pas; c'était à elle que s'adressaient de préférence les ambassadeurs étrangers. Pourquoi n'essaya-t-il pas de faire casser son mariage? Pourquoi subit-il ces enfants que personne ne considérait comme les siens, si bien que le connétable de Montmorency osait lui dire en face, sans crainte de le blesser, que Diane, sa fille naturelle, était la seule qui tint de lui? L'histoire est muette à cet égard; mais il est cer-

tain, par ce qui nous reste du château d'Anet, que Henri II, contrairement à son père, penchait ouvertement en faveur des ménestrels de Morvan. En effet, c'était lui qui avait fait élever ce singulier tombeau qu'on voit encore au Louvre, non pas en l'honneur de Louis de Brezé, dont il ne s'était jamais soucié, mais en l'honneur de cette Morgane ou Morvan, la sœur légendaire de l'enchanteur Merlin, qu'il avait fait représenter sous les traits de la déesse de la *vene* (chasse). On sait que ce merveilleux monument fut construit en 1548, dès que Henri II fut monté sur le trône, et que ce fut pour ainsi dire le premier acte de son règne. Il est probable qu'en ce moment son intention devait être de se débarrasser à tout prix de Catherine, car elle fut pour ainsi dire exilée en Bourgogne, et, sur le splendide bas-relief qui surmonte la porte d'Anet, on peut voir encore Galatée emportée par un triton, entre deux enfants laissant échapper des poissons. J'ai dit que le triton devait représenter le cardinal de Lorraine et peut-être aussi Philibert Delorme, car il ressemble à l'un et à l'autre. Pour ce qui est de Galatée, qu'on retrouve aussi sur une des lucarnes du Louvre, c'est Catherine encore jeune.

La traduction de cette composition est :

Merci, je ne veuille on traite en égalité.

La situation de Catherine en ce moment n'était pas brillante; sa rivale lui avait enlevé ses deux supports, le prince lorrain et l'architecte lyonnais. Ce dernier avait le crève-cœur d'être forcé d'achever les dessins dans lesquels la favorite malmenait impitoyablement la dame de ses pensées. Les lauriers dont Diane a parsemé la façade de son monument de prédilection servaient également à écrire le nom de Lorraine et celui de Lorme. Auquel faut-il les attribuer? Delorme était un bien mince personnage dans les idées du temps pour qu'on lui fit tant d'honneur. Cependant, comme chef de la corporation des maçons, il exerçait une influence politique considérable, et il était abbé de Saint-Eloi, ce qui en faisait un riche seigneur.

Diane rencontra, dans la faction des couches démocratiques

qui étaient dans les mains de l'architecte, une résistance qu'elle ne put vaincre et dut en venir à un accord, qui se manifesta par la réédition de *Poliphile* datée de 1553. Aucun événement historique ne signale cette année-là ; mais, si la réédition de *Poliphile* a bien la valeur que je crois devoir lui attribuer, cette date peut être comptée comme le triomphe de la démocratie française sur l'aristocratie, car depuis cette époque sa marche ascendante ne s'est jamais arrêtée. Il est probable que, pour le moment, le triomphe dut se borner à cette égalité, que lui refusait Diane dans le bas-relief d'Anet ; mais il était évident que les ménestrels de Murcie ne s'en tiendraient pas là.

Le Louvre possède un singulier témoignage de ce pacte d'égalité. C'est un magnifique émail de Limozin, représentant à droite François I^{er} et Léonore d'Autriche, au-dessous d'un calvaire ; à gauche, Henri II et Catherine de Médicis, avec un Christ sortant du tombeau. Le calvaire est l'emblème de *Murcie*, celui qui choit dans la mort (mort che). La résurrection est *Morvan*, celui qui vient de la mort (mort vient). On doit même remarquer que c'est Murcie qui occupe la place d'honneur, c'est-à-dire la droite de la composition.

V

Ainsi, dès ce moment, Murcie prévalait ; mais l'équilibre dut être tout à fait rompu par les victoires que remporta sur les Impériaux Guise le Balafre, frère du cardinal de Lorraine. Dès lors, Catherine se crut en état de supprimer l'époux qui l'était si peu, et l'on sait comment Henri II périt dans une joute, de la main de Montgomery, capitaine dans la garde écossaise. Bien que protestant, il avait pu être gagné par le parti contraire. Une caricature des *Songes drolatiques*, et la plus belle de toutes, qui est de la composition de Diane et probablement de la main de Jean Goujon, accuse positivement la reine d'avoir laissé tomber ses bras, ce qui devait faire

voir à James de Montgomery *pique poussât bavière, qu'entre esborgne le roy* (1).

Diane, privée de son soutien, était encore trop puissante pour être supprimée de vive force. De même que la duchesse d'Etampes et la reine Léonore, elle fut exilée de la cour et se retira dans son senéchalat de Normandie, véritable principauté, où elle avait toutes les facilités possibles d'entretenir des relations avec Elisabeth d'Angleterre. Pendant les six années qu'elle survécut à Henri II, l'histoire officielle perd presque complètement ses traces; mais la haine qu'elle avait vouée à la postérité de Catherine ne sommeillait point, et ce fut elle qui, de concert avec Béroalde de Verville et le cardinal de Châtillon, ourdit la conspiration d'Amboise. Son but était de livrer le Havre à Elisabeth, et de la faire monter sur le trône de France. Mais la bourgeoisie anglaise redoutait, à juste titre, que cette couronne ne reléguât celle de la Grande-Bretagne au second plan; de sorte que les conjurés furent faiblement soutenus et échouèrent. A la suite de ces événements restés si obscurs, Diane fut condamnée par les Erasmes fols à périr par le cheval, et mourut en effet des suites d'une chute de sa monture, qui se renversa sur elle et lui brisa la cuisse.

Après sa mort, Catherine, voyant que ses deux fils aînés, François II et Charles IX, ne laissaient point d'enfants, reprit pour son compte le projet de réunir sur une seule tête les couronnes de France et d'Angleterre, ce qui aurait pu se réaliser dans la postérité de son fils Henri. Ce prince plaisait beaucoup à Elisabeth; mais il était bigot et recula devant un mariage protestant, ce qui sauva peut-être le catholicisme en France. Catherine s'appuyait sur Murcie; mais c'était une femme sans préjugés, qui aurait été aussi facilement au prêche que Henri IV alla depuis à la messe. On a exagéré son rôle dans les événements de son temps. Morvan avait fait la conjuration d'Amboise; Murcie répondit par la Saint-Barthé-

(1) La bavière était la pièce du heaume qui protégeait le bas de la figure, quand la visière était levée. Ce mot s'est conservé en italien comme équivalent de *collet d'habit*.

lemy, et Charles IX ulcéré y alla de tout cœur; mais, s'il avait résisté, il aurait subi le sort de son frère Henri III, qui fut assassiné pour avoir essayé de revenir à Morvan. En effet, déjà Murcie poussait l'esprit démocratique au point de faire un essai de république cléricale. C'était le premier effet de l'éducation donnée par les jésuites, qui avaient pris pour devise : *Ne sire se Christ* (pas d'autre maître que le Christ). Le *De viris illustribus*, un bouquin bien inoffensif en apparence, n'en prêchait pas moins la haine de la royauté et des tyrans. La Ligue, bien que précédant de deux siècles le drame de la Terreur, pouvait en être considérée comme le prologue. La fédération des métiers parisiens n'osait pas faire monter les rois sur l'échafaud, mais elle les condamnait à mort dans ses agapes maçonniques et les faisait poignarder.

Après l'assassinat de Henri III, les succès militaires de Henri IV ne domptèrent nullement sa résistance. Ce fut un moment critique pour le catholicisme, car si Morvan, représenté par Henri IV, avait réussi à le reléguer en France au second plan, c'en était fait de sa suprématie dans le monde. Une fois la France gagnée à la Réforme, l'Espagne et l'Italie n'eussent pas résisté bien longtemps. L'esprit français est éclectique par nature, et a toujours flotté entre la Réforme et les doctrines ultramontaines. Celles de Luther n'étaient pas assez radicales pour le séduire; il n'en était pas de même de la logique impitoyable de Calvin, le véritable ancêtre du jacobinisme. Sans les corporations parisiennes, le calvinisme, déjà adopté par presque toute l'aristocratie provinciale, serait devenu religion d'Etat avec le premier des Bourbons et nous aurait peut-être gratifiés d'un système parlementaire calqué sur celui de l'Angleterre. C'était le rêve de Morvan.

En ce moment, les intérêts du catholicisme se confondaient étroitement avec ceux de la démocratie, et, sous n'importe quel régime, Paris a toujours été le champion de la démocratie. Il soutint contre Henri IV un siège autrement terrible que celui de 1870 et ne broncha point. Ne pouvant dompter une résistance qui se serait prolongée bien au-delà d'un assaut, le Béarnais crut devoir l'acheter d'une messe. Si, à

cette époque, c'eût été une simple question de liberté de conscience, l'abjuration de Henri IV aurait été un fait d'une médiocre importance politique; mais, par cet acte, le chef *historique* des ménestrels de Morvan devenait celui des ménestrels de Murcie. L'aristocratie protestante l'avait élevé sur le pavois, elle avait versé son sang pour lui sur plus de vingt champs de bataille, et son abjuration lui faisait perdre le fruit de toutes ses victoires, pour assurer le triomphe définitif de la démocratie. Ce triomphe, qui se dissimulait sous celui du catholicisme, était complet.

Champfleury rapporte, dans son *Histoire de la caricature*, la série de planches qui fut publiée à l'occasion de l'entrée de Henri IV à Paris en 1594. Elle représente la *naissance*, l'*effet* et le *déclin de la Ligue*.

Voici la traduction de la première :

Accorde Henri, bastir loge royale
En Gaule, Clément; cloche perce paix, tel
N'ait; qu'en chef couronne, estre loge
Doit reconnaître, bulle mit pape, royale
Epreuve loup garou souscrit l'ait.

Ainsi le pape Clément accordait à Henri de bâtir une loge royale en Gaule, afin que Paris (cloche perce) eût la paix et qu'il fût reconnu que c'était en vertu d'une bulle du pape qu'il plaçait la couronne sur sa tête; ce n'était qu'à cette condition que les loups-garous souscrivaient à l'épreuve royale.

Cette épreuve, parodie grotesque du sacre, avait eu lieu pour Charles IX dans la loge des Erasmes fols ou gantiers-parfumeurs, et elle consistait, paraît-il, à passer une culotte ou *braie collante*, emblème de l'admission dans le bercail. Les *Songes drolatiques* représentent Charles IX en train d'exécuter ce bizarre cérémonial, qui a dû fournir le thème du couplet de la chanson du roi Dagobert.

Les deux planches suivantes ne sont que le développement de ce pacte, qui dut mettre le Béarnais dans un cruel embarras, car tout son règne fut employé à contenter Murcie, sans trop mécontenter Morvan. A titre de compensation, très in-

suffisante pour un vainqueur, il octroya à ce dernier les franchises et privilèges connus sous le nom d'*édit de Nantes*. Mais ce ne fut pas sans une violente opposition de la part de Murcie, et déjà, en 1601, le frontispice de la troisième édition de *Poliphile* fait connaître que Murcie demandait qu'il fût interdit à Morvan de faire des *jeunes*, c'est-à-dire des apprentis, ce qui équivalait à sa suppression.

Il rend compte en même temps de l'empoisonnement de Gabrielle d'Estrées, condamnée à mort par les ménestrels de Murcie, pour avoir projeté de faire périr Henri IV, dont le divorce avec Marguerite de Valois était déjà chose décidée. Sa maîtresse s'était flattée jusque-là de faire reconnaître ses fils naturels, qui auraient succédé à leur père. Déçue dans cette espérance, elle avait essayé, de concert avec le maréchal de Biron, de faire disparaître le roi avant qu'il pût donner suite à ses projets, et, s'il faut en croire le frontispice de Béroalde de Verville, ce crime se serait compliqué d'un démembrement de la France, qui aurait été partagée entre les conjurés et le roi d'Espagne. Dans cette occasion, les ménestrels de Murcie auraient opposé une patriotique résistance à Philippe III. Mais il paraît qu'ils se défiaient aussi des bonnes dispositions de Henri IV, car c'est à lui que s'adresse la série d'acrostiches par lesquels Verville avait remplacé ceux de Leonardo Crasso. La sienne est ainsi conçue :

François Colomne, serviteur fidèle de Polia.

Cette devise est écrite en caractères *gris*, ornés de *glyphes*, sans carrés, formant un texte particulier que j'ai très peu étudié, mais dans lequel Murcie paraît se plaindre de la concurrence de Morvan favorisée par Sully, et ces plaintes se résument dans l'acrostiche :

Guerre eut Glype franchises, colonnes
Serviteur fidèle dépouillât.

Telle est la lecture; quant à l'interprétation, elle demanderait une étude que je n'ai pas eu le temps de lui consacrer. Cependant, il semblerait que cette édition avait pour but de

stimuler le zèle de nouvelles recrues, tandis qu'on aurait interdit à ceux du parti opposé d'en faire. Il ne faut pas oublier en effet que, dans toutes les corporations, le nombre des maîtres était strictement limité par celui des apprentis, et que, pour l'augmenter, il fallait une ordonnance royale. On conçoit de quel œil jaloux, après l'édit de Nantes, devaient s'observer les artisans protestants et les catholiques, et quelle devait être la situation de Henri IV et de son ministre, condamnés à faire face à des prétentions aussi inconciliables.

Le *Poliphile* de Verville est le dernier qui ait eu un caractère particulier d'actualité. Dans le courant du dix-septième siècle, ces manuels de grimoire se multiplièrent prodigieusement, mais sous une forme moins riche et moins dispendieuse. Chaque profession avait le sien, composé de quelques planches plus ou moins élégantes, généralement dépourvues de toute légende.

Verville désigne sous les noms de *beaux cœurs* et *curieux* les adeptes du noble savoir. Ce dernier mot se retrouve dans Rabelais avec la même signification. Quant à *beaux cœurs*, on peut le considérer comme l'anagramme de *crible* ou *corbeille*, l'insigne le plus habituel des compagnons gilpins. Cette image du crible vient des mystères de Bacchus; avant d'être admis dans la corporation, on était passé au *crible*. *Crusca* veut dire *crible* en italien; on sait que l'Académie de la *Crusca* est une des plus anciennes d'Italie.

Les compagnons étaient *habillés de court* et de *bleu*. Louis XIV s'était entouré d'un certain nombre de *corps bleus*, c'est-à-dire de fidèles auxquels il avait distribué, comme signe de ralliement, ce qu'on appelait alors un *corps bleu*, qu'aujourd'hui nous nommerions une *jaquette bleue*. De là est venue la franc-maçonnerie *bleue*, par opposition à la franc-maçonnerie *rouge*, composée des maîtres portant la *cotte* ou robe longue, avec une cape ou manteau sur l'épaule pareille à celle des prêtres catholiques. De là le nom d'*escots capables* (cape habillés), qui était donné à ce grade. Les rose-croix avaient droit à la cotte rouge, ou *gueule*, d'où leur nom de *gouliards*. On sait que le blanc était la couleur des apprentis;

de sorte que le pavillon tricolore doit être aussi ancien que la Gaule elle-même. En tout cas, dès l'époque carlovingienne, le blanc et le bleu étaient les couleurs des Beaucéans, étendard attribué aux *pouhiers* ou gens du pays, et le rouge ou *oriflan* était celui de la *baillie*, ou seigneurie.

De là l'attribution du bleu ou noir au tiers état et du rouge à la noblesse, dans les convocations des états généraux. La noblesse ayant succombé dans la lutte, le monde entier porte aujourd'hui les couleurs du tiers état.

VI

Pendant le reste du dix-septième siècle, la hiérarchie sociale, dont on trouve le type dans *Poliphile*, ne fit que croître et se développer, car les corporations parisiennes, qui étaient au nombre de six à la fin du quinzième siècle, s'élevaient à plus de deux cents au moment de leur suppression. C'était une force des plus formidablement organisées pour la résistance, tant au point de vue civil qu'au point de vue militaire. Car ces artisans, garantis contre les effets des concurrences désastreuses de nos jours, gagnaient largement leur vie en produisant des choses chères, mais de première qualité, et ils consacraient de très nombreux loisirs aux exercices du corps, comme à ceux de l'esprit. Aussi cette bourgeoisie, littéralement triée sur le volet, *criblée*, selon sa propre expression, était-elle moralement et physiquement bien supérieure à celle d'aujourd'hui.

En ce temps-là, toute espèce de noblesse de privilège ou de grade se payait à beaux deniers; mais, après des épreuves les plus sévères, toute corporation s'administrait elle-même, à ses frais, et faisait elle-même ses lois et ses règlements, qui étaient admirablement bien faits. Ils étaient ensuite soumis à la sanction royale, qui n'avait plus qu'à retrancher les dispositions préjudiciables aux autres corporations.

Celles-ci possédaient d'ailleurs un droit de fédération, qu'on vient de leur rendre. Deux fois l'an pour le moins, elles se

réunissaient à la tour de Nesle du temps qu'elle existait, puis au palais des Tournelles et au Châtelet. En supposant une moyenne de deux jurés ou gardes par corporation, c'était une assemblée d'environ quatre cents membres, tous les premiers dans leur métier, qui, dans moins de vingt-quatre heures, pouvait mobiliser deux cent mille jeunes gens aussi bien armés et exercés que les mercenaires de cette époque. Aussi battirent-ils aisément les troupes de Charles-Quint, lorsqu'elles s'avancèrent jusqu'à Meaux.

Il n'y avait pas de rapports officiels réglés entre la couronne et les corporations, mais tous les grades supérieurs étaient familiarisés avec le grimoire blanc, dont quelques variétés, telles que le langage des fleurs, étaient à la portée de toute intelligence quelque peu éveillée; de sorte que, dans un bouquet ou une mascarade, le peuple pouvait toujours faire entendre ses doléances, pour ne pas dire ses ordres; de plus, il avait le droit d'aller haranguer le roi en langage poissard, et dans ses vertes fioritures il pouvait intercaler tout ce qui lui passait par la tête; la cour avait des *orateurs ad hoc* auprès des loges importantes pour les surveiller et leur répondre.

Il paraît que Louis XIV, ennuyé de ces harangues, fut sur le point de les supprimer, et, sans doute, il dut songer aussi à se débarrasser des corporations elles-mêmes, mais il fut assez intelligent pour comprendre que, si elles étaient un instrument de résistance, la monarchie française n'avait pas d'autre appui sérieux, et il préféra ne rien changer à l'organisation de Paris, tout en transportant sa capitale à Versailles.

Ce fut pendant son règne que s'organisa définitivement en Angleterre la franc-maçonnerie moderne ou *adonhiramite*. On lui donne généralement ce nom, parce qu'aux légendes anciennes, dont le *Songe de Poliphile* n'est qu'une des nombreuses variantes, elle avait substitué la légende biblique d'Hiram, architecte du roi Salomon, que tout le monde peut lire dans les œuvres de Gérard de Nerval.

Cette légende ne peut pas être ancienne, car les maçons primitifs ignoraient complètement l'hébreu, dont l'étude ne commença à se répandre en Europe qu'à l'époque des discus-

sions de Luther. Les anagrammes de Rabelais, dont l'une traduit exactement le thème de la légende d'Hiram, peuvent laisser supposer que cette légende existait déjà vers le milieu du seizième siècle. Elle paraît s'être généralisée en Angleterre, sous le protectorat de Cromwell, qui s'en servit pour établir un lien commun entre les quatre sectes rivales dans lesquelles il recrutait son armée. Mais les cavaliers s'en servaient aussi bien que les puritains, de sorte qu'on peut dire qu'au quinzième siècle l'empire britannique tout entier était organisé maçonniquement.

Il n'en était pas de même de la France; car, bien que les doctrines philosophiques des gilpins fussent partout les mêmes, on ne les appliquait pas de la même façon. Le nombre des corporations de métiers semble avoir toujours été très restreint en Angleterre, tandis qu'en France elles couvraient le pays tout entier d'un réseau sans solution de continuité. Cette organisation n'avait pas de but politique, c'était celle du travail national, ni plus ni moins. En dehors des franchises ou bourgeoisies, il existait bien quelques sociétés particulières, organisées maçonniquement, comme la *société angélique* dont Rabelais faisait partie. Mais c'étaient des cercles littéraires, sans existence légale, qui n'avaient de communication avec les franchises nationales que parce qu'elles étaient composées de maîtres appartenant à diverses corporations.

En Angleterre, au contraire, les loges maçonniques n'étaient pas composées d'artisans, mais d'individus dont la plupart n'exerçaient aucun métier, et encore moins celui de maçon que tout autre. Or, quand des individus de professions différentes, ou sans profession, se réunissent régulièrement, ils ne peuvent avoir qu'un point de contact, la politique ou la religion. Tel a donc été, dès sa fondation, le but de la maçonnerie anglaise. Que, dans le principe, elle ait été composée sinon de maçons, du moins d'ingénieurs civils et militaires, c'est ce qui ne saurait faire l'ombre d'un doute, mais il y avait si longtemps qu'elle avait perdu ce caractère qu'on n'en trouve pas de trace dans les livres maçonniques.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les maçons n'étaient

pas *francs*, car ils ne possédaient point de *franchises*. Dans le recueil de planches qui fut publié, selon l'usage, à la suite du meurtre du maréchal d'Ancre, la dernière se rapporte à des forts-maçons, ou constructeurs de forteresses; en d'autres termes, à des ingénieurs militaires, lesquels formaient, sous l'ancien régime, une corporation noble.

Cette planche, écrite tout entière en termes de maçonnerie militaire, dit que, d'accord avec le patron royal des forts-maçons, Vitry, camp lumière, a appliqué la peine de mort à Coïon Caquerolle (le maréchal d'Ancre), que punit Perceval, parce qu'il avait la preuve qu'il avait renié ses devoirs de fort-maçon. Dans cette curieuse pièce, Vitry est désigné par un *vitrier*. Perceval, ou plutôt *Paircheval*, représente la corporation des *chevaliers*. Le maréchal faisait partie, à ce qu'il paraît, de celle des ingénieurs militaires ou *forts-maçons*. Les Anglais auraient-ils changé *fort-maçon* en *free mason*? Ce ne serait pas impossible. Tout ce que je puis assurer, c'est que, si j'ai souvent rencontré dans le grimoire des allusions aux *maçons* et aux *forts-maçons*, le plus souvent représentés par des limaçons ou *caquerolles*, ils ne sont jamais qualifiés de *francs*, bien que ceux de France possédassent de véritables franchises.

Guillaume d'Orange, lorsqu'il monta sur le trône d'Angleterre, trouva la franc-maçonnerie désorganisée par les guerres civiles; ce fut lui qui la rétablit telle qu'elle existe aujourd'hui, elle fut son plus ferme soutien, et depuis elle n'a pas cessé d'être celui de la maison de Hanovre. A partir de cette date, son histoire devient certaine. Elle se répandit immédiatement dans toute l'Europe, mais particulièrement en Allemagne.

Il n'en fut pas de même en France; les ménestrels de Merci, qui devinaient en elle une ennemie, l'accueillirent littéralement comme un chien dans un jeu de quilles. Ce ne fut qu'en 1741 que le prétendant Charles-Edouard, à la suite de la bataille de Culloden, conféra, à quelques-uns des Français qui l'avaient suivi, le grade de *grand écossais de la voûte sacrée*, créé, dit-on, par Jacques VI, son aïeul. Il fonda en même

temps, à Arras, une loge, dont le premier président fut le père de Robespierre, qui descendait d'une famille catholique expulsée par la reine Elisabeth.

C'est donc bien à tort qu'on s'imagine que la franc-maçonnerie est, dans son essence, républicaine et anticatholique. On ne doit pas oublier que ce nom de *franc-maçonnerie* n'est qu'un masque, et que son nom véritable est l'*art royal*. De tout point, elle est identique au noble savoir, ou au blason, tel qu'il est expliqué dans *Poliphile*. Ce fut pour soutenir la royauté et le catholicisme qu'elle fut introduite en France par un Stuart, et ses premiers adeptes se recrutèrent principalement dans la noblesse et le clergé. Le comte de Provence et le comte d'Artois en firent partie; les dames s'en mêlèrent, ce fut un engouement général.

Alors le gouvernement crut devoir intervenir pour régulariser un état de choses qui n'était pas sans inconvénients de toute sorte, car les premières loges françaises dépendaient de la mère loge anglaise. En 1772, il fonda le *Grand Orient* de France, qui, tout en admettant la légende d'Hiram, conservait les sept grades et la devise des ménestrels de Murcie.

Louis XIV avait expulsé et persécuté les ménestrels de Morvan, parce que, s'il faut en croire les grimoires de son règne, la veuve de Scarron, dépositaire des secrets de son mari, qui était un des hauts dignitaires de Morvan, lui avait apporté la preuve que les protestants avaient trempé dans les empoisonnements de la famille royale; mais il avait conservé les ménestrels de Murcie, parce que leur organisation cadrait complètement avec le système économique de Colbert, qui était celui de la protection et de la production limitée à la consommation locale.

A l'époque où la maçonnerie adonhiramite se répandit dans toute l'Europe, les choses avaient déjà changé, et le parti des économistes était tout-puissant à la cour. Or ce parti détestait les corporations, dont l'organisation opposait une barrière infranchissable à l'essor de la grande industrie qui commençait à poindre en Angleterre. D'autre part, les désordres de la Ligue et de la Fronde ne les recommandaient pas bien vive-

ment à la bienveillance d'une monarchie tendant à tout absorber et à tout contrôler. Elle attendait beaucoup mieux de la franc-maçonnerie anglaise, qui n'avait pas d'existence ostensible ni de privilèges publics, comme les corporations françaises. C'était un instrument qui s'était toujours montré d'une merveilleuse docilité entre les mains de tous ceux qui s'en étaient servis de l'autre côté de la Manche, et il avait abouti à classer la nation en deux grands partis, les wighs et les torys, qui dominaient tour à tour sans mettre la couronne en péril.

On crut donc avantageux de supprimer les maîtrises et jurandes, pour ne laisser debout que le Grand Orient, qu'on espérait bien remplir exclusivement de ses propres créatures, et tout d'abord la chose réussit au mieux. Comment le Grand Orient trompa-t-il les calculs de l'ancienne monarchie ? Les documents font absolument défaut ; car, de 1772 à 1792, il est fort difficile de trouver des grimoires politiques. Cependant, si l'on considère que le premier *grand maître* de la franc-maçonnerie française fut le duc de Chartres, et qu'en 1793 cette dignité suprême était occupée par le duc d'Orléans, il est aisé de deviner que, dès sa fondation, cette institution fut accaparée par la faction orléaniste, qui voulait renverser la branche aînée des Bourbons, pour lui substituer la branche cadette avec le régime parlementaire anglais. L'ordonnance de 1781, qui interdisait à la bourgeoisie les grades militaires, acheva de la mécontenter. Elle jeta dans les bras de la franc-maçonnerie tous les oisifs riches qui n'étaient pas gentils-hommes. Ils ne tardèrent pas à s'en rendre complètement maîtres, et la suppression des corporations ne laissait debout d'autre association que la leur. Or les anciennes corporations s'étaient toujours équilibrées les unes les autres, par leur nombre, et elles auraient fait contrepoids à la franc-maçonnerie, qui, sous le régime des maîtrises, serait restée insignifiante.

Le clergé était riche, mais on convoitait ses biens ; quant à la noblesse, depuis qu'elle n'était plus qu'une faveur royale, ou un privilège acquis à beaux deniers, non seulement elle

avait perdu toute considération, mais elle était devenue odieuse. La franc-maçonnerie, accaparée par la classe d'argent, se trouva donc délivrée de toute entrave et exécuta le programme de la classe d'argent, c'est-à-dire qu'elle créa en même temps la féodalité financière et industrielle et le prolétariat des villes, deux plaies saignantes que ne pouvait connaître l'ancienne monarchie.

Aujourd'hui, cette importation britannique est tout ce qui reste de la France du dernier siècle. Les Etats-Unis, la Prusse et l'Italie l'ont employée avec succès à élever l'édifice de leur prodigieuse fortune ; mais, en France, elle n'a jamais rien fait que de misérable, parce que depuis longtemps les hautes classes l'ont abandonnée aux nouvelles couches sociales sans vouloir comprendre que, telle qu'elle est, la franc-maçonnerie est un instrument électoral irrésistible, qui remplira nos chambres de ce que Gambetta appelait des *vétérinaires*, tant qu'elle ne sera composée elle-même que de vétérinaires.

Joignez à cela le méchant tour que lui a joué l'innocent Littré en lui faisant abolir sa formule religieuse, alors qu'il mourait lui-même dans le giron de l'Eglise catholique, exécutant à la lettre le précepte des gilpins qui leur ordonnait de faire une mort chrétienne. Il en est résulté une excommunication générale du Grand Orient français par la franc-maçonnerie étrangère, qui la met hors d'état d'exercer une action quelconque sur les franc-maçonneries orientales, pendant que l'Angleterre se sert on ne peut plus habilement de ses loges maçonniques, admirablement organisées à l'étranger, pour préparer ses annexions de longue main et tenir en bride son immense empire des Indes. D'ailleurs, comme l'a dit un écrivain maçonnique : « Le maçon est celui qui concourt à la formation d'une doctrine », ce qui démontre que la franc-maçonnerie française ne saurait longtemps survivre à la perte de toute doctrine.

Fille directe et héritière unique des ménestrels de Murcie, instituée et réinstituée pour soutenir le trône et l'autel, elle a cependant fini par renverser l'un et l'autre, et elle-même doit s'attendre à périr sous les coups d'un ennemi qui est déjà

124 LES MÉNESTRELS DE MORVAN ET DE MURCIE.

entré en lice. Cet ennemi, c'est la fédération moderne des syndicats ouvriers, qui s'apprête à culbuter la féodalité financière et industrielle, exactement de la même façon que la franc-maçonnerie a elle-même anéanti la vieille aristocratie populaire des corps de métiers.

G. D'ORCET.





LES

COLLABORATEURS DE JEANNE DARC

I

Jeanne Darc a mis la dernière main à l'œuvre entreprise par Vercingétorix, celle de notre unité nationale; et le jour où la France plus éclairée sera un peu plus soucieuse de la mémoire de ses bienfaiteurs, elle ne pourra faire autrement que d'associer le souvenir du patricien Arverne à celui de la bergère lorraine.

Malgré cette différence de conditions sociales, tous deux se ressemblaient par leur extrême jeunesse, le charme de leur personne et leurs talents militaires innés. Cependant il faut avouer que ces talents étaient bien moins extraordinaires chez un Belenide qui avait reçu une instruction très solide à l'école même de César. Les artistes qui ont la prétention de le représenter ont donc toute espèce de tort de lui donner de grosses moustaches, avec un casque à ailes et un accoutrement de sauvage. Nous avons les portraits très ressemblants de tous ses collaborateurs, qui figurent sur leurs médailles aussi bien que le sien; aucun ne portait de barbe et tous étaient armés à la grecque.

Quant à Vercingétorix, qui avait la prétention de descendre de Belenus et d'être d'origine phrygienne, comme les Romains, c'était, d'après ses nombreuses médailles, un fort beau jeune homme, aux traits imberbes, absolument grecs et aux cheveux bouclés, qui devait suivre exactement les modes romaines. Il

vivait, en effet, non à une époque barbare, mais dans un temps de ramollissement, comme il s'en produit périodiquement dans l'histoire de notre pays : les Gaules s'étaient prodigieusement enrichies par l'industrie des mines, et la richesse avait amené le relâchement de l'esprit militaire, surtout dans les classes inférieures, de sorte que ce fut celle des Belenides ou chevaliers qui se souleva seule contre la domination romaine.

Il en était de même au commencement du ^{xv}^e siècle ; seulement, c'était la noblesse décimée à Crécy, à Poitiers et à Azincourt, qui avait perdu toute espèce de vigueur comme de prestige, et se montrait prête à se soumettre au prétendant anglais ; réellement aucune question de nationalité ne se trouvait en jeu. Ce prétendant ne se posait pas en conquérant, mais en héritier plus direct que les Valois, de la première branche des Capétiens. C'était une pure question de droit féodal. Quand même les rois d'Angleterre auraient réussi à faire prévaloir leurs prétentions, elles n'eussent pas entraîné la soumission de la France à l'Angleterre ; c'eût été plutôt le contraire.

La France d'alors se divisait en deux camps : celui des partisans et celui des adversaires de la loi salique. Les prétendants anglais menageaient habilement les châteaux et les villes ; aussi avaient-ils pour eux Paris. Dès cette époque, Paris avec ses puissantes corporations marchandes était assez influent pour entraîner le reste du pays, si les prétendants anglais avaient eu plus de considération pour les classes rurales ; mais c'étaient les manants de plat pays qui subissaient les maux de la guerre, faute de refuge fortifié pour se mettre à l'abri des mercenaires de toute provenance que les rois d'Angleterre traînaient à leur suite. D'abord très indifférents à tout ce qui se passait au-dessus de leurs têtes, habitués d'ailleurs à n'être comptés pour rien par les nobles et les citadins, ils finirent cependant par se fatiguer d'être pillés par tout le monde, et comme les plus grands pillards étaient les partisans des prétendants anglais, ils se décidèrent en faveur de leurs adversaires. Or, bien que destitués du privilège de posséder des places fortes, des châteaux et des corporations reconnues par la couronne, ils n'étaient ni sans argent ni sans refuges. Indépendamment des confréries religieuses

connues généralement sous le nom de *pénitents*, dont ils avaient le droit de faire partie, ils étaient pour la plupart affiliés à la grande association d'origine druidique des *charbonniers* ou *fendeurs*, répandue dans toutes les forêts de la France sous divers noms, et en cas de guerre, ces forêts étaient leurs forteresses naturelles. Leurs confréries, très fortement organisées, correspondaient entre elles par ce que nous nommerions aujourd'hui leurs bureaux ; elles pouvaient, grâce à leur système de cotisation, réunir à un moment donné des sommes très considérables, en même temps qu'elles fournissaient de robustes recrues de charbonniers braconniers, parfaitement exercés au tir de l'arc, d'où leur venait probablement leur surnom de *belistres* ou *balestiers*.

Tels furent les collaborateurs de Jeanne Darc. Ce n'était pas, comme on le prétend, une humble paysanne. Sa mère appartenait à la noblesse, son père était ce qu'on nommerait aujourd'hui un riche fermier. Ses deux frères servirent avec distinction et furent anoblis. Sa mission ne lui vint pas de Dieu, mais des dames du chapitre noble de Remiremont, qui possédaient la plus grande partie du département actuel des Vosges, et des charbonniers lorrains qui étaient placés sous leur protection. A ces deux corporations s'en étaient jointes deux autres : celles des marchands de Saint-Michel et des cornars de Saint-Marcel de Langres, lesquelles étaient des confréries de *pénitents* répandues en France et en Italie.

Elle fut chargée d'une mission bien plus diplomatique que militaire, car si l'on comptait sur la finesse de son esprit, personne ne pouvait soupçonner ses talents guerriers. On se servait de son intermédiaire pour offrir de l'argent au fils de Charles VI, en échange de l'égalité du droit de vote dans les États de Champagne, et avec cet argent Charles VII devait pouvoir recruter des mercenaires pour chasser les Anglais. En cas d'acceptation, la jeune diplomate avait été munie d'un plan de campagne convenu à l'avance, qui lui traçait l'itinéraire à suivre de Bourges à Reims, de façon à ne traverser, autant que possible, que des pays où l'on était sûr d'être fortement appuyé par les partisans secrets de ces diverses associations et leurs correspondants.

Les succès de Jeanne Darc furent donc habilement préparés par ses mandants occultes, parmi lesquels devaient se trouver des hommes de guerre et de fins politiques ; mais le mérite de l'exécution lui en revient tout entier, parce qu'elle était de la race des Mahomet, des Cromwell, des Garibaldi et autres *voyants* qui, tout en se prétendant inspirés de Dieu, ne s'en remettent nullement à lui du soin de leurs affaires.

« Maintenant, Messieurs, disait Cromwell à ses soldats, agenouillons-nous et invoquons le Seigneur ; mais *surtout que votre poudre soit bien sèche.* »

Or, de l'aveu des gentilshommes qui furent ses compagnons d'armes, Jeanne Darc fut une cavalière, une tacticienne, et surtout un officier d'artillerie de premier ordre.

Comment était-elle devenue tout cela ? C'est ce qu'un homme doué de quelque esprit d'observation s'explique parfaitement lorsqu'il se donne la peine de faire le pèlerinage de Domremy. Ni les héros, ni les héroïnes, ni les miracles eux-mêmes ne s'improvisent ; ils sont le résultat d'une infinité de collaborations occultes, presque toujours séculaires. Vient une nature d'élite qui les groupe et leur imprime une force d'impulsion irrésistible. Telle fut Jeanne Darc.

Pour la comprendre, il ne faut pas l'isoler, comme l'ont fait la plupart de ses historiens, mais se transporter dans le milieu où elle est née, où elle s'est développée ; c'est là que j'invite le lecteur à me suivre.

II

Il est assez difficile de se rendre directement de Paris à Domremy, parce que la ligne la plus directe n'est pas toujours la plus courte quant à la dépense de temps. On va d'une traite de Paris à Nancy, puis de là on rayonne à volonté sur la vallée de la Meuse ou celle de la Moselle. Comme presque tout le monde, j'ai commencé par celle de la Moselle et j'ai débarqué à Épinal.

Avant d'être une frontière stratégique de notre France mutilée, la Moselle était depuis des siècles une des frontières eth-

niques de la race celto-gauloise ; car la langue celto-latine s'est arrêtée de tout temps à la ligne de faite de la chaîne des Vosges : on a toujours parlé allemand sur leur versant alsacien. Quant à la race de langue française qui occupe le versant lorrain, elle se divise en deux rameaux bien distincts, délimités par le partage des eaux entre le bassin de la mer germanique et celui de la Méditerranée.

En effet, la Moselle prend sa source au ballon d'Alsace et la Saône sort d'un étang situé dans les environs de Monthureux-sur-Saône, qu'on appelle un peu prétentieusement le *Centre du monde*, parce que ses eaux se déversent par moitié dans le bassin de la Saône et celui de la Moselle. Tous les anciens, mais surtout les druides, avaient une vénération particulière pour les partages d'eaux ; aussi le département des Vosges est-il un des plus riches de France en antiquités d'époque druidique.

C'était là que se trouvait le célèbre sanctuaire du *Donon*, ou du *Framont*, qui sépare la Lorraine de l'Alsace et est situé sur le point de jonction des départements de la Meurthe et des Vosges, avec les anciens départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin. Sa hauteur n'est pas des plus imposantes, elle dépasse à peine un millier de mètres. Comme il domine la route qui fait communiquer l'Alsace et la Lorraine, on doit supposer qu'en même temps qu'un sanctuaire, il devait être un lieu de péage.

Sa plate-forme n'est abordable que par un chemin très escarpé serpentant entre d'énormes rocs, dont plusieurs ont l'air d'avoir été taillés en forme de tours carrées ; mais c'est probablement un caprice de la nature, car les fouilles qui y ont été exécutées n'ont fait découvrir aucune trace de construction.

Cette plate-forme supporte les restes d'un certain nombre de monuments décrits par dom Calmet, dont les débris ont été transportés à Épinal pour les soustraire au vandalisme des jeunes *pâtreaux* lorrains qui les criblaient de pierres. Le plus important de ces monuments était un édicule en grès rouge des Vosges, de 11 mètres de long sur 7^m,68 dans œuvre, avec des murs de 0^m,80. Il s'ouvrait à l'ouest, ce qui indique qu'il était consacré à la déesse de l'Est, que les Germains nommaient

Freya ou Fricot, et les Grecs *Feronia*, *Phrynicé*, *Bérénice*, *Phryx*, etc. C'était la déesse la plus populaire dans les Gaules, bien longtemps avant qu'elle ne s'appelât *France*, car elle était la déesse de la *liberté*.

Au dire du Père Ménétrier, les Francs primitifs portaient sur leurs enseignes, au lieu des lis carlovingiens, un semis de crapauds, qui se dit *Phrynicé* en grec. Le crapaud était de temps immémorial l'emblème de la déesse *Feronia* et celui de la résurrection, ou de l'affranchissement, chez tous les peuples, y compris les Égyptiens. Il semblerait résulter de ces armoiries, que si les évêques gaulois choisirent les Francs pour leur remettre l'héritage des Romains, c'était parce qu'ils étaient, comme beaucoup d'autres Germains, de liturgie druidique.

Mais la déesse de la liberté et de la résurrection était généralement représentée sous des formes beaucoup plus gracieuses que celles du batracien cher aux jardiniers. Parmi les animaux, c'était l'hermine et la chatte blanche, ou la jument, en gaulois *Ros*. Parmi les plantes, c'était l'*églantine*, la *fraise*, la *framboise* et l'*aubépine*; bref, toutes les fleurs printanières qui percent pour ainsi dire la neige. Enfin, les Gaulois la nommaient encore *Gien*, du grec *kion*, qui veut dire neige, d'où les modernes ont fait *Saint-Jean d'hiver*, le patron des francs-maçons.

Le culte de cette déesse de la liberté a été excessivement répandu dans les Vosges, si l'on en juge d'après les nombreuses localités qui ont conservé son nom. On y compte je ne sais combien de *Fraise*, *Frison*, *Fresse*, sans parler des variantes *Bruche*, *Broque* et l'allemand *Wische*, qui veut dire *brosse*. Tous ces noms ont une signification commune, celle du grec φρυξ, qui veut dire *hérissé*, *frissonnant*, épithète parfaitement adaptée à la déesse du froid hivernal. Celle-ci est représentée sur une foule de bas-reliefs gréco-druidiques sous les traits d'une toute jeune fille nue et ébouriffée, dansant sur le soleil au fond d'un cuvier; c'était en le massant de la sorte, qu'elle rajeunissait et resuscitait cet astre fatigué par sa course annuelle. L'ingrat l'en récompensait en l'incendiant de ses rayons. Mais c'était la plus rudimentaire de ses légendes. Dans d'autres, la déesse *Gien*, sous les traits d'une jeune paysanne, venait au secours de *Celes*

phibainas (1), le roi de l'Ouest, renversé sur son char et fait prisonnier par des bandits ; elle le remettait sur son trône et, pour l'en remercier, il la faisait monter sur un bûcher. C'était l'histoire exacte de Jeanne Darc, et si on la retrouvait sans date en grec ou en latin, on n'en saurait imaginer qui reproduisît plus minutieusement la légende de la déesse gréco-druidique de la liberté. C'est donc à son actif qu'il faut inscrire les nombreuses prophéties annonçant la mission d'une paysanne lorraine qui délivrerait le roi de France. On a remarqué que Jeanne Darc n'avait pas eu de légende. Cela tient à ce que l'imagination populaire ne saurait rien ajouter à sa véridique histoire, et que cette histoire n'était elle-même que le couronnement d'une série vingt-cinq fois séculaire de légendes prophétiques qui annonçaient l'affranchissement des couches populaires. C'était un moule dans lequel Jeanne se coula tout naturellement, parce qu'elle était faite pour le remplir. Mais, malgré sa piété, ce moule n'était ni chrétien ni catholique, et jamais Rome ne consentira à faire d'elle une sainte, parce que l'idéal chevaleresque et populaire dans lequel elle s'était incarnée est toujours resté en dehors du christianisme. De tous les collaborateurs de Jeanne, celui qui l'a le plus aidée reste encore la vieille déesse patronymique de la France, celle que les druides et les Belenides avaient apportée avec eux des montagnes de leur patrie originaire, la Phrygie.

Il est à remarquer que le culte de la rose, son gracieux emblème, s'est maintenu jusqu'à nos jours dans toute la Lorraine, et que toutes les madones des Vosges sont ornées d'une rose dans une coquille, en grimoire moderne. C'est l'exacte transcription du nom de la déesse gauloise *Rosmert*, qui signifie la *mort de la Rose*. Sous ceux de *Ginevra*, *Blanchefleur*, *Églantine*, *Fleur d'épine*, son procès et sa condamnation au bûcher sont un des épisodes obligatoires de tous les cycles chevaleresques ; mais, plus heureuse que la pauvre Jeanne, elle est toujours délivrée à temps par quelque valeureux chevalier.

(1) Le cavalier prophète ou le celte.

III

Si de la légende nous retournons à la réalité, et si du Donon nous redescendons dans la vallée de la Moselle, nous trouvons une race qui est bien certainement une des moins chevaleresques et des moins poétiques de la France. Les compatriotes de M. Jules Ferry sont de haute stature, mais taillés à coups de hache et généralement dépourvus de toute élégance. Les femmes sont également grandes et fortes, avec des tailles carrées et des allures de virago. Elles se livrent à tous les travaux virils, et on peut les voir, dans les rues d'Épinal, fendre du bois comme des hommes. Certes, à la façon dont elles manœuvrent à tour de bras la lourde cognée du bûcheron, on reste convaincu qu'une hache d'armes ne devait pas leur peser davantage, et dans la dernière guerre plus d'une a héroïquement cueilli la palme du martyr, mais c'était en défendant sa bauge et ses petits; jamais l'idée n'est venue à aucune de ces âpres et rudes montagnardes de se sacrifier pour le salut de tous. Le naturel du Vosgien est revêché comme le sol qu'il cultive. Ses vallons de grès rouge ne se prêtent pas à d'autre culture que celle de la pomme de terre, et il est reconnu que cet utile tubercule ne développe pas les sentiments raffinés.

Le Vosgien est le Poméranien de la France; il lui ressemble presque de tout point, en bien comme en mal. Comme lui, il est dur à la peine et aussi au gain, et c'est pour lui qu'a été fait le dicton :

Lorrain,
Traître à Dieu et à son prochain,
Rogueur de pièces de six liards.
Écumeur de soupe de soldat.

Malgré leur incontestable talent, MM. Fremiet et Chapu se sont donc complètement fourvoyés en essayant d'incarner la Pucelle sous les traits osseux du type vosgien. Nous verrons plus loin qu'elle appartenait à une tout autre race que celle de ces montagnards, qui n'est qu'un prolongement de la race belge.

Non seulement la race vosgienne n'a pas enfanté Jeanne Darc, mais elle ne l'a jamais comprise, et elle ne la comprend pas encore. Sa mémoire n'a jamais été populaire dans les Vosges. En 1848, des francs-maçons vosgiens ont brisé sa statue, et l'un de ses adversaires les plus déclarés en ce moment, Jean Macé, le chef de la Ligue de l'enseignement, est aussi un Lorrain ; tandis que Gambetta, qui a eu le bon sens de la revendiquer au nom de la démocratie, et M. Fabre, qui veut en faire notre patronne nationale, appartiennent tous deux aux races plus fines et plus chevaleresques du midi de la France.

Mais la race vosgienne ne dépasse pas la vallée de la Moselle ; celle de la Haute Saône est occupée par la race bourguignonne, beaucoup plus accessible aux sentiments raffinés. Malheureusement, ce furent les Bourguignons qui livrèrent Jeanne aux Anglais, après l'avoir énergiquement combattue. De tout temps, il y a eu des antipathies très prononcées entre les Bourguignons et les Lorrains qui avaient à subir leurs invasions, et ces derniers ont constamment fait cause commune contre les Bourguignons avec les Alsaciens, dont ils ont toujours été les amis, malgré la différence de langue. Jamais les habitants des deux versants des Vosges n'ont oublié qu'avant d'embrasser le christianisme, ils avaient eu le Donon pour sanctuaire commun.

Il résulte de ce qui précède qu'il ne faut compter ni les Vosgiens de la Moselle, ni les Bourguignons de la Haute Saône, parmi les collaborateurs de Jeanne Darc, bien que les traditions païennes de la déesse phrygienne du Donon, reproduites à satiété par les romans de chevalerie, aient joué un rôle capital dans la mission qui lui fut confiée. Mais il n'en fut pas de même des chapitres nobles de Remiremont et d'Épinal, qui possédaient à cette époque plus des deux tiers du département des Vosges.

Par un caprice des institutions féodales, cette population si peu féminine de sa nature a été jusqu'à la Révolution gouvernée par des femmes. Les Dames de Remiremont et d'Épinal étaient les héritières directes des collèges druidiques féminins de l'ancienne Gaule, qui les tenait, comme on sait, en grande considération, et elles jouissaient des privilèges les plus singuliers,

notamment, en certaines circonstances, de celui de pourvoir aux cures vacantes. Comme elles étaient astreintes à des preuves de noblesse très sévères, et qu'il n'y en avait pas d'autre sur leurs terres que la leur, il en résultait qu'elles étaient toutes étrangères au pays. Du reste, leur vasselage semble avoir été très supportable, et il écartait ces tyranniques hobereaux qui faisaient enrager le reste de la France. Aussi cette partie de la Lorraine se fait-elle remarquer par l'absence de ces châteaux qui dominaient jadis les routes comme autant de nids d'oiseaux de proie.

Les Dames de Remiremont avaient hérité de leurs devancières druidiques une foule de traditions bizarres, dont la moins excentrique n'était certainement pas la *danse de Gorey*. Le jour de la fête paroissiale de ce village, l'abbesse avait droit à une danse, qu'elle ne dansait pas en personne toutefois. Elle la faisait danser par le maire, qui devait avoir soin de publier que *c'était la danse de Madame l'Abbesse*.

Or, le nom du village de Gorey est la prononciation gauloise régulière du grec *Khoré*, qui signifie danse. Sur les monuments druidiques d'Épinal, la déesse nationale est toujours représentée dansant, comme sur les vases funéraires de la Grèce et de l'Étrurie.

Les Dames de Remiremont doivent figurer en tête des collaborateurs de Jeanne Darc. Leur résidence seigneuriale était assez éloignée de Domremy ; mais elles en avaient un peu partout, et d'ailleurs, Jeanne, qui était une riche paysanne et une cavalière intrépide, ne devait pas reculer devant la distance qui la séparait de la célèbre abbaye, à une époque où les pèlerinages étaient les seules parties de plaisir que pussent se permettre les gens de la campagne. Ce fut, sans doute, dans ce sanctuaire chrétien, resté tout imprégné de traditions druidiques, qu'elle conçut l'idée de sa mission et qu'elle en fit la confidence à quelque haute dignitaire du chapitre, ennemie des Anglais et des Bourguignons, qui, de plus, devait être Champenoise et en relations avec les cornars de Saint-Marcel de Langres.

IV

On sait que saint Marcel était un évêque parisien du IV^e siècle et qu'il fonda l'église Saint-Marceau, qui donna son nom à l'un des faubourgs de l'ancien Paris. Ce personnage n'est pas moins historique que Charlemagne ; mais ses faits et gestes s'enrichirent, comme ceux du grand empereur, de légendes beaucoup plus anciennes : la tradition voulait qu'il eût débarrassé le pays d'un dragon qui l'infestait, ce qui était le fait de son prédécesseur gréco-druidique Marculus ou Marcellus, dont le marteau figure sur toutes les sépultures gallo-romaines de Lyon et de Marseille du commencement de notre ère. *Marcula* ou *Makella*, d'où proviennent les deux noms de cette ville, sont tout simplement les noms latins et grecs de l'outil que nous nommons aujourd'hui une *herminette*.

Que saint Marcel ait tué ou non le dragon avec son bâton pastoral, tel qu'il est représenté sur le portail sud de Notre-Dame de Paris, peu importe. A la fête des Rogations, qui furent instituées par saint Mamert au V^e siècle, on n'en portait pas moins un grand serpent d'osier qu'on brûlait ensuite en grande pompe. Cette cérémonie païenne s'est conservée à Tarascon, où l'on promène la Tarasque domptée par sainte Marthe, autre divinité gallo-druidique bien antérieure au christianisme, et qui n'était que la forme féminine de Marcel. Au moyen âge, il n'y avait guère de fête plus populaire dans tout le monde chrétien, par conséquent point de confrérie qui comptât plus d'adeptes que celle qui s'était chargée de fournir le dragon d'osier et les personnages nécessaires à la manœuvre de cet épouvantail qui faisait la joie des familles et le bonheur des petits enfants. Tel était le but avoué de la confrérie des *Cornars de Saint-Marcel*, ainsi nommés à cause des cors au son desquels ils accompagnaient les évolutions du dragon d'osier.

Les insignes de leur confrérie étaient un *Christ nourri par Marie ayant un signe sur l'épaule gauche et un voile blanc sur la tête*. Le Louvre possède un magnifique spécimen de ce genre

d'enseigne, dû au pinceau de Solari. Un *Christ nourri* désignait un cornar, comme un *Christ qui bénit* et un *agneau avec une bannière* désignait un *carbonier*, et un *Christ qui donne la main à sa mère*, un confrère de Saint-Christophe. Ce sont des hiéroglyphes qui sont à la portée de tout le monde.

Un autre dompteur de dragons était saint Michel, que le judaïsme avait introduit dans l'Occident par l'intermédiaire du christianisme ; mais le peuple semble s'être plus attaché au dragon qu'à ses vainqueurs, et l'on doit croire que les confréries de Saint-Michel et de Saint-Marcel ne faisaient qu'une. Au moins étaient-elles composées des mêmes éléments, c'est-à-dire des artisans des villes et des campagnes.

Les cornars de Saint-Marcel de Langres devaient avoir des ramifications dans toute la France, car ils ont joué un rôle capital dans l'histoire des XV^e et XVI^e siècles ; après avoir fondé la démocratie par l'intermédiaire de Jeanne Darc, ce sont eux qui l'ont maintenue le siècle suivant contre la confrérie rivale des charbonniers du Morvan ou de la Bourgogne, qui se déclarèrent d'abord en faveur du connétable de Bourbon et plus tard du protestantisme. Indépendamment des charbonniers de profession, des sabotiers, des vanniers et autres habitants des forêts, la confrérie du Morvan englobait toute la noblesse rurale.

Toutes ces confréries urbaines ou forestières remontaient au V^e siècle de notre ère, ou du moins avaient été réorganisées à cette époque, à la suite de l'abandon de la liturgie grecque des druides pour le latin vulgaire dit langue *Thais* ou français moderne. Les grands évêques gallo-romains, saint Germain, saint Marcel et saint Loup, semblent avoir joué un rôle considérable dans cette réorganisation, soit directement, soit indirectement par suite des traditions païennes qui se rattachaient à leurs vieux noms de divinités locales. Dans les sociétés occultes qui ont précédé la franc-maçonnerie moderne, le titre de Germain équivalait à celui de maître et la bannière de Saint-Marcel ralliait sous ses plis toutes les couches populaires. Les charbonniers prenaient le nom de *loups* ou *lupins*, et dans toutes les sectes les fils d'adeptes prenaient celui de *marmots-loups*, auquel les maçons modernes ont substitué le titre de louveteaux.

Tels furent les plus puissants des collaborateurs occultes de Jeanne Darc, saint Marcel et saint Michel de Langres, auxquels se joignirent les charbonniers de Remiremont, vassaux du chapitre noble de cette riche communauté. Les dames chanoinesses lui servirent-elles d'intermédiaire avec les confréries de Langres ? C'est possible, probable même, mais ce n'était pas indispensable. Nous allons nous en convaincre en passant de la vallée de la Moselle dans celle de la Meuse.

Les communications entre ces deux vallées n'ont jamais été bien faciles, même aujourd'hui, parce qu'elles sont séparées par de vastes forêts qui, pendant la dernière guerre, ont servi de refuge à de hardis francs-tireurs. Il y a bien une diligence qui va d'Épinal à Mirecourt, et de Mirecourt à Neufchâteau, mais il est bien plus prompt et moins fatigant de descendre d'Épinal à Nancy pour remonter ensuite la vallée de la Meuse. C'est d'ailleurs un des plus charmants paysages de la France champenoise, à laquelle appartient réellement la Haute Meuse.

Le pays qui a donné naissance à Jeanne Darc est un des cantonnements gaulois les mieux tracés que je connaisse, et l'un des plus riches en antiquités d'époque druidique. Il forme un parallélogramme sensiblement régulier, dont les quatre pointes regardent les quatre points cardinaux et se nomment, en commençant par le nord : Maxey, Rouceux, Liffol et Grand ; tous ces noms, comme la plupart de ceux des stations druidiques, sont de pure origine grecque, à l'exception de celui de Rouceux, qui reproduit la forme latine de la déesse *Ros*, en latin *Rosa*, que les grecs nommaient *Rhea* et *Hersé*, la rosée. Mais quel que fût le nom qu'elle portât, elle avait pour emblème commun la fleur printanière par excellence, l'églatine.

Cet ancien cantonnement gaulois est limité au nord par la commune de Vaucouleurs, au sud par le château princier de Bourlemont, qui appartient encore à l'une des branches de l'ancienne maison de Lorraine représentée par les princes d'Hénin ; j'ai déjà fait observer que les châteaux étaient très rares dans les pays qui dépendaient des Dames d'Épinal et de Remiremont, celui de Bourlemont fait exception. Il domina le village de

Domremy et c'est là que Jeanne a dû se familiariser avec l'artillerie et les exercices chevaleresques.

En effet, Jeanne ne montait pas seulement à cheval comme toute paysanne de son temps qui avait gardé des poulains dans une prairie et rentrait le soir sur l'une de ses bêtes. Elle maniait admirablement la lance et savait courir la quintaine comme le plus habile des hommes d'armes. Voici comment s'exprime, à ce sujet, un passage aussi curieux que peu connu de la chronique de Lorraine :

Quand Baudrecourt, avec la fille, à Nancy, vint vers le duc Charles, le dict Baudrecourt la présenta au duc en luy disant comment elle désiroit d'aller vers le roy Charles, pour le remettre en France et chasser les Anglois hors. Le duc luy demanda si elle avoit ceste volonté. Elle respondit que : « Ouy, Monsieur, je vous promets que il me tarde que je n'y suys. »

— « Comment ? dict le duc ; tu ne portas jamais armes, ne à cheval ne feus. »

La fille respondit que quand elle auroit un cheval et un harnois : « Des-sus je monteray, là verra on si ne le scay guider. »

Le duc, pour lors, luy donna un harnois et un cheval et la fict armer. Elle estoit légère. On amena le cheval et des meilleurs, tout sellez et tout bridez en présence de tous.

Sans mettre le pied à l'estrier, en selle se rua. On luy donna une lance ; elle vint en la place du chasteau, elle la courust. Jamais homme mieux ne la courust. Toute la noblesse esbahy estoit. On en fict rapport au duc. Bien cogneust qu'elle avoit vertu ; le duc dict à sire Robert : « Ores l'emmenez, Dieu luy veuille accomplir ses désirs. »

On remarquera que dans cette chronique contemporaine Jeanne ne dit pas qu'elle ne fût jamais montée à cheval ; elle se contente de répondre : Qu'on m'en donne un, et l'on verra si je le sais guider. Pour ceux qui n'admettent point le surnaturel, cette science du cheval qu'elle possédait à la perfection, au dire de tous les contemporains, ne peut s'expliquer que d'une façon. Ses deux frères, qui furent comme elle de vaillants hommes d'armes et appartenaient à une famille de riches villageois, devaient avoir des amis parmi les écuyers de la garnison du château de Bourlemont, qui leur prêtaient des chevaux et des harnais de guerre, et Jeanne, qui depuis l'âge de treize ans se préparait à sa glorieuse mission, dut s'exercer avec ses frères à tout ce qui devait la faire réussir. Aussi, toute cette famille arriva-t-elle sous

les drapeaux avec une parfaite connaissance du métier des armes tel qu'on le connaissait alors, y compris l'emploi de l'artillerie que Jeanne dut étudier sur celle du château natal, où son père devait être reçu lui-même avec une certaine distinction en sa qualité de riche vassal.

V

La maison où est née cette incarnation, si gracieuse et si vigoureuse à la fois, du génie national, appartient aujourd'hui au département des Vosges, qui la conserve avec le plus grand soin. La porte est surmontée des armes du neveu de Jeanne, qui sont *d'azur à trois socs d'or chargés d'une étoile de même*. Elles sont accompagnées de celles données à la tante par Charles VII lui-même : *d'azur à l'épée d'argent en pal sommée d'une couronne d'or, cotée de deux lys, croisée et pommelée de même*.

La devise est : *Vive labeur*, avec le millésime 1481.

La façade de la maison a été ornée, par ordre de Louis XI, d'une niche assez élégante dans le style du temps, et des armes de France. La niche contenait jadis la statue de Jeanne, armée et priant à genoux, les mains jointes. L'original a été brisé par les huguenots à la fin du XVI^e siècle et remplacé, sous Louis XIII, par celle que les francs-maçons lorrains ont mutilée et abattue en 1848. C'est une copie de cette dernière qui occupe aujourd'hui la niche ; l'original a été placé dans la pièce principale de la maison, transformée en musée. Les grèves, qui sont d'un autre style que le reste, doivent appartenir à la statue votive de Louis XI, et la tête, si elle n'est pas rapportée, doit avoir été copiée fidèlement sur l'ancienne. Quant à l'armure, c'est le harnais d'un compagnon d'Henri IV et non de Charles VII. Telle qu'elle est, cette statue est cependant la meilleure qui existe et celle qui répond le plus exactement à l'idée qu'on se fait de la vaillante pucelle. Ses traits sont ceux des filles de la vallée de la Meuse, qui ne ressemblent en rien aux *viragos* de la Moselle : elles sont moins hautes, plus délicates, avec une fine taille ronde, une mine souriante et des allures parfaitement féminines.

Telle était Jeanne, qui était fort bien faite, de stature médiocre, sans rien de masculin, avec une figure éminemment avenante et spirituelle. Son portraitiste anonyme lui a donné un type plein et rond ayant conservé quelque chose d'enfantin qui contraste avec l'énergie du front et des yeux ; le tout est tellement vivant, qu'il doit avoir été reproduit d'après un portrait ressemblant fait sur nature, et l'on sait qu'il en a existé.

Un type aussi franc et aussi nettement tranché ne s'invente point et n'est jamais inspiré que par l'original. Jeanne était Française jusqu'à l'exagération, c'est-à-dire spirituelle, vive, moqueuse, avec cet entrain qu'en argot de théâtre on nomme aujourd'hui *le chien*. Ce qui électrisait avant tout ses compagnons d'armes, c'était sa franchise et sa bonne humeur, jointes au coup d'œil d'un vieux capitaine.

« Je leur disais d'aller là, et j'y allais », répondait-elle naïvement à ceux qui lui demandaient le secret de ses victoires.

Tout cela se lit sur la statue de Domremy ; rien de cela ne se lit sur le page sombre et refrogné de Fremiet, ni sur la paysanne aux traits heurtés de Chapu. Si la Jeanne Darc d'Ingres avait un peu plus de vigueur, ce serait celle qui se rapprocherait le plus du type de Domremy.

Lorsque je visitai la maison de Jeanne Darc, les honneurs m'en furent faits par une jeune et aimable religieuse qui dirige l'école de filles qu'on y a établie. La salle principale est éclairée par une fenêtre de pierre de taille, à croisée ; la cheminée, en pierre aussi, est d'un dessin très élégant, mais sans armoiries, ce qui prouve que c'est bien celle qui décorait la demeure d'un riche villageois, tel qu'était le père de Jeanne. La grosse poutre qui soutient le plafond est hachée de coups de sabre ; ce sont les officiers des armées alliées qui ont commis, en 1814, ce pieux vandalisme, car c'était comme témoignage de vénération qu'ils voulurent emporter ces reliques de la demeure où naquit une héroïne respectée de tous.

Respectée de tous, hélas ! non ; puisque ce furent des Lorrains et des paysans qui mutilèrent, en 1848, la statue qu'avaient laissée intacte les envahisseurs de 1814. J'avoue que je m'explique difficilement ce sacrilège ; si l'héroïsme de Jeanne

honore particulièrement une classe de la nation, c'est assurément celle dont elle est sortie. Mais j'ai été encore plus étonné de voir persister ces antipathies inexplicables chez un homme de la valeur de Jean Macé. Que la mémoire de la libératrice de la France soit restée en horreur dans la maçonnerie anglaise, et que Voltaire, qui y avait été initié à Londres, ait commis cette indigne polissonnerie qui se nomme la *Pucelle* pour faire la cour aux Anglais, c'était dans les habitudes d'un esprit qui fut si parisien et si peu français. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'il ait fallu l'exemple de Gambetta pour déraciner ces vilaines traditions de la maçonnerie française, et encore ne paraît-il pas avoir pleinement réussi.

A côté de la pièce qui était la chambre des frères de Jeanne, se voit celle qu'elle habitait elle-même avec la niche dans l'épaisseur de la muraille qui lui servait, dit-on, d'armoire. Un petit musée contient une foule d'objets dont aucun n'est original et ne mérite par conséquent une mention particulière, à l'exception du registre qu'on offre à signer aux visiteurs. Tout en signant, je m'informai de leur nombre ; il ne dépasse pas quatre mille par an, dont plus de la moitié se compose d'Anglais et d'Américains. J'avais été précédé de quelques jours par le duc d'Aumale ; mais je n'en étais pas moins humilié de cette persistante ingratitude de toutes les classes de la nation française envers la plus éclatante comme la plus pure de ses gloires nationales.

On vient de voir que Jeanne est née dans une pièce luxueuse pour le temps, et qu'elle avait sa chambre à elle, alors que les paysannes d'aujourd'hui, même riches, n'ont qu'une chambre pour toute la famille. En effet, la prétendue chaumière où elle est née, et qui peut abriter aujourd'hui toute une école, sans compter un musée, est une vaste ferme lorraine avec un immense pignon. Au centre est la maison d'habitation, flanquée des deux côtés de larges dépendances, écuries, étables et greniers.

Elle est couverte en tuiles et non en chaume. Louis XI y a fait ajouter quelques floritures ; mais le plan primitif n'en a pas été modifié, et le neveu de Jeanne Darc, qui était riche et gentilhomme, s'en est parfaitement contenté, parce qu'aucune des gentilhommières de son temps n'était ni plus luxueuse ni plus

confortable; on s'en contenterait encore aujourd'hui. Jeanne n'était donc pas née de parents pauvres, dans une humble chaumière. C'est un fait important à noter, lorsqu'on veut se rendre compte du rôle qu'elle a joué, sans recourir à l'intervention céleste.

L'église de Domremy avait autrefois une orientation particulière; sa façade était à l'est, ce qui était un indice certain qu'elle avait été primitivement consacrée à saint Marcel, ou à saint Michel, vainqueur du dragon. Mais cette façade a été retournée depuis, et il ne reste plus qu'à y signaler deux dalles funèbres aux armes du neveu de Jeanne Darc.

Une chapelle en ruines, qui portait le nom de *pierrier de Jeanne*, a été reconstruite depuis, et le hêtre séculaire connu sous le nom d'*arbre des dames* (ou *des fées*) a été remplacé, après plusieurs siècles d'existence, par l'un de ses maigres rejetons. C'étaient les lieux que préférait Jeanne, et ce choix annonçait une nature éminemment poétique et romanesque, qui devait se complaire au récit des vieilles légendes, surtout à celle qui annonçait que la France serait sauvée par une jeune fille de Domremy. Quant aux traditions qui se rapportaient à son arbre favori, j'en ai vainement cherché les vestiges dans le pays; elles n'y ont laissé aucune trace. Non loin de là, dans les bois de Voihu, les bûcherons croient voir encore une gigantesque chatte blanche se glisser avant l'aube dans les halliers, et le premier jour du mois de mai, les petites filles vont toujours quêter pour l'autel de la Vierge, en chantant la vieille chanson de *Trimosa*. C'est tout ce qui reste aujourd'hui du culte de Freya.

VI

Un peu au nord de Domremy, dans le joli village de Greux, on remarque une charmante église de la Renaissance, avec la même anomalie d'orientation qui distinguait jadis celle de Domremy. Sur la porte est un saint Michel terrassant le dragon, qui ressemble tellement au portrait qu'on se fait de Jeanne, qu'on doit l'attribuer, comme celui qui orne sa demeure, à la munifi-

cence de Louis XI, son grand admirateur. Ce prince essentiellement démocratique fonda l'ordre de Saint-Michel, qu'on pouvait obtenir sans être noble, et ce fut probablement en souvenir de l'héroïque pucelle.

En cet endroit, la Meuse arrose une immense et vaste prairie bordée par d'élégantes collines calcaires, chargées des premières vignes champenoises. Rien ne ressemble moins aux teintes sanguinolentes du grès rouge vosgien, ni à ses funèbres vallons couverts de pins chétifs, et il en est du caractère des habitants comme du paysage.

Devant cette jolie chapelle, les cornars de Saint-Marcel ont dû jadis promener joyeusement leur dragon d'osier aux longs replis, et il est à présumer que le père de Jeanne, qui était un des villageois les plus à l'aise du pays, à en juger par les dimensions et le confortable relatif de sa demeure, a dû faire partie de cette bruyante confrérie, qui ne devait être qu'une succursale de celle de Langres. Ainsi s'expliquerait tout naturellement la mission de Jeanne Darc. Quant à la Vierge dont elle reçut les inspirations, à coup sûr ce n'était pas l'humble mère du Christ que l'Église propose comme exemple aux femmes chrétiennes, mais la Vierge à la rose de Lorraine, qui a inspiré tous les romans de chevalerie et leur a fourni leurs Bradamantes et leurs Marphises ; bref, la Rosmert guerrière qui a laissé son nom à l'abbaye de Remiremont.

Jeanne entendait-elle réellement des voix qui lui dictaient sa conduite ? C'est une question qui n'entre point dans le cadre de cette étude. Ce que je me suis proposé d'indiquer, ce sont, non ses collaborateurs surnaturels, mais les autres ; et à cette fin, j'ai surtout consulté des documents qui ont été curieusement recueillis, sans que personne ait songé à en faire usage.

Le plus précieux d'entre eux est un ex-voto qui a dû décorer une église de Langres, et qui représente la patronne des cornars de saint Marcel entre saint Michel à sa droite et Jeanne à sa gauche. L'écu de celle-ci reproduit les armoiries qui lui furent octroyées par Charles VII ; le costume qu'elle porte doit être celui avec lequel elle se présenta devant le roi, et qui était par lui-même un exposé de sa mission.

Elle était armée de toutes pièces, mais par-dessus ses armes elle portait une cotte rouge garnie de *grains d'argent (luné-grain)*, qui désignaient la ville de Langres, et son heaume était couvert d'un *capuchon frangé de bleu*, qui appartenait à la confrérie des *Francs Jacques Pseaulmes, carbonniers royaux langriens*. La couleur rouge de la cotte était celle des Dames de Remiremont. La pièce capitale de ce premier document est la bannière que porte Jeanne et qui diffère sensiblement de celle dont nous possédons la description. C'est sur cette bannière qu'est transcrite la mission particulière qu'elle avait reçue des cornars champenois. En voici la traduction en langage moderne :

« Gargantua (le roi) connaît le seing de la mère (abbesse) de Remiremont.

« Jeanne est chargée d'affirmer au Crispin (le roi) le seing des charbonniers de Langres. Si le roi force la libre baillie (clergé et noblesse) à leur faire égale part dans le Parlement de Champagne, Charles aura de l'argent pour la guerre, des Francs Jacques Psaulme, charbonniers de Langres. »

Un mot maintenant sur la *libre baillie*, dont il est question ici.

Dès l'époque carlovingienne, la nation était divisée en deux classes, ayant chacune son étendard et son héraut.

La noblesse et le clergé avaient l'oriflamme rouge ; leur héraut se nommait *Montjoie*, leur cri était *Montjoie Saint-Denys*, et leur ordre se nommait *baillie*, du nom des Belenides qui jadis composaient cette double classe sacerdotale et chevaleresque. Ce mot s'est conservé dans l'italien : *balia*, autorité.

Le peuple formait la classe des *pouiers*, ou gens du pays (paysans). Son étendard était *blanc et noir* ou *blanc et bleu* et se nommait *Beaucéan*, ainsi que son héraut. Son cri était aussi *beaucéan*. L'étymologie en est inconnue. Le blanc était la couleur particulière des campagnards, et le noir ou le bleu celle des citadins ou bourgeois non nobles. C'est cette dernière que la Révolution a fait prévaloir, et notre frac moderne est le *corps noir* des *cornars* de Saint-Marcel, qui a supplanté le *corps gueule* de la noblesse. L'ensemble de ces trois couleurs, mises sur le pied d'égalité, est le drapeau tricolore actuel. La mission de Jeanne

Darc consistait à obtenir du roi, moyennant finance, que dans les parlements le Tiers État eût voix égale. Rien n'était plus positif que cette mission.

Charles ne l'aurait pas accordé si, fils d'une Messaline allemande, il n'eût pas vu sa légitimité contestée, ce qui le gênait autant que son concurrent anglais. Les campagnes le tenaient pour fils de Charles VI. Il accepta la perche qu'elles lui tendaient, et leur fit la réponse suivante dans les armoiries qu'il composa lui-même pour la Pucelle :

« S'offre peuple roi Jeanne le mène sacre, n'aura quote part lois, *sacre paye maille*. »

La *maille*, c'était un impôt, et cet impôt ce fut celui de la *taille* qui pesait exclusivement sur les non-nobles.

Au siècle suivant, à propos du sacre de Charles IX, fils d'une Messaline italienne, ce furent encore les cornars de Saint-Marcel qui firent pencher la balance en sa faveur ; dans les pièces qui furent publiées à cette occasion, figurent celles qui résument ainsi la mission de Jeanne Darc :

« Au sacre, il y eut les Champenois de Langres, archers, ribaulds, carbonniers, cornars Saint-Marcel, qui envoyèrent une vierge pour que l'Anglais fût à bas.

« La Champagne envoya la Pucelle livrer bataille pour sacrer et couronner Charles à Rheims. Les gaultiers n'ayant point part à la loi, en France, Jeanne fut chargée de réclamer cette part à Charles, contre l'offre, avec les *braies vilénées*, de payer la maille du sacre.

Au lieu de ce résumé un peu vague des diverses pièces qui concernent les *bonnes gens de Langres*, dans le recueil publié à la suite du sacre de Charles IX, quelques curieux me sauront peut-être gré de leur donner la traduction exacte de la *planche*, ou lettre blasonnée que la ville de Langres reçut à cette occasion. Cette invitation était ainsi formulée :

« Langres verra dans cette planche qu'il faut qu'une nouvelle Vierge aille au sacre porter le Branlys et donner le secret des bonnes gens de Champagne, ribaulds, cornars Saint-Marcel.

« Afin que Charles ait le secret de la *pucelle homme* de Langres, à l'aide duquel le cornar traduit le son des cloches de façon

à écrire toutes lettres qui apprirent aux Gaultiers (*Gaulois*), que les bonnes gens doivent payer au fils les forces (troupes) qu'il réclame et lui délivrer le bref sur vélin (parchemin), par lequel il obtiendra qu'on lui paye *la maille* (1). »

Il résulte de ce premier document et de la série dont il fait partie, que chaque corporation populaire, en acceptant le roi comme son chef, lui livrait le secret de sa corporation et qu'un de ceux des cornars Saint-Michel était le langage des cloches. Rien n'était plus facile, en effet, que d'appliquer aux sonneries les règles de l'alphabet druidique irlandais, connu sous le nom d'*Ogham*, ou *grille*, dont on a tiré l'alphabet télégraphique de Morse. Jeanne Darc qui en possédait le secret, puisqu'elle était chargée de le livrer à Charles VII, dut en tirer un grand parti au point de vue militaire, notamment pour ses communications avec la ville assiégée d'Orléans.

Pour faire rentrer cet argent, Jeanne fit faire la fameuse bannière dont la description exacte nous est parvenue; et certes Jean Macé ne l'eût pas plus repoussée que le comte de Chambord ne l'eût revendiquée, s'ils en eussent connu la traduction.

Elle était blanche, avec un Christ tenant un globe assis entre deux anges, dont celui de droite tenait un lis sur le poing. La devise Jésus Maria, en caractères gothiques, la partageait en deux parties. Près de la fourche de la bannière, se trouvaient trois lis d'or, 2 et 1.

Cela signifiait littéralement :

« Argent, sacre baillez, Charles poigne Anglais; courage, osez, Marcel sa parole tienne; argent, force lutter, donne seul. »

C'est-à-dire, en français moderne : « Donnez de l'argent pour le sacre, que Charles puisse combattre les Anglais; courage, osez, que Marcel tienne sa parole; il n'y a que l'argent qui donne la force de lutter. »

Il n'est pas à croire que Jeanne Darc ait composé elle-même cette proclamation si positive. Sa parfaite connaissance du cheval et de l'artillerie ne pouvait pas lui donner celle du grimoire,

(1) *Songes drolatiques*, planche 105.

qui demande de longues études. Mais elle n'en ignorait certainement pas la signification ni l'importance, car alors comme aujourd'hui l'argent était le nerf de la guerre.

Sa devise particulière, celle qu'elle porta dans les batailles, — elle ne fit jamais usage des armoiries que lui octroya Charles VII, — était *un poing avec une épée* et la devise latine : *Consilio firmata Dei*, dont la vraie signification était : « *J'affirme que Dieu veut, que le peuple tienne Charles pour crispin.* »

Ce titre de *crispin* ou *sacripan* était emprunté à la corporation des panetiers parisiens, la plus ancienne de toutes, et désignait le pain sacré ou azyme que nous nommons encore *crêpes*. Comme on n'y employait que la fleur de farine, c'était le titre que les panetiers donnaient au roi ; les gantiers l'appelaient *Gargantua*. Cette désignation, bien plus ancienne que l'autre, remontait à l'époque grecque.

On voit par ces citations que les collaborateurs de Jeanne n'avaient rien de céleste et qu'ils étaient des gens très positifs. Ses succès avaient été longuement et soigneusement préparés, comme ceux de Garibaldi par la franc-maçonnerie moderne. Une seule fois on la força de se détourner de l'itinéraire qui lui avait été tracé, pour essayer de surprendre La Charité. Cette place était défendue par Perrin Grasset, capitaine bourguignon très énergique et très connu à cette époque pour les cruelles railleries dont il criblait les gentilshommes de la cour de son seigneur, tous aussi amollis que ceux de Charles VII. Lorsque Jeanne se présenta devant La Charité, les officiers bourguignons ne voulaient pas se battre, sous prétexte qu'elle était sorcière.

— Eh ! allons donc, répondit Perrin Grasset avec un souverain mépris, elle n'a d'autre sorcellerie que votre lâcheté !

Jeanne fut repoussée avec perte et promit bien de ne plus s'écarter de son plan de campagne. Sa mission terminée, elle se laissa cependant entraîner à continuer son métier d'homme de guerre, et l'on sait comment elle fut prise à Compiègne. Saint Marcel avait obtenu ce qu'il voulait, il n'était plus avec elle.

Parmi les devises de cette époque, qui remplaçaient les journaux et les annonces de notre temps, il en est une très

curieuse : c'est un *faucon*, avec la devise : *Mares hæc femina vincit*. On sait que la femelle du faucon est plus forte que le mâle ; mais le sens secret était : « Faut, compère, achète Morvan, Carle tienne. » Il faut que Charles ait de quoi acheter Morvan. Morvan, c'étaient les charbonniers de Bourgogne et d'Angleterre, qui avaient une origine commune. L'argent joua donc un rôle capital dans les succès de Jeanne, comme plus tard dans ceux de Garibaldi. Mais cette collaboration ne saurait diminuer ni leur mérite, ni leur valeur militaire ; si à la guerre l'argent fait beaucoup, il est loin de tout faire et surtout de supprimer le danger. Si Garibaldi s'était laissé prendre par le roi de Naples, il eût été pendu sans miséricorde, comme flibustier. Jeanne fut brûlée vive comme sorcière. Pierre Cauchon qui instruisit son procès était parfaitement renseigné sur la nature de sa mission. Il y a plus, les cornars de saint Marcel étaient guelfes et soutenaient le pape contre l'aristocratie. Mais cette considération n'influa en rien sur l'évêque de Beauvais, qui ne fut nullement l'instrument des rancunes anglaises. C'était un prêtre très intelligent, qui comprit parfaitement la portée de la révolution que venait d'inaugurer la jeune Lorraine. L'égalité de droits du Tiers État dans les États généraux et provinciaux, ne pouvait aboutir qu'à la suppression du clergé et de la noblesse, en tant qu'ordres politiques ; aussi Pierre Cauchon n'accorda-t-il pas à Jeanne les immunités que lui garantissait son affiliation à l'ordre de la Charbonnerie, et il trouva le moyen de l'impliquer dans un procès de sorcellerie qui les lui faisait perdre.

C'était fournir à Charles VII un prétexte de non-intervention qu'il s'empressa de saisir, malgré la devise que firent publier les cornars Saint-Marcel.

C'était un *phénix sur un bûcher* et au-dessous : *Invito funere vivet*.

Le phénix qui renaît de ses cendres était le symbole pythagoricien de la Charbonnerie et de son cinquième grade ; mais en cette circonstance, c'était un appel à Charles VII en faveur de son héroïque libératrice, car il devait s'interpréter : *Il ne serait pas beau d'alléguer un crime qui eût pour fin de relever la fortune de Charles*.

Si le roi n'en tint pas compte, peut-être fut-il plus à plaindre encore qu'à blâmer. Il avait de justes raisons de s'alarmer de la popularité croissante de Jeanne, et il pouvait craindre que le peuple ne lui demandât de descendre du trône pour y faire monter la Pucelle. Voici comment s'exprimait à cet égard Guy Pape, conseiller du roi au Parlement de Grenoble vers 1440, dans son livre *De decisionibus gratianopolitanis* : « *Vidi etiam in temporibus meis puellam Johannam noncupatam, quæ incepit regnare, anno quo sui doctoratus, quæ inspiratione divina, arma bellica assumens, restauravit regnum Franciæ, Anglicos expellendo vi armata, et regem Carolum ad regnum Franciæ restituendo, quo puella regnavit, tribus vel quatuor annis.* »

« De mon temps, j'ai vu encore la pucelle nommée Jeanne, qui commença à régner l'année de mon doctorat. Prenant les armes, par l'inspiration divine, elle restaura le royaume de France, en chassant les Anglais à force ouverte et en restituant Charles au royaume de France, sur lequel la pucelle régna trois ou quatre ans. »

Ainsi, d'après un contemporain, ce ne serait pas Charles VII, mais Jeanne Darc qui aurait régné sur la France pendant trois ans ; aussi Charles ne fit-il aucun effort pour la tirer des mains des Bourguignons ou des Anglais. Mais, en revanche, il exécuta fidèlement les plans politiques qu'elle lui avait apportés de la part des cornars de Saint-Marcel de Langres.

Comme il l'avait dit dans son message héraldique au peuple, il lui fit payer royalement le droit de voter aux États généraux, puisqu'il le fit consentir à lui accorder l'impôt de la taille perpétuelle qui pesait exclusivement sur lui, et avec cet impôt il remplaça par une armée permanente la cavalerie désormais impuissante et justement dépréciée de la noblesse féodale. Le peuple payait ; mais, comme en Angleterre, en payant il devint le maître. Telle fut la révolution politique inaugurée par Jeanne Darc, et qu'elle payait elle-même de sa vie. Quelle fut sa part personnelle dans cette nouvelle impulsion imprimée à notre race ? Je l'ignore ; mais elle était douée d'une si merveilleuse finesse et d'un bon sens si admirable, qu'elle ne dut pas se contenter des instructions de ses collaborateurs et qu'elle dut don-

ner plus d'un bon conseil de son cru au roi Charles. Ce qui est hors de doute, c'est qu'elle fut la fondatrice de la démocratie française, bien plus que de l'unité nationale, et qu'elle en fut la première martyre. A ce double titre, jamais personne n'a eu autant de droits qu'elle à la reconnaissance de son pays, et partout ailleurs que dans son ingrate patrie cette dette serait depuis longtemps payée.

G. DORCET.

P. S. — Une série de documents relatifs au sacre public et secret de Charles IX, m'a fourni sur le rôle de Jeanne des renseignements imprévus qui sont le complément indispensable de cette rapide étude.

Ce rôle n'était pas exceptionnel; il faisait régulièrement partie des cérémonies du sacre, qui se divisaient en deux actes. Dans la cathédrale de Reims, le roi renouvelait publiquement le pacte que Clovis avait conclu avec saint Remi, au nom des cités autonomes et chrétiennes de la Gaule. Aucun autre étendard n'y était admis que l'oriflamme, signe de ralliement des hautes classes ou Baillie.

Les campagnards, encore presque tous païens et gouvernés directement par le roi, avaient conclu avec le prince mérovingien un pacte particulier, qui ne se renouvelait pas à l'église, où ils n'étaient pas admis. C'était le roi qui allait souper chez leurs délégués; là on lui offrait un habillement complet, dont la pièce d'honneur était une paire de *braies vilénées*, qui a donné lieu au célèbre couplet du *Roi Dagobert*.

La plupart des corporations rurales se rattachaient à l'industrie du charbon qui alimentait les forges de cette époque; de là leur nom commun de *charbonniers*. Les plus célèbres de ces corporations étaient celles de Champagne, de Bourgogne, du Morvan et de Bourbon. Chacune fournissait une pièce de l'habillement.

Il était réservé aux taillandiers de Langres, déjà célèbres pour la trempe de l'acier, d'armer leur souverain. Cet armement

se composait d'un *coin* ou hache, et d'un *brand* ou *bran*, épée large et droite enfermée pour la circonstance dans un fourreau fleurdelisé. Telle est celle dite de Charlemagne qu'on peut voir au Louvre, et telle était celle que portait le connétable de France. Elle se nommait *Brand lys* ou *Brandé lys*.

Dans toutes les religions antiques, l'épée avec sa gaine et sa lame était considérée comme l'emblème de la divinité androgyne représentant le réveil de la nature ou le soleil de Noël. Aussi Brandelys était-elle apportée par une fille habillée en homme (pucelle-homme) vêtue aux couleurs de l'étendard des campagnes ou Beaucéan, qui était *brun* et *lys*, c'est-à-dire noir et blanc. Brandelys avait pour mission de transmettre au roi le secret de la charbonnerie, qui était d'aiguiser l'épée au moyen de l'eau, et de lui conférer le *royal coin* ou hache royale, symbole forestier de l'autorité suprême. Dans son jargon, *royal coin* se prononçait *arlequin*, et déjà du temps des Étrusques le légendaire personnage de ce nom, avec ses vêtements bariolés, représentait les princes celtes, armés de la hache dite celtique. On sait qu'il a gardé l'habitude d'aiguiser son sabre de bois dans le vide.

Quant à Brandelys, indépendamment des cérémonies occultes du sacre, elle figurait tous les ans à Langres à la procession de la *Bisse marque*, ou marche du serpent, auquel elle tranchait la tête, pour en délivrer le *royal coin* champenois. Puis elle était brûlée en grande pompe sous la forme d'un mannequin de jonc, à la fête des Rogations, c'est-à-dire au moment où la neige hivernale qu'elle représentait était fondue par le soleil printanier.

Il est probable que, dans l'opinion des cornars de Langres qui députèrent Jeanne Darc à Charles VII, la jeune Lorraine devait jouer son rôle légendaire sans plus d'éclat que celles qui l'avaient précédée et la suivirent. Elle devait porter au roi la hache et l'épée fleurdelisée, avec la *maille du sacre* ou don de joyeux avènement, qui était une arme bien plus efficace. Le reste fut l'œuvre de son génie politique et militaire, et sa mort lamentable ne l'empêcha pas d'avoir réalisé presque tout entier le programme d'Étienne Marcel, celui des impôts et des armées

permanentes repoussé par le roi Jean. Elle en fut récompensée par l'honneur unique dans l'histoire de la royauté de représenter les classes populaires, non plus dans une cérémonie grotesque et clandestine de charbonniers, mais en pleine basilique de Reims, armée de pied en cap, alors que les seigneurs n'y figuraient qu'en habit de cour, avec le *cœur* (bouclier) et la *bannière*, qui étaient un des hiéroglyphes les plus habituels des charbonniers. L'histoire ne dit pas si elle portait les couleurs du Beaucéan, *brun et lys*, mais c'est plus que probable (1). On sait à quel point la présence de sa bannière démocratique fit scandale. Elle répondit fièrement : « Elle a été à la peine, elle doit être au plaisir. » C'était certainement une allusion à la bannière rouge de la baillie, dont la devise était *Montjoie*.

Ses ennemis tinrent à lui faire jouer jusqu'au bout le rôle de Brande lys, en la brûlant le 31 mai de l'année suivante, c'est-à-dire pendant les fêtes des Rogations qui arrivent quarante jours après Pâques. C'était une insulte directe aux cornars de Saint-Marcel.

Cependant l'Église ne se serait pas mêlée d'un différend qui ne l'intéressait pas, si en ce moment il n'y avait eu à Rome un pape guelfe Martin V, et à Avignon un pape gibelin Clément VIII. Martin V était un grand admirateur de Jeanne Darc, laquelle tenait sa mission d'une corporation essentiellement guelfe. C'était une raison pour que Clément l'abhorrât et recommandât à Pierre Cauchon de lui tendre le piège dans lequel elle tomba. Quand les papes rentrèrent à Rome, Pierre Cauchon fut excommunié. Mais c'était la seule satisfaction et la seule réhabilitation qu'on pouvait et qu'on puisse demander à une institution dont le rôle est de rester neutre entre les diverses nations qui ont accepté sa suprématie religieuse. Assurément, aujourd'hui, en Angleterre, Jeanne ne compte plus que de fervents admirateurs, tandis qu'on ne peut pas en dire autant de la France. Ce n'est donc plus la peur d'offenser l'Angleterre qui empêche l'Église de canoniser Jeanne ; ce n'est pas non plus la défunte charbon-

(1) C'est même certain puisque sa bannière, bien que différente de Beaucéan, en portait les couleurs. Le fond en était *blanc* et le groupe du christ entre les deux anges était coloré en *bleu*.

nerie dont elle tenait sa mission. Dans ce temps-là, tout le clergé sans exception était enrôlé dans ses rangs. Ce qui l'empêche et l'empêchera toujours, c'est que Jeanne, malgré sa foi ardente et sa vie irréprochable, ne fut point une sainte selon l'Église. Ce fut une héroïne politique et guerrière, Française avant tout, qui réalisa, elle fille des champs, l'idéal chevaleresque entrevu seulement en rêve par les classes nobles avilies, en même temps qu'elle acheva l'œuvre à peine ébauchée par Étienne Marcel.

Elle fut victime, non de la foi chrétienne, mais de l'amour de son pays et de son dévouement aux classes laborieuses, qu'elle affranchit au prix de son sang et réhabilita par son glorieux exemple.

Ce n'est donc pas la papauté, pour laquelle elle n'a rien fait, c'est la France, et avant tout la France démocratique issue de 89, qui lui marchande depuis trop longtemps une apothéose.

G. D.



LE

CINQUIÈME LIVRE DE PANTAGRUEL

I

On a souvent comparé Rabelais à Aristophane, aussi bien pour la licence de l'expression que pour la grandeur et la profondeur de la pensée; mais les milieux dans lesquels se mouvaient ces deux génies de premier ordre ne se ressemblaient en rien.

Athènes était une démocratie vivant en plein air et au grand jour; en dehors des *hétaïres*, la femme n'y jouait que le rôle de nourrice; aucun citoyen n'y dépassait le niveau des autres; d'où un manque absolu de mystère dans la vie privée. Aussi les allusions secrètes dont est remplie l'œuvre d'Aristophane n'ont jamais rien de personnel; elles portent uniquement sur les mystères d'Eleusis, véritable franc-maçonnerie nationale à laquelle on ne pouvait être initié sans être citoyen d'Athènes, de sorte que le sel des plaisanteries aristophanesques consistait uniquement dans l'ahurissement des alliés et des esclaves qui assistaient à ces représentations sans les comprendre. Or, s'il est au monde une joie sans mélange, c'est celle de pouvoir traiter son prochain d'*ahuri*. Les allusions d'Aristophane sont donc au fond assez inoffensives et ses mystères assez faciles à deviner.

Il n'en est pas de même de ceux de Rabelais. Assurément, il existait de son temps une franc-maçonnerie aussi nationale que celle d'Eleusis, et non moins bien organisée, puisque c'était la fédération de tous les corps d'état de la nation, nommés maîtrises ou jurandes, et que tous ceux qui possédaient le se-

cret de leur association communiquaient librement entre eux, à l'aide d'un système d'hiéroglyphes dont le sens n'a jamais été révélé aux *bélistres*, c'est-à-dire aux profanes. Les initiés s'en servaient librement, au contraire, non seulement pour correspondre avec la royauté ou critiquer ses actes, mais encore pour se transmettre les uns aux autres les nouvelles de la cour; de là le nom d'*art royal*, que l'on donnait au grimoire, et qui est resté à la franc-maçonnerie, tandis que les Grecs le nommaient *langue des dieux*. Il est impossible de trouver deux expressions qui caractérisent mieux les deux époques : Aristophane s'occupait des secrets des dieux, Rabelais de ceux de la famille royale.

Si les compositions du bon curé de Meudon eurent un si prodigieux succès auprès de ses contemporains et surtout de ses contemporaines, ce fut beaucoup moins à cause des admirables pages que nous dévorons aujourd'hui, que pour les parties que nous ne comprenons plus et dans lesquelles les initiés déchiffraient sans beaucoup de peine les mystères de la cour de François I^{er}. Les quatre livres de *Pantagruel* dus à la plume de Rabelais ne sont donc qu'une série de pamphlets politiques dont voici le sommaire.

Le premier de ces pamphlets, qui porte aujourd'hui le numéro 2, a été écrit à l'instigation de la reine de Navarre, sœur de François I^{er}, contre la reine Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, que ce prince lui avait imposée pour femme, à titre d'espion. Aussi ne put-il jamais la souffrir, et riait-il aux larmes de la voir représenter sous les traits d'une grande dame de Paris.

Le second, composé également sous l'inspiration de la reine de Navarre, est consacré en grande partie à l'abbaye de Thélème, qui représente les aspirations vaguement luthériennes, mais franchement épicuriennes, de la spirituelle Marguerite. C'est la seule partie didactique de l'œuvre de Rabelais; mais les théories de la *quinte essence*, qui était alors la religion de presque toutes les aristocraties de l'Europe, n'y sont pas exposées sous leur côté abstrait; bien que forcé de se servir de cette langue hiéroglyphique sous peine de la corde ou du bûcher,

l'écrivain ne semble pas avoir été bien enthousiasmé de ce genre de scolastique. Il eût certainement préféré écrire en langage clair ; peut-être y aurions-nous perdu.

Le troisième livre a vu le jour après la mort de la reine de Navarre, et le quatrième après celle de François I^{er} ; ce sont ceux qui ont le plus d'âpreté et de valeur historique, car à défaut des mémoires du temps, absolument muets sur ce sujet, ils contiennent l'histoire de la guerre des *andouilles*, lisez *en deuil*, parce que les deux rivales, Diane et Catherine, avaient également adopté la couleur noire. Catherine tenait pour le IIII, c'est-à-dire pour le catholicisme romain et la démocratie ; Diane pour la V, ou *quinte essence*, qui devint celle de la doctrine de Calvin, et pour le régime aristocratique. Si son parti avait prévalu, nous serions aujourd'hui protestants, avec la Constitution anglaise.

Assurément, rien n'est plus intéressant que cette partie de nos chroniques nationales ; c'est un des grands nœuds de l'histoire générale et le prologue de la Saint-Barthélemy, qui assura définitivement le triomphe du régime démocratique représenté par la bourgeoisie parisienne. Mais il n'est pas possible de suivre Rabelais dans son récit à bâtons rompus, sans s'être bien pénétré de ce qu'étaient ce *quart* et cette *quinte*, dont il se sert sans cesse pour raconter sous leur masque l'envers de l'histoire de son temps. Comme il n'écrivait pas pour les profanes, il ne s'est jamais donné la peine de nous l'apprendre, et après avoir longtemps hésité entre le *quart* et la *quinte*, il a fini par opter lui-même pour le *quart*, ou l'Église romaine, qui convenait mieux à sa nature virile que les arguties féminines de la *quinte*. On sait qu'il est mort en bon catholique, comme Claude Bernard et Littré, après avoir abandonné le patronage du cardinal de Châtillon, l'un des coryphées de la *quinte*, pour celui du cardinal de Lorraine, qui ne cessa jamais d'être celui du *quart*.

Quant au pauvre Henri II, il fut toute sa vie ballotté entre le *quart* et la *quinte*, c'est-à-dire entre sa femme et sa maîtresse. Personnellement et de cœur, il était avec la *quinte* ; mais le parti du *quart* était si puissant, grâce à l'appui de toute la bour-

geoisie parisienne, qu'il ne put jamais se débarrasser de sa femme par un divorce et qu'il dut se résigner à un ménage à trois, dans lequel d'ailleurs Catherine n'occupait que le dernier rang.

Elle était cependant presque aussi belle, presque aussi spirituelle et beaucoup plus jeune que sa rivale. Mais elle fut toujours méprisée de son mari, comme de ses enfants, parce qu'elle descendait d'une famille de droguistes florentins qui avait conservé pour blason les biscuits dépuratifs avec lesquels elle avait commencé sa fortune. Tenace comme une bourgeoise et une Italienne, elle patienta tant que dura le prestige de Diane, qui fut un de nos meilleurs ministres des affaires étrangères ; mais lorsqu'elle le vit ébranlé par le désastre militaire de Saint-Quentin, un de ces assassinats mystérieux dans lesquels elle excellait la débarrassa d'Henri au moment où il s'apprêtait à la répudier pour faire prévaloir les doctrines de la *quinte*. Dès lors commença entre le *quart* et la *quinte*, c'est-à-dire entre la bourgeoisie parisienne et la noblesse de province, une guerre qui dura quarante ans et ne se termina que par l'abjuration d'Henri IV.

Diane fut chassée du Louvre ; mais elle restait sénéchale de Normandie, duchesse souveraine du Valentinois et la plus riche princesse du royaume. De plus, elle était grande maîtresse d'une immense et très ancienne franc-maçonnerie répandue dans toute l'Europe et tout le monde musulman, qui dédaignait également le luthéranisme et le catholicisme, mais inclinait davantage vers le calvinisme, dans lequel elle finit par se fondre. A la mort d'Henri II, la *quinte* servait surtout de centre de ralliement au parti des *politiques*, composé des plus grands seigneurs du royaume.

Ce fut à leur intention que Diane de Poitiers composa ou fit composer cette espèce d'évangile burlesque qui parut d'abord sous le titre d'*Ile sonante*, et fut ensuite annexé aux quatre livres de Rabelais, uniquement à cause du numéro à prendre, qui en faisait le livre V, ou livre de la *quinte*.

La politique y joue un rôle beaucoup moins considérable que dans ceux qui sont vraiment de Rabelais, parce que Diane, jetée

dans ce qu'on appellerait aujourd'hui les rangs de l'opposition, n'avait rien à raconter au public que l'assassinat d'Henri II, ce qu'elle a fait en quelques hiéroglyphes formant tête de chapitre. Sous ce rapport, c'était bien le complément de la grande chronique historique et pantagruélique.

Mais comme sa situation de princesse souveraine et immensément riche ne lui imposait pas les mêmes ménagements qu'à un simple moine, ce fut avec une audace et une crudité sans exemple qu'elle attaqua les suppôts de Catherine, c'est-à-dire l'ordre de Malte ou *gourmandeurs*, les *chats fourrés* ou le Parlement, et les *frères Fredons* ou les Jésuites. Ces derniers faisaient à peine leur apparition dans le monde ; Rabelais était mort avant qu'ils eussent fait parler d'eux. Il est donc impossible de lui attribuer le mordant et monosyllabique dialogue du frère Fredondant Fredondille, qui est la perle du V^e livre. Est-il de Diane ? c'est plus que probable. Ses contemporains nous la dépeignent comme une des causeuses les plus étincelantes de son temps ; savante, elle l'était comme toutes les grandes dames du xvi^e siècle, comme Marie Stuart et Élisabeth d'Angleterre, plus peut-être ; artiste, elle était l'élève de Léonard de Vinci, la protectrice de Jean Goujon et de Pierre Lescot.

A-t-elle eu des collaborateurs ? c'est plus que vraisemblable encore. On a cité Ronsard et Henry Estienne ; mais il est à présumer qu'elle fut aidée par Béroalde de Verville le père et par le cardinal de Châtillon. Ce qui est moins discutable, dans une question où l'on ne peut procéder que par hypothèses invérifiables, c'est qu'elle l'a signé seule.

On sait en effet que la pièce de vers énigmatique qui sert d'épigraphe au V^e livre de Pantagruel porte pour signature NATVRE QVITE.

Les contemporains savaient à quoi s'en tenir sur cet anagramme et n'ont pas eu de peine à en extraire le nom de *Jean Turquet*, qui aurait été ami de Rabelais et son exécuteur testamentaire. Mais c'est un personnage fantastique qu'on ne connaît que par cette interprétation. Également retenus par le secret maçonnique qu'observe encore le Vatican, ni les partisans du *quart* ni ceux de la *quinte* n'ont voulu nous en dire davantage.

Il suffisait cependant de déplacer une lettre pour mettre, comme l'on dit vulgairement, le point sur l'I.

Lisons JANE-VRQ-ET en trois mots, et nous aurons, sinon l'explication de l'énigme, du moins les éléments qui nous permettront de la déchiffrer.

Chez les vieux latins, le soleil se nommait IANVS et la lune IANA, du grec *iaino* qui veut dire *échauffer, guérir* ; ils le prononçaient comme l'italien *Gennaro*, c'est-à-dire *Djanus, Djana*, et ils ont fini par écrire *jana*, comme ils le prononçaient, c'est-à-dire *Diane*, tandis qu'ils ont conservé à *Janus* son orthographe étymologique. C'est ainsi que, reprenant la chose à rebours, nous disons aujourd'hui *jour* et *diurne* qui ont la même étymologie *diurnus*. *Jane* est donc le synonyme latin de *Diane*.

Je n'ai pas besoin d'expliquer le mot *Turq*, au moins pour le moment.

ET est pour *haste, hette, hitte*. En vieux français on nommait ainsi la hampe d'une pique ou d'un étendard ; le plus souvent *haste* se prenait pour l'étendard lui-même.

Jane Turq Et signifie donc *Diane à la bannière turque*. On sait que la bannière turque se composait jadis d'un croissant au bout d'un bâton, avec un certain nombre de queues de bœuf, ou d'un drapeau dans lequel figure invariablement le croissant. Le plus usité est de *gueule au croissant d'argent supportant la planète Mars*.

Sur ce qui nous reste du château d'Anet, on peut voir toute espèce de combinaisons du croissant ; mais le plus significatif est l'hiéroglyphe désignée héraldiquement sous le nom de *Lunel*, connue pour être originaire d'Espagne (1). C'est le véritable nom de la religion en l'honneur de laquelle Diane de Poitiers éleva la singulière chapelle d'Anet et composa ou fit composer le V^e livre de *Pantagruel*. L'anagramme de ce livre n'en est pas l'unique preuve ; nous en recueillerons une autre non moins convaincante lorsque nous en serons à l'oracle de la dive bouteille. Ce n'était pas non plus une création de la célèbre séné-

(1) On peut voir ces lunels sur les boiseries de l'escalier de Jean Goujon au Louvre.

chale, mais une religion de famille à laquelle Rabelais avait déjà fait allusion lorsque Panurge raconte qu'il a été mis à la broche Turque (Turque haste); elle lui survécut longtemps; puisque, dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière, on retrouve son mot de passe qui était *maraba-basahem*, en hébreu : joyeuse abondance.

Religion savante par excellence du moyen âge, au lieu de se dissimuler comme celle du *quart* sous des rébus en langue vulgaire très difficiles à deviner aujourd'hui, elle croyait se défendre bien mieux contre la curiosité des profanes sous un masque hébraïque très facile à soulever pour quiconque a tant soit peu l'habitude du déchiffrement des textes phéniciens. Aussi la plupart des interprétations que nous en donnerons ne seront-elles sujettes à aucune espèce d'incertitude. Mais le V^e livre offre encore une autre espèce d'intérêt : il explique nettement les relations qui n'ont jamais cessé d'exister entre les sectes *lunaires* de l'Europe et de l'Afrique, relations dont nous avons été témoin nous-même en Tunisie et dont MM. Nachtigal et Broadwel se sont servis, et se servent encore, pour favoriser les vues de l'Allemagne et de l'Angleterre (1). Ce fut grâce à ces relations qu'Arabi put échapper aux douze balles réglementaires et qu'Olivier Pain put arriver jusqu'au Mahdi. Il y a plus : les sectaires lunaires ont conservé partout le même nom : ils se nomment aujourd'hui en Afrique les *kouens* ; ils portaient autrefois en France le titre de pèlerins ou cousins du *coin* ; et en Afrique comme en France, ils ont gardé pour emblème un *coin*, c'est-à-dire une hache. A Lyon, en 1793, les juges du tribunal révolutionnaire le portaient pendu au cou, en guise de décoration. C'était l'insigne d'un des plus hauts grades de l'ordre (2). Le rôle que les sectaires lunaires ont joué dans la Révolution française est aussi considérable que peu connu ; mais il paraît certain qu'il faut les distinguer de la franc-maçonnerie actuelle, dont ils diffèrent par un point essentiel. Les maçons

(1) Diane de Poitiers était en relations avouées avec les forbans de Tunis, et les employa officiellement comme auxiliaires dans une expédition en Corse.

(2) Il est encore porté par le royal pacha ou prince du Liban, 22^e grade du rite écossais.

ont toujours eu une existence publique, ils fournissent au gouvernement les listes de leurs membres, ils se connaissent tous entre eux, il ne leur est pas défendu d'avouer leur qualité de franc-maçon. Les *pèlerins du coin* ne tenaient pas de registres, ils ne se voyaient que masqués, ils n'avouaient jamais leur qualité de pèlerins du coin, et ils étaient autorisés à renier leurs doctrines toutes les fois qu'ils y avaient intérêt. Tels étaient en dernier lieu les *Ku Klux* d'Amérique, et tels sont les *charbonniers* décrits par M^{gr} de Ségur dans sa brochure sur la franc-maçonnerie.

Mais eux-mêmes ne se qualifiaient point de charbonniers. Le mot *carbon* signifiait dans leur langage ce qui était écrit sur une bannière (*criban*) et toutes les sectes, soit *solaires*, soit *lunaires*, avaient leur *criban* ou *carbon*, comme le plus simple gentilhomme *banneret*. Le *carbon espagnol* désignait spécialement l'inquisition. Le nom commun que se donnaient toutes ces sectes secrètes était celui de *forestiers*, ou de *maçon*, suivant qu'elles étaient rurales ou urbaines; elles se divisaient encore en *esclopins* ou sabotiers, *ribles* ou cordonniers et *guilpaies* ou *glypains* sculpteurs (1). Le nom le plus moderne qu'elles aient porté est celui de *fendeurs*; en Afrique, elles se nommaient *Pelpoul* (en hébreu *fendeur africain*) ou *forbans* (maçon de sa destinée); *forban* est l'exacte traduction du grec *Tycho poion*, artisan de sa fortune, dont nous avons fait *maçon*. Mais dans l'origine ce mot ne voulait pas dire un faiseur de murailles, que les Italiens nomment *muratore*; il est grec lui-même et vient de *méchané*, dont nous avons fait mécanicien. Ce titre ne s'appliquait primitivement qu'aux architectes et aux ingénieurs.

II

Si nous voulions reprendre *ab ovo* l'histoire du *quart* et de la *quinte*, nous serions forcés de remonter bien au delà du déluge; mais on peut la lire tout au long dans le volumineux

(1) Grand ciseleur et chevalier du Serpent d'airain, 25^e grade du rite écossais.

ouvrage de M. Saint-Yves de Salveydre qui a pour titre *la Mission des juifs*. Nous nous bornerons donc à rappeler que, malgré la diversité de leurs noms, toutes les religions et les philosophies se réduisent à deux, qui sont aussi anciennes que l'homme et vivront autant que lui. Toutes ont pour point de départ le physique, pour arriver au métaphysique, et cette gradation peut s'établir de la façon suivante.

Religion.	Religion.
Masculine	Féminine.
Solaire	Lunaire.
Mars	Vénus.
Quart	Quinte.
Positive	Négative.
Physique	Métaphysique.
Art	Science.

représentées par deux emblèmes dont nous nous servons tous les jours : +, -.

Dans l'histoire des nations, les langues aryennes ont servi spécialement d'organe au principe positif. Aryen, en effet, veut dire mâle en grec (*arès, arren*). Aussi la philosophie positive a-t-elle eu d'abord recours au grec, puis au français, les deux langues les plus précises qui aient jamais existé.

Le principe négatif s'est toujours dissimulé dans le vague de la langue que nous nommons improprement hébraïque, mais qui est réellement celle de Chanaan. Ce mot vient de QN, ou *Kenos*, qui veut dire *vide, creux* comme une *canne*; de là l'idée de moule et de matrice exprimée par le français *coin* et par le chiffre romain V ou *quintus*. L'idée contraire se rendait, en chananéen, aussi bien qu'en grec et en latin, par le mot KR qui veut dire *convexe* et *bélier*. De là, le nom de *quirinus* que les Romains donnaient à *Janus*, représentant du principe mâle et solaire. Chez eux, le *quiris* était le bâton terminé par une *crosse*, restée l'emblème distinctif de nos évêques. Son temple était en forme de *croix* et chaque branche était éclairée par trois fenêtres correspondant aux douze stations solaires. Le nom de *janus* était l'exacte traduction du grec *jason* et du chananéen *io-isha*: dans les trois langues, il désignait le *soleil guérisseur*. Mais la croix est tout à fait spéciale au latin, comme

emblème masculin et solaire ; le *stavros* des Grecs et le *hets* des Juifs n'étaient que de simples poutres auxquelles les condamnés étaient suspendus par les bras, et seulement après avoir été lapidés chez les Juifs.

Le Louvre possède un magnifique spécimen de *Jason* attaché de la sorte à un *stavros* pour avoir volé la Toison d'or qu'on voit encore à ses pieds (1). Prométhée fut également enchaîné sur le Caucase pour avoir volé le feu du Ciel ; dans l'Apocalypse, Jésus est aussi traité de voleur.

Dans tous les temps et chez toutes les nations, la religion du quart et celle de la quinte ont vécu côte à côte, malgré le désir qu'elles ont toujours manifesté de s'exterminer réciproquement. Chez les Juifs, le principe mâle était adoré par les *Élohistes*, et le principe femelle par les *Jéhovistes*, qui avaient fini par les chasser avec la famille de David. A Rome, *Quirinus*, dont la légende ressemble beaucoup à celle de Jésus, était resté le dieu de la plèbe d'origine gauloise. Les sénateurs arcadiens et troyens, qui se distinguaient par une *lunula* attachée à leur chaussure, adoraient le principe féminin représenté par Vénus, mère d'Énée ; et lorsque la religion de la plèbe, fille de *Mars*, triompha, la *lunula* se réfugia dans les forêts où elle se maintint sous le nom de *Lunel* et de *Braganze*. La déesse *Berecynthia*, en grec la *chienne de malheur*, a laissé son nom aux *Burgondes* et à la *Bourgogne*. C'est de cette noble aïeule que descendent les *sans-culottes* révolutionnaires. Les armes de la Bourgogne jouent sur son nom qui, en vieux français, équivoquait avec *Brague n'a* et *Bourg n'a* (*sans-culotte* ou *sans-bourg*). Elles sont de *sept bandes d'or et azur bordées de gueules*. En grimoire cela se traduit *Brague n'a sept bonnes or et bleu brague l'a*. C'est-à-dire, celle qui n'a pas de culotte a sept bonnes culottes or et bleu ; le héraut d'armes équivoquait de la sorte sur brague-culotte et bourg-ville. La secte de *Braganze* était fort répandue en Espagne, où elle avait probablement

(1) Ce Jason ou Marsyas attaché au stavros était, bien avant le christianisme, l'emblème de tous les villes libres. Mar-syas veut dire *main rédemptrice*. Celui du Louvre vient de Rome et est le portrait de Marius-Marsyas, qui, pendant tout le moyen âge, a continué d'être le patron de la cité Solaire, connue sous le nom de ménestrels, de merci, ou marsyas. Lui-même était ménestrel. Nous reviendrons sur ce sujet lorsque nous traiterons de la partie solaire du poème de Pantagruel.

été apportée par la maison de Bourgogne lorsqu'elle monta sur le trône de Portugal. En France, elle opposa une résistance désespérée à Jeanne d'Arc qui portait la couleur pourpre des Armagnacs. C'était la teinte rouge de la planète Mars, tandis que Braganze arborait la couleur lunaire, le blanc. Dans leurs initiations, les adorateurs de Braganze quittaient leurs culottes, comme on peut le voir par l'exemple de Panurge lorsqu'il se présente devant Pantagruel avec la puce à l'oreille (l. II, ch. VII).

Dans ce livre, Panurge représente Henri II refusant de consommer un mariage qui attendait depuis onze ans et prêt à professer ouvertement les doctrines de la quinte, ce qui revenait à embrasser le protestantisme.

Sous le masque de Pantagruel, François lui répond : « *Mais ce n'est la guise des amoureux, ainsi avoir bragues avalades, et laisser pendre sa chemise sur ses genoux sans haut-de-chausses, avec longue robe de bureau, qui est couleur inusitée en robes talarés, entre gens de bien et de vertu. Si quelques personnages d'hérésie et de sectes particulières s'en sont accoutrés, que plusieurs l'aient imputé à piperie, imposture et affection de tyrannie sur le rude populaire, je ne veux pourtant pas les blâmer et en cela faire d'eux un jugement sinistre. Chacun abonde dans son sens.* »

Il résulte de ce passage, comme de beaucoup d'autres, qu'au fond, Rabelais ne tenait pas pour le principe lunaire, représenté par les *bure-gone* ou robes de bure (1).

La couleur *bure* ou *tannée* était celle de Vénus représentée par le cuivre. Elle était imposée aux juifs et elle est encore celle de tous les derviches.

Une nouvelle de Cervantès, intitulée *Dialogue de deux chiens*, contient les plus curieux détails sur les dogmes et les pratiques de cette secte de sorciers et surtout de sorcières ou *Bruges*. Une *bruge-nue* était un de ses hiéroglyphes les plus usités. On nous a

(1) *Gonna* en italien, *Gown* en anglais, est un vieux mot gaulois qui désignait une robe de femme et s'est perdu chez nous. La *buregone* est encore le vêtement des sorciers de comédie. Au moyen âge, ils étaient presque tous juifs ou gitanos et ils transmissent leur radicalisme aux *sans-culottes*, avec l'habitude de ne pas en porter. Rabelais le désigne plus loin sous le nom d'*engastromythes* ou ventriloques.

assuré à Chypre qu'on en rencontre encore se promenant la nuit, avec cette absence complète de culottes dans un pays où toutes les femmes en portent. En revanche, elles mâchent un tibia humain et elles sont armées d'une carde à chanvre avec laquelle elles labourent la figure des indiscrets qui ont le malheur de se trouver sur leur route. Il est probable que c'est une franc-maçonnerie féminine locale, qui n'admet que des femmes, formant dans le pays de petites communautés d'amazones professant ostensiblement l'islamisme. Cervantès décrit très scientifiquement leur méthode de se procurer des rêves étranges leur laissant au réveil la persuasion qu'elles ont été au sabbat, et signale leur culte pour le chien, qui nous donne l'explication d'un des passages les plus obscurs de *Pantagruel*, celui du *pantagruelion*.

Le pantagruelion n'était pas autre chose que le mot de passe de cette secte. Tout le monde a pu remarquer que le chien aboie à la lune, jamais au soleil, ce qui avait fait dire que la religion lunaire était celle des chiens. Aussi le mot de passe de ces sectaires était-il : *Aboie chien voit*, à quoi on répondait : *Ame en étoiles*. Cette âme, c'était la lune dont ses adorateurs faisaient l'âme de la nature.

On sait que, d'après Rabelais, le *pantagruelion* se composait de *beau chenevis* et de toile d'*amiante*, en grimoire *amiante-lé*; ce qui donne la demande et la réponse : à *beau chenevi* — *amiantelé*. Il y avait encore bien d'autres versions. On en retrouve une dans le *Walpurgis* de Goethe. Il fallait être muni du pantagruelion, pour être admis dans le pays de Lanternois, c'est-à-dire dans les loges de la secte *lunaire*.

Mais il serait impossible de faire comprendre ces dogmes sans dire un mot de ceux de la secte solaire, car le + et le - sont les deux faces de la divinité, dont la troisième est formée par leur réunion, de sorte que le mystère de la Trinité s'exprime ainsi : + (- +) -, ou 4 (54) 5, ce qui se prononçait le *quart*, le *concors* et la *quîne*.

Sur un autel antique du Louvre (1), ce dogme est représenté par *Mars* et *Vénus* réunis par l'amour. Telle est la signification

(1) L'autel des douze dieux avec les signes du zodiaque correspondant à chacun, trouvé à Gabies.

de *concors*, en français *concorde*. Dans la philosophie druidique ou forestière, le + se nommait le *gain* ; le – avait nom le *guère* ; leur réunion donnait *guere-gain* ou *Gargantua* ; ce dernier était le seigneur des Solstices, ou l'*androggyne*. Le gain était représenté par *grandgousier* ou *gringolé*, dont l'hiéroglyphe est une tête de serpent. Il représentait l'*antérieur*, le principe mâle. Le principe femelle, ou le *postérieur*, avait nom *pantagruel*. Aussi, dans la guerre des Andouilles, est-ce lui qui donne l'assaut à *Niphleseth*, littéralement le principe masculin. Quant au nom de Pantagruel, il est emprunté à la langue officielle de la *quinte*, c'est-à-dire l'hébreu. PNUT-GR-AUL peut se traduire : *la force qui s'enfuit, au moment où elle tourne le dos*. En français moderne, c'est le commencement de la fortune décroissante, l'instant psychologique suivant celui où le *guère tue le gain*, la première heure du soir. Astronomiquement, c'est l'espace céleste situé à l'ouest du tropique du Cancer ou de la constellation de la Croix du Sud ; tandis que Grandgousier préside à l'espace situé à l'est de la Grande Ourse ou Chariot ; aussi son nom mystique et astronomique est-il : le *car* ou le *carpent*, en latin *carpentum*, que les Anglais nomment *charle's wain*, le char du paysan. C'est le Charlemagne du cycle carlo-vingien, dont Pantagruel est l'Agramant. De *carpentum* est venu *carpentarius* et *charron*, que nous avons légèrement détourné de son sens dans notre *charpentier*. C'est ce qui a donné lieu à la légende qui fait du Christ le fils d'un charpentier. On n'en trouve aucune trace dans les évangiles.

Le prototype du Christ est le *Christna* indien, qui, trente siècles avant lui, subit le supplice du *stravros* et fut achevé à coups de flèches. Cette légende est complètement aryenne et tout à fait en désaccord avec le caractère de l'Ancien Testament, qui se retrouve encore dans l'Apocalypse. Rien ne ressemble moins au terrible personnage aux yeux de feu, aux lèvres dont s'échappe un glaive à double tranchant, que le doux Jésus du Nouveau Testament. L'autre n'est pas l'agneau du sacrifice, mais le terrible mâle Arès, le dieu de la guerre.

Nous ignorons pourquoi il a plu aux premiers chrétiens de se rajeunir d'au moins un siècle. L'Apocalypse, le seul de tous

leurs livres dont il soit possible de fixer approximativement la date, fait mention de la mort de Pompée et donne le mot de passe des partisans de ses fils (Cnéius et Sextus), c'est-à-dire les trois lettres κ ξ ζ, qu'on peut lire *K. Sext*, ou 666. Ces deux lectures font également allusion au second fils de Pompée. L'Apocalypse a donc été écrite, quarante-huit ans avant notre ère, par un juif hellénisant qui avait dû se trouver en contact avec Pompée à Antioche et abhorrait son parti, qu'il désigne, en rébus, comme celui du *proktos* ou du postérieur.

C'était le parti de l'aristocratie romaine, comme celui des jéhovistes qui avaient expulsé la famille de David. Il est certain qu'en ce temps-là, comme au moyen âge, les liens religieux étaient beaucoup plus forts que les liens nationaux et que les querelles de caste entre Marius et Sylla, ou entre le *quart* et la *quinte*, avaient partagé tout le monde antique en deux camps. A Rome, ils se nommaient plébéiens et patriciens; en Judée, élohistes et jéhovistes.

Saint Jean était élohiste à outrance et du parti de César contre Pompée. Il écrivait près d'un demi-siècle avant notre ère, et cependant il parle de Jésus comme d'un personnage mort depuis longtemps; mais, ce qui renverse des préjugés séculaires, il en parle comme d'un homme mort ailleurs qu'à Jérusalem. Le verset 8 du chapitre XI de l'Apocalypse ne laisse aucune espèce de doute à cet égard, car il est ainsi conçu : « *Et leurs corps giront dans les rues de la grande ville qui est nommée spirituellement Sodome et Égypte, dans laquelle Notre Seigneur a été également supplicié.* »

Cette grande ville, désignée mystiquement par deux noms qui, tous deux, veulent dire occident, ne peut être que Rome; toutefois, il est permis de le contester. Ce qui est indubitable, c'est que ce n'est pas cette Jérusalem dont saint Jean fait la fiancée de son agneau. Pour lui, juif, c'était la ville sainte par excellence. Ceux qui, plus d'un siècle plus tard, ont rédigé les évangiles étaient du parti de Titus contre les jéhovistes, qu'il extermina, et ils ont jugé à propos d'ajouter aux épouvantables calamités dont fut alors frappée une glorieuse race, cette accusation de déicide qui le met depuis dix-huit siècles au ban des

nations. Jésus n'est pas mort à Jérusalem, cela résulte du témoignage de saint Jean; et il n'est pas certain qu'il fût juif, car, dans l'histoire de ce peuple, on ne trouve aucun personnage qui lui ressemble de près ou de loin. Il ne figure pas dans la liste des docteurs populaires qui, cependant, compte bien des martyrs. Son nom de *Jésus* n'est qu'un titre qui veut dire *médecin*. En ce temps-là, il était de règle de changer de nom en changeant de fonctions, pour prendre son rang dans un cadre hiérarchique traditionnel (1).

Nous savons que Pierre s'appelait Simon, et Paul, Saul. Si Jésus n'est pas un personnage purement légendaire, il a dû porter un autre nom.

Or, le Seigneur que désigne saint Jean, et qu'il ne désigne que par le titre de *Kyrios*, a dû être, selon toute vraisemblance, le neveu de Marius, qui avait été l'hôte du roi Hiempsal et s'était trouvé chez lui en contact avec les Juifs pullulant à cette époque dans le nord de l'Afrique (2). Il fut excessivement populaire dans le parti plébéen, et les juifs élohistes de Rome, qui étaient en nombre très considérable, avaient dû se rallier autour de lui. Sylla le força à se faire donner la mort, et les élohistes durent souffrir cruellement dans les massacres qui suivirent, de la part des jéhovistes, partisans de Sylla, d'où des haines qui ne furent même pas assouvies par la destruction de Jérusalem.

C'est donc à Rome, et nulle part ailleurs, que le christianisme a reçu cette empreinte romaine s'il en fut, dont l'emblème est resté la croix de *Janus quadrifrons*. Tout le christianisme est dans cet emblème et dans son nom latin *crux*, *cruciare*, qui veut dire *tourment*, *souffrance inséparable de la vie*. En grec et en hébreu, cet emblème n'a pas plus de nom que de signification.

Quant aux modifications qui ont pu être apportées à la biographie d'un personnage que nous ne connaissons que par son titre, nous en avons un exemple dans celle de Moïse telle que Joseph nous l'a transmise, d'après Manéthon. Il se nommait

(1) Cet usage s'est conservé intact dans l'Église; les papes et les évêques changent de nom en montant sur le trône.

(2) Son père avait ramené de Syrie la prophétesse juive Martha, dont le nom figure dans l'Évangile. Elle jouissait sur lui d'une immense influence.

Osarsiph, il n'était pas hébreu, et il ne ressemble pas plus au Moïse de l'Ancien Testament que Jésus ne ressemble lui-même au jeune Marius ou à tout autre chef du parti solaire de cette époque.

Personne n'attachait alors aucune importance à ces inexactitudes qui transformaient l'histoire réelle en roman; et nous ne sommes pas de ceux qui songeront jamais à en faire un reproche aux rédacteurs de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Nous nous bornerons à répéter ce qu'a dit M. Saint-Yves de Salveydre : « *De deux choses l'une : ou le christianisme est capable de synthétiser scientifiquement le déluge de l'ancienne intellectualité, ou il doit s'y noyer.* » (*Mission des juifs*, p. 98.)

Nous croyons comme lui qu'il viendra un temps où de nouveaux missionnaires judéo-chrétiens rétabliront une parfaite communion de science et d'amour avec tous les autres centres religieux de la terre, et nous croyons apporter une pierre à ce grand édifice en donnant une explication scientifique des origines du christianisme.

Nous sommes d'ailleurs bien persuadés que le danger ne lui viendra jamais de ce côté. Ses ennemis, ce sont les évhéméristes qui acceptent au pied de la lettre le récit des évangiles et le retournent contre lui, pour le rendre odieux ou ridicule. Que l'Église défende ses traditions et ne les abandonne qu'à bon escient, non seulement nous le comprenons, mais nous l'approuvons. Nous nous croyons le droit d'être beaucoup plus sévères pour ceux qui, parlant au nom de la science, comme M. Renan, ignorent complètement l'existence du verset 8 du chapitre XI de l'Apocalypse, font mourir à Jérusalem un personnage qui a été supplicié à Sodome ou en Égypte, et le clouent sur une croix alors qu'il résulte du texte grec, aussi bien que de celui du Talmud, que les *Juifs n'attachaient de suppliciés au hetz ou pilori qu'en les suspendant par les bras et après les avoir préalablement lapidés.*

Pour ce qui est des dogmes des religions positives, tout le monde les connaît; ils se résument dans le décalogue emprunté au rituel funéraire égyptien, qui le tenait probablement d'une civilisation plus ancienne. Ces religions n'ont pas de doctrines

secrètes et sacrifient la logique métaphysique au côté moral et politique. Ce sont les seules qui établissent sur des bases solides la discipline sociale, en promettant aux déshérités de ce monde une compensation certaine dans une autre vie ; et toutes aboutissent à l'égalité devant la loi humaine comme devant la loi divine. Ce sont donc des religions essentiellement politiques et militaires, et l'Europe leur doit uniquement l'empire du monde.

III

Le mécanisme des religions lunaires, ou négatives, est infiniment plus savant et plus délicat, mais il ne laisse debout qu'un seul dogme positif, celui de la certitude et de l'éternité du moi : *Cogito, ergo sum*. Elles nient le libre arbitre et par conséquent la responsabilité humaine, aussi bien que la charité, de sorte que leur morale se réduit à celle de Thélème : *Fais ce que voudras*. Le Christianisme répond : *Fais ce que dois*, sans quoi tout lien social disparaît et tout édifice politique s'écroule ; il en résulte pour les doctrines négatives la nécessité de se cacher, même lorsqu'elles ne sont pas persécutées, ce qui divise forcément l'humanité en deux castes : les *initiés* et les *profanes*. Exploiter le profane au profit de l'initié, tel est l'unique but de toutes les sectes à mystères ; on en a un exemple sous les yeux dans l'islamisme. Les doctrines lunaires s'appuyant sur le dogme de l'immortalité font de bons soldats, tels sont les musulmans de caste inférieure ; mais elles extirpent radicalement dans les castes supérieures toute idée de dévouement et de sacrifice, pour ne laisser subsister que le désir de satisfaire tous les caprices quels qu'ils soient. De là le harem, qui mène tout droit à la folie et à l'abrutissement ; aussi toutes les sociétés musulmanes sont-elles des colosses ayant des pieds d'airain et des têtes de fange, ce qui faisait dire à Fuad Pacha : « *Le poisson pue par la tête*. »

Maintenant c'est dans le V^e livre de Pantagruel que nous allons étudier cette dangereuse secte, dont l'un des mots de passe nous a été conservé par le *Bourgeois gentilhomme* :

« *Maraba Basahem* »

Comme la plupart de ses symboles sont choisis de façon à avoir un double sens en hébreu et en français, elle se résume également bien dans le nom de *Pantagruel*, *peine te gare, veille, veille à te garder de toute peine*.

Quant à sa doctrine philosophique, elle est contenue tout entière dans la signature de son auteur anonyme :

NATURE QVITE

Ce qu'il faut lire *nature quiete*. C'est la fameuse doctrine du *quiétisme* de Fénelon qui, au dire de M. Saint-Yves de Salvaydre fut un des parrains, en France, de la maçonnerie écossaise. Diane de Poitiers a multiplié ses emblèmes sur toute la partie du Louvre construite par ses ordres : c'est un masque de Diane, son portrait probablement très ressemblant, émergeant d'un croissant entre deux chiens. Ils lui posent la patte sur la tête, qui est remarquable par d'énormes nattes de cheveux ; en voici la lecture :

*Foi nature quiete, quinte Reine Alicante
Compas, quart dieu nie, Apollon haste.*

Nous ne pouvons pas donner l'analyse détaillée de ces hiéroglyphes, non plus que de ceux que nous aurons à citer par la suite ; en voici l'explication sommaire. Les affiliés à la quinte, comme les maçons modernes, portaient un *compas d'argent* ou métal lunaire ; l'Espagne était le sanctuaire de la foi en la quinte, et Alicante un de ses principaux foyers. Ses adhérents niaient la divinité du *quart* ou du Christ, et de la *haste* ou de l'enseigne d'Apollon, que Catherine de Médicis victorieuse prodigua plus tard sur la façade des Tuileries. Ainsi, d'une part, la façade lunaire du Louvre, de l'autre la façade solaire des Tuileries, les plus magnifiques pages, sans comparaison, de l'art moderne. Comme on peut bénir l'intelligence et l'à-propos de ceux qui ont fait disparaître celle où était célébré le triomphe de la démocratie sur l'aristocratie !

Tout à côté des Dianes de la sénéchale, Charles IX a remplacé son portrait par une femme aux cheveux ceints d'un bandeau (*poil ban*, ou plébéen), c'était la merci plébéienne.

Le bouclier d'Henri II transcrit en hiéroglyphes français l'hébreu pur de l'acte de foi lunaire. Se croyant suffisamment protégé par la langue chananéenne, l'artiste s'est permis d'être d'une merveilleuse clarté.

KTB. KN. TVR. NKR. MRB. LVN.

« Il a pour devise la loi de la *quine*, il croit qu'elle habite dans la *plénitude*. » Cette plénitude était représentée par la *pleine lune*, la *lune éternelle* ou lanterne du pays de Lanternois, — bref, la lune dans laquelle Arioste place également le séjour des intelligences en congé de la vie terrestre. Le *soleil* représentait l'*antérieur* ou l'actualité, et la lune le *postérieur*, ce qui vient après nous ; de là la grosse gauloiserie de frère Jean des Entommeures, qui rappelle une particularité de toutes les initiations lunaires :

*O ! dieu père paterne,
Qui changeas l'eau en vin, etc.*

A côté de la devise lunaire d'Henri II, Charles IX a sa devise solaire en français, sous les traits d'une femme avec des serpents dans les cheveux : *mère ché poil besse*, ou *merci plèbe, miséricorde pour le peuple*. Rabelais accuse au contraire les sectaires lunaires d'*affectation de tyrannie sur le rude populaire et de piperie*. Cette accusation est restée rigoureusement vraie pour tous les pays où dominant encore les doctrines de la *quinte*, c'est-à-dire pour tout le monde musulman et certains États européens qu'il est inutile de nommer ; l'absence de toute charité et de tout frein moral se ressent toujours dans le machiavélisme, dont l'unique axiome est : *La force prime le droit*.

La nature quète ou quiète joue un grand rôle dans la littérature chevaleresque. C'est la *Veuve Coi*, du célèbre roman de Tiran Le Blanc. Lui-même y représentait le principe lunaire, comme le *Chevalier des Lunes*, de Don Quichotte.

La *Maraba basahem* se retrouve dans le *Kiet* musulman. Elle personnifiait la douce quiétude que procurent à tant de gens le culte de la dive bouteille, du haschich, de l'opium, ou ces exercices des derviches qui produisent, sur les plus incrédules, des effets si surprenants. De là, toutes ces jongleries des sectes

lunaires pour piper le peuple, qui leur ont fait donner par Rabelais le nom d'engastromythes.

Maintenant nous croyons avoir suffisamment déblayé le terrain pour pouvoir aborder l'analyse sommaire du livre de la quinte.

On sait que c'est la continuation du pèlerinage entrepris par Panurge pour aller consulter l'oracle de la dive bouteille. Si, dans le livre précédent, Rabelais ne s'était guère écarté du cadre d'un pamphlet politique, cela tenait à toutes sortes de raisons, dont la première était son indifférence en matière religieuse.

Sa continuatrice est au contraire une fougueuse adepte des dogmes lunaires, mais par cela même trop payenne pour s'arrêter au moyen terme du protestantisme, qu'elle trouvait encore plus illogique que le catholicisme. Paradin, dans ses emblèmes héroïques, la dépeint, en revanche, comme très ferme dans le seul dogme positif du culte lunaire.

« *Diane de Poitiers, illustre duchesse de Valentinois, dame d'une piété suprême, avait, dit-il, dans la résurrection des morts, la ferme espérance qu'elle s'opère après la mort par une migration dans une autre vie, de sorte qu'elle repaissait son esprit de la considération des choses célestes. Voici un exemple qui donnera la mesure de ses tendances pieuses : son tombeau est orné d'un trait accolé de rameaux verdoyants* (1). » On retrouve ce trait accolé sur les portes de la chapelle d'Anet. C'était la *turque loi*, ou loi du *troc*, que, dans la guerre des Andouilles, Rabelais a figurée par la *truie* et les *queux*, ou cuisiniers. La doctrine lunaire admettait l'égalité absolue de toutes les destinées, représentées par des chaînes ou chapelets d'existences toutes identiques ; seulement chacun n'en est pas au même grain. Aussi Épistémon, en revenant de l'autre monde, raconte-t-il qu'il a vu Alexandre *rapetasseur de vieilles chaussures* et ainsi de suite. Le chapelet ou la chaîne des existences est donc devenu l'emblème par excellence des *Kouens* musulmans ; mais dans notre exploration d'Utique, avec le comte d'Hérisson, nous l'avons retrouvé dans des tombeaux grecs terminé par une tête de pelops, ou des phallus avec

(1) *Symbola heroica*, p. 55. La devise non moins significative est : *Sola vivit in illo*.

des yeux, emblème des tribulations (en grec *phlaps*). Aux yeux des Kouens, les existences terrestres ne sont qu'un désagréable réveil de la *nature quite*. L'état bienheureux, ce sont les rêves de l'être immortel dans l'intervalle d'une existence à l'autre ; on les peuple à sa fantaisie des plus aimables souvenirs de l'existence précédente ; de là, la nécessité d'être heureux dans ce monde, pour en emporter la mémoire dans l'autre. C'est le paradis tout immatériel de Mahomet, qui justifie la théorie du maçon, celui *qui bâtit sa destinée future*. Et comme elle doit être le miroir de la présente, il l'aura guerrière, voluptueuse ou savante, suivant ses propres goûts.

Il n'y a pas le moindre mystère dans l'*Ile sonante* ; c'est une sanglante satire, à visage découvert, du clergé romain et de l'Ordre de Malte qui tenait pour le parti solaire. La joute est brillante mais froide. Panurge n'y incarne plus les perplexités d'Henri II entre sa femme et sa maîtresse, ni Pantagruel l'épicurisme narquois de son père. Frère Jean est d'une grossièreté plus cynique que gaie. Ce ne sont plus que les acolytes indispensables d'une initiation lunaire. Ils ont de l'esprit, énormément de science, surtout dans cette astronomie que, au dire de Paradin, Diane cultivait avec tant de passion ; mais le large et vigoureux souffle de Rabelais ne les anime plus, et l'on sent un peu trop que si la puissante sénéchale peut redouter le poignard, le poison ou la chute de cheval habilement provoquée qui l'envoya dans le paradis de la quinte, elle ne craint point le bûcher ou cette cravate de pantagruélion menaçant toujours de prendre à la gorge un simple moine. Il en résulte un effet analogue à celui des *Blasphèmes* de Richespin. Sous l'inquisition c'eût été piquant ; mais non saupoudré de danger, rien au monde n'est fade et insipide comme un blasphème.

Il est donc inutile de perdre son temps à traduire des jeux de mots plus ou moins ingénieux, comme les *apedeftes aux longs doigts*, qui désignent le Parlement. Il en est de même des *chats fourrés* ou *cafards* ; on y reconnaît suffisamment les *procureurs* de l'ancien régime.

L'originalité du V^e livre ne se révèle véritablement qu'au chapitre de la *quinte*.

Qu'était-ce au fond que cette quinte mystérieuse ? C'était l'arche du temple de Salomon, ou Jéhova lui-même représenté par un cercueil vide, figurant l'Occident et la mort.

Comme l'a fort bien remarqué M. Saint-Yves de Salveydre, le nom de Jéhova est essentiellement androgyne ; il se compose des deux temps morts du verbe : le passé IE, il fut, et le futur EVE, il sera. Le premier représente l'*antérieur*, et l'Apocalypse l'exprime par une pierre sur un trône ; c'est le *Hen* de Platon. Le second est un livre scellé, en hébreu *Golin*. C'est la vierge incontaminée, l'*Osia* de saint Jean et l'*erkhomenon* de Platon. La réunion des deux faces non vivantes de la divinité forme l'*androgyne pucelle homme* des légendes forestières. Le principe vivant est l'*agneau*, en grec *Arnès* ou *Krios* qui rompt le sceau du livre, ou viole le secret de l'avenir. Ce viol est immédiatement suivi du châtement, qui est la mort, exprimé par le fameux vers :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Cette mort consiste à être fixé ou cloué au poteau sur lequel les anciens affichaient leurs lois, et qu'ils nommaient *tavros* ou *stavros*. Alors le postérieur, la vierge qui vient derrière nous, passe à l'état d'antérieur ; l'inconnu devient le connu ; l'incertain, le certain ; mais, en définitive, le présent n'est qu'un point mathématique, dont l'existence est tellement brève, que les langues anciennes, et notamment l'hébreu, n'avaient pas de mot pour le rendre. C'est une illusion du moi se mouvant à reculons dans l'éternité, comme un voyageur occupant en chemin de fer la banquette de devant. Il n'aperçoit les objets que lorsqu'il les a dépassés, il les suit de l'œil pendant quelque temps, puis ils sont remplacés par d'autres qui en effacent jusqu'à la mémoire. Si on lui ferme la portière de son wagon, il est comme le mort dans son cercueil, et se replie sur lui-même pour lire dans ses souvenirs.

C'était là ce que les *marabais* nommaient la lunel, ou plus exactement la *lit en elle*, la conscience du moi. Son hiéroglyphe était la lunel du blason, ou un *lion avec une laie*. Sur les tombeaux de la Renaissance, elle est figurée par une *femme*

lisant dans son lit. Telle était la quinte ou quintessence, représentée par l'arche et désignée par le nom androgyne de Jéhovah. On prétend que les juifs étaient des matérialistes, qui ne croyaient pas à une autre vie. C'était exactement le contraire; s'ils ne niaient pas la vie présente, les jéhovistes ou *marabais* la maudissaient d'avoir ouvert la porte du wagon ou d'avoir levé le couvercle de l'arche, pour mettre le moi en communication avec le monde extérieur, qui lui apportait la souffrance, et ils ne demandaient qu'à reprendre leur rêve interrompu. Telle était la doctrine séduisante mais anti-sociale qu'ils avaient répandue dans tout l'islamisme et propagée en Espagne. Mais auparavant, dès le VI^e siècle, ils l'avaient importée en Prusse, où elle subsiste encore sous le nom d'ordre des *noachides*, fondé par Phaleg, architecte de la tour de Babel. C'est une franc-maçonnerie lunaire par excellence, qui n'a pas le droit d'introduire dans ses assemblées d'autre lumière que celle de la lune. Son mot d'ordre est SCJ, et veut dire *forestier* en hébreu, mais il se prononce en français *saccage*, et les adeptes prussiens de *Phaleg* nous ont terriblement saccagés. On peut même établir qu'en thèse générale les doctrines lunaires ont imprimé à toutes les sectes protestantes qui en procèdent une âpreté particulière, incarnée dans le fameux axiome : *La force prime le droit. Soyons frères, ou je t'assomme*, est au contraire la quintessence et aussi la déviation du principe solaire. Le premier n'aime pas assez son prochain, l'autre l'aime trop. On ne peut cependant pas dire que cela revienne au même, car la Révolution française, qui est solaire, est destinée à faire progresser davantage l'humanité, que le principe lunaire du protestantisme de Cromwell et de Bismarck.

L'auteur du cinquième livre nomme la quintessence *entéléchie*, ou la continuité dans le mouvement, la force motrice. Ce n'est qu'un équivalent de l'*autokinéma* de Platon, ou plus brièvement *kinein*, le mouvoir, l'âme. Les marabais juifs et musulmans d'Espagne la désignaient sous le nom de *morabaquine*, force multipliante et créatrice. C'était aussi le nom qu'elle portait dans les mystères phéniciens de Thèbes, car on retrouve dans les tombeaux thébains des vases ou *konos* avec une tête de

moira ou parque d'un côté, et une tête de bœuf de l'autre. Le tout fait *moira bou kone*, qui n'a aucun sens en grec. On la nommait dans cette langue *byssa-marika*, d'où l'on a fait *Bis-marque*, désignant en grimoire moderne la marche du serpent, ou l'Irlande. Ces trois divinités n'en sont pas moins identiques, car leurs noms ne sont que les hiéroglyphes de ce que nous nommons improprement la mort, et qui n'est réellement que le *postérieur* ou l'*inconnu* se transformant continuellement en connu.

Ceux qui nous ont fait l'honneur de nous suivre dans ce labyrinthe ne s'étonneront point si la *pieuse* Diane de Poitiers en fait la guérisseuse de tous les maux et l'éternelle *rajeunisseuse*.

On peut assister à cette opération dans l'admirable tableau de Mantegna, où il a représenté la *quinte* sous les traits classiques de *Pallas heaulmée*, ou la *pucelle-homme*.

Il y a même ajouté un commentaire hébreu des plus précieux. ASM. NPS. IA. OA. *le péché de Nephès (Psyché) a gâté sa beauté*. QV. TsQ. OM. QTs. ILD. *l'union de la loi avec l'abstrait a engendré ce qui finit*, crime éternel du *quart*. De son viol de la Vierge de l'inconnu, sont nés tous les maux et les vices qui empoisonnent notre courte existence. C'est le péché de Nephès, l'âme du monde, la loi, la pucelle-homme, celle qui conçoit éternellement sans cesser d'être vierge. Le peintre ajoute : *Agite, pellite sedibus nostris, tæda hæc victorum monstra, virtutum, cœlitus, ad nos restitutis*.

On voit dans le cinquième livre que la reine Entéléchie guérissait de tous les maux à l'aide de ses chansons, comme toutes les enchanteresses anciennes ou modernes. C'était sans doute pour ce motif qu'elle se nommait Chante reine, ou Canteraine. L'hébreu QN veut dire aussi *plainte*. Le grand guérisseur n'est donc autre chose que l'*éternel féminin*, ou la continuité. Son occupation est de passer le temps à travers un tamis de soie *blanche et bleue*.

Elle a vingt-deux officiers, c'est-à-dire vingt-deux grades d'initiés, nombre égal à celui des lettres hébraïques. Les quatre premiers grades sont ceux d'*abstracteurs*, *spodizateurs* (incinéra-

teurs), *massitères* (mâcheurs), *prégustes* (dégustateurs). Ces quatre grades sont culinaires. Les dix-huit autres sont des titres hébraïques, *tabachins*, *chachanins*, etc. ; les traduire serait fastidieux ; nous nous bornerons à faire observer que le grade de *Tabachin*, qui veut dire *l'amour dans l'arche ou le cercueil* (1), se trouve souvent exprimé sur des sépultures féminines par un *tibia et un chien*. Aussi la *Quinte* crie-t-elle lorsqu'elle va prendre son repas de métaphysique transcendante : *Tabachin a panacée*, littéralement : l'amour dans l'arche guérit tout.

Si le livre de la *Quinte* n'a pas l'ampleur de ceux qui sont dus à la plume de Rabelais, il est rempli de détails ingénieux et gracieux qui dénotent celle d'une grande dame. Tel est le suivant :

« Puis furent introduits les empoisonnés ; elle leur sonna une autre chanson et gens debout. Puis les aveugles, les sourds, les muets, leur appliquant de même. Ce qui nous épouvanta, non à tort, et tombâmes en terre, nous prosternans comme gens ecstatisques et ravis, en contemplation excessive et admiration des vertus qu'avions vu procéder de la dame, et ne fut en notre pouvoir aucun mot dire. Ainsi restions en terre, quand elle, touchant Pantagruel d'un beau bouquet de *roses blanches* qu'elle tenait en sa main, nous restitua le sens, et le fit tenir en pied. » (Liv. V, chap. xx.)

Ce passage nous apprend que la *quinte* était la fameuse *rose blanche*, dont la lutte contre la *rose rouge* fit tant verser de sang en Angleterre. Sa formule se trouve à la page suivante : « Mainte lune rétrograde, vos ongles mors avez, et la tête d'un doigt grattée. » Cette pantomime se traduisait par le vers suivant : *Mainte lune reculée, mors ongles, doigt chef gratté*. C'est l'explication de toute une série de miroirs trouvés dans les tombeaux grecs et de l'inceste d'Œdipe ; mais ces obscénités grandioses ne se traduisent point dans notre langue.

Au chapitre XX, les pèlerins sont nommés *abstracteurs*. Ils la remercièrent sans mot dire, et acceptèrent l'office DE BEL ÉTAT, qu'elle leur donna. Un autre traité de la *Quinte*, intitulé *Ta-*

(1) De la devise de Diane citée précédemment : *Vivit in illo*.

bleaux hiéroglyphiques, est signé du pseudonyme de Pierre l'Anglois, sieur *de bel état*. Il faut lire *diableteau*.

Le séjour des pèlerins dans le royaume de la Quinte se termine par le fameux ballet des échecs ou la lutte du principe solaire contre le principe lunaire (1).

Les champions *argentés* remportent deux victoires, qui représentent celles de Diane de Poitiers elle-même sur Catherine de Médécis ; mais celle-ci, par la mort de son mari, resta maîtresse du terrain. A partir de ce moment, Diane s'éclipse comme la Quinte et entreprend une lutte masquée dont l'histoire parle à peine, quoiqu'elle ait combattu sans trêve ni merci jusqu'au jour où son cheval se cabra sur elle et lui écrasa la cuisse. Les *Songes drolatiques* de Rabelais, qui sont un recueil de caricatures en grande partie postérieures à sa mort, représentent Diane en *mère boiteuse*, en *mère boite*. Cette façon de figurer la marabé ou *marabout* espagnole se retrouve dans l'*Acajou* et *Zirphile*, qui fut composé pour la réception dans l'ordre de M^{me} de Pompadour. Diane mourut bien persuadée que l'ingénieuse Catherine s'était arrangée de façon à provoquer l'accident et à la transformer en *mère boiteuse* au naturel.

IV

Le chapitre de l'*Ile d'Odes*, ou des *Chemins qui cheminent*, est un des moins étudiés et des plus curieux de tout le V^e livre. Nous avons comparé le voyage du *Moi* à travers l'éternité à un homme assis sur la banquette de devant d'un wagon et ne voyant le paysage qu'à mesure qu'il le dépasse. Mais telle n'était pas l'opinion des docteurs lunaires ; pour eux, le moi est éternellement immobile et immuable au centre de l'univers qui n'est que la création de son rêve. Ce n'est pas le voyageur qui se déplace, c'est le chemin de fer qui chemine comme une sorte de panorama qui se déroulerait devant un spectateur ayant l'œil au verre d'un diorama. De temps en temps, le trou par lequel

(1) Ce ballet des échecs se rapporte au nom grec de la quinte ; elle s'appelait *marpesa*, la main qui joue aux échecs. Comme principe de la fatalité, elle présidait à tous les jeux.

il communique avec le non-moi se bouche et le laisse seul avec lui-même, comme le grand moi central de l'univers. Alors il lit en lui, comme Dieu lui-même, pour lequel il ne peut pas y avoir d'autre vie. La nature extérieure n'est donc pour nous qu'un chemin qui chemine.

« Puis, considérant les alleures de ces chemins mouvans, Pantagruel nous dit que, selon son jugement, Philolaüs et Aristarchus avaient en isle philosophé. Séleucus prit opinion d'affirmer la terre véritablement autour des pôles se mouvoir, non le ciel, encore qu'il nous semble le contraire être vérité. Comme étant sur la rivière de Loire, nous semblaient les arbres prochains se mouvoir; *toutefois, ils ne se meuvent.* » (L. V, chap. XXVI.)

Ainsi le *E pur si muove* n'est que la contre-épreuve du *toutefois ils ne se meuvent*, dont personne n'a jamais parlé. Une grande dame astronome, et encore plus astrologue, l'avait écrit plus d'un demi-siècle avant que Galilée fût soumis à ce propos à la torture de l'*estrapade*, qui était exactement celle du *stavros* grec. Copernic venait à peine de mourir; mais elle ne tenait pas ce secret de Copernic. C'était un legs des alexandrins que les marabais avaient recueilli, avec beaucoup d'autres, car ils étaient astronomes et astrologues de profession, pour la plupart.

Ce n'est donc pas Copernic qui a affirmé le premier la rotation de la terre autour du soleil; c'est Séleucus, un obscur néoplatonicien, qui lui-même ne l'avait pas inventée. Mais tout l'ordre religieux reposait sur le système contraire, et il était de principe chez les marabais de laisser patauger les *bélistres* dans les fanges de toutes les aberrations. Voilà pourquoi ce terrible secret, qui devait ébranler les bases scientifiques de toutes les religions positives, est resté si longtemps sans être divulgué.

On sait que, de l'île des chemins qui cheminent, on arrive dans celle des *esclots* ou sabots. C'est une allusion au blason de la ville de Saint-Quentin, qui représente ce saint *cloué par les épaules*. Là finit le règne de la quinte ou de la nature quite, c'est-à-dire du cimetière. Dans l'Église, il est représenté par saint *Paul*, dont le nom signifie repos; dans la nature, par l'automne; dans l'espace, par le nord-ouest. Saint *Quentin*, en gri-

moire *quinte-nie* (*qui nie la quinte*), marque la limite des états de Paul (*escloue Paul*).

Là commence le domaine de Pierre, en grec *pater*, le marcheur, chef des *esclopins* ou sabotiers, ce qui est exprimé par sa *clé au poing* (1). Paul et lui occupent en même temps le pôle arctique marqué par la constellation du *Carpent* ou Chariot, dont le Christ prend le nom dans le langage mystique des Forestiers du brouillard. L'Île des esclots est, entre la quinte et le cart ou le char, un espace neutre dont saint Pierre tient les deux clefs. La quinte, aux yeux des adeptes du quart, représente l'enfer, et le quart le paradis ou champs élysées. Pour ceux de la quinte, c'est tout le contraire. C'était jadis sur cet espace neutre que se tenait *janus bifrons* ou *quadrifrons*, car astronomiquement il représente l'intersection des deux cercles passant par les deux pôles, qui partagent l'espace en quatre parties égales correspondant aux quatre divisions de la journée. Là est donc la place de l'androgyné ou de la pucelle-homme, et il est représenté par un frère fredon ou jésuite. Mais ce n'est pas le roi de l'Île, qui se nomme *Benius III*, calembour assez inoffensif sur Bénitier, s'il n'en cachait un autre qui l'est beaucoup moins. Nous avons vu que *ben* en hébreu signifie maçon, IVS veut dire *sale*; *benivs* doit donc se traduire *sale maçon*. C'est une équivoque sur les innombrables colimaçons qu'on trouve mêlés aux fresques du Vatican. L'Église de Rome avait adopté cet emblème parce que *cæl* veut dire *ciel*, et que colimaçon était le *maçon* qui se fait son *ciel*, ou le chrétien, tandis que le *forban* était le maçon qui se fait sa destinée. La différence des deux religions est tout entière dans ces deux idées : pour le chrétien, il n'y a qu'une seule existence après celle-ci, éternellement heureuse ou malheureuse; pour le marabais, le nombre en est aussi indéfini que le caractère.

Un volume entier ne suffirait point à analyser tout ce que Diane de Poitiers a entassé d'allusions politiques et religieuses dans cet étrange personnage du frère Fredon. Qu'il nous suffise de dire que ce singulier androgyné représente le jésuite Mo-

(1) Esclopins, scalpins, finalement scapin, vient du latin *sculpere*, tailler à coups de hache, d'où *esclop*, sabot, ancien gaulois *sculponea*.

lina, alors très jeune mais déjà très célèbre ; il était né en 1535, et Rabelais, qui était mort en 1553, alors que le premier entraînait tout au plus dans sa dix-huitième année, n'avait pu le deviner. Le curé de Meudon est donc complètement étranger à la composition de ce chapitre, le plus remarquable du V^e livre et celui qui rappelle le plus sa manière.

En hébreu FRD veut dire *mule* et ON *inane*, d'où *molina-nie*. Que niait Molina ? le libre arbitre. L'hébreu, qui est l'hiéroglyphe de libre, achève de compléter cette définition (*Molina, nie, libre*). C'était la doctrine de la quinte ; aussi fut-il attaqué et condamné par les dominicains. Plus tard, les jésuites défendirent le libre arbitre contre Pascal et Port-Royal, qui inclinaient comme tous les savants vers les doctrines quintistes ; mais malgré cela ils ont toujours conservé l'empreinte de Molina, témoin lorsqu'ils essayèrent de pactiser en Chine avec le culte des ancêtres. Leur dévotion à Marie était essentiellement quintiste, et l'on peut dire qu'en thèse générale ils ont toujours tendu à efféminer le catholicisme. Aussi Diane dit-elle qu'ils *chantaient de l'oreille (quintor lié, lié à la loi de la quinte)*. Cette charge à fond est tellement violente, tellement peu déguisée, que Rabelais n'aurait jamais pu se la permettre ; elle remonte jusqu'à la papauté elle-même, dont M. Saint-Yves de Salveydre a parfaitement noté le caractère androgyne, qui se retrouve jusque dans son blason : *d'argent à deux clefs d'or en sautoir chargées d'une tiare de même*. C'est contrevenir à la règle interdisant de mettre métal sur métal, outre que la pensée ne prend même pas la peine de se déguiser sous le rébus. La tiare se dit posséder deux clefs, celles du soleil et de la lune, ou du principe masculin et du principe féminin ; aussi l'auteur du V^e livre l'accuse-t-il de *maudire le jour et de tromper la nuit*. Mais il ne s'en tient point là. Une caricature des *Songes drolatiques* représente le frère Fredon avec sa double face masculine et féminine, dont la première est Catherine de Médicis et l'autre le cardinal Charles de Lorraine, son favori, puis son maître. Du vivant d'Henri II, Diane lui avait imposé des faveurs quelque peu surannées ; après sa mort, il fut son ennemi acharné et elle l'a souvent caricaturé, dans les *Songes drolatiques*, sous le masque d'une pucelle-homme. C'est à lui que s'applique

la singulière épithète de *brûleur de maison*, ce qu'il faut lire : *Bar laisse dame ose ne*, le *bar* que la dame n'ose pas laisser ; il était originaire de *Bar-le-Duc*, qui avait pour arme un *bar*, et c'était par ce *bar* qu'il était désigné dans les innombrables caricatures faites contre lui. Diane le traite encore de *carrelure de ventre*, parce qu'il se nommait *Charles* et qu'on prétendait qu'il était le *plastron* de Catherine.

Mais nous n'avons pas le temps de nous attarder au côté politique du livre et nous passons à l'île de *Satin*, lisez *Satan*. C'est un pays qui n'existe qu'en tapisserie, et dont on ne parle que par *ouï-dire*. Ces allusions étaient très hardies au *xvi^e* siècle ; dans celui de Richepin, c'est assez incolore. Arrivons immédiatement au pays de Lanternois.

Celui-là n'a plus rien à voir avec la mappemonde ; c'est la simple cave souterraine de toutes les initiations maçonniques mentionnée dans la réponse rituelle :

« Une cav. : m'est connue, une lamp. : m'a éclairé, une sour. : m'a désaltéré. »

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la maçonnerie adonhiramite existait déjà en Espagne depuis près d'un siècle, et que si le pays de Lanternois n'était pas le rite écossais lui-même, il s'en rapprochait singulièrement, avec cette différence capitale, toutefois, qu'il cachait le sérieux sous le grotesque, tandis que c'est aujourd'hui presque toujours le contraire. En ce temps, la maçonnerie était encore l'unique dépositaire de la liberté de penser ; aujourd'hui elle n'est plus qu'une société d'admiration mutuelle, et le mystère commence à la gêner plus qu'il ne peut lui servir désormais.

Ici, l'auteur nous fait pénétrer dans l'admirable monument que Diane et Henri avaient consacré à la Quinte et dont nous possédons les restes au Palais des beaux-arts. Les pèlerins y sont introduits par la pontife *Bacbus*, en hébreu *bouteille*, ce qu'il faut traduire *libre beauté loi*. Tout d'abord, elle leur montre une mosaïque représentant la bataille de Bacchus contre les Indiens, qui indique que nous sommes bien chez Diane, car elle doit s'interpréter ainsi :

Mosaïque Bacchus indienne bataille, prononcez : *Mosaïque bac-*

cuin Diane beauté loi. Remplacez mosaïque par l'hébreu, vous aurez : la *barbacane Diane beauté loi*. *Barbacane* ou *morabaquine* ont en hébreu la même signification ; mais en français *barbacane* signifie une *meurtrière*, de sorte qu'une tour avec une meurtrière donnait la profession de foi de la secte, *barbacan-tour*, ou loi de la multiplication de la richesse. Sur les chapiteaux romans, cet hiéroglyphe est remplacé par un *barbu-centaure*. Le *Bucentaure* de Venise indique que cette ville était du parti de la quinte ; il en était de même de Milan, dont le dôme est encore dominé par la *mère Ève*.

Après la mosaïque vient la lampe du temple, ou *lanterne* en chef, « qui est en cristal et porte une bataille de petits enfants nuds, montés sur petits chevaux de bois, avec lances de violets, et pavois faits subtilement de grappes de raisin ». Autre idéogramme un peu trop compliqué ; pour en donner la traduction, nous nous contenterons de rappeler que les fous ou *niais* montés sur des *palefrois de bois* (*palefroi*, *bois*, *niais*), étaient un des hiéroglyphes les plus communs des *Pul-forbans*, ou maçons d'Afrique.

De là on passe à la fontaine mystérieuse représentant les sept planètes, ou semaine de la quinte, mais dans un ordre différent de celui de la semaine vulgaire. Ce sont, avec leurs couleurs :

- 1 Saturne bleu.
- 2 Jupiter violet.
- 3 Le Soleil or.
- 4 Mars rouge.
- 5 Vénus vert.
- 6 Mercure moucheté.
- 7 Lune argent.

Comme on le voit, la lune occupe ici la place d'honneur, accordée au soleil dans notre semaine, et lui-même y remplace notre mercredi. Tous ces astres sont accompagnés d'un blason des plus curieux. Nous devons nous borner à celui du VII^e qui est une *syénite et une lune d'argent sous les pieds d'un lévrier* ; il est beaucoup question de ce lévrier dans les prophéties du Dante, mais c'est tout simplement une équivoque sur *levrié* et *le vrai*, ou *loi vraie*.

La traduction de ce blason lunaire correspondant au plus haut grade de l'ordre est *sept, maçon troyen, Psélion loi vraie*. Il est donc grec et non hébreu (1). La déesse grecque *Psélion* est la femme qui accouche devant le dragon dans l'Apocalypse et enfante le *mâle Arren* qui doit gouverner les hommes avec une verge de fer ; l'Église fait de ce mâle l'Antéchrist, quoiqu'il ne soit pas plus terrible que l'agneau aux yeux de pyrope de la bouche duquel s'échappe un double glaive. Le nom de *Psélion* veut dire *chaîne* ou destinée ; en français, ce sont les *passes-lunes*, ou phases lunaires, qui servent à mesurer le mois. Sur les tombeaux gothiques elle a pour hiéroglyphe un *lion sous les pieds* du défunt (*pié sous lion*), et cet hiéroglyphe indique un affilié lunaire. S'il est solaire, le lion tient un *écu* ou *Cuir*, d'où *Carléon*, homme de Carle. Quand le défunt ayant à ses pieds un lion gît à côté d'une défunte avec un lévrier, on a la formule complète : *Psélion loi vraie*.

De cette fontaine, l'initié, accoutré d'une façon mystique, est soumis à une cérémonie semblable à celle que décrit Cervantes dans sa nouvelle de la *Gitanilla*, où il donne les mœurs des bohémiens de la secte du *comte Maldonado* ; puis on le mène dans un réduit souterrain où se trouve une autre fontaine, dont l'eau a le goût du vin. C'est la fontaine de Jouvence, que nos aïeux nommaient la *fon Gouvin* ou *Jouvin*. Bacbuc lui en fait baiser les bords et l'avertit que l'oracle de la dive bouteille ne doit être écouté que *d'une oreille*, ce qui veut dire qu'il est *Diane-heur-lié*, lié à la fortune de Diane ; puis elle lui souffle à l'oreille gauche (*Tor-oreille*), ce qui lui apprend qu'il est affilié à la loi de *Tarare*, ou lumière de la raison ; il ne lui reste plus qu'à posséder le secret final, qui est TRINQ. En hébreu TR-INQ signifie la *loi de la succion*, ce qui au premier abord ne paraît pas bien malin. Ce n'est cependant ni plus ni moins que la célèbre loi d'attraction universelle, qu'on croit avoir été découverte par Newton, mais qu'il n'a pas osé révéler entièrement. Car loi de succion est autrement précis et autrement vrai que loi d'attraction. En effet, le premier acte de tout être vivant, depuis la plus

(1) *Psélion* est la traduction de la *lunula*, que les patriciens arcadiens et troyens portaient au pied.

humble cellule jusqu'au marmot le plus porphyrogénète, est de sucer tout ce qu'il peut saisir. C'est par la succion qu'il s'assimile ce qui lui est indispensable pour se maintenir vivant et qu'il le transforme en lui-même, c'est-à-dire en Dieu. Tel est le mystère de l'Eucharistie réduit à sa signification scientifique et dégagé de tout mysticisme superflu. Cette assimilation est l'ouvrage de l'*antérieur grangousier*, *Gringalet*, ou *Gulliver*. Le produit, ou la quinte, en est distribué par le *postérieur*. C'est tout ce que l'humanité en sait et en saura jamais.

Cette formule, commune aux deux sectes lunaire et solaire, avait deux prononciations : les solaires disaient *suc-loi*, ou *Sicile*, les lunaires *suce-raison*, ou *sois-Sarrasin*. Lors des Vêpres siciliennes, les ennemis du parti solaire ou français égorgaient tous ceux qui ne prononçaient point de cette dernière façon.

C'est ici l'*ite missa est*. La suite contient cependant quelques éclaircissements précieux. Si Diane était princesse souveraine du Valentinois en Dauphiné, elle en était aussi grande prêtresse. Nous l'apprenons par les vers suivants de Panurge :

Pourquoi les oracles
Sont au Delphes plus mûrs que mâcles
Plus ne rendant réponse aucune ?
La raison est assez commune :
En Delphes n'est, il est ici.

(Liv. V, chap. LVII.)

Cette secte était donc celle du Dauphiné, ou plutôt des Dauphinés, car on la retrouvait également en Auvergne, et il est à remarquer que les députés de ces deux pays jouèrent un rôle capital dans la Révolution. Mais leur secret n'en venait pas moins de Delphes, car *Delphis* est en grec l'exacte traduction de l'hébreu *quine*.

Frère Jean, qui représente le principe mâle, refuse obstinément de s'affilier à la secte, c'est-à-dire de se marier ; il reste fidèle à la doctrine de saint Jean qui, dans sa Jérusalem apocalyptique, n'admettait ni femmes ni chiens. Panurge lui dit que ça ne l'empêchera pas d'aller cohabiter avec Proserpine, la Koré grecque, celle qui

...κοῖνον πάσιν θάλαμον ἔχει

Théophile Gautier a traduit cette idée en vers magnifiques sur la Mort :

Bien qu'elle ait mis le pied dans tous les lits du monde.
Sous sa blanche couronne elle reste inféconde
Pendant l'éternité.

Panurge dit plus bourgeoisement :

Elle ne fut oncques cruelle
Aux bons frères, et si fut belle.

Telle est la quintessence du V^e livre.

Sur ce, Bachuc fait aux pèlerins un discours de circonstance dans lequel nous relevons ce passage curieux sur le magnétisme : « Qu'est devenu l'art d'évoquer des cieux la foudre et le feu céleste jadis inventé par le sage Prometheus? Vous certes l'avez perdu; il est de votre hémisphère départi; ici sous terre, est en usage. »

Nous signalons ce passage à M. Saint-Yves de Salveydre; il prouve que décidément nos grand'mères, représentées par la sénéchale de Normandie, en savaient beaucoup plus long qu'on ne l'imagine. Elle congédie ses hôtes avec le plus sage des conseils, celui d'avoir des amis : « Car tous philosophes et sages antiques à bien sûrement et plaisamment parfaire le chemin de la connaissance divine et chasse de sapience ont été deux choses nécessaires, guide de Dieu et compagnie d'homme. »

Tel fut le précepte social de toutes les franc-maçonneries antiques et le secret de leur force. Diane l'avait certainement mis à profit pour mener à bien une œuvre de science aussi considérable que ce V^e livre. Quelle fut sa part et celle de ses collaborateurs? Nous laissons cette tâche ardue à ceux qui voudront approfondir le sillon que nous venons de tracer. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que si les quatre premiers livres de Pantagruel portent l'empreinte d'un des génies les plus mâles qui aient jamais existé, c'est une haute intelligence essentiellement féminine qui prédomine dans le cinquième et qui a élevé ce curieux monument à l'*éternel féminin*.

G. D'ORCET.





LE

PREMIER LIVRE DE RABELAIS

Rien n'est plus connu que la biographie de Rabelais, aussi nous bornerons-nous à rappeler celles des particularités de sa vie qui, réelles ou supposées, sont de nature à jeter quelque lumière sur ses écrits. On sait qu'il naquit à Chinon, en 1483, la même année que Raphaël et Luther. Son père se nommait Thomas Rabelais, seigneur de la Devinière, un des meilleurs vignobles du pays. On a dit qu'il était cabaretier, mais il est prouvé qu'il exerça la profession d'apothicaire, laquelle, alors, exigeant des connaissances assez étendues, le classait dans la bourgeoisie lettrée. Il était, de plus, fort riche pour l'époque, car la seigneurie de la Devinière valait au moins 20,000 écus, un demi-million d'aujourd'hui. Il était d'usage dans les familles riches de la bourgeoisie, qu'un de leurs cadets, pour le moins, entrât dans les ordres. François Rabelais se conforma donc à cet usage. Les couvents étaient les seuls établissements d'instruction publique; il s'y trouva en très haute compagnie et y fit des connaissances qu'il conserva toute sa vie. Plus tard, il abandonna la vie monastique pour l'étude de la médecine dont il avait dû puiser le goût dans la pharmacie paternelle; mais il le fit sans rompre jamais avec l'Église et rien n'était plus commun de son temps que ce passage du cloître au monde. L'état ecclésiastique étant une profession comme une autre, on était très tolérant sur le chapitre des mœurs, et un moine n'était pas plus déconsidéré pour avoir un enfant illégitime

que ne l'est aujourd'hui un membre de la magistrature, lorsque pareille infortune lui arrive. Rabelais eut un fils qu'il reconnut et qui porta le nom de Théodore. Il mourut l'année même de sa naissance. Ses amis lui adressèrent leurs condoléances en vers latins. On ignore quelle pouvait être la mère : probablement quelque grisette de Montpellier. Ce fait prouve que maître Alcofribas sacrifiait aux faiblesses humaines, sans que la femme ait tenu plus de place dans sa vie que dans ses livres. Nulle part il ne s'est élevé contre le célibat ecclésiastique, ni n'a manifesté le moindre goût personnel pour le mariage ; les perplexités de Panurge à cet égard ne furent jamais les siennes, et il n'en a jamais entretenu le public. Il était hardi penseur, mais nullement révolutionnaire en quoi que ce fût. Sous ce rapport, on ne saurait mieux le comparer qu'à Goethe. Il vint à Lyon en 1532, pour publier son premier ouvrage *Hippocratis et Galeni libri aliquot*, et ce fut à partir de cette date que commença sa vie littéraire. De novembre 1532 à février 1534, il fut attaché, en qualité de médecin, à l'hôpital de Lyon ; mais son esprit était trop vaste pour se confiner dans cette honorable spécialité.

L'ancienne cité impériale était, vers le milieu du ^{xvi}^e siècle, ce que Bordeaux avait été sous la domination des rois angevins d'Angleterre au ^{xiv}^e, ce que fut plus tard Édimbourg au ^{xviii}^e, c'est-à-dire un centre local de vie intellectuelle qui rivalisait avec la capitale. Le grand imprimeur allemand Gryphe venait de s'y établir. Ce fut de ses presses que sortirent les *Commentaria linguæ latinæ* de Dolet, et tant d'autres livres remarquables par leur élégance autant que par leur correction. Autour de lui s'était groupée une pléiade de savants et de littérateurs qui s'intitulait la *Société angélique*. Inutile de dire qu'il ne faut pas interpréter ce mot dans le sens séraphique qu'il a pris dans notre langage moderne. *Aggelos* signifie réellement un *messenger*, un *porteur de nouvelles* ; la *Société angélique* de Gryphe était juste aussi angélique que l'agence Havas. On la nommerait aujourd'hui une agence de correspondance. Seulement, dans un temps où Pantagruel prenait si aisément les gens de lettres à la gorge, il fallait rédiger ses correspondances en un style tout particulier, qui se nommait alors le *lanternois*, le *patelinage*, ou

le *grimoire*. A cette époque, les nouvelles n'allaient pas vite, la province ne savait guère ce qui s'était passé à la cour que l'année suivante, si toutefois elle venait à le savoir. Une gazette ou ce qui en tenait lieu groupait pour le moins tous les événements d'une année. On prenait son temps pour la composer, aussi bien que pour la déchiffrer. Ce fut de cette façon que Rabelais mit au jour les *horribles et espouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel, roi des dipsodes*, dont le fond dut lui être fourni par sa protectrice la reine de Navarre et peut-être rafraîchi par elle sous le pseudonyme de *maître Jean Lunel*, qui indique un adepte de la quinte, tandis que celui d'Alcofribas Nasier est tout ce qu'il y a de plus orthodoxe. Gryphe lui-même y figure sous celui de Panurge, et le sujet du pamphlet est un projet de divorce entre François I^{er} et Léonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, projet qui avorta.

Cette académie littéraire comptait parmi ses membres Étienne Dolet et Bonaventure Desperiers. Le premier à l'âge de vingt ans avait attaqué le clergé toulousain pour avoir brûlé Caturce. Mal lui en prit, car le clergé ne le lui pardonna jamais. Il attendit patiemment dix-sept ans l'occasion de pouvoir le livrer aux rigueurs du bras séculier qui l'emprisonna, le tortura et finalement le brûla. La seule grâce qu'on lui accorda fût d'être étranglé avant d'être brûlé, s'il voulait dire une prière à la Vierge. Le pauvre patient la fit d'autant plus volontiers, que le culte de la Madone était l'un des masques dont le quiétisme lunaire s'affublait de préférence. En 1532 il n'avait que 23 ans, c'est à dire 27 ans de moins que l'auteur de *Pantagruel*; à la même époque, tous deux étaient correcteurs dans l'imprimerie de Gryphe.

Les littérateurs du xvi^e siècle vivaient dans le plus sublime mépris de la religion établie. A leurs yeux, le christianisme n'était pas autre chose que la discipline catholique. Ils étaient loin d'être athées, mais les doctrines de la quinte déteignaient sur toutes les intelligences et leur faisaient considérer le dogme de l'immortalité à un tout autre point de vue que celui du christianisme. Leurs théories religieuses étaient restées exactement, celles du VI^e livre de Virgile et du premier livre des *Tusculanes* de Cicéron. « C'était pour eux, à la fois, une espérance, une con-

solation et une distinction. Eux, les lettrés, ne voulaient pas être confondus avec le troupeau du vulgaire. Ils prétendaient s'élever au-dessus, et sur les hauteurs sereines se délivrer des inquiétudes terrestres. De là, ils surveillaient les progrès de l'humanité et tâchaient de pénétrer de plus en plus l'ordre divin. Les hommes de science, parmi lesquels se trouvait Rabelais, étudiaient la nature et adoraient celui qui avait créé ce vaste et admirable Cosmos. Les lettrés, avec lesquels vivait Dolet, se complaisaient à penser qu'il devaient flotter à jamais invisibles dans les régions pures du ciel éthéré, chargés d'étudier les voies de l'humanité et d'enregistrer ses lents progrès vers la plus haute civilisation. » (*Rabelais, by Walter Besant*, p. 35.)

II

Il est facile de reconnaître dans cet idéal la doctrine des *Éons* alexandrins qui s'était perpétuée dans celles des sectes lunaires ; elles y joignaient cette théorie du bonheur terrestre, nécessaire à la félicité d'outre-tombe, que Dolet avait résumée dans les vers suivants :

Vivens vidensque gloria mea
Frui volo : nihil juvat mortuum
Quod vel diserte scripserit, vel fecerit
Animose.

« Vivant et voyant, je veux jouir de ma gloire ; une fois mort il n'y a de plaisir que dans ce qu'on a écrit disertement, ou fait avec goût. » En d'autres termes, dans le royaume des souvenirs, il faut autant que possible n'en emporter que d'agréables.

Son ami Bonaventure Desperiers avait été secrétaire de la reine de Navarre, et dut lui servir d'intermédiaire avec Rabelais. C'était un lettré d'un ordre inférieur à ses deux illustres amis, mais un conteur fort amusant et ses historiettes faisaient la joie de la petite cour béarnaise. Son radicalisme religieux dépassant par trop les tendances luthériennes que sa brillante patronne a glissées dans l'abbaye de Thélème, il fut congédié et publia son *Cymbalum mundi*, dans lequel il se moquait du protestantisme autant que du catholicisme. Ce livre, qui parut en

1537, sous le pseudonyme de Thomas de Clavier, fut immédiatement supprimé et son auteur, abandonné de tous ses amis, mourant de faim, se jeta sur son épée.

Ce fut dans ce milieu et pour ce milieu d'*illustres beuveurs* etc., que Rabelais composa d'abord *la grande et inestimable chronique du grand et énorme géant Gargantua*, qui eut un succès non moins gigantesque. Ce succès induisit un plagiaire à en publier la suite. Alors le véritable auteur changea son plan et donna *Pantagruel*, où le sérieux se cachait sous le grotesque, puis il refit le premier livre pour le mettre en harmonie avec le second.

Ce dernier est le seul, comme nous l'avons vu, qui porte le double pseudonyme d'Alcofribas Nasier et de Jean Lunel ; il y a là une opposition qui indique deux mains parfaitement différentes. Jean Lunel doit être le masque de la reine de Navarre ou de son secrétaire Bonaventure Desperiers, rien n'est au contraire plus catholique ni plus solaire que celui d'Alcofribas Nasier.

AL. COFR. IBAS dans l'hébreu le plus classique, signifie *Dieu qui expie les péchés*, et NASIER veut dire littéralement *consacré*, mais plus spécialement *nazaréen*, ou *chrétien*. Il n'y a pas d'équivoque possible. Rabelais n'avait pas cessé d'être moine, *consacré au Dieu qui expie les péchés*, il le proclamait hautement. De même qu'Aristophanes, il appartenait au parti conservateur et s'amusait à cacher sous un masque grotesque tout ce qu'il y avait de plus orthodoxe. C'était une manière de rendre l'orthodoxie amusante qui l'avait précédé et lui survécut longtemps. Dans l'*Histoire de la Caricature* de Champfleury, on peut voir, pages 71 et 207, comment on traduisait irrévérencieusement en rébus français, les deux mots hébraïques AL-COFR, *Dieu expiateur*. Ces éclaircissements indispensables nous amènent tout naturellement à l'explication de quelques aventures plus ou moins authentiques, mais utiles pour l'intelligence du livre.

En 1536, c'est-à-dire après la publication des deux premiers livres de *Pantagruel*, Rabelais se rendit à Rome et obtint du pape Paul III l'autorisation de passer de l'ordre des Franciscains dans celui des Bénédictins qui convenait beaucoup mieux à un lettré comme lui. Ses pamphlets avaient fait immensément de bruit et l'on voit que l'Église ne s'y trouvait pas offensée. Ce fut

de ce voyage qu'il rapporta le melon, l'artichaut et la romaine.

En 1537, il assista à Paris, à un festin célèbre donné en l'honneur de Dolet qui avait échappé à une accusation de meurtre. Parmi les convives se trouvaient Guillaume Budé, le catholique; Béraud, protestant et précepteur des trois frères de Châtillon; Odet, le futur cardinal; Gaspard de Coligny et André d'Andelot; Danès et Toussaint, célèbres hellénistes; Salmon, poète latin; Nicolas Bourbon, précepteur de Jeanne d'Albret; Voulté, Marot et enfin Rabelais. Cette réunion donne la mesure de la tolérance réciproque des lettrés de cette époque.

Ce fut avec Paul III qu'eut lieu le débat grotesque à propos du baisement de la mule papale. On sait quelle fut la réponse de Rabelais, elle contenait l'explication de la devise qu'on peut voir sur les piliers de la basilique de Saint-Pierre. Une colombe laissant choir de son bec une branche d'olivier, en vieux français se prononce *colon bas eleverai*. C'est l'argument du premier livre de *Pantagruel* et nous y reviendrons en temps et lieu.

Les papes de cette époque ne craignaient point de saler l'orthodoxie. Sixte-Quint en disait bien d'autres. Paul III trouva la plaisanterie de son goût, puisqu'il accorda au joyeux Tourangeau tout ce qu'il désirait.

Rabelais retourna à Rome à la suite de l'empoisonnement du dauphin, avec une missive particulière de François I^{er} lui-même. Ce fut à cette seconde visite que le pape lui ayant demandé quelle grâce il désirait, il lui répondit : « Notre saint Père, je suis Français et d'une petite ville nommée Chinon qu'on tient être fort sujette au fagot, on y a déjà brûlé quantité de gens de biens et de mes parents; or, si Votre Sainteté m'excommunie, je ne brûlerai jamais. »

Cette singulière demande que le pape comprit fort bien, puisque c'était encore un des mots de passe du catholicisme, faisait allusion à une fête aussi grotesque que bizarre qui se célébrait jadis à Rome à la fin de la semaine sainte. Elle donne l'explication de certains passages du premier livre de *Pantagruel*, notamment de la suspension de frère Jean des Entommeures. On nous pardonnera donc de nous y arrêter quelques instants.

III

Voici ce qu'en dit Amati, dans ses *Prolegomeni alla bibliographia romana*, vol. I. 1880.

« Dans la matinée du samedi, *in albis*, les prêtres des dix-huit diaconies sonnaient les cloches à *raccolta*, et tout le peuple se rendait à sa paroisse. Il était accueilli par un chapelain vêtu d'une tunique ou chemise, couronné de fleurs de *cornuta*, et tenant en main un *finobole*. C'était un instrument concave de bronze entouré de sonnettes. Précédés du chapelain et suivis du prêtre en chape, le clergé et le peuple de la paroisse se rendaient à Latran et s'arrêtaient successivement pour attendre le pape dans le *campo lateranense* en face du palais, près de la *fullonica*, c'est-à-dire des buanderies.

« Le pape, averti que tout le monde était arrivé, descendait au lieu où devaient se célébrer les *laudes de la choromanie* qui était, semble-t-il, la basilique même de Latran. Alors chaque archiprêtre avec son clergé et ses fidèles chantait en formant le cercle. *Ego preces de loco deus, ad bonam horam*, puis des versets latins et grecs.

« Le chapelain, accoutré comme il a été dit, se tenait au centre du cercle, dansant en rond au son de son *finobole* et dodelinant de sa tête couronné de *cornutes*; les laudes achevées, un des archiprêtres montait sur l'âne qui y avait été envoyé *ad hoc*, par la curie, mais à rebours.

« Sur la tête de l'âne un camérier du pape tenait un bassin avec vingt sous en *monnaie*. Aussitôt passé trois files des bancs de la nef, l'archiprêtre se couchait en arrière, et suivi de ses clercs il prenait la monnaie du bassin qu'il empochait. Cela fait, les archiprêtres allaient déposer les couronnes aux pieds du pape, mais l'archiprêtre de *Santa Maria in Vialata* lui présentait une *couronne* et un *renardeau* qui, n'étant pas attaché, *s'enfuyait*. Le pape lui donnait un *besan*, l'archiprêtre de *Santa Maria in Aquiro* lui présentait à son tour une *couronne* avec un *coq* et en recevait un *besan* et un *quart*. A tous les autres prêtres des diaconies le pape distribuait un besan et sa bénédiction.

« Cette distribution terminée, le chapelain, vêtu comme ci-

dessus, et un prêtre de chaque paroisse, prenaient l'eau bénite, des petits pains ou *cialdoni* (échaudés) nommés *nebale*, des rameaux de laurier, puis dansant et jouant du *finobole*, ils allaient bénir les maisons de la paroisse en les aspergeant de leurs rameaux de lauriers. Le prêtre saluait la maison, l'aspergeait d'eau, jetait sur le feu un rameau de laurier, donnait les échaudés aux enfants de la famille.

« Pendant ce temps, le chapelain chantait ces deux vers barbares :

Jaritan, jaritan, jarariasti
Raphaym, acrchoin, azariasti.

D'après Amati, on pourrait en quelque mode y deviner le sens suivant : *Pour les maux dont tu as hérité, j'ai recueilli la médecine des champs*. Cette traduction est plus que barbare elle-même, car ces deux vers sont en excellent phénicien, et se traduisent : *Le don du ruisseau, le don du ruisseau, j'ai hérité des doctrines des morts, sur les biens des cultivateurs je le répands à la ronde*.

Ce cantique phénicien doit remonter à la plus haute antiquité et provenir des mystères thébains, inaugurés par le Phénicien Cadmus. Une foule d'épigraphes funèbres et autres prouvent qu'en Italie, en Grèce, à Marseille, à Chypre, il existait des *fratries* entières qui, bien que ne se distinguant en rien des autres, extérieurement, avaient conservé le phénicien comme langue liturgique. Ainsi s'explique ce mélange de phénicien et d'étrusque qui, au sein de Rome même, donna naissance au christianisme. Le mythe du dieu expiateur des péchés, *Alcofribas*, avec son supplice mystique, existait chez tous les peuples anciens, mais particulièrement chez les Arméniens et les Gaulois. C'était ce qu'on appelait le sacrifice du Sace. Primitivement, tous les enfants qui naissaient du solstice d'hiver à l'équinoxe du printemps, étaient sacrifiés sans pitié. Plus tard, on les condamna à s'expatrier, et ils fondaient des colonies sous le nom de *Sacranî*. Ce mot correspond à l'hébreu *Nasir*, Nazaréen. Les *Saces* furent alors recrutés parmi les étrangers, les prisonniers de guerre et les gens de bonne volonté qui, las de la vie, voulaient jouir de quelques bons jours avant d'y renoncer. En effet, durant tout

l'hiver, on leur accordait tout ce qu'ils désiraient, et ils avaient droit de choisir parmi les concubines royales. Au solstice de printemps, on les enfermait dans un sac, et on les pendait ou les précipitait du haut d'un rocher. Cette coutume existait encore à Marseille du temps de Pétrone. Les Juifs, plus humains, avaient remplacé l'homme par le bouc émissaire.

Le *Sace* avec son sac s'est conservé dans nos farces populaires. Sous le masque enfariné de Pierrot ou du *clown* anglais, c'est le *colonus* ou paysan (clown), éternellement destiné à être pendu, pour expier les péchés sociaux. Il représentait Saturne, ou l'âge d'or, et la saison de l'année que nous nommons aujourd'hui carnaval, autrefois les saturnales. Pendant son règne si court, les esclaves étaient servis par les maîtres ; à l'équinoxe, Pierrot était pendu et tout rentrait dans l'ordre habituel. Saturne était le dieu de la droite (Isra—el). Lorsque les Israélites abondèrent à Rome, les *fratries* du rite phénicien, parmi lesquelles se trouvaient probablement des restes des dix tribus trahies par celle de Juda et dispersées par Nabuchodonosor, firent du Sace un Israélite vendu par Juda, et ainsi dut se former la légende évangélique, rapportée plus tard en Orient.

Le cantique phénicien de la choromanie nous donne le vrai nom du christ primitif qui était *Jar*, la source, et correspondait au signe du Verseau ; il représentait le principe humide, ou la sève, de là son nom de Marsyas, la *main de la sève*.

Lorsque ce rôle était joué par une femme, elle se nommait Andromède (*qui guérit l'homme*), ou Dircé (*le bourgeon*). La première est représentée sur des monuments latins subissant le supplice de la pendaison, par les bras, à une potence carrée ; l'autre était liée aux cornes d'un taureau. Elle est le principal personnage du groupe Farnèse.

Nous avons vu que l'archiprêtre de *Santa Maria in Aquiro* offrait au pape une couronne (*chapel*) et un coq (*jars*), en échange d'un besant et un quart (*monnaie quart*). Le tout donnait son titre de *Chapelain germain quart*, dont Rabelais se parait plus tard, lorsqu'il s'intitulait caloyer des îles d'Hiere. Caloyer est un *grec moine* (*germain*), *hiere île* (*Royal*). Ce titre de germain s'est conservé, croyons-nous, dans le Grand Orient français qui

est d'origine solaire, et s'écrit tout simplement par G ou *gé ro-main*. Ces germains n'étaient pas des Allemands, ce mot vient du latin *germinatus*, germiné. Par extension il a pris la signification de frère (*hermano* en espagnol), mais c'est ici tout simplement l'équivalent du grec *Dircé*, le bourgeon. Les germains étaient les ministres du dieu Germinal, le principe mâle, ou le *quart*. L'archiprêtre de *Santa Maria in Vialata* avec son *chapel* et son *renardeau* lâché (*escoursé*), pour lequel il recevait une *monnaie*, était le chapelain qui *écorche le renard du démon*. Cette expression d'*écorcher le renard*, qui revient si souvent dans Rabelais, signifiait *renier*.

Nous voici maintenant arrivés, à rebours, à l'archiprêtre monté de même sur un âne. Les premiers chrétiens, comme les Grecs actuels, nommaient leurs prêtres *papas*, celui-là gît à reculons sur un âne qui a de la monnaie sur sa tête, d'où la légende : *papas, chef monnaie, gît à recul, âne, c'est-à-dire paix, presque âme noyée, jar kilion*. Jar kilion est saint Pierre qui, de pêcheur de poissons, se fit pêcheur d'âmes noyées, de sorte que lorsque Rabelais demandait à être excommunié par le pape, il lui disait le mot de passe d'un des grades les plus élevés du rite solaire, *paix, presque âme noyée*. Nous avons vu que *jar* voulait dire ruisseau, *kilion* veut dire épuisement. La fête de Pâque ou de l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire la fête solaire par excellence, représente la fin de la saison pluvieuse, ou la mort d'Adonis tué par le sanglier du mois d'avril. C'est également la fin de la choromanie, ou, en vieux français, de la *carole*, dont les Carlovingiens tiraient leur nom. Le chapelain avec des *cornues* dans les cheveux, probablement des bleuets, et *carolant* au son du *finobole*, donne la légende : *Sépulcre né, Carol finit bal*. (*Né dans un sépulcre, Carol finit de danser*.) La *carole* était une danse de paysans, la sabotière, car le mot carol ou carle, signifie réellement *paysan* et est le synonyme de clown et colon. Le paysan était le conducteur de la constellation du Chariot ou du Carpentum. C'était le Saturne au *grand gousier* (1). Dans le premier exemple

(1) Il est probable que le fils de François I^{er} fut empoisonné par les partisans du connétable. Cette vengeance détourna à jamais son père du parti de la *quinte*, avec lequel il avait coqueté alors que sa sœur en était l'âme.

de crucifiement qui ait été recueilli, il est représenté avec une tête d'âne et la légende *Alexandre t'adore*, le tout de l'époque des Antonins. On a cru que c'était une caricature contre les chrétiens, mais plus de 500 ans auparavant, une tête d'âne (*Ker-onos*) était l'hieroglyphe très fréquent de *Chronos*, Saturne. Il est très vrai qu'une caricature, citée par Tertullien, représente un chrétien avec une tête d'âne ; c'est que, pour les payens, Jésus n'était pas autre chose que Saturne ou Chronos, et nous verrons qu'il en était de même pour Rabelais.

Il nous reste maintenant à expliquer l'origine de son fameux *quart d'heure*, qui a une certaine importance historique. Depuis qu'il était entré dans l'ordre des Bénédictins, le cardinal Du Bellay l'avait chargé de plusieurs missions diplomatiques, dont la plus importante fut de rechercher quels pouvaient être les empoisonneurs du dauphin. Ce crime tournait au profit de Catherine de Médicis, une assez mince bourgeoise qui n'était pas destinée à régner sur la France. Elle appartenait à une famille du parti solaire, fort intrigante et ne reculant devant aucun forfait. Il importait à François I^{er} d'être fixé à cet égard. Rabelais, dûment excommunié par le pape, revint à Lyon, où il se trouva ou feignit de se trouver sans argent pour se faire conduire promptement au roi ; il écrivit sur des paquets de cendres, *poison pour le roi, la reine*, etc. Ce stratagème devait avoir été concerté à l'avance entre Rabelais et le roi, pour déjouer certaines surveillances. C'était le parti de la *Cendre* qui avait empoisonné le dauphin. Les *cendres*, ou les *dracons*, désignaient également les adorateurs de la *Quine* qui a fourni aux contes populaires le charmant personnage de *Cendrillon*. Cette légende est très antérieure au christianisme. Cendrillon figure sur les vases grecs sous le nom de *Konis*, qui a la même signification. Les adorateurs de la Quinte, très adonnés à l'alchimie, avaient beaucoup de penchant à l'empoisonnement. Toute la famille de Louis XIV périt de leurs mains, et comme la plupart des calvinistes, sinon tous, étaient affiliés à cette secte, le ressentiment qu'en garda le roi *Soleil* fut un des principaux motifs qui l'engagèrent à révoquer l'édit de Nantes.

IV

Nous avons vu que lorsqu'il demandait au pape de l'excommunier, Rabelais avouait appartenir à une famille et à une ville de sectaires. Chinon porte en effet un nom druidique ou phénicien qui dénote de très vieilles accointances avec le culte de la Quinte. *Qinon* est son nom carthaginois. *Kyn-on* (pour *Kyn-aein*) veut dire la Source de la chienne, comme Avignon (*Ave-aein*) signifie en grec druidique la Source de la truie. Sur ses médailles se trouve représentée la tête de cet animal, hiéroglyphe du principe humide, auquel le français a emprunté le nom de l'eau. *Kyn-on* et *Ave-on* personnifiaient les deux principes contraires, l'eau et la canicule.

Le nom de Rabelais, comme ceux de Bismarck, Quinet, Colqhoun, Mermillod et tant d'autres, était emprunté aux hiérarchies solaires ou lunaires. C'était celui de la corporation des savetiers ou *robelinneurs*, qui représentait les citadins, tandis que les *esclopins* ou sabotiers semblent avoir englobé toutes les corporations forestières, dont le carpent ou charron était le patron naturel. *Reboul*, en argot moderne *reboui*, signifiait un vieux soulier. Nous ignorons l'origine de ce mot, qui est très ancien. La planche CXIV des *Songes drôlatiques* qui représente Rabelais en *mère abbesse*, ou *marrabais*, est remarquable par un énorme soulier qu'on peut considérer comme l'hiéroglyphe de son nom. Cette secte des marrabais dont Rabelais parle si souvent a dû fleurir à Chinon, mais lui-même n'en faisait point partie. Il appartenait à celle des *Fanfreluches*, ou *filz de la Vierge*. C'était une désignation assez claire du Christ, né dans le sépulcre, de la mère toujours vierge. Fanfreluche avait encore un sens plus topique et désignait les *fendeurs de la forêt de Loches*. *Lokhos* signifiait en grec l'accouchée, et la ville est située à l'est de celle de Chinon. Toutes deux faisaient partie du même cantonnement druidique dans lequel se passe l'action du poème pantagruélique. A Loches régnait Grandgousier, à Chinon Pantagruel. Pour ce qui est de Gargantua, les traditions locales voulaient qu'il eût un pied à Niort, l'autre à Luçon, et il était très populaire dans la

Touraine, l'Anjou et le Poitou. Il a laissé son nom à deux localités de la Normandie et de l'Auvergne et au mont Garganus, près de Naples. Gargantua se nommait en étrusque *Carcan*, en grec *Gorgon* ; il est devenu saint Georges. Pantagruel, s'il n'est pas de la création de Rabelais, doit procéder des marrabais d'Espagne. Son nom tourangeau était Vitdegrain. Grandgousier a été substitué à Gulliver, Gringole ou Foutasnon. A eux trois ils formaient une triade cosmique complète. Dans leur généalogie, Rabelais a ajouté les unes aux autres une quantité de ces triades dont les noms ne sont pas toujours faciles à expliquer, sauf ceux dont la composition est hébraïque. Tel est celui d'*Hacquelebec* qui reproduit en hébreu le caractère androgyne de Gargantua. AKL, BC veut dire *festins et larmes*. C'est sur la signification de ces noms qu'est bâtie la trame du récit. Chacun d'eux sert pour ainsi dire de sommaire à un chapitre.

Un fait à noter est la division par triade pythagoricienne, plutôt que par tétrade. Généralement les compositions gothiques sont à quatre personnages qui, sérieux ou grotesques, correspondent aux quatre points cardinaux et aux quatre masques populaires, Pierrot ou le clown, Polichinelle ou Carabas, Gilles le guerrier fuyard et Arlequin, ou plus exactement Hellequin, le sorcier. Tous quatre remontent à l'antiquité la plus reculée, et sauf Gilles qui a suivi la mode, ils ont conservé leurs costumes primitifs. Quand ils quittent le masque grotesque pour le sérieux, ils se nomment Saturne, Jupiter, Arès et Hermès.

Rabelais les réduit à deux, Mars, la guerre, et Saturne, la paix ou le gain, se fusionnant dans un troisième personnage à la fois pacifique et guerrier, dont le rôle est de rendre la justice aux deux autres. Aussi porte-t-il le nom grec de Gargan-tic, celui qui châtie les deux classes que Proudhon nommerait dans son langage économique les *improductives* et les *productives*. Et c'était bien ainsi que l'entendait Rabelais, lorsqu'il promettait de *révéler les très hauts sacrements et les mystères horribles, tant en ce qui concerne la religion, qu'aussi l'état politique et vie économique*. Nous allons voir qu'il tint parole.

Les classes pacifiques étaient représentées par la Colombe, ou le Colomb, qu'on écrivait *colon*, les classes guerrières par le

falcon ou faucon. Dans les farces populaires, la femelle de Pierrot a gardé son nom de Colombine, et lui-même, avec ses grandes manches, imite les gestes d'un pigeon qui prend son vol. Arlequin aiguisant continuellement son sabre est resté bigarré comme l'oiseau de proie, et pille continuellement le pauvre colon.

Le catholicisme, héritier direct des traditions de Marius, a toujours eu pour principe d'élever la colombe au-dessus du faucon et y a contribué dans une plus large mesure que quiconque. Mazzini, lui-même, n'hésitait pas à reconnaître que, jusqu'au XIV^e siècle, la papauté avait été le principal facteur de toutes les libertés, et que son histoire dictée jusqu'ici par une adoration servile ou par l'ignorance matérialiste était complètement à refaire. Sous ce rapport, personne ne fournira plus de matériaux aux historiens de l'avenir que Rabelais, traduit en langage intelligible pour tous ; ce sera sans doute l'œuvre de plusieurs générations. En attendant, voici ce que nous extrayons de cette mine encore vierge.

« Retournant à noz moutons, je vous dictz que par don souverain des cieulx nous a été réservée l'antiquité et généalogie de Gargantua, plus entière que nulle autre, excepté celle de Messias, dont je ne parle, car il ne me appartient : aussi les diables (ce sont les calomniateurs) s'y opposent ; et fut trouvée par *Jean Audeau*, en un *pré* qu'il avait près l'*arceau Gualeau*, au-dessous de l'*olive*, tirant à *Narsay*. Duquel faisant lever les fossés touchèrent les piocheurs de leurs mares, un grand *tombeau de bronze* long sans mesure car oneques n'en trouvèrent le bout parce qu'il entraît trop avant les excluses de Vienne. Icelluy ouvrans en certain lieu *signé* au-dessus d'un *goubelet*, à l'entour duquel était écrit en lettres *ethrusques* *Hic hibitur*, trouvèrent *neuf flacons* en tel ordre qu'on assied les *quilles* en Gascogne desquels icelluy qui était au *milieu* estoit, couvroit, un *gros, gras, grand, gris, joly, petit, moisy livret, plus mais non mieux sentant que roses*. »

Ce passage est un des types les plus complets du grimoire le plus souvent employé par Rabelais. Les mots que nous avons écrits en italiques sont noyés dans une espèce de *grille* où il faut

les repêcher, à l'aide du rythme et des assonances en L qui marquent la fin des vers. Toutes les *fanfreluches antidotées*, tout le plaidoyer des sires de Hume V. et Baise C. sont rédigés de cette façon. Pour les contemporains, la difficulté n'était pas grande, malheureusement il n'en est pas de même à plus de trois siècles de distance. Cependant, quand on tient le fil de l'idée, on y arrive assez aisément. Vu l'importance de ce spécimen de lanternois, nous en donnons le mot à mot tout entier :

Jean Audeau, pré arceau gualeau,
Sous olive, Narsay tirant, airain sépulture.
Signe Goubelet. Ci l'on boit, latin.
Neuf flacons quillés, mi base livret
Gros, gras, grand, gris, joli,
Petit, moysi, sentant plus ne mieus roses.

Il faut lire :

Janus, dieu pairé (double) arche Gaule,
Seul venere Saturne, Touraine sépulture.
Signe : Goubelet, Colon boit, loi tient.
Haine au Faulcon ! Colombe ose leve haste.
Guerre, gare, Guérin, doit grege loup.
Petit musicien, tient Apollon, marsye.

En langage moderne :

« De Janus, dieu double du royaume des Gaules, le sépulture de Touraine, ne vénère que Saturne, sous le signe de la colombe qui boit dans un gobelet (*le signe du Verseau*). Il a pour loi : haine au faucon. Que la colombe ose lever son enseigne, le loup doit garder son troupeau de la guerre avec Guérin. Marsyas tient Apollon pour petit musicien. »

On reconnaît facilement dans cet acte de foi du sépulture de Touraine la paraphrase de la colombe à l'olivier, de la basilique de Saint-Pierre. Guérin, dont le nom se trouve dans Gironde, Guérande, etc., veut dire tourner, et est le nom français de Pantagruel (*la fortune qui tourne*). Le loup gardien du troupeau, est la curie romaine, fille de la louve de Romulus ; quant à Marsyas qui tient Apollon pour petit musicien, c'est bien le moins de lui consacrer un chapitre.

V

Marsyas était une divinité d'origine phrygienne, comme Marpesa son complément cyclique. Le nom de l'un signifiait la *main vive*, et l'autre la *main morte*. Le premier était le patron des artisans, la seconde était vénérée de préférence par les gens de *main morte*, les *improductifs*. Marsyas avait la même généalogie que Saturne ; il était, comme lui, fils du ciel supérieur Ouranos, ou Olympos, qui correspondait à la constellation de la Vierge, et lui-même coïncidait avec le signe du *Verseau*, ou du goubelet, c'était le *Jar* de la fête de la *choromanie*, l'*Al-cofribas*, ou dieu rédempteur des péchés. Représentant de l'activité humaine, il était l'inventeur de tous les arts, et particulièrement de celui de la musique. On sait qu'il défia Phébus à la flûte et que le vaincu devait être écorché par le vainqueur. Le vaincu, ce fut lui. Il était le dieu de la sève hivernale que le soleil printanier fait éclater et qui crève l'écorce des arbres pour former le bourgeon. Tel est le sens de ce mythe ; aussi portait-il chez les Latins le nom de *liber* qui veut dire écorce. C'était pour ce motif que toutes les anciennes cités libres plaçaient sur leurs forums le groupe d'Apollon écorchant Marsyas, comme emblème de la liberté. Le Louvre en possède un très beau qui vient de Rome et a dû orner son forum. Apollon ne s'y trouve point, il est remplacé par la Toison d'or. Pour comprendre le motif de cette substitution, il faut savoir que cette Toison d'or n'était elle-même que la peau de Marsyas, dont le supplice avait lieu à l'équinoxe printanier, au signe du bélier. *Dèro* en grec ne veut seulement pas dire *écorcher*, il signifie par extension *découvrir*, *révéler*. La Toison d'or se dirait en grec *deras khryso melon*, qui voulait dire la *révélation de l'âge d'or*, ou l'apocalypse. La suspension par les bras (*ankali-kremasmos*) écrite avec l'orthographe étrusque ou chypriote se traduisait : *le chant qui renouvelle la richesse*. Comme toutes les statues de cette époque, le *Marsyas* du Louvre est une invocation qu'on doit traduire : *main libératrice, qui révèle le futur âge d'or, que ton chant renouvelle les biens de la terre !* C'est à peu de chose près la traduction des deux vers phéniciens chantés

dans la choromanie. La composition de *Marsyas* ou celle du groupe Farnèse, qui est au fond la même, prouve péremptoirement que le fondateur mystique du christianisme n'était pas un juif et qu'il n'a pas été cloué à Jérusalem sur une croix, mais qu'il était de liturgie grecque ou phrygienne et que, probablement, il n'a été pendu qu'en effigie. Le *Marsyas* du Louvre est de l'époque de Marius, il lui ressemble et il a dû être placé au forum en son honneur, comme libérateur de la plèbe. Marius devait être d'origine gauloise ; en tout cas, c'était dans ce pays qu'on vénait le plus la déesse *Mare* qui figure si souvent dans les noms gaulois tels que *Viromar* ou *Virdomar* (*homme de Mare*). Lorsqu'elle est sans épithète, elle est l'équivalent de l'*activité manuelle* ou la *main-d'œuvre*. De là, Marthe la *languissante* et Marie la *femme active* de l'Évangile. Ces deux noms essentiellement gaulois figurent dans des inscriptions gauloises antérieures à l'ère chrétienne. Il y eût en Syrie une prophétesse du nom de Martha qui suivait partout Marius et exerçait sur lui une très grande influence. Son fils, dont la mémoire resta très populaire et qui périt de mort violente, fut très lié comme son père avec les Phéniciens de Carthage. César et Auguste rebâtirent cette ville malgré les malédictions du Sénat et ils étaient de la famille de Marius. Les grandes guerres de la fin de la République avaient amené à Rome des esclaves de tous les pays, mais particulièrement de la Phrygie et de Carthage. Un grand nombre d'entre eux avaient reçu une éducation très soignée et par conséquent étaient arrivés facilement à l'affranchissement.

Ces affranchis, la plupart très riches, mais exclus des charges publiques, formèrent naturellement la clientèle de Marius, et choisirent, non moins naturellement, pour dieu celui de l'affranchissement. Il se fit en son honneur une nouvelle légende dans laquelle le phrygien domina avec une forte teinture de galiléen. Cette légende ne pouvait naître qu'à Rome, du confluent de l'esclavage général elle ne se répandit que postérieurement dans la Palestine et l'Asie Mineure. Aussi l'auteur de l'*Apocalypse* ne fait pas mourir son Seigneur à Jérusalem, car il est probable que cette version n'est pas antérieure à l'époque de Titus. La croix latine comme emblème chrétien est encore plus

moderne. Sauf le crucifié à tête d'âne, nous ne connaissons pas de croix antérieure à Constantin, c'est-à-dire à une époque où Rome était déjà depuis longtemps le centre reconnu du christianisme et, quelle que fût son origine, lui avait imprimé son caractère ineffaçable.

Jérusalem, rasée par Titus, avait été mystérieusement chargée, par les descendants des dix tribus que Juda avait trahies six siècles auparavant, d'un crime qui n'était qu'une fatale réminiscence. Mais le Jésus nazaréen ne supplanta point complètement le Marsyas phrygien qui resta toujours le patron des ménestrels, et le principal représentant du mythe solaire. Son nom, légèrement altéré en celui de Mercy ou Murcie, a laissé sa trace jusque dans la maçonnerie moderne, où il occupe le 26° grade du rite écossais. Il n'en est pas de plus solaire ni de plus chrétien que celui du *prince de Merci* dont le bijou rappelle le soleil guérisseur, et dont le mot de passe *Gomel* est l'exacte traduction du français *gain* et du grec *souos*, actif. Ce mot entre dans la composition du nom de la femme du bon Grandgousier. Gargamelle veut dire *pèlerine du travail*. C'est la mère de Gargantua, le représentant de l'apogée de la prospérité, tandis que Pantagruel, la fortune qui tourne, est enfanté par Badebec, qui en vieux français signifie le désœuvrement aristocratique.

Marius, le père de la démocratie, le premier qui ait élevé la colombe au-dessus du faucon, doit aussi avoir laissé un souvenir persistant dans les croyances historiques de nos pères. Une de leurs devises était : *Veille Mare plebe* ; elle s'écrit avec une tête de Méduse ailée, dont les cheveux sont entremêlés de serpents. Il en est certainement question dans les fanfreluches antidotées, car le grand dompteur des Cimbres ne peut être que lui. Malheureusement ce passage est un des os à mouelle, les plus durs à *entommer* de Rabelais. Antidote veut dire en grec *contre-poison*. C'est certainement une réfutation des doctrines de la Quinte, à l'usage des enfants de la forêt de Loches, car elles débutent par une série de figures typographiques disposées verticalement dans l'ordre suivant :

Mal R. b » apostrophe mal. δ'. =

Ce qui se traduit assez aisément :

Malherbe Gaule empesterà, femelle
Apostre, foi deletere homme nie lois.

Malherbe (*Mol-hir-abi*) est le mot de passe du 33^e degré du rite écossais, du *souverain grand inspecteur général*. Il signifie la vigueur des traditions antérieures, ou de l'antérieur; cette énigme peut donc s'interpréter ainsi : « Un apôtre femelle empesterà la rigueur des anciennes traditions de la France, d'une foi délétère, qui nie toute loi humaine. » Est-ce une allusion au cinquième livre qu'une femme devait faire ajouter aux siens ?

Du restant, nous n'avons pu *entommer* jusqu'ici que les vers suivants :

Mais l'an viendra signé d'un *arc tarquois*
De *cinq fuseaulx* et *trois culs de marmite*
Onquel le dos d'un roy trop peu courtois
Poyvré sera soubz en habit d'hermite.
O la pitié! pour une chattemitte
Laissez-vous engouffrer tant d'arpens?
Cessez, cessez, ce masque nul n'imité,
Retirez-vous au frère des serpens.

Un *arc tarquois* c'est une M, cinq fuseaux IIIII, *trois culs de marmite* CCC. MIIIIICC indiquent fort clairement l'an 1800 qu'on peut considérer comme la fin du grand drame révolutionnaire de 93. Le reste est beaucoup plus obscur, cependant on y démêle les malheurs d'un roi trop peu courtois, et l'on peut, croyons-nous, hasarder avec une certaine vraisemblance l'interprétation suivante :

L'an 1800, Roi tuera peuple,
Pouvoir se fera remettre loup.
Tue chat, maître pend, nie foi royale,
Roi chasse promet mesconnu l'a
Retour veut frère des bois...

Ainsi, l'an 1800, le peuple tuera le roi et se fera remettre le pouvoir par les loups (clergé romain). Telle est cette prophétie qui par extraordinaire s'est vérifiée. Le reste indique que les fanfreluches antidotées sont un contrat entre les Faons de la forêt de Loches (*Faons forêt Loches*) et les seigneurs de la Touraine, c'est-à-dire les rois de France. Antidote ne veut pas seulement dire contre-poison, mais *don* ou *guerdon en retour*, c'est-à-

dire un contrat synallagmatique entre les rois et les forestiers. Quant à ce titre de *chat* qu'on trouve ici, l'explication en est donnée par Paradin dans ses emblèmes héroïques. Les rois francs, burgundes et goths, portaient sur leurs enseignes la chatte de la déesse Freya, dont ils prétendaient descendre, et dont elle tirait son nom grec de *thera*, ou *fera*, qui signifie *sauvage, indompté*. Les forestiers avaient le droit de pendre, de tuer, et de chasser le *chat* qui avait manqué au *retour promis aux frères des bois*. Cette pénalité se trouve dans toutes les chartes secrètes, ou accords conclus entre les rois de l'Europe et les forestiers, qu'ils fussent de rite solaire ou lunaire. Charles II et Louis XVI ont été jugés d'après des lois qu'ils avaient acceptées, et leur procès public n'a été qu'un simulacre. Le fameux discours de Robespierre indique très clairement que le roi avait été condamné par un autre tribunal. Mais, en revanche, il est fort possible que cette date fatidique de 1800, étant une croyance générale, ait fortement influé sur les imaginations et particulièrement sur celles de ses juges.

VI

Assurément, Rabelais avait reçu du ciel une des plus riches intelligences dont jamais mortel ait eu le droit de s'enorgueillir, mais il l'enrichissait encore à l'aide d'une méthode dont tous les artistes et les écrivains ont usé jusqu'à Goethe inclusivement; il empruntait les noms de ses personnages à une langue inconnue du vulgaire et sur ces noms il bâtissait un conte. Nous avons usé nous-mêmes de ce procédé pour en produire quelques-uns qui, à défaut d'autre mérite, ne le cèdent à nuls autres, en fait de bizarrerie.

L'on s'imagine que cet incomparable abstracteur de quinte essence écrivait d'abondance, et qu'il laissait courir sa plume au gré de sa fantaisie, tandis que chacun de ses mots est pesé avec le soin le plus scrupuleux. Quant à la trame de ses fantasques broderies, il l'emprunte, dans les deux premiers livres de ses chroniques pantagruéliques, à un canevas purement géographique, le plan de l'ancienne Touraine.

Lorsque les anciens formaient quelque part un nouvel établissement, ils commençaient par tracer un quadrilatère aussi régulier et aussi exactement orienté que possible, dont chaque angle devait être une forteresse ; chaque côté était subdivisé en trois parties et chaque partie recevait le nom d'un des 12 signes du zodiaque dans la langue secrète des nouveaux colons ; puis chacun de ces douze lots était tiré au sort et la colonie se divisait en douze tribus qui prenaient le nom du lot à chacune échu en partage.

Ainsi faisaient les Turones, dont le nom, comme ceux de la plupart des populations druidiques, dénonce une origine phrygienne. *Tyrones*, en latin *triones*, veut dire les bœufs et particulièrement les sept bœufs de Gérion qui indiquaient le plein nord (*septem triones*). C'est encore le nom de la ville de Tours. A l'est se trouvait la forteresse de Loches (*l'accouchée*) ; au sud celle de Châtellerault (*Chatel du roi haut*) ; Gargantua le géant ou le soleil au zénith ; à l'ouest Chinon (grec *Kinon*), mouvement, agitation, changement, trouble, révolution. C'est le domaine de Pichrochole (*l'humeur noire, la bile*) et de Pantagruel (*la fortune qui tourne*). Tel est le cadre de son récit.

Il débute par un accouchement prodigieux, celui du grand jour, de Gargantua, l'enfant du carnaval. Grandgousier son père, bon raillard en son temps, ayment à boire net autant que homme qui pour lors fust au monde, représentait tout ce qu'il y a de plus antérieur, la *Gueule*, et avait épousé Gargamelle, fille du roi des *Parpaillos*. En vieux français ce mot signifie papillon, mais il vient de *pourple* ou pourpre, qui était la couleur de Priape, représenté par le taureau de la ville de Tours. Rabelais d'ailleurs ne laisse pas ignorer qu'on se trouve sur les domaines du prince mâle et de la boustifaille, dans ce *bien yvre*, qui est le *bon hyver*.

Rabelais donne du nom de Gargantua une étymologie de fantaisie dont il n'était pas la dupe ; la vraie lui était connue, puisque lorsqu'il décrit son bijou, c'est-à-dire l'image qu'on avait l'habitude de porter alors à son bonnet, il dit qu'il y *estoit pourtraict un corps humain ayant deux têtes, l'une virée contre l'autre, quatre bras, quatre pieds, etc., tel que dict Platon in sym-*

posio, avoit été l'humaine nature à son commencement mystic, et autour estoit escript en lettres ioniques ΑΓΑΠΗ. ΟΥ.ΖΗΤΕΙ. ΤΑ. ΕΑΥΤΗΣ. « *Amour ne quiert chose à elle-même.* » Sous cette forme c'est un non-sens, il faut entendre : *grimoire, on écrit chose elle même* ». En effet ce qu'il vient d'écrire, c'est l'androgynie de Platon, le principe des deux solstices, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus vivant et de plus mort dans la nature.

Telle est la signification du nom de Gargantua et de l'ancienne Gorgone, confirmée par ses couleurs qui sont le blanc et le bleu. C'étaient celles de l'étendard des Pouhiers ou autochtones, dès l'époque carlovingienne, comme on peut le voir dans Ducange, à l'article *Beaucéan*. Tel était leur cri et le nom de leur héraut. Celui de la *baillie*, ou autorité royale, se nommait *mont joie*, son étendard était *beyle*, couleur de Priape, c'est-à-dire rouge, Les Carlovingiens représentaient par excellence le principe mâle. Il est probable que les Mérovingiens avaient représenté le principe contraire, car ils prétendaient descendre de la déesse Freya, la Chatte blanche.

Le *beaucéan* était le mot de passe des forestiers du coin, et se représentait par une cognée avec son bois, ou manche ; le fer était bleu, le manche blanc, de là ses deux couleurs. Les boïens du Bourbonnais les ont portées en Bavière d'où elles sont retournées en Grèce, leur point de départ. Dans l'origine le beaucéan ne s'écrivait point par une coignée emmanchée, mais par un bœuf et un couteau (*bou-kainos*), c'était un des noms du dieu phrygien Mithra. *Boucan* veut réellement dire trompette, ou héraut. Gargantua ou Mithra, comme Dieu du solstice d'hiver, était le trompette ou héraut du point du jour ; de là les noëls de la vieille France, et le *boucan* que font tous les pifferari d'Italie, devant les madones de carrefour à la fête du solstice hivernal, que les maçons nomment encore Saint-Jean d'hiver, et Rabelais *Jean pleure* ; c'est le Gargantua hivernal, le Gargantua estival est *Jean rit*, le mot de passe des rose-croix ; Jean pleure et Jean rit sont les deux faces de l'androgynie ou de *Janus le dieu pair archigaulois*. Il régnait à la fois sur les deux points extrêmes du canton des Turones, Tours et Châtellerault ; on n'a qu'à jeter les yeux sur une carte pour s'assurer qu'en rejoignant ces deux

villes par un trait, Loches et Chinon par un autre, on forme la croix de Janus quadrifrons, en même temps qu'on a l'explication de l'horifique mystère de la Trinité.

Les *couleurs et livrées de Gargantua* fournissent à Rabelais l'occasion d'une très violente, mais très curieuse sortie contre le *Blason des couleurs* qui parut alors sous le pseudonyme de *Sicile*. Ce livre, très intéressant, quoi que dise le bon Caloyer des îles d'Hyères, est de Ligier Richier, sculpteur lorrain, qui vécut de 1500 à 1570 et l'a signé par les trois lettres L. I. G. en acrostiches de chapitre, complétées d'un *archer*.

Ce chapitre est à lire et à méditer, pour ceux qui veulent savoir ce qu'on faisait du blason ou du grimoire, ce qui n'était qu'une seule et même chose. On ne se contentait pas d'en *escarter ses chausses, broder ses gants, franger ses lits, peindre ses enseignes*, on en *composait des chansons et, qui pis est, on faisait avec des impostures et lasches tours clandestinement entre les pudiques matrones*.

On lit aujourd'hui Rabelais pour des hors-d'œuvre auxquels ni lui ni ses contemporains n'attachaient une grande importance. Parmi ces hors-d'œuvre, il n'en est pas de plus cité aujourd'hui que celui dans lequel il critique si vertement la déplorable éducation que la Renaissance substitua pour les classes riches à celle que les seigneurs donnaient à leurs pages dans leurs châteaux. De même que les Grecs, ils faisaient une large part à la gymnastique, tandis que l'université moderne atrophie le corps.

Le système préconisé par le savant médecin de Montpellier n'a qu'un seul défaut, celui de coûter très cher. Les Anglais l'ont conservé dans leurs collèges aristocratiques et lui doivent certainement les mâles qualités qui les distinguent. Les Suisses sont les premiers qui aient réussi à introduire la gymnastique militaire dans les écoles primaires, ce qui est beaucoup plus utile que de faire jouer les enfants au soldat, comme dans les bataillons scolaires.

Tout le monde a reconnu, dans la grande jument de Gargantua qui inondait le pays, Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes. La façon dont il paya sa bienvenue aux Parisiens est encore une allusion très claire à son nom. Il y a dans les deux significations

du mot *petut* une équivoque que le français ne saurait rendre honnêtement, tant elle est brutale et obscène. Les initiés ne prenaient pas de gants avec leur Gargantua, et nous en verrons d'autres exemples encore plus risqués, que le bon François souffrait patiemment. Il s'agit ici de quelque impôt sur les clochers, qu'on retrouverait peut-être en cherchant bien et qui devait servir à solder les fantaisies de la sémillante et peu fidèle duchesse.

VII

Le premier livre des Chroniques pantagruéliques est le tableau le plus exact et le plus animé qui ait jamais été tracé de la vie féodale. La grande guerre seigneuriale qui le termine a un caractère essentiellement local et provincial qui ne saurait s'appliquer à une lutte contre l'étranger. Pichrochole, qui disparaît à la fin sans qu'on le revoie jamais, n'est ni Charles-Quint ni Henri VIII, il ne peut être autre que le connétable de Bourbon, chef héréditaire de la faction de la Quinte. Cette fameuse couleur blanche, à laquelle le comte de Chambord a sacrifié une couronne, n'avait rien à voir avec la royauté. Au sacre, les hérauts d'armes portaient une cotte de gueule ou pourpre qui était la couleur *bayle* de la baillie. Le blanc, ou *luné*, n'était ni plus ni moins que celle du parti antipapal ou gibelin, et si Henri IV la conserva après son abjuration, c'était uniquement parce que, de cœur, il était resté avec les protestants.

C'est dans cette guerre qu'apparaît le personnage qui domine toute l'œuvre de Rabelais et lui imprime son véritable caractère. Ce n'est ni Grandgousier, le seigneur populaire et pacifique, ni Gargantua, le roi chevalier, ni Pantagruel le sceptique. Tous trois sont grossis de façon à y perdre une forte partie de leur vitalité. Les deux véritables héros du livre, ceux qui ont été exactement copiés d'après nature, sont Panurge l'étudiant, — on disait alors *écolier*, — et frère Jean des Entommeures, le moine. Mais il faut convenir que le moine, inébranlable comme un roc, dans son unique foi, domine d'une incroyable hauteur l'écolier transi et poltron qui hésite entre le mariage et le célibat ou, pour parler plus exactement, entre le quart et la quinte.

Comme tous les noms employés par Rabelais, celui de frère Jean des Entommeurs est une définition. En grec, *Entommeure* signifie *secte*. Le grec a par lui-même la signification de *guerre*. Frère Jean des Entommeurs est celui qui *dit aux sectes guerre*. Ce n'est pas qu'il ne soit très coulant en matière de dogme, ça lui est bien égal, pourvu qu'il boive frais et que les filles soient d'humeur accommodante ; mais il ne faut pas qu'on touche aux biens de l'Eglise, ou gare le bâton de la croix.

Le bon frère Jean est le mâle par excellence, et Rabelais a dû faire son portrait en se regardant dans un miroir de Venise ; car, sauf la science, c'est bien lui de tout point. Le Franciscain devenu Bénédictin s'est permis de nombreux écarts dans sa vie si accidentée ; il a frondé bien des abus ; mais on chercherait vainement dans tous ses pamphlets une attaque au pouvoir temporel. Le protestantisme, lorsqu'il s'est permis des visées démocratiques comme celles des anabaptistes, a été impitoyablement réprimé par les princes et les seigneurs ; ils n'en voulaient qu'aux biens de l'Eglise et ne se souciaient nullement d'améliorer le sort des classes souffrantes qui est resté beaucoup plus misérable chez eux que dans les pays catholiques. La conspiration du connétable de Bourbon devait cacher une tentative de séculariser l'Eglise de France, à l'instar de celle d'Angleterre. Comme Diane de Poitiers, héritière de ses traditions, il ne daigna jamais embrasser le protestantisme ; mais on sait de quelle façon il prit Rome et traita la papauté.

Bien que Rabelais soit d'une rare impartialité dans son rôle d'historien, et bien qu'il fût l'ami de la reine de Navarre dont le libéralisme frisait le luthérianisme, il ne penchait sûrement pas pour le parti de Bourbon et certes ce n'était pas parce qu'il défendait sa propre marmite, puisqu'en ce moment il s'était sécularisé de sa propre autorité. Si, moine lui-même, Rabelais était resté de cœur avec la moinerie, c'est qu'il était trop instruit des mystères du catholicisme pour n'être pas sincèrement convaincu que, malgré des abus criants, il restait bien au-dessus des dogmes politiques qui le battaient en brèche, et qu'il était encore le phare de l'humanité.

Nous disons catholicisme, parce qu'en dehors de lui, le

christianisme ne s'est nullement montré une religion supérieure à une autre et qu'il s'est laissé écraser par l'islamisme en Orient, par sa très grande faute. Si le catholicisme venait à tomber, les autres sectes chrétiennes ne lui survivraient certainement pas, tandis qu'il est possible et même probable qu'il survive au christianisme.

C'est à Marius que remonte le courant d'idées égalitaires qui ont enfanté le christianisme, et s'il n'en fut pas l'auteur, il en fut certainement l'apôtre par le sabre, ce qui lui valut l'honneur du supplice mystique de Marsyas sur le forum. Le christianisme est toujours resté infécond en Orient, ce fut dans les Gaules qu'il fut imposé à Constantin. A partir de ce moment, son organisme représentatif se montra au grand jour, et si Rome avait su l'appliquer au civil, avec le service obligatoire que réclamait Synésius, évêque de Cyrène, l'empire romain subsisterait encore.

Du haut en bas de l'échelle, le catholicisme est fondé sur la non-hérédité de toutes les fonctions, base de toutes les démocraties modernes. Le célibat des prêtres n'a aucune importance au point de vue dogmatique, et la preuve, c'est que les rites orientaux restés unis à l'Église romaine ne l'observent point ; mais, au point de vue politique, il a joué jusqu'à nos jours un rôle capital dans le maintien de l'esprit du catholicisme. Nos aïeux n'étaient pas aussi exigeants que nous vis-à-vis du clergé. Ils lui passaient volontiers des concubines, cette tolérance les scandalisait si peu que les prêtres devaient payer une taxe pour elles, et que ceux qui n'en avaient point l'acquittaient tout de même.

Lorsque la féodalité rendit toutes les fonctions civiles héréditaires, le catholicisme courut un grand danger, car les prêtres étaient tentés d'imiter les ducs, comtes et viguiers. Si le mariage leur avait été permis, l'Église d'Occident se serait transformée en féodalité théocratique avec un pape héréditaire, et c'en était fait de la démocratie. Le moine Hildebrand, ce Grégoire VII qui le premier mit le pied sur la tête du faucon, fit prévaloir le célibat ecclésiastique. Aujourd'hui que la société civile n'admet plus l'hérédité de ses fonctions, le célibat ecclésiastique n'a plus les mêmes raisons d'être conservé ; mais du

temps de Rabelais, le moment n'était pas encore venu d'y renoncer. Il était de plus en plus indispensable à la démocratie catholique. Les biens de l'Église ne seraient point arrivés au peuple, ils auraient été confisqués au profit des princes et des nobles, comme en Allemagne et en Angleterre.

Aussi, frère Jean est-il célibataire non moins obstiné que fougueux défenseur du patrimoine plébéen, le seul dont le fils de serf pût espérer prendre sa part. S'il était moins peuple lui-même, on pourrait y voir le portrait du belliqueux Jules II ; mais l'Église venait d'avoir une série de papes princiers qui l'avaient mise dans de forts mauvais draps. Elle allait rentrer dans ses traditions plébéiennes avec Sixte-Quint qui ressemblait de tout point à frère Jean des Entommeures, y compris les propos salés.

VIII

Nous avons dit que le poème cyclique de Gargantua correspondait dans ses divisions aux quatre villes principales de l'ancien canton des Turones ; l'action débute à Loches le pays de l'accouchée, elle se poursuit à Châtellerauld où Grandgousier, le principe pacifique, est attaqué par Pichrochole, le principe belliqueux. Ce personnage est mis en déroute à Chinon. Gargantua partage ses dépouilles à l'antique entre ses lieutenants, Ponorcrates, Eudemon, Tolmère, Ithybole, Acamas, Chironacte, Sebasté, Alexandre et Sophrone. Ces noms, parfaitement choisis, prouvent que Rabelais avait une connaissance complète des dogmes de la franc-maçonnerie antique. Les lieutenants sont au nombre de dix. Pour compléter les 12 signes du zodiaque, reste Gargantua lui-même qui représente les deux changements de direction solaire, ou les deux tropiques du Capricorne et du Cancer ; mais comme le roi, son représentant terrestre, ne peut pas se dédoubler pour une tâche aussi ardue, il délègue son vigoureux ami, frère Jean des Entommeures, à la garde du tropique du Capricorne, et il fonde pour lui l'abbaye de Thélème, où les deux sexes se trouvent réunis.

Il ne faudrait pas croire que cette particularité de la réunion des deux sexes fût une fantaisie de l'imagination érotique du

joyeux Caloyer des îles d'Hyères. Non, l'abbaye de Thélème a existé, en tout bien tout honneur, dans cette bonne Touraine, sous le nom de Fontevrault. C'était un refuge aristocratique qui admettait des moines et des nonnes, mais avait à sa tête une femme qui appartenait presque toujours à la famille royale et toujours à la plus haute noblesse, parce que plusieurs rois et reines de France y avaient leur sépulture.

L'abbaye de Thélème n'est cependant pas Fontevrault, car l'auteur la décrit formellement comme étant adossée à la Loire ce qui ne peut s'entendre que de la ville de Tours, ou plutôt de sa célèbre abbaye de Marmoutiers, la plus ancienne des Gaules. Elle portait le nom du vainqueur des Cimbres, ou du moins de sa patronne gauloise la déesse Mare, et devait occuper l'emplacement d'un ancien collège druidique. Au sud-ouest de Marmoutiers, si l'on cherchait bien, on retrouverait certainement les vestiges d'un ancien cimetière, où les deux sexes dormaient côte à côte, car dans cette Thélème où les horloges sont proscrites, il est impossible de ne pas reconnaître cette station de l'existence où le temps n'a pas de mesure. Rabelais, comme Victor Hugo, héritier des doctrines pythagoriciennes de nos pères, ne connaissait pas d'autre définition de la mort.

Ainsi le roi avait gardé pour lui le domaine de la vie et confiait au moine celui de la mort. Nous n'insisterons pas sur les particularités de l'abbaye de Thélème, parce qu'elle reproduisait, plus ou moins exactement, le palais de la grave Entéléchie, celui de Brunei, les jardins d'Armide et plus anciennement ceux de Circé. Cette station était obligatoire dans tout roman de chevalerie ; Rabelais ne pouvait la supprimer. Le bonheur et les libertés ne sont point de ce monde, on ne les trouve que dans le domaine d'Entéléchie, la continuité, ou de Thélème, la fantaisie.

Mais pourquoi Thélème et ses six tours portaient-elles des noms grecs, pourquoi la confiait-on à un guerrier moine ? Nous avons vu que le grec était l'hiéroglyphe de *guerre*, il était aussi celui de *girer*, tourner. L'abbaye de Thélème était un *grecmonial*, construite pour un *guerrier-moine*, parce qu'elle était consacrée à la loi du *girement* (*girement loi*). Fontevrault signifiait la même chose (*font-vire-loi*), c'était le sépulcre de la Tou-

raine, et si les Romains donnaient au bœuf le nom de *trio*, c'était parce qu'en labourant il tourne au bout de son sillon. La ville de *Tours* représentait donc, dans le canton des *Tyrones*, le signe du Capricorne. Là finissait le règne de la paresseuse *Marthe*, la déesse gauloise de la mort, et commençait celui de *Mare*, la déesse gauloise de l'activité et du temps qui se compte.

En conséquence on y retrouvait la font *Jouvin* du cinquième livre. Rabelais a emprunté la sienne au songe de Poliphile. « Au milieu de la basse-cour estoit une fontaine magnifique de alabastre; au-dessus les trois Grâces, avec cornes d'abondance, et gettoient l'eau par les mamelles, bouche, aureilles, yeux et autres ouvertures du corps. Les Grâces figurent sur le tombeau de Catherine de Médicis et autres, comme hiéroglyphe du *girement*. Aux yeux des anciens, elles ne différaient d'ailleurs en rien des trois Parques, et celle du milieu qui représentait la mort, ou le changement de sort, avait l'habitude de tourner le dos, pour figurer l'inconnu. Quant à l'eau qui s'échappe par toutes les ouvertures, c'est la *font ouvre l'eau* (*fonte vreault*). *Bacon*, *sire de Vorulam*, portait un nom et un titre empruntés aux doctrines de la quinte qui résume parfaitement l'idée de l'abbaye de Thélème. La traduction de cette fontaine est *sort gire coin*, *font vire loi* (*le coin où tourne le sort*), la source de la loi du changement. L'abbaye de Thélème avait six coins et autant de tours, celle où s'accomplissait le changement était la tour *Artice*, qui avait donné son nom au roi Arthus, ou Arthos, en grec *Arter*, qui veut dire attacher sa destinée à celle de quelqu'un, et par extension *chaussure*, de là la pantoufle de Cendrillon, laquelle est de *verre*, parce qu'elle indique le *virement* de l'âme (*verulam*), virement qui a lieu au coin le plus bas (*basscoin*). Telle est l'origine du sabot de Noël qu'on rencontre si souvent sur les monuments funèbres grecs. C'est l'*arter* de l'abbaye de Thélème.

Sur ce fond archi-antique Rabelais a greffé une description de la cour de la reine de Navarre et de sa composition aristocratique qui excluait les bigots, les chicanoux, les usuriers et les pédans pour s'ouvrir toute grande aux chevaliers, aux annonciateurs du saint évangile *en sens agile quoiqu'on gronde*, et aux dames de haut parage qui en occupaient la place d'honneur,

c'est-à-dire la droite depuis la tour Artice jusqu'à la tour Mesembrine. C'était une tradition germanique qui incarnait le bon principe, c'est-à-dire le solaire dans le féminin, et réciproquement. Mais les Allemands n'avaient pas le monopole de cette galanterie envers le sexe auquel nous devons notre mère, l'autel des douze dieux de Gabie se distingue par la même particularité.

Le luthérianisme de Rabelais ne survécut pas à sa patronne la reine Marguerite, chez laquelle il était tout à fait à l'état de vernis, le pauvre Desperiers s'en aperçut bien. Cependant il paraît qu'elle tenta de réconcilier les parpaillots avec son frère ; tel était le but de la dernière énigme qui termine le premier livre, elle est donnée par frère Jean comme étant l'interprétation de l'énigme ou prophétie du chapitre LVIII ; mais cette prophétie ne présente rien d'énigmatique, c'est l'explication très claire d'une partie des Fanfreluches antidotées et de ce qui se passera en l'an 1800. Suivant un procédé qui lui est familier, Rabelais a donné intelligiblement la date dans l'une, et les faits dans l'autre, de sorte qu'elles se complètent.

Alors auront par moindre autorité
Hommes sans foi, que gens de vérité
Car tous suivront la créance et estude
De l'ignorante et sotte multitude
Dont le plus lourd sera reçu pour juge.

Nous ne sommes pas de ceux qui accordent à qui que ce soit le don de seconde vue. Bien que cela s'applique au commencement du XIX^e siècle, Rabelais ne visait pas si loin et ne prédisait que les excès du protestantisme qui devaient ensanglanter la France pendant quarante ans : la reine Marguerite aurait voulu les prévenir.

Gargantua le catholique ne voyait dans la prophétie que le *décours et maintien* (décadence et restauration) de la vérité divine, ce qui est bien l'idée de Rabelais : « Par saint Goderau (dist le moyne), telle n'est mon exposition ; le stille est de Merlin le prophète, donnez y allégories et intelligences tant graves que voudrez, et y ravassez vous et tout le monde, ainsy que voudrez. De ma part je n'y pense autre sens enclous qu'une description du jeu de paulme soubz obscures parolles. »

Voici le sens assez clair de ces obscures paroles : « Amis parpaillots, pourchasse roi, loges, — sœur qu'il écoute, tente roi Luther paix Rome Christophe accorde lui — se recorde requête mit : ne bible haste, — foi parjure force doive ne clerc — foi change aulbaine acquest gagne pas loge. »

Le roi persécutait les loges des amis parpaillots. Il paraît que l'étymologie de ce mot était *amis part pelotte*, et qu'ils se réunissaient sous prétexte de jouer à la paume, mais le sens mystique est *Priape lutte* (qui lutte contre le principe mâle). La reine de Navarre s'était entremise auprès de son frère pour qu'il obtînt, du Christophe de Rome (le pape), l'absolution de Luther; elle ajoutait dans sa requête qu'on ne devait pas forcer ceux qui avaient pour *haste* (enseigne) la bible, à abjurer leur foi et que leurs biens ne devaient pas être confisqués comme aubaine par l'État.

In cauda venenum. C'était pour en arriver à cette noble conclusion que frère Jean des Entommeures, c'est-à-dire Rabelais, avait tiré ce feu d'artifice éblouissant. Il ne voulait introduire qu'une seule réforme dans le catholicisme, la liberté de conscience, et dans ce but il prêta à la reine de Navarre le concours de sa plume magique.

Comme style et comme composition, son premier livre est un des plus parfaits qui aient été écrits. Tous les caractères, même les plus chargés, comme ceux de la triade pantagruélique, y sont d'une vitalité et d'une vérité extraordinaires; il n'abuse point de la poudre d'Oribus et le grimoire n'y prédomine pas comme dans le songe de Polyphile, au point d'en rendre la lecture assommante. Si l'on compare le livre consacré au quart, à celui qui a été ajouté en l'honneur de la quinte, la différence est tellement à l'avantage du premier, qu'il est impossible de les attribuer au même auteur. D'ailleurs Rabelais avait traité le sujet dans son abbaye de Thélème, dont le palais d'Entéléchie n'est qu'une pâle copie, et par conséquent il n'avait pas à y revenir.

G. D'ORCET.



CRYPTOGRAPHIE. — SOCIÉTÉS SECRÈTES.

LA DANSE MACABRE

I

La danse macabre est un des mystères les plus étranges et les plus sombres du moyen âge. Généralement les mystères résident uniquement dans ce que les Italiens nommaient jadis un *conchetto*, en français, un jeu de mots. Un auteur espagnol, M. Pompeio Gener, qui a traité tout récemment la question dans un livre intitulé *la Mort et le Diable*, n'a rien trouvé de mieux, quant à l'origine de la danse macabre, que de citer l'article que lui a consacré Littré dans son merveilleux Dictionnaire. Voici comment il s'exprime :

« *Macabre*, adjectif féminin, usité dans cette locution : *danse macabre*; suite d'images en peintures, qui représentent la mort entraînant avec elle, en dansant, des personnages de toutes les conditions : rois, prêtres, chevaliers, moines, hommes du commun; ce genre de peinture eut la vogue, aux quatorzième et quinzième siècles, dans les églises et autres monuments publics, exemple : la danse macabre de l'église de Kermaria, dans le département des Côtes-du-Nord.

« Histoire. Quinzième siècle. Peintures notables de la danse macabre et autres, aux Innocents, à Paris, en 1407. (*Histoire littéraire de la France*, t. XXIV, p. 716.) A Paris, vers les Charniers, ou contre la Charronnerie, à l'endroit de la danse macabre. (*Journal de Paris*, sous Charles VI, an 1420, p. 120, dans Lacorne.)

« Étymologie. Lorrain, *maicaibré*, se dit d'une configuration particulière des nuages. Ducange, *Chorea Machabeorum*, qu'il définit ainsi : « Cérémonie plaisante, pieusement instituée par « les ecclésiastiques et dans laquelle des dignitaires, tant de

« l'Eglise que du monde, conduisant ensemble la danse, en
 « sortaient tour à tour pour exprimer que chacun doit subir la
 « mort. On lit, en effet, dans un texte de 1453 : *Quatuor si-*
 « *masias vini exhibitas, illis qui choream Macchabeorum fe-*
 « *cerunt*. On ne peut douter que la danse macabre et des Ma-
 « chabées ne soit la même chose, on peut supposer que les
 « sept frères Machabées, avec Elzéar et leur mère, souffrant
 « successivement le martyre, donnèrent l'idée de cette danse
 « où chacun de ces personnages s'éclipsait tour à tour, et
 « qu'ensuite, pour rendre l'idée plus frappante, on chargea la
 « mort de conduire cette danse fantastique. En présence de
 « *Chorea Machabeorum*, on ne peut tenir compte de l'arabe
 « *macbara*, chambre funéraire. »

Hippolyte Fourtoul affirme que *macabre* vient de *saint Macaire*. (*Essais sur les formes et les images de la danse des morts*.) D'autres pensent que ce mot dérive du nom du poète *Macaber*, lequel composa pour cette danse des vers allemands traduits en latin par P. Desroys, de Troyes, en 1460. Enfin, il y en a qui le font dériver de *Macabrus*, troubadour provençal, qui écrivit un poème sur ce sujet. Mais la conformité de nom de cet Allemand et de ce Provençal indique suffisamment qu'il n'était, pour l'un comme pour l'autre, qu'un pseudonyme. Macabre, en hébreu, veut dire *dans le sépulcre*, et, dans le blason ancien, l'hébreu, que nos aïeux écrivaient *lhébrieu*, a la valeur hiéroglyphique de *libre*. Macabre devait donc se traduire : *libre dans le sépulcre*; nous verrons plus loin que c'était bien la signification qu'on y attachait le plus généralement.

Revenons au mot *machabée*. Tout le monde sait que, dans l'argot parisien, mais plus particulièrement dans celui des hôpitaux, un *machabée* n'est autre chose qu'un cadavre. Pourquoi ? C'est que, en hébreu, *macab* signifie marteau, et qu'en vieux français le mot se prononçait *meurté*, ni plus ni moins que mort. Ces deux mots sont d'ailleurs d'origine identique. Dans les vieilles peintures étrusques, le dieu de la mort, *Marcus*, est armé d'un marteau, qui, en latin et en gaulois, se nommait *marca*, *marcula*, d'où l'italien *marcire* et le vieux

français *marchi, moisi*. Machabée, dans le vieux argot, avait donc la valeur de *mort libéré*, ce qui correspondait très bien à *macabre : libre dans le sépulcre*.

Quant à cette curieuse danse des Machabées, elle avait lieu dans les églises, le samedi saint, à l'époque où se célébrait partout, même à Rome, *la feste de l'âne*, ou du nouvel an. Ce noble animal n'y figurait que parce que son nom prêtait à l'équivoque. Jusqu'en l'an 1550, l'année latine et gauloise, suivant l'ancien usage, qui faisait du mois de mars le premier de l'année, et de décembre le dixième, commençait le jour de Pâques. On avait conservé une foule de cérémonies à la fois grotesques, païennes et astronomiques, dont la danse des Machabées n'était pas une des moins curieuses. Cette danse mimique, encore usitée en Espagne à la fête du *Corpus Domini* est exécutée par des enfants, qui dansent en s'accompagnant de la voix, au son des violons. Ils représentent les douze mois de l'année, se détachant les uns après les autres, pour être libérés de leur service par la mort ; car c'est principalement dans le sens de congé que les anciens interprétaient le mot *libération*. La vie était considérée comme un fardeau, ou tout au moins comme une tâche, dont on n'était libéré que par la mort, on n'avait de temps pour danser que dans le sépulcre. Telle était l'idée philosophique, astronomique et morale, attachée à la danse des Machabées ; nous verrons que s'il en était de même de la danse macabre, il s'y joignait une signification politique, tenant à ce qu'elle avait été prise pour symbole et pour signe de ralliement par une corporation, ou guilde très importante, celle des *turricoles* ou châtelains. Mais libérons-nous d'abord de cet aperçu historique et chronologique, parce qu'il nous fournira de lui-même l'explication de ce mystère.

II

On ignore à quelle époque précise est apparue la danse macabre ; toutefois, elle n'a pas précédé de beaucoup les emblèmes sépulcraux du rite maçonnique connu sous le nom

d'*Hiramite*, qui date des dernières années du quinzième siècle et vient d'Espagne. Les deux fémurs en sautoir surmontés du crâne, qu'on trouve également sur les ornements funèbres du catholicisme et sur ceux de la franc-maçonnerie, prouvent surabondamment que cette dernière n'est pas née l'ennemie du premier; aussi M^{gr} Deschamps constate-t-il, dans son étude sur les sociétés secrètes, que, au quatorzième et au quinzième siècle, la maçonnerie fut encouragée et comblée de faveurs par l'Eglise romaine. Or, c'est précisément le temps de l'apparition de la *Danse macabre*.

Les plus anciennes dont on fasse mention sont celles de Nicaise de Cambrai, 1349, et d'Antonin de la Salle, 1398. La première avait été exécutée par ordre de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et cette province a donné son nom à une secte gibeline très connue par ses méfaits, d'où est venu le nom de *brigand*, en espagnol, *berganza*. On cite, parmi les plus anciennes, celle de l'église de la Chaise-Dieu, qui existe encore, et celle du couvent de Kligenthal, dans le canton de Bâle Campagne. René d'Anjou, prince peu orthodoxe dans ses opinions, l'avait fait représenter chez lui. Mais elle s'est surtout multipliée en Suisse et généralement dans les pays qui embrassèrent le calvinisme, tandis que je n'en connais pas d'exemple en Italie.

Champfleury rapporte qu'en Bretagne et en Suisse il existe des ossuaires, dont l'origine remonte à la seconde moitié du moyen âge, sur les dalles desquels on avait sculpté une scène étrange, dont quelques spécimens nous sont parvenus dans un parfait état de conservation. La mort y est figurée en pied devant des timbales, sur lesquelles elle frappe frénétiquement avec deux os. A cet appel répond une bande de musiciens squelettes, lançant aux échos les sons stridents de leurs larges trompettes qui font sortir de leurs tombes une légion de morts épouvantés. Ce sinistre troupeau se répand sur toute la surface de la terre, à la recherche de ce qui lui manque pour reconstituer son corps. D'après l'opinion de certains archéologues, c'est la symphonie qui précède la fameuse danse des morts.

La Suisse, pays calviniste, est, comme je l'ai dit, le pays

qui possède le plus de danses macabres, et il n'y est guère de ville qui n'ait pas la sienne. Il y en a à Berne, Bâle, Fribourg, Lucerne, Coire, toutes remarquables. Il s'en trouve aussi une à Strasbourg, dans une église protestante. D'après M. Pompeo Gener, la danse macabre, en Suisse, représenterait l'anticipation du sentiment démocratique due à deux causes : d'une part, le caractère indépendant des Suisses ; de l'autre, l'oppression du gouvernement autrichien, qui les pressurait horriblement, unie à toutes les oppressions qu'au moyen âge souffrait le peuple en Europe. Il faut écarter cette dernière, la plupart des danses macabres étant de beaucoup postérieures à la bataille de Sempach ; quant à l'anticipation du sentiment démocratique, ce n'est pas en Suisse qu'il faut le chercher. Berne et Lucerne ont fait peser sur le Valais un joug dont celui-ci ne s'est affranchi qu'à la Révolution française, et les danses macabres en sont le témoignage ; elles disaient aux yeux du Valais et du Jura, dans leur sinistre grimace, qu'il n'y a de liberté et d'égalité que dans le tombeau.

Il est bien vrai qu'elles se sont montrées au moment de l'explosion de colère populaire qui a précédé Luther, mais ce sont les tyrans qui les ont fait peindre ; les opprimés ont répondu par les insignes funèbres du catholicisme et de la maçonnerie, qui ont une tout autre signification.

D'ailleurs c'est M. Pompeo Gener lui-même qui me fournit la preuve de cette interprétation :

« En 1418, la plèbe se réunit en place de Grève pour célébrer la disgrâce de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, que Charles VI avait exilé pendant un éclair de raison. Les *cabochiens*, le corps de bouchers que commandait Caboché, et que les *Armagnacs* avaient organisé pour appuyer la cause populaire, représentèrent une danse macabre dans laquelle ils chargeaient les principaux personnages de l'époque. Un squelette, paré de ses attributs légendaires, menait le branle, qui formait un cercle autour de l'effigie du duc de Bourgogne pendue par les pieds. Au milieu de la fête, les Bourguignons, sous les ordres de Perrinet Leclerc, envahirent la place et les égor-gèrent tous. »

Nous avons vu que plus tard Philippe le Bon, fils de Jean sans Peur, fit peindre une danse macabre. C'était donc un emblème essentiellement bourguignon.

Mais, avant d'en tenter l'explication, continuons l'énumération des opinions qui se sont produites à ce sujet. Il est des historiens qui supposent que les artistes auxquels nous devons ces sinistres farces étaient sous l'impression de la danse de Saint-Vit, tandis que d'autres affirment qu'elle tire son origine d'une légende épouvantable, qui, à cette époque, s'était répandue dans toute l'Europe centrale. On disait qu'à Darmstadt, une bande d'impies étaient allés danser devant une église, le jour de Pâques, au moment où les prêtres célébraient l'office divin, et que le bon Dieu, irrité, les avait maudits. Cette malediction divine produisit un effet instantané. Pris d'un vertige infernal, ils se mirent à tourner, tourner autour de l'église avec une sombre furie, sans pouvoir se lâcher. Le sacristain, entendant ce vacarme diabolique, sortit de l'église et vit sa propre fille qui dansait avec les autres. Il la saisit par le bras pour l'en séparer. Le bras lui resta dans la main, mais sa fille continua à tourbillonner avec une rapidité vertigineuse. Telle était cette rapidité que les pieds des danseurs ouvrirent une fosse; ils dansèrent une année entière sans s'arrêter; au bout de l'année, à la même heure qu'ils avaient commencé, ils tombèrent morts au fond de la fosse que leurs pieds avaient creusée.

Il est inutile de dire que cette légende à faire peur n'est que le développement de la danse des Machabées à travers l'ivresse morose de la bière allemande. Ce cercle furibond n'est pas autre chose que celui du zodiaque; mais, indépendamment de ce cadre solaire de toutes les légendes d'autrefois, il y a, je le répète, une autre idée dans la danse macabre.

Faut-il y voir, comme M. P. Gener, le sentiment général de désespoir qui distingue le moyen âge, surtout à partir du treizième siècle? non, certainement; car ceux qui se livraient à ces mascarades étaient de joyeux farceurs. Faut-il y voir la surexcitation hystérique du quatorzième siècle, dans lequel tout dansait? Les sorciers dansaient au sabbat. On dansait dans

les églises à la fête des Innocents et à celle de l'Ane. Les épileptiques dansaient sur les places publiques. Il n'était pas jusqu'aux rois et aux princes, qui, gagnés de cette folie, ne dansassent dans les rues. Mais le quatorzième siècle n'est pas le seul qui ait dansé. Le dix-huitième siècle, qui s'est inauguré par les danses du tombeau de Paris, a fini par la carmagnole de l'échafaud; ce qui ne l'a pas empêché d'être le plus fardé et le plus frisé de tous les siècles. Les haines sociales des couches inférieures s'y couvraient du masque de la frivolité. Au quatorzième siècle, c'étaient les heureux de ce monde, qui, sous la cagoule des pénitents, s'étaient faits les croque-morts des pauvres et des suppliciés, et prétendaient les faire patienter en essayant de leur démontrer qu'il n'y avait de liberté, d'égalité et de fraternité que dans la mort.

III

De là une multitude de chants populaires, de poèmes et de refrains, qui, dans un siècle de danseurs, ne pouvait manquer de revêtir les formes plastiques de la danse.

La plus remarquable et celle qui avait la signification la plus accentuée fut sans doute celle qui se représenta à Paris en 1442. Les Valois venaient de perdre la bataille de Verneuil. Les Anglais marchèrent droit sur Paris et y pénétrèrent à travers les tas de cadavres que la peste et la guerre avaient amoncelés dans ses rues. Arrivés au cloître des Innocents, un étrange spectacle les attendait. Était-ce la France vaincue, désolée, anéantie, qui prétendait troubler la joie des vainqueurs et avait recours à une représentation pittoresque de la mort pour gâter leur triomphe? N'en déplaise à M. Gener, cet argument est puéril. Les Anglais ne se présentaient point en conquérants, bien qu'ils pillassent sans merci les campagnes. C'étaient comme Français que leurs rois, soutenus par le parti bourguignon, c'est-à-dire par une bonne moitié de la France, combattaient la loi salique, défendue par les Armagnacs. La danse macabre, qui fit tant de bruit à cette époque, ne pouvait se

flatter de lutter d'horreur avec le spectacle des rues de la ville, remplies de cadavres de pestiférés. Paris voulait tout simplement marquer au duc de Bedford qu'elle avait droit à tous ses égards, parce qu'elle était secrètement du parti bourguignon, et elle le prouva bien, six ans plus tard, en résistant énergiquement à Jeanne d'Arc, qui l'assiégea à la tête des Armagnacs. *Bourguignons* et *Armagnacs* étaient le nom que se donnaient ailleurs Gibelins et Guelfes. Les Bourguignons étaient blancs, les Armagnacs rouges. Cette dernière couleur était celle adoptée par l'héroïque Bergère qui la fit prévaloir. Cette lutte, terminée en France par ses prodigieux succès, se continua, en Angleterre, dans celle des deux Roses. La danse macabre, qui est généralement peinte en blanc, appartient aux Gibelins.

On n'est pas d'accord sur l'espèce de danse macabre, qui fit tant d'impression sur le duc de Bedford, qu'il épargna Paris et transporta cet emblème dans les églises d'Angleterre. M. Gener veut que ce soient des fresques exécutées dans l'ossuaire des Innocents ; mais ce genre de peinture demande trop de temps pour qu'on eût pu l'improviser dans l'intervalle qui sépara la bataille de Verneuil de l'entrée des Anglais à Paris. Hippolyte Fortoul prétend, avec beaucoup plus de vraisemblance, que c'était un catafalque dressé en dehors des murs du cimetière des Innocents. Thomas Wrigt assure que ce fut une espèce de mascarade qui courut les rues. D'autres disent que ce fut une sorte de ballet funèbre, dansé dans l'intérieur du cimetière. Champfleury et Littré croient pouvoir prouver que ce fut une exposition de peintures murales.

Je crois qu'au lieu de combattre ces deux opinions il faut les admettre toutes deux. Le ballet improvisé se traduisit, plus tard, en peintures murales, exécutées après coup et détruites lorsque les Bourguignons eurent le dessous ; car Paris a toujours été guelfe par essence et n'aurait souffert, ni avant ni après cette courte période gibeline, des emblèmes appartenant à cette faction. Quoi qu'il en soit, on a publié dernièrement, d'après des miniatures du temps, des gravures de cette danse, dont les légendes en vers ont été attribuées à Gerson, l'auteur supposé de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

A partir de cette époque, la danse macabre envahit l'Europe tout entière, sans toutefois qu'on en trouve des traces en Italie et dans le nord de la France, qui a toujours été guelfe; c'est en Allemagne et dans les pays occupés jadis par les Albigeois qu'elle fait fureur. Dans la vallée de la Saône et celle du Rhône, elle envahit l'église, le couvent, la rue et le château, l'intérieur de la chapelle comme la salle de l'hôtel de ville. On la peint sur toile, sur panneau, sur métal, sur parchemin; ou la sculpte sur marbre et sur pierre; on la fonde en bronze; on la brode; on la reproduit sur les tapisseries, sur les vitraux, sur les pommeaux d'épée, dans les missels; c'est un engouement incroyable, mais pas du tout des classes souffrantes. Tout ce que je viens d'énumérer n'est accordé qu'aux riches et aux heureux de ce monde. Partout où domine la faction populaire, elle la repousse ou la fait disparaître. La mort est l'enseigne d'un parti, le parti aristocratique.

Il lui importait, en ce moment, de faire patienter les déshérités, en leur offrant dans l'autre monde des compensations qu'il leur refusait dans celui-ci, et, en cela, il se montrait du moins plus avisé que les nihilistes de ce temps-ci, qui appartiennent aux classes aristocratiques, car il n'en est pas des blouses comme de ce capitaine marin marseillais, qui répondit ingénument à un amiral l'invitant à passer le premier : « Pardon excuse, mon amiral, je suis comme les mules de Provence : elles ne marchent que lorsqu'un âne va devant. »

Des blouses, c'est le contraire, elles pourriraient éternellement dans la servitude, si l'habit râpé d'un déclassé ne leur montrait le chemin. Or les déclassés ne sont pas seulement ceux qui ont perdu leur fortune. Il y a des classes entières de déclassés, qui ont perdu le pouvoir et qui veulent le regagner à tout prix, en provoquant des bouleversements tels, qu'ils démontrent l'impuissance des foules à se gouverner et les décident à se laisser rebâter, par lassitude. Tel est le fond du sac du nihilisme contemporain. Telle est l'explication de la singulière abnégation de ces grandes dames et de ces gentilshommes, qui, de même que le prince Kropotkine, vont se mêler au peuple, pour lui prêcher la désespérance absolue, et ne crai-

gnent pas de braver la potence aussi bien que l'échafaud, pour faire triompher leurs perverses doctrines. Ces doctrines, quand on les étudie dans la suite des siècles, se réduisent à une seule : la domination d'une classe d'initiés, qui se moque de tout le reste. Rien ne lui coûte pour atteindre ce but ; elle prend tous les masques, celui de la religion aussi bien que celui de l'athéisme. Peu lui importe, pourvu qu'elle y arrive.

Au quatorzième siècle, le peuple était encore religieux, aussi le squelette de la danse macabre ne lui prêchait pas le néant. Depuis la fameuse danse du cimetière des Innocents, jusqu'à celle du pont de Lucerne, il s'en peignit des quantités, dans lesquelles l'insatiable glouton du genre humain prenait le masque qui pouvait plaire au client. Tantôt il affectait la désinvolture de l'étudiant ou la posture moqueuse et dégagée d'un truand raffiné. Tantôt ses ossements prenaient quelque chose de placidement bourgeois ; tantôt on entrevoyait, à travers ses prunelles vides et sombres, le regard froid et profond du philosophe sceptique, ou même une certaine compassion pour l'homme de bien. A ceux qui avaient dominé pendant leur vie, qui avaient accaparé toutes les richesses et tous les honneurs, aux opulents évêques, aux conquérants, aux rois, aux seigneurs féodaux, aux avarés, aux usuriers, en un mot à tous ceux qui avaient vécu de l'exploitation de leurs semblables, il apparaissait animé d'une joie sauvage. C'était dire au peuple : à quoi bon disputer tout cela à ces pauvres gens, qui doivent le garder si peu de temps ! La Mort était alors conservatrice à tout rompre ; mais, en même temps, elle jouait la comédie pour le peuple. Toujours l'artiste la représente arrivant à l'improviste, au moment où celui qu'elle convie à son sinistre branle se trouve dans la plénitude de la force et de la santé : le glouton, elle le surprend au milieu d'un banquet ; le voleur, au moment où il a la main dans la poche de son prochain ; le roi, lorsqu'il commande du haut de son trône, etc.

A la terreur et à l'effroi qu'elle cause, elle ne répond que par un méphistophélique éclat de rire, et, sans leur donner le temps de réfléchir, elle les entraîne dans un autre monde.

Mais, quand il s'agit d'un pauvre ou d'un serf, d'un moine

studieux, d'une pauvre femme ou d'un tendre adolescent, alors la Mort s'adoucit et elle prend un masque tranquille et riant, pour les inviter à quitter les misères de la vie humaine, en leur soufflant à l'oreille : *Mors melior vita*. Pure hypocrisie ! Elle n'est pas chrétienne ; c'est une gibeline, une ennemie implacable de la papauté. Elle ne prêche sa doctrine que pour qu'on ne lui dispute pas l'empire de ce monde.

IV

La danse macabre a inspiré autant de compositions littéraires que de plastiques. Au quinzième siècle, il parut en espagnol un poème contemporain des premières représentations de la danse macabre, ayant pour titre : *Danza general de la Muerte*. On en ignore l'auteur et la date précise ; mais on croit qu'elle est de la même main qui écrivit *la Revelacion del Ermitano*. Tout ce qu'on sait de ce dernier, c'est qu'il écrivait en rimes, *porque era sabidor en esta ciencia gaya*. C'est un poème remarquable au point de vue de la franchise, qui nous apprend que les grands d'alors exerçaient le pouvoir de la façon la plus arbitraire. Il met dans la bouche de la Mort, la grande décharnée, la critique la plus sanglante des vices de tous les personnages qu'elle invite à danser. Les nihilistes d'aujourd'hui ne procèdent pas autrement ; mais le fond de leur sac est le même. Ils n'ont aucune pitié du peuple qu'ils envoient à la boucherie ; leur seul dogme est : *Ote-toi de là que je m'y mette !*

Après une exhortation à la pénitence, qu'un prédicateur adresse à tous les mortels, la Mort les va quérir tour à tour et les oblige à danser, bon gré, mal gré. Naturellement ils se lamentent. Alors elle console ceux dont les œuvres furent bonnes et jette à la face des autres leurs fautes ou leurs crimes, avec une satisfaction toute sarcastique.

Papes, empereurs, rois, archevêques, chevaliers, abbés, doyens, marchands, archidoyens, chanoines, curés, usuriers, moines, etc., etc., sont savonnés de la belle manière. L'écuyer,

le médecin, l'ermite, le rabbin, l'Alfaqui (1) ont l'air d'être traités avec plus d'indulgence, ce qui semble jurer avec la morale d'apparence chrétienne qui se dégage de l'œuvre : « Tout est vanité ; fais ores pénitence, pour trouver la félicité dans une autre vie. » Mais cela doit se traduire : ne troublons pas ceux qui sont au pouvoir. Aujourd'hui que les descendants de ces sectaires n'y sont plus, ils prêchent la désespérance suprême, pour regagner ce qu'ils ont perdu.

L'Anglais Pierre Plowman publia à son tour une version, dans laquelle il montrait la Mort nivelant tout avec son terrible *falcon* ou faux. Ici le nihilisme apparaît tel que nous le connaissons : « elle seule domine tout ; seul son règne est universel et éternel », ce qui revient à dire aux malheureux de ce monde : *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate!*

Du poème on passa rapidement au roman, puis à la chanson. Le peintre anglais Tory, qui portait un nom prédestiné, s'inspira de la légende de Plowman pour illustrer un magnifique livre d'heures, qui porte encore son nom. Le frontispice représente la Mort couronnée, montée sur un cheval noir. Deux squelettes l'accompagnent, fauchant tout ce qu'ils rencontrent. Holbein mit en action une chanson populaire. Sa composition est le chef-d'œuvre de celles de cette espèce. Elle saisit l'homme au moment où il mange le fruit défendu de l'Eden, et ne le lâche plus. Pour lui, comme pour le christianisme, la mort est le châtiment du péché originel.

Mais est-ce, comme le croit ou paraît le croire M. Gener, le premier exemple de peinture critique que nous trouvions dans l'histoire ? Lui-même n'a-t-il pas la clef des vignettes si élégantes dont un artiste qui signe AΩ a illustré son livre (2) ? En ce cas, je n'ai rien à dire. Ce que j'ai pu constater, grâce à quelques élèves en grimoire, comme moi libres de tout engagement vis-à-vis de toutes les sectes existantes, c'est que jamais on ne s'est tant combattu, sous le masque du blason, que dans l'Espagne actuelle, et que cette science, que je croyais partout

(1) Docteur maure.

(2) Je parle ici de l'édition espagnole qui est ornée d'illustrations très remarquables, l'édition française est sans gravures.

oubliée, est aussi connue de l'Orient que de l'Occident. J'en possède des témoignages irrécusables, et partout les honnêtes gens m'ont encouragé plus ou moins directement à achever de divulguer un secret dont on ne doit plus se servir que pour varier les compositions artistiques.

Il y a dix ans que j'ai livré à qui veut s'en servir la clef du blason. Malheureusement, c'est comme les crochets dits *rossignols*, avec lesquels il s'agit d'ouvrir une serrure très compliquée; elle ne sert de rien à ceux qui ne sont pas serruriers.

La voici une fois de plus : « Toutes les compositions armoriées s'écrivent *en calembours par à peu près, formant des vers octosyllabiques dont la dernière syllabe contient une L.* »

Les Espagnols et généralement les modernes observent très rigoureusement cette règle, qui rend leur grimoire très facile à lire; les anciens admettent de nombreuses contractions de syllabes, qui déroutent le lecteur.

Examinée à ce point de vue cryptographique, la danse des morts prend un tout autre caractère; la Mort tenant une flèche est *morvan*, la Mort habillée en moine et armée d'un *falcon* est le *faucon* de la *morte main* qui, avant le christianisme, était déjà l'emblème des gens de *main morte*, ou des classes qui ne travaillent pas de leurs mains. La Mort qui danse et la Mort qui joue d'un instrument est la *méridienne* et la *morte main australe*. Il en est resté dans notre langue le juron de *morquienne*.

M. Champfleury se trompe, lorsqu'il prétend que la danse macabre est l'expression d'un sentiment qui appartient exclusivement au moyen âge, ou à la période algide du christianisme. Indépendamment des mosaïques du musée de Naples, on trouve fréquemment des pierres gravées grecques, portant un crâne couronné de roses, *cranicoroné*, qu'il faut lire *car nic oron*, « vive le bonheur! ». On exprime généralement cette idée par un N dans une couronne (*nic oron*), qui veut dire la même chose. Ce symbole est commun à tous les adorateurs de la constellation d'Orion et du signe du Taureau, qui ont fourni à la langue anglaise le nom de *Tory*, et sont les véritables auteurs de la danse macabre. Cette mise en scène lugubre ca-

chait le scepticisme et la soif de jouir les plus effrénés. Ceux qui se montraient au public sous ces masques hideux suivaient réellement le culte de la déesse de la luxure, dont les fêtes nommées *Floralia* scandalisaient le grave Caton. Le christianisme n'a nullement détruit le culte de Flore ; il s'est perpétué à travers le moyen âge, sous le nom de *Méridienne* ou *Morte main australe*. C'était la secte que Rabelais désignait sous le nom d'*Engastromythes*, tandis qu'il donne aux autres le nom de *Gastrolâtres* ; les Gastrolâtres n'étaient autres que les vilains esclaves de leur ventre, représentés aux Tuileries par le pavillon de Marsan, ou Septentrion. Le pavillon de Flore ou de la Méridienne est celui des Engastromythes, qui tenaient le peuple par la famine.

Sous les noms vulgaires de *Guelfes* et de *Gibelins*, ces deux partis ont compté l'un et l'autre des grands hommes, des saints et des scélérats. Saint Louis était Gibelin, et Catherine de Médicis Guelfe. Ils se divisaient aussi en *Tours* ou *turricole*, d'où les Anglais ont fait *Tory*, et *paroïque* habitants près de la tour, que l'on a traduit de l'autre côté de la Manche par *Wig* (perruque). Sous Louis XIV, les paroïques ou démocrates avaient, le roi en tête, adopté la perruque comme signe de ralliement.

Tout le monde connaît la ronde enfantine :

Prends garde la tour,
Prends garde la tour,
Tu seras renversée.

Les petites filles, qui dansent en rond en chantant ce refrain, ignorent à quel point il fut révolutionnaire. L'histoire de la tour est celle de la danse macabre ; je vais essayer de la résumer brièvement.

VI

Jadis toutes les villes qui n'avaient pas le droit de se clore, et étaient par conséquent habitées par des manants de plat pays, se groupaient autour d'une tour carrée ou ronde, com-

plètement isolée. Les tours carrées appartenait au parti des carretiers, ayant pour mot d'ordre le *carabou* ou char à bœufs de Géryon, que nous nommons encore *septem triones* ou les sept bœufs. *Carabou* était le mot d'ordre des incendiaires de châteaux de 93.

Les tours rondes (*circus*) appartenait au parti de *Circé*; *faucon*, en grec. On sait que cet oiseau était l'emblème de la noblesse.

J'ai été propriétaire d'une tour de cette espèce, avec tous les titres qui en établissaient l'histoire et la destination depuis son érection, qui remontait au dixième siècle. Elle avait été construite par le cellier du chapitre noble de Saint-Gerauld d'Aurillac, pour emmagasiner ses dîmes, d'où son nom de *nau-celle* (nouveau magasin). C'était en effet la destination primitive de ces tours isolées; elles étaient construites pour abriter des marchandises ou denrées (*merx*) contre la cupidité des coureurs de plat pays, qui pillaient les chaumières sans défense. Aussi les appelait-on *merx la tour*, ou *merx celle-tour*, « tour du magasin des denrées ». L'officier qui en avait la garde était le *merx-cellarius Turris*; ce titre est devenu par la suite des temps le *marxcal-tour*, puis les faiseurs de légendes et les artistes l'ont transformé en *mort squelette*. Le *marescal-tour* avait en effet fini par dominer toute la société du moyen âge, grâce à sa tour; comme le portier, son successeur vulgaire, domine toute la société moderne.

En effet, le marescal-tour n'était primitivement qu'un simple portier, armé d'une massue (*claviger*). De là le nom de *port-man* qu'on donnait primitivement au maire de Londres, et la massue qu'on porte encore devant lui les jours de gala.

Il était le *turricole*, le *Tory*; son magasin, en même temps forteresse, n'était accessible que par une échelle. De là aussi le nom de *tourechelle* qu'on leur donnait. La tour que j'ai pu étudier tout à loisir était une massive et solide construction carrée de 10 mètres de côté sur 40 de hauteur, avec des murs de 2 mètres d'épaisseur dans le bas. Un escalier à vis mettait en communication tous ses étages, depuis le rez-de-chaussée jusqu'à la terrasse supportée par une voûte en

plein cintre. Au fond se trouvait un puits. La fenêtre qui servait de porte était à 6 mètres au-dessus du sol; une poulie aidait à hisser les hommes et les choses, quand on ne se servait pas d'une échelle qu'on retirait après soi. L'étage inférieur servait à emmagasiner les denrées de toute espèce. Le premier étage était occupé par le marescal et sa famille; les deux étages supérieurs, par ses quatre hommes ou brigade; le troisième, qui supportait la terrasse, était à la fois un magasin et une prison. Avant l'invention de l'artillerie, ce repaire ne pouvait être réduit que par la mine ou par la famine, et le turricole avait dans ses celliers toute la récolte du village, sauf ce qui en était distrait pour la nourriture du colon et les semailles.

Dans les villages appartenant aux divers ordres monastiques ou militaires, ces tours isolées ne se sont pas modifiées et sont arrivées telles quelles jusqu'à nos jours. Dans les fiefs séculiers, elles sont devenues le pivot d'un ensemble de constructions qui a pris le nom de *château*, tandis qu'elles restaient isolées sous le nom de *donjons*. Ce mot n'est ni latin ni germanique; il appartient à la langue des premiers turricoles, qui étaient Ioniens et avaient été chassés par les Perses des bords de l'Oronte. Ils se nommaient *jas* ou ioniens, et, parce qu'ils habitaient dans des tours, *jastour*, dont Rabelais a fait *goytruz*. La tour ou donjon renfermait les provisions de guerre (*thin agon*). Les jas étaient cavaliers (*keletes*), d'où leur nom de *Celtes*, et recherchaient en conséquence les pays d'herbages. Aussi leur centre politique et religieux était le Mont du Cavalier (Mons Celticus), aujourd'hui le Cantal.

Étant cavaliers, ils étaient nécessairement faucheurs, et il était tout naturel qu'ils prissent la faux ou *falcon* pour emblème. De là leur nom d'*Herbæ satores* (faucheurs), qui s'est transformé en herbastre, puis robastre. C'était l'arme du *mort squelette* de la danse macabre.

Leur déesse se nommait Chloris, en latin Flore, déesse des herbages. Elle était fille d'Amphion le Magnifique, ou Teutatès, et épouse de Nelée l'Impitoyable, ou la Mort. Sa fête coïncidait avec le solstice d'été, époque de la coupe des foins et du fau-

chage des blés. C'était pour cela qu'on lui donnait le nom de *Méridienne* ou *Morte main australe*. En grec, elle avait nom *Marpessa*; en français, *Moirepoix* (main noire, ou fortune noire). *Pesos* veut dire aussi pièce d'échec. Aussi la guilde des gens de main morte, qui l'avaient conservée pour patronne, prenait le nom de *Guilde de l'échiquier*. Cette guilde se composait de tous ceux qui vivaient noblement, c'est-à-dire de leurs rentes ou d'un travail intellectuel. A titre de déesse de l'oisiveté, elle se nommait *Argine*, notre reine de trèfle.

Si l'on examine un jeu de cartes, on voit qu'il figure les quatre saisons. L'hiver est représenté par la dame de pique, Pallas, dont la couleur sombre s'éclaircit dans la dame de carreau, Judith, épouse de l'apogée de la fortune, Charlemagne. Les figures de ces deux couleurs, qui représentent l'hémisphère oriental, ont la tête tournée à gauche du spectateur, qui est le nord.

Le déclin de la fortune commence avec Rachel, femme de César, et se termine avec Argine, femme d'Alexandre. Toutes les figures de ces deux couleurs sont *contournées*, c'est-à-dire tournées vers la droite du spectateur, ou sud. Elles représentent la guilde de la main morte, qui est mi-partie rouge et noire; tandis que les deux autres couleurs, noir et rouge, appartiennent à la classe des travailleurs, représentée par le *pique*, en grec *pekhus* (coude).

Dans le langage de nos modernes troupiers, *l'huile de coude*, c'est encore le travail.

Pekh ou *pech* correspondait à l'italien *bracciante*, « celui qui n'a d'autre patrimoine que ses bras ». Les Pechs et les Jas, que Rabelais nomme les *Pies* et les *Goys*, ou les Picars et les Goytruz, formaient les deux castes de l'ancienne Gaule druidique. Les uns et les autres prétendaient, à juste titre, être venus de Phrygie; mais les Pechs étaient arrivés les premiers, sous la conduite des druides. Ils étaient d'origine éolienne, et adoraient les dieux solaires Esus et Teutatès. Leur organisation était essentiellement démocratique. Aucune fonction n'était héréditaire chez eux, pas même le sacerdoce, ce qui était une exception dans le monde antique. Ils habitaient de préfé-

rence les bois et les montagnes, se livraient au travail des mines et vivaient en rase campagne.

Les Goys étaient des Ioniens; leurs divinités étaient lunaires. La principale était Belena ou Bellone, qui veut dire : volonté. Ils habitaient des tours et se livraient à l'élève du cheval, tandis que les Pies étaient bouviers.

Ils s'étaient infiltrés dans le pays et peu à peu avaient asservi les Pies, grâce à leurs tours, à l'aide desquelles ils accaparaient toutes les subsistances et interceptaient toutes les routes. Ils formaient une caste héréditaire de chevaliers, connus sous le nom de *Belenides*, ou *baillys*. Leur étendard était *beyle* (rouge). Plus tard il devint l'oriflamme, avec la devise : *Montjoie, Saint-Denys*. L'étendard des Pies était pie comme eux, c'est-à-dire noir et blanc, et ils avaient pour devise *Bau-céan*.

Les Goys étaient détestés des Pies; aussi ceux-ci les défendirent très mollement contre les Romains, qui leur enlevèrent tous leurs privilèges. Cependant ils continuèrent à former la classe riche et savante, et lorsque saint Remy appela les Francs Saliens pour remplacer les Romains, ceux-ci laissaient à peu de chose près la Gaule dans le même état qu'ils l'avaient prise.

Tout le monde, sans en excepter les Allemands, reconnaît aujourd'hui que les Francs Saliens n'étaient pas les *Deutschs* modernes. Michelet les définit très exactement, une race sacerdotale. Ils prétendaient descendre de Francus, fils d'Hector, et être par conséquent de même origine que les Pies et les Goys, tandis que les Allemands n'ont jamais eu cette prétention. Ils régnaient depuis un siècle sur des populations de langue et d'origine gauloise, les Wallons d'aujourd'hui, et ce fut précisément le régime adopté par eux qui tenta saint Remy. Ce régime était à peu près celui des anciens druides. Aucune fonction n'y était héréditaire.

Le roi choisi dans la dynastie mérovingienne n'était reconnu qu'après le sacre, dans lequel on demandait formellement au peuple s'il l'acceptait pour chef. La propriété n'était pas plus héréditaire que la couronne, le pays était morcelé en cantons,

subdivisés en parcs (1) ou bordes, inaliénables. Le roi confiait à ses comtes l'administration des cantons. Ceux-ci nommaient à leur tour les baillis des parcs. La terre était louée par baux plus ou moins longs aux colons, moyennant le paiement de la dîme à l'Église et d'une part au bailli, variant entre les trois et les quatre cinquièmes. Le reste appartenait au colon.

Les premiers baillis furent des compagnons de Clovis, ou des Francs, qui paraissent avoir toujours été préférés par les Pies, parce qu'ils étaient comme eux du rite solaire. Mais les Francs n'étaient pas nombreux, ils se fondirent rapidement dans la classe des Belenides, dont ils épousèrent les filles. C'était la classe lettrée, la seule qui fût apte à remplir certains emplois. Trois siècles après la conquête à l'avènement des Carlovingiens, qui eux-mêmes étaient de leur race, ils s'étaient emparés de toutes ces tours qui marquaient alors inévitablement la place d'une parque ou paroisse. Du haut en bas de l'échelle administrative, militaire et judiciaire, ils tendaient à se rendre héréditaires. Si le moine Hildebrand n'avait pas violemment réagi contre le mariage des prêtres, qui était encore facultatif, les Belenides se seraient emparés de tout.

Or le peuple était très attaché aux codes saliques portant le nom de Marcoin ou Marcoul. Il avait joui d'un bonheur relativement enviable sous la domination indolente des Mérovingiens et il les regretta à jamais, lorsqu'ils furent supplantés par les Carlovingiens. Jamais il n'oublia le Code salique. Ce fut pour le rétablir qu'il fit la Révolution française.

Les villes murées, ou communautés, jouirent, sous les deux premières dynasties, de l'autonomie complète que la tyrannie romaine, si écrasante d'ailleurs, avait toujours scrupuleusement respectée. Elles furent assez fortes pour empêcher leurs maires ou baillis de se rendre héréditaires. Toutes les autres corporations restèrent soumises au système des épreuves qui ne permettaient d'exercer une profession qu'après cet examen de capacité qui ne s'est conservé chez nous que pour les avocats et les médecins. Leur organisation était donc

(1) De ce mot est venu *paroice*, puis *paroisse*.

très supérieure à celle de notre société moderne, où tout le monde est déclassé, mais leurs franchises ou libertés ne s'étendaient pas au-delà de leurs murailles. La seule partie du sol qui fût dans le commerce était l'espace compris entre ces quatre murs.

La terre cultivable était distribuée au paysan par le bailli du roi ou par le maréchal de la tour. Le bourgeois ne pouvait ni l'acquérir ni l'affermir. Plus tard, lorsque le fief devint héréditaire par usurpation, le bourgeois put l'acquérir comme les autres, parce que les propriétaires, en France, n'ont jamais formé une caste, mais le fief se transmettait en bloc, sans qu'on pût le morceler, ni en changer la destination.

Il en résultait que la *bonne ville*, si libre chez elle, dépendait complètement, pour sa subsistance, du turricole. Non seulement il emmagasinait dans sa tour tous les grains et tout le vin de son village, mais encore il barraît la route aux provisions qui pouvaient venir d'ailleurs, et il affamait à son gré la ville et la campagne, pourvu qu'il s'entendit avec les turricoles de son voisinage.

Or, pendant tout le temps qu'a duré le régime féodal, c'est-à-dire jusqu'à la Révolution, jamais les turricoles n'ont cessé de s'entendre pour affamer le paysan et le bourgeois. Ils possédaient un langage secret dont les règles leur avaient été transmises par les anciens Ioniens. C'était par conséquent un dialecte grec.

Vers le sixième siècle, il fut remplacé par le latin vulgaire ou basse latinité, dite *langue Thais*. Mais il n'en conserva pas moins son ancien nom de langue des *baillis* ou *blague*. Blason ne vient pas de l'allemand *blazen*, sonner du cor. Son hiéroglyphe le plus fréquent dans les anciens et nouveaux traités catalans de blason est un *balai*, ou un *balcon*. *Balayer*, dans tous les dialectes limousins, se prononce *balazar*, et balcon fournit l'équivoque de balaçon, un petit balai. Balai lui-même vient de *bouleau*, l'emblème des descendants de Belenus. Dans leur langue originaire, il se disait *Semuda*, et indiquait le grade le plus élevé des druides, le *Samothée* (celui qui voit le très haut). Dans la langue secrète des corporations, la noblesse

formait toujours la classe de la *somme*, les travailleurs étaient les *toms*, qu'ils traduisaient en langue vulgaire par *fendeurs* (1). Le secret du blason était livré à tous les jurés de corporations, qui étaient chargés des marques de fabrique, et jouissaient du privilège d'interroger le roi sur les affaires de l'État, pourvu que ce fût dans cette langue, qui se composait exclusivement de coq-à-l'âne. La classe des baillis n'a donc jamais été fermée sous l'ancien régime. Toutes les charges corporatives conféraient la franchise ou noblesse personnelle, et quelques-unes la noblesse héréditaire, telle était celle de prévôt des marchands à Paris, et de maire ou de bailli dans les autres grandes villes.

Il en était de même de l'acquisition d'un fief noble, mais en 1583, Henri III abolit ce privilège, et en 1601, Henri IV rendit une ordonnance en vertu de laquelle le métier des armes ne conférait plus la noblesse. Elle était auparavant personnelle à partir du grade d'enseigne, et héréditaire à partir de celui de colonel.

Ces restrictions qui contribuèrent si désastreusement à la préparation du grand cataclysme de 93, tenaient à des motifs purement fiscaux. Les nobles, héréditaires ou non, étaient affranchis de la taille. Dès lors la noblesse s'acheta argent comptant sous forme de charge de conseiller du roi.

Pendant ce temps, les pactes de famine allaient leur train et dès l'époque carlovingienne, la classe désignée sous les noms mystérieux de *morsqueletre*, *mort menestrel*, *mort danse*, avait organisé une conspiration permanente pour dépouiller les villes de leurs franchises et tenir le peuple par la famine.

Ce furent ces conspirations qui motivèrent la terrible répression des Albigeois, dont le nom signifie *geai blanc* ou *gibelin*. Leurs successeurs, ennemis-nés de la loi salique, prirent parti pour les rois anglais, et dans leur désespoir d'avoir échoué, brûlèrent Jeanne d'Arc, chef du parti populaire. Leurs véritables doctrines s'affirmèrent au grand jour dans celles de

(1) Grec *samos*, hauteur ; *tomeô*, fendre ; d'où *Tamias*, écuyer tranchant, maître d'hôtel.

Calvin. C'étaient celles de l'hérésiarque Kerdon, qui, dès le onzième siècle, niait la personnalité humaine du Christ, tandis que Marcion l'admettait. Kerdon et Marcion sont restés jusqu'à nos jours les deux chefs reconnus de toutes les sectes s'abritant aujourd'hui sous le masque omnibus de la franc-maçonnerie, tout en se faisant dans l'ombre une guerre à mort qui n'a pas cessé.

Kerdon veut dire fourbe; aussi les Kerdonites se sont-ils toujours distingués par cette fourberie qui est passée avec leurs doctrines dans la nature anglaise. Ils triomphèrent un moment avec Henri IV, et si ce triomphe s'était affermi, c'en était fait du christianisme; c'était un moine kerdonite qui avait soufflé sa mission à un chamelier arabe et lui avait fabriqué son Coran qu'il était forcé d'apprendre par cœur, ne sachant pas le lire. Or, les Mormons, les *morts moines* de la danse macabre, ont appliqué toutes les doctrines du Coran, dès qu'ils ont trouvé un coin de terre libre, et les Mormons d'Amérique descendent directement des Albigeois.

Mais Henri IV abjura, tout en faisant à ses coreligionnaires une situation tellement privilégiée que la Révolution l'aurait abolie, si Louis XIV n'avait pris les devants. Sous ce dernier prince, les Kerdonites avaient pour Argine, ou pour chef, la célèbre Olympe Mancini, qui engagea contre son ancien amant une lutte dans laquelle toute sa famille fut empoisonnée. Louis XIV, exaspéré, répondit par la révocation de l'édit de Nantes et par les dragonnades. Quoi qu'on en ait dit, la bigoterie n'entraîne pour rien dans cette répression; la preuve, c'est que les Luthériens, qui n'étaient pas Kerdonites, ne furent pas inquiétés.

Les Mormons exilés à Genève se livrèrent à la haute banque et revinrent proposer au roi, par l'intermédiaire de M^{me} de Pompadour, le célèbre pacte de famine. L'état de la terre n'avait pas changé depuis la construction des merx-celle-tour. Elles avaient été remplacées par des magasins plus commodes, et n'abritaient plus que les hobereaux ou les faucons emplumés. Les autres s'étaient construits des demeures plus confortables et plus spacieuses.

Mais le paysan continuait à payer ses redevances en nature, de sorte que rien n'était plus facile à une ligue de seigneurs, que d'accaparer les blés et d'affamer les autres classes de la population. Louis XIV avait proscrit, sous peine de mort, ces pactes de famine. Sous son successeur, ils se déguisèrent en contes licencieux, ornés de ces merveilleuses gravures qu'on recherche tant aujourd'hui. Boucher, le joli Boucher, rédigeait ces nouvelles danses macabres. Toute la cour trempa dans cette hideuse conspiration qui dura plus d'un demi-siècle. Le roi se laissa tenter, moins par l'appât du gain que par l'espoir d'abolir les corporations, qui rendaient Paris déjà si puissant, et d'établir le régime du bon plaisir sans contrôle. Cependant il ne se faisait pas illusion sur les dangers qu'il faisait courir à sa dynastie, et ce fut à cette occasion qu'il s'écria : « Après moi, le déluge. »

Le roi devint donc l'accapareur de tous les blés du royaume, que souvent il vendait à l'ennemi, pendant que le peuple n'avait pas de quoi ensemer ses terres. Toute la cour vivait de cette horrible spéculation, qui continua de plus belle sous le régime infâme de la Dubarry. Elle ne cessa pas sous le vertueux Louis XVI (1), mais on essaya de la moraliser jusqu'à un certain point. Les seigneurs du sépulcre de Flore, ou de cette méridienne que les artistes du moyen âge représentaient par une *mort danse*, avaient toujours pour chef, pour Argine, une grande dame. Les deux reines de Navarre, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, Olympe Mancini, avaient été remplacées sous Louis XV par deux péronnelles dont la dernière du plus bas étage, ce fut la vertueuse princesse de Lamballe qui succéda à la Dubarry.

Il est probable qu'elle ne connaissait pas tous les mystères du pacte de famine, mais elle n'en était pas moins le chef de ce que sous Louis XV on appelait le *magasin de modes de la Dubarry*, et désignée d'avance à la vengeance populaire dirigée avec cet ensemble prodigieux qui a si vigoureusement frappé M. Taine. Cette vengeance lanterna tous les accapareurs, et

(1) Parce qu'elle était devenue la principale ressource de la couronne.

massacra la malheureuse amie de Marie-Antoinette. Le peuple alla chercher la famille royale à Versailles et les poissardes s'écriaient : *Maintenant nous ne manquerons plus de pain, nous ramenons le boulanger, la boulangère et le mitron.*

Pauvre peuple, il se trompait. Le pacte de famine survécut à la monarchie. Il paraît que Marie-Antoinette fut moins chargée que les autres par les révélations de la fameuse armoire de fer, car si elle périt, ce fut volontairement. Son frère la fit réclamer à Robespierre par un de ses commissaires qui obtint aisément la permission de l'emmener. On sait qu'il la trouva dans un état de sombre mélancolie, qui ne voulait pas de consolation. Elle refusa obstinément de le suivre. La Convention, ne sachant qu'en faire, s'en débarrassa par la guillotine. Cette horrible danse macabre de la carmagnole termine un siècle si souvent comparé à un bouquet de fleurs. Ces fleurs recelaient un aspic.

VII

Il est fort singulier que la Terreur n'ait pas jugé à propos de reprendre les sinistres ballets du mort squelette. Mais ce qui achève de prouver que la danse macabre n'a jamais traduit des aspirations populaires, c'est que toute cette débauche d'ossements ne sortit pas des loges maçonniques, qui elles-mêmes les tenaient de l'époque de l'institution du rite hiramique, c'est-à-dire du quinzième siècle. Il n'en était pas de même en Allemagne et en Italie, où le squelette impie s'il en fût, se glissait jusque dans les sépulcres pontificaux de Saint-Pierre de Rome.

La danse macabre ou, pour me servir d'un nom plus connu, la faction gibeline a toujours exercé une attraction irrésistible sur les grands génies, et cependant son influence a presque toujours été fatale, parce que le fond de sa doctrine est de mettre la lumière sous le boisseau. Dans notre histoire, elle n'a à son actif qu'une période aussi brillante que prospère, le règne de Diane de Poitiers. La France est naturellement

guelfe. Ses deux plus grands génies littéraires, Rabelais et Molière, appartenaient à ce dernier parti.

Il n'en est pas de même au point de vue de l'art, qui a été et sera toujours gibelin. Parmi les chefs-d'œuvre du nôtre, on doit compter les portraits de presque toutes les Argines du sépulcre de Flore. C'est d'abord Diane de Poitiers, que Jean Goujon a représentée dans la Diane du cerf, ou le sépulcre de Kerdon. Puis vient le portrait de M^{me} de Pompadour, par Latour, en mère ménestrelle. En blason, *mère* et *mort* n'ont que la valeur phonétique de MR. M^{me} Dubarry fut représentée à son tour en mère tenant une lyre ou cithare à la main. J'ignore ce qu'est devenu ce tableau qui ornait son fameux pavillon de Luciennes. Pour être plus gais d'aspect que la sombre danse macabre, ces deux portraits n'en masquaient pas moins les plus épouvantables tragédies. On connaît le portrait de M^{me} de Staël en Corinne, avec la susdite cithare. Elle indique qu'elle aussi a dû remplir les fonctions d'Argine. Quant à M^{me} de Lamballe, on peut la reconnaître dans le Pâris et Hélène de David. C'est elle qui joue le splendide personnage d'Hélène. Pâris reproduit plus vaguement les traits de son amie Marie-Antoinette.

La dernière représentation de la danse macabre, et l'une des plus belles, date de 1849. C'est celle de Ritter. On sait qu'elle fut commandée à l'auteur par le parti qui triompha en ce moment en Autriche, à la suite du sanglant cataclysme qui inonda toute l'Allemagne. Or le vaincu, ce fut M. de Metternich, coryphée du sépulcre de Flore.

« Toi, bourgeois, et toi, paysan, s'écrie le poète Reinick dans le prologue, regarde attentivement ces planches. Tu verras nue et sans habit une sévère image d'un temps sévère. Souvent, il vient de par le monde de prétendus nouveaux sauveurs qui parlent de puissance et de bonheur pour tous. Vous le croyez, parce que cela vous plaît, voyez d'ici ce qu'il en est. »

Ces vers font évidemment allusion au Méphistophélès de Goethe, dont la longue carcasse décharnée n'est que le *mort squelette* gothique, recouvert d'une mince peau parche-

minée (1). Milton a peint autrement Satan foudroyé, qui rappelait si bien Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène. Méphistophélès est moins grandiose et plus moderne, c'est le déclassé menant la brutalité populaire à l'assaut de ceux qui l'ont proscrit, ou le traître qui conspire avec les ennemis de sa caste pour arriver au pouvoir, *per fas et nefas*, et en chasser un frère.

Je croyais le sinistre squelette à jamais enterré avec le grimoire. Victor Hugo, dans son fameux poème de 1793, lui avait consacré une monographie de la tour, que je considérais comme leur oraison funèbre à tous deux. Mais voilà que la mort moine se remontre en Espagne, en Italie et même en France, comme le lugubre avant-coureur de l'anniversaire de la prise de la Bastille. Il me semble cependant que ces mascarades ont fait leur temps. Le grimoire peut servir encore à varier les compositions artistiques, il peut, si bon lui semble, transmettre encore des nouvelles politiques qui échapperont au moins pour quelque temps à l'intelligence obscure des vulgaires argousins, mais il ne saurait plus réclamer la discrétion de ceux qui, sans autre clef que celle de la science du langage, se permettent de déchiffrer et de publier ses hiéroglyphes. Jadis ils étaient tenus de s'affilier à l'une des sectes possédant le secret, sans quoi ils étaient condamnés à perdre la vue. Depuis près de dix ans que j'ai encouru cette pénalité, je n'ai reçu aucune sommation directe ou indirecte de m'affilier, mais ces études ont été accueillies avec une faveur marquée et encouragées indirectement par ceux qui auraient pu les intercepter au passage.

C'est assez dire qu'avant dix ans d'ici ce secret gardé pendant tant de siècles sera celui de Polichinelle, et que le grimoire ne servira plus qu'à élucider les innombrables problèmes historiques dont la garde avait été confiée à ce dragon édenté et suranné.

G. D'ORCET.

(1) On sait que c'est lui qui organise la conspiration contre Faust, dont il est le premier ministre ; c'est l'éternel agent provocateur.





SOCIÉTÉS SECRÈTES. — CRYPTOGRAPHIE.

LE PACTE DE FAMINE

I

L'érection d'une statue à Danton a donné lieu à de violents débats sur le véritable caractère de ce sphinx révolutionnaire. La lumière n'est pas faite à ce sujet, et elle ne se fera pas de sitôt ; cependant il est un point qu'on peut considérer comme élucidé. De même que le chevaleresque Barnave, Danton, qui de son vivant était d'Anton, comme Robespierre était de Robespierre, fut condamné pour avoir voulu restaurer la royauté, et, si Mirabeau avait vécu, il aurait certainement subi le même sort. Les trois coryphées de la Révolution, Mirabeau, Robespierre et Danton, n'étaient nullement républicains ; tous trois avaient été à la solde du duc d'Orléans et voulaient tout simplement établir une monarchie parlementaire sur le patron de celle d'Angleterre, dont le monarque aurait été le duc d'Orléans. La chose aurait pu se terminer par un simple changement dynastique dont les exemples abondent dans l'histoire, si le malheureux Louis XVI n'avait été condamné à mort, dès l'année 1786, dans une assemblée d'*illuminés* présidée par le fameux duc de Brunswick, celui-là même qui signa, plus tard, la non moins fameuse proclamation que tout le monde connaît, et perdit volontairement la bataille de Valmy. Inutile de dire qu'un pareil général ne songea jamais sérieusement à délivrer Louis XVI, et si ce malheureux roi mit tant de mollesse à fuir, c'est que, hors de France, il se savait aussi peu en sûreté qu'en France. Sa condamnation lui était connue ;

il n'ignorait pas que les *illuminés* qui l'avaient prononcée n'étaient eux-mêmes que des instruments en partie inconscients, sauf l'Allemand Weisshaupt, qui les dirigeait, et le duc de Brunswick qui, par sa naissance, était le chef du parti guelfe. Or, c'est le parti guelfe qui a condamné et exécuté Louis XVI. En ce moment, il était tout-puissant à la cour d'Autriche ; de sorte que la reine Marie-Antoinette condamnée aussi, avec toute la race de son mari, n'avait rien à attendre de sa famille.

Mirabeau, Barnave, Danton et Robespierre furent-ils initiés à tous les secrets de la conjuration antigibeline, dans laquelle ils jouèrent un rôle si discutable et si discuté ? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer ou de nier avec les renseignements qui se trouvent actuellement à la disposition d'un simple particulier comme nous, quoique ces renseignements soient déjà assez nombreux pour celui qui sait les déchiffrer. Bien que d'un rang plus élevé, les ducs d'Orléans et de Brunswick n'étaient eux-mêmes que des instruments secondaires, mis en mouvement par un simple Allemand du nom de Weisshaupt, obscur personnage qui n'était lui-même que le porte-voix d'une puissance terrible se révélant au vulgaire sous le nom d'*illuminés*. En dépit de ce que ce mot peut avoir de lumineux, il ne nous apprendrait absolument rien, si, à la veille des événements, n'avait paru un livre qui fit, en 1788, une profonde impression, et qui avait pour titre : *les Jésuites chassés de la franc-maçonnerie*. Or, lorsqu'on l'a lu attentivement, il se trouve que ce titre, en apparence du moins, est complètement faux, puisque ce livre prouve qu'un an avant la prise de la Bastille, les jésuites, au lieu d'avoir été chassés de la franc-maçonnerie, en étaient, au contraire les maîtres tout-puissants et qu'à l'aide de cette boutique à surprise, ils avaient levé une armée de vingt millions d'imbéciles auxquels ils faisaient croire que, dans les hauts grades, on révélait aux adeptes le secret de faire de l'or.

II

Nous ne sommes ni les amis ni les ennemis des jésuites ou des francs-maçons. Nous nous contentons de transcrire fidèlement ce que nous trouvons écrit dans un livre très connu, publié par un écrivain d'un mérite supérieur, qui signait du pseudonyme de Nicolas de Bonneville, et était lui-même un des adeptes de la franc-maçonnerie, car voici la dédicace de ses singulières révélations :

A la très chère et très respectable Loge de la Réunion des Étrangers, Orient de Paris, cette histoire générale et complète du triomphe de la Maçonnerie est très fraternellement dédiée

PAR NICOLAS DE BONNEVILLE (1).

Orient de Londres, 1788.

Nous avons cherché, parmi les écrivains distingués de cette époque, un personnage qui répondît au nom de Nicolas de Bonneville. Il a existé un chevalier de Bonneville qui fut, en 1754, fondateur du chapitre de Clermont, dont les débris formèrent le conseil des empereurs d'Orient et d'Occident, rite d'*Hérodote* ou de *perfection*, origine du rite écossais; mais ce ne peut être l'auteur des *Jésuites chassés de la franc-maçonnerie*, car il dit qu'il avait été récemment affilié à Londres, et il n'appartenait pas au rite d'*Hérodote*, qu'il combat à outrance. Un autre Bonneville qui a fait partie de la rédaction du journal *la Bouche de fer*, avec l'abbé Fauchet, a été président du Cercle social et associé au club primitif des jacobins; celui-là, qui a beaucoup écrit sur la franc-maçonnerie, appartenait au même parti que Nicolas de Bonneville; mais l'auteur anonyme de *la Conjuration contre la religion catholique et les souverains*, qui était manifestement un jésuite et le réfute avec un rare savoir, le distingue expressément de l'auteur des *Jésuites chassés de la franc-maçonnerie*.

Nicolas de Bonneville était donc un pseudonyme, mais un

(1) On sait qu'il était médecin, mais aucun dictionnaire biographique n'en parle.

pseudonyme dont l'auteur a lui-même donné la clef dans son livre. Cette clef consiste à remplacer l'initiale de chaque mot par le chiffre du rang que cette lettre occupe dans l'alphabet. Ainsi A = 1, B = 2, C = 3, I ou J = 9, etc.

Les Jésuites chassés de la franc-maçonnerie doit donc s'entendre les neuf chassés de la franc-maçonnerie, et Nicolas de Bonneville donne les chiffres 13, 4, 2; ce qui, selon les règles du grimoire, doit se lire : *auteur sicard*, ou : *tue roi sicaire doit*.

C'était faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire avertir le roi qu'un sicaire devait l'assassiner, et en même temps donner le nom d'un ecclésiastique aussi vénérable que courageux, le fameux abbé Sicard, le bienfaiteur des sourds-muets.

Il résulte de l'ensemble du livre que l'auteur était fervent gallican, c'est-à-dire ennemi irréconciliable des jésuites, et si l'on consulte la liste des prêtres qui périrent dans les massacres de septembre, on verra que c'étaient surtout des gallicans.

Du reste, l'abbé Sicard en faisait partie; il ne dut son salut qu'au dévouement d'un horloger nommé Monnot, qui le sauva au péril de ses jours. Le 18 fructidor, il fut encore compris, comme rédacteur des *Annales catholiques*, au nombre des journalistes déportés à Sinnamari; mais cette proscription, injustifiable en apparence, ne put être exécutée, parce qu'elle souleva l'opinion publique, et l'abbé Sicard en fut quitte pour rester caché dans un faubourg jusqu'au 18 brumaire, qui fut une délivrance pour bien des gens. Les *illuminés* ne lui avaient pas pardonné ses courageuses révélations, dont la mollesse de Louis XVI ne sut tirer aucun profit, quoiqu'il soit évident que le livre dont nous parlons ait été écrit exclusivement pour lui.

On sait de quelle façon se sont traités les jésuites et les gallicans pendant les deux siècles qui ont précédé la Révolution. Elle était rien moins que courtoise; aussi ne nous y associons-nous pas. L'abbé Sicard, ou Nicolas de Bonneville, n'est pas le premier qui ait signalé l'influence des jésuites sur la Révolution, puisqu'il est constant que la plupart

de ses coryphées étaient leurs élèves directs et qu'ils ne firent qu'appliquer les doctrines républicaines contenues dans les auteurs classiques. En tant qu'ordre religieux, les jésuites avaient été supprimés, et par conséquent il est impossible de faire peser sur cet ordre la responsabilité directe de la mort de Louis XVI; mais il n'en est pas de même de celles de Charles Stuart, de Henri IV, Henri III et Henri II, et il est impossible de nier qu'ils aient prêché ouvertement le régicide, pas plus que, dès la fin du seizième siècle, ils n'aient essayé d'établir une république catholique en France, après la mort violente de Henri III.

On ne peut pas nier davantage que tout ce qu'il y a eu de bon dans la Révolution, c'est-à-dire les fameux principes de 1789, y compris les droits de l'homme, doive leur être imputé.

D'après N. de Bonneville, leur devise secrète, au dix-huitième siècle, était : *Peuple amour*. Au commencement du dix-septième siècle, cette même devise était : *Franche plèbe rois, basoche, Dieu quiers gloire*, c'est-à-dire : cherche la gloire de Dieu dans l'affranchissement de la plèbe des rois et de la basoche.

La basoche représentait, dans ce temps-là, toutes les sociétés secrètes qui exploitaient la plèbe, comme le font actuellement les sociétés de même espèce qui pullulent dans l'islamisme (1).

Ce fut même pour combattre et détruire l'influence de ces sectes, et surtout l'organisation aristocratique des corps de métiers, que les jésuites imprimèrent à la franc-maçonnerie, dite *Adonhiramite*, un caractère politique complètement étranger à celle des *Rose Croix*, des *Bons Cousins du chêne*, et autres sociétés savantes, n'ayant d'autre but que de cultiver la science à leur profit en gardant la lumière sous le boisseau.

Ils firent, au contraire, de la franc-maçonnerie le plus redoutable des instruments de propagande politique, en en-

(1) La Camorra napolitaine et la Mafia sicilienne sont le type de ce genre de sectes.

régimentant, sous les ordres d'un état-major secret excessivement restreint, vingt millions de soldats aveugles, avec lesquels ils culbutèrent ce qu'on appelle vulgairement l'*ancien régime*.

On sait que, dans le cours de son existence, l'ordre eut souvent maille à partir avec la papauté, qui le désavoua plus d'une fois et finit par le supprimer. Cependant, à de rares exceptions près, les souverains pontifes ont toujours été guelfes et toujours appuyé l'émancipation des classes populaires dans de justes limites, en désavouant formellement, toutefois, les ecclésiastiques qui mettaient trop ouvertement le spirituel au service du temporel, comme l'a fait tout dernièrement, à New-York, le docteur Mac-Glynn. Aussi la victoire des jésuites sur l'ancien régime fut-elle une victoire posthume.

L'ordre a été rétabli depuis, mais il n'a plus certainement le même but, et il ne se sert plus des mêmes moyens, puisqu'il est aujourd'hui l'irréconciliable ennemi de cette même franc-maçonnerie dont les premiers jésuites furent les organisateurs.

Il arriva, en effet, ce qui arrive toujours avec les sociétés secrètes, quel que soit le but des états-majors secrets qui ont la prétention de les diriger. On l'a vu tout récemment en Amérique, à propos des *ku-klux-klan*. La vile multitude, qui grouille dans les grades inférieurs et n'est initiée à aucun secret, finit par ne plus obéir à des supérieurs inconnus, pour se livrer uniquement à ses instincts sauvages et brutaux, alors que la savante organisation à laquelle on l'a soumise rend son choc aussi irrésistible que celui d'un fleuve dont les digues ont été rompues.

Ce ne fut pas le peuple qui guillotina Louis XVI, bien loin de là. Ce ne fut pas lui non plus qui fit les massacres de septembre. On ajustement reproché à Danton de les avoir laissé faire; mais, si Danton avait été porté au pouvoir en ce moment, c'était précisément parce qu'il était lié par un serment qui ne lui permettait pas de les empêcher. Il en fut de même de Lavoisier, que son ami Carnot laissa exécuter sans essayer

de le sauver, parce que, comme tous les fermiers généraux, il avait trempé dans le pacte de famine. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, comme nous le démontrerons plus loin, que les victimes des massacres de septembre ne fussent que des agneaux ; tous ceux qui y périrent avaient été condamnés depuis longtemps, à cause de la part qu'eux ou leurs familles avaient prise au susdit pacte, et, si leur parti avait triomphé, la répression aurait été certainement aussi atroce que le fut la rébellion. Personne ne saurait le contester, puisqu'on en a eu un exemple dans la Terreur blanche de 1814. Il faut en être bien convaincu, lorsqu'on veut conserver une impartialité indispensable à quiconque veut porter un peu de lumière dans les sanglantes ténèbres d'une époque heureusement si loin de nous. Aussi, lorsque le chevaleresque Barnave s'écriait : *Ce sang était-il donc si pur ?* il avait le droit de le dire, lui dont la mère et les sœurs avaient été mises à la porte de leur loge du théâtre de Grenoble, sur l'ordre d'un gouverneur qui avait deux dames de la cour à placer. Si l'on songe que Barnave était fils de gentilhomme, que son frère était officier dans l'armée royale, après avoir fait les preuves de noblesse exigées par l'ordonnance de 1781, l'on peut se faire une idée des haines, malheureusement trop justifiées, qu'avait provoquées, de gaieté de cœur, une noblesse de cour complice tout entière du pacte de famine.

Aussi, tous ceux qui s'y trouvaient compromis étaient-ils voués à une extermination sans merci, qui s'étendait à leur race tout entière, à commencer par la famille royale. Cette condamnation était connue de tous ceux qui occupaient une certaine situation dans une des sectes secrètes de l'époque, car la franc-maçonnerie était loin d'être la seule, et, d'ailleurs, elle se divisait en deux branches qui, tout en se gardant le secret maçonnique, ne demandaient qu'à s'exterminer réciproquement.

Celle qui fit les massacres de septembre et guillotina le roi était le rite écossais, ou solaire, associé au rite des Templiers ou Grand Orient également solaire ; celle qui fut massacrée était le rite lunaire. Cette distinction résulte formellement du

témoignage de N. de Bonneville, et la date de son livre lui donne une valeur certaine.

Le rite écossais, dirigé ou non par les jésuites, mais, à coup sûr, par les chefs secrets du parti guelfe, s'était servi de l'organisation maçonnique pour enrégimenter ces vingt millions d'adeptes cités, à plusieurs reprises, par Bonneville, ce qui comprenait nécessairement toute la petite bourgeoisie de l'Europe.

Or, aujourd'hui que sa population a doublé, que celle de l'Amérique s'est augmentée de près de 100 millions d'habitants dont presque tous ceux qui ont reçu une instruction primaire sont affiliés à la franc-maçonnerie, il est à remarquer que cette association ne compte plus, d'après ses propres statistiques, que dix-sept millions d'adeptes, ce qui est une véritable décadence.

Cette décadence est plus sensible en France que partout ailleurs, parce que l'Église ne lui accorde plus de tolérance, comme au siècle dernier où elle était bondée de prêtres, et qu'en se proclamant athée elle n'a plus conservé de la maçonnerie véritable que le nom. De sorte qu'elle n'est plus qu'une association électorale, non reconnue par la véritable franc-maçonnerie, ce qui lui ôte toute influence internationale.

En 1789, tout Français non illettré, et particulièrement tout ouvrier, faisait partie d'une des deux branches solaire ou lunaire; mais cette dernière, très fermée, n'admettait guère que ce qui se rattachait à l'aristocratie de naissance ou à la noblesse personnelle de corporation, de sorte que la première avait pour elle la force irrésistible du nombre.

Entre ces frères ennemis, il y avait cependant un lien commun, celui de la langue secrète dont ils se servaient également, de sorte qu'ils conspiraient mutuellement à ciel ouvert. Les proscrits connaissaient donc le sort qui les attendait, et Cazotte, dans une soirée devenue célèbre, put le révéler à tous ceux qui s'y trouvaient.

Telles sont les raisons pour lesquelles N. de Bonneville a publié, avec l'aide de N. Ransonnette, graveur ordinaire du comte de Provence, et par ses ordres, la copie exacte de la

condamnation de Louis XVI, par le collège archigaulois réuni, paraît-il, dans les bâtiments du collège de Clermont, qui avait appartenu aux jésuites.

Voici la reproduction de cette pièce en langue vulgaire :

« La loge de perfection où le colon égale le baron, a voté que, pour peine de dol envers le peuple, le César gaulois doit mourir sur l'échafaud, par le vouloir de Dieu dont il nie la loi.

« La Société parisienne de la juste loi, arcane d'Hérodon, requiert de l'amour du peuple de l'aider à appliquer à l'indigne Louis une peine reconnue juste par la loi.

« Weisshaupt sollicite les Gaulois de s'attrouper en insurrection contre le tyran des Gaules, le roi qui renie la loi de la race de Belenus, le seigneur qui refuse de partager le sol de la couronne pour qu'il se travaille en champ.

« Le collège archigaulois, auquel la couronne refuse le rachat du sol, demande aux sceptres Kadoch, sang liés au collège d'Hérodon, de répondre à la Gaule s'il est juste qu'un fils des Cattes meure le chef arraché des épaules, ayant renié la rubrique du pacte de Reims, *de rure bosco*.

« La chambre des jurés de la Basoche appelle les suppôts du chêne pour l'aider à mettre à mort Louis Capet le Ione. »

Rien n'indiquerait dans cette pièce une connivence directe des jésuites, s'il n'était notoire que Weisshaupt était leur affidé. Il est probable qu'elle remonte au mois de février 1785 où se tint un convent de l'ordre d'Hérodon, à Paris. La demande que le collège archigaulois adresse aux collèges des sceptres Kadosch liés par le sang à Hérodon, reçut sa réponse l'année suivante au convent de Francfort, où se rendirent M. de Raymond, inspecteur des postes, M. Maire de Bouligney, président au tribunal de Besançon, et M. Bourgon, médecin, professeur à l'Université.

Il résulte de nombreux témoignages que tous trois racontèrent toute leur vie, sans varier, qu'à ce convent, qui fut présidé par le duc Ferdinand de Brunswick, fut prononcée la double condamnation de Louis XVI et de Gustave III, roi de Suède.

D'après les renseignements les plus dignes de foi, les templiers dominaient au Grand Orient français, et les jésuites dans l'ordre écossais qui avait toujours été rempli de jacobites. Le marquis de Saint-Martin représentait les premiers, Weisshaupt les seconds; mais il n'y eut pas entre eux de dissentiment, car le duc de Brunswick était grand maître des chevaliers du Christ, du Temple, de Salomon et du Saint-Sépulcre établis à Lyon par Saint-Martin, en 1782; il n'aurait pas accepté la présidence d'un convent dont on connaissait d'avance le résultat, s'il n'eût été décidé comme les autres à condamner les rois de Suède et de France.

Ces deux condamnations sont donc historiques; aussi, à l'ouverture des états généraux, Mirabeau s'écria, à l'apparition du roi : « Voilà la victime. »

Était-il si victime? Nous avons vu qu'on lui reprochait, dans la pièce que nous avons traduite, d'avoir manqué à la rubrique *de rure bosco* du pacte de Reims, d'avoir refusé de partager le sol de la couronne pour le mettre en culture, d'avoir refusé le rachat de ce sol par l'archicollège de la nation, et d'avoir renié la loi de Dieu. Qu'y avait-il de vrai dans ces trois accusations? C'est ce que nous verrons plus loin. Commençons par expliquer ce que c'était que la Basoche et les Iones.

III

Pour la *Basoche*, rien de plus simple. Basouk, en phénicien, signifie *dans le tabernacle*, ou initié. C'était le nom commun de toutes les anciennes sociétés secrètes. Le *chêne* représente la race druidique ou le peuple autochtone. Pourquoi Louis XVI est-il qualifié de *Ione* ou Oën? C'est une question qui ne nous a pas coûté peu de recherches pour arriver à la résoudre, car ce mot s'écrit indifféremment *jaune*, *génie*, *gain*, *jeune*, *ouen*, *oën*, etc.; mais la véritable orthographe est *Ione*, ou *Ionien*, et sa signification est *violet*, du grec *Ion*, *violette*. C'était la couleur spéciale de la dynastie capétienne, celle que portaient ses hérauts d'armes au sacre. Les deux premières dynasties qui ont régné sur la France appartenaient à

la race des Cattes Wallons ; la troisième appartenait aussi à la race Catte, mais à une branche plus ancienne dans les Gaules, celle des Belenides, ou Polignacs, de Beaune en Bourgogne. Belenus, l'Apollon celte, était représenté par un poulain *bai*, ou *bayle*, qui figure sur les médailles de Vercingétorix et de tous les chefs celtes des Gaules ou de la Bretagne appartenant à cette race. En anglais moderne, il se nomme *Billing*, et a laissé son nom à une des portes de Londres, la *Billing's-gate*. En français gothique, il est devenu *Boulogne*. Les Belenides étaient des *Ioniens*, c'est-à-dire des descendants de la vache Io, dont les fils avaient conquis l'Égypte sous le nom de *Khaites* ou chevelus. Chez les Goths, les Burgondes et les Francs, aussi bien que chez les Gaulois, ils formaient une caste noble héréditaire, de langue et de liturgie grecques, servie par des castes serviles germaniques (1).

Tout individu de sang *ione* ou violet avait donc des prétentions à une origine divine et méprisait profondément le vulgaire sang *bleu* des castes inférieures.

Depuis longtemps, en France, les distinctions d'origine s'étaient effacées dans la vie vulgaire, mais elles étaient soigneusement maintenues dans les sectes secrètes et y entretenaient des haines invétérées, comme celles des compagnonnages ouvriers.

Le sang *bleu* était cependant tout aussi ancien que celui des *Iones* ; c'était celui des colons amorrhéens qui étaient venus de Palestine par mer et adoraient le dieu *Belus* ou le cœur. Primi-

(1) Le savant jésuite qui a réfuté le livre de Nicolas de Bonneville, dans *la Conjuración contre la religion catholique et les souverains*, assimile Ione au prophète Jouas, et celui-ci au dieu chaldéen *Oannès* ou *Oën*, que les Phéniciens nommaient aussi le poisson *Phamaloth* (ouverture cachée). *Oën* ou *Aun* est le principe négatif. *Ionas* signifie « violet », en phénicien comme en grec. Les capétiens étaient donc de la race de *Ione*, d'*Oën* ou *Énée*, car ce dernier personnage représentait comme lui le principe lunaire et féminin. César s'était déjà réclamé de cette parenté pour abattre le parti solaire des Quirites qui s'était perpétué dans les sectes solaires de la Basoche, et que les jésuites s'étaient promis de faire triompher par la prédominance qu'ils accordaient dans leurs collèges à la littérature républicaine de Rome et d'Athènes.

tivement, ils étaient gens de métier, surtout maçons, tandis que les *Iones* étaient cavaliers. Les premiers habitaient les villes murées, les seconds les châteaux. Ils furent d'abord sur le pied de la plus parfaite égalité, mais le métier des armes, favorisé par les rois, finit par prendre le pas sur les professions pacifiques. Les *Bleus* étaient maîtres de leurs villes murées, quelquefois de leur banlieue : ils avaient le monopole de toutes les professions lucratives, mais ils étaient à la discrétion des *Iones*, propriétaires des campagnes pour les denrées nécessaires à la vie, telles que pain, boisson et viande.

Les *Iones* vivaient assez chichement de terres déplorablement mal cultivées. Ils levaient sur les marchandises des droits de péage qui leur rapportaient un peu plus, mais dégénéraient trop souvent en brigandage.

Les *Bleus* auraient voulu s'affranchir de ces rançons continues en achetant la terre des *Iones*, malheureusement, outre que ceux-ci s'y refusaient, la terre était partagée en fiefs ou lots d'une contenance fixée à perpétuité qui ne pouvait pas se morceler. Tel est le système encore existant en Angleterre, que l'on tourne par des baux emphytéotiques. On usait aussi largement en France de l'emphytéose, mais la bourgeoisie, presque complètement émancipée par Louis XIV, trouvait ce compromis insuffisant.

Depuis l'avènement des Capétiens, la royauté avait, sauf de rares exceptions, toujours marché avec les *Bleus*. Quoique *Ione* elle-même d'origine, elle s'appuyait sur les bonnes villes murées pour se défendre des châteaux. Il y eut cependant des moments de réaction, notamment sous Philippe-le-Bel ; ainsi ce prince supprima violemment l'ordre des templiers dont la puissance et surtout les tendances lui portaient ombrage.

La destinée des templiers et celle des jésuites ont tant de points communs qu'on n'a pas pu s'empêcher de les comparer et de soupçonner entre eux une filiation qui existe réellement.

Quoique l'ordre du temple ait été fondé par un gentilhomme bourguignon, il s'est réellement organisé dans le

patriarcat grec de Jérusalem, dont il adopta les doctrines semi-pélagiennes.

En effet, d'après un recueil maçonnique de 1787, les constitutions originales de l'ordre solaire se trouvent chez les moines grecs schismatiques de Jérusalem, qui officient sur l'emplacement du Temple construit par Constantin. « Un respectable missionnaire, aussi éclairé que bon maçon, dit l'auteur, m'a assuré les avoir lues en 1751, pendant quatre jours qu'il passa chez ces religieux. Une preuve certaine de l'existence ancienne de ces frères, c'est qu'en 1698, lorsqu'il fut question de rebâtir le dôme du temple qui se trouvait alors endommagé, ils prouvèrent, par des certificats très anciens, qu'ils avaient seuls le droit de rebâtir les édifices sacrés ; aussi l'entreprirent-ils à leurs dépens, ce qui causa de grandes difficultés (*Cultes religieux*, par Jovet, t. I et II).

Un franc-maçon grec qui a longtemps habité chez ces moines, nous a confirmé l'exactitude de cette citation. Tout le monde sait d'ailleurs que c'est de Jérusalem que vient le style ogival, usité à Chypre trois siècles au moins avant d'être rapporté en Occident par les compagnies franches de maçons qui ont construit toutes les églises d'Orient.

C'était chez ces moines que les templiers avaient puisé leurs doctrines sur le libre arbitre, qui détruisaient le dogme de la chute, et par conséquent celui de la rédemption. On les accusait d'avoir acquis d'immenses richesses, mais ces richesses, ils les devaient à l'exploitation judicieuse de leurs vastes domaines. Ils étaient divisés en trois classes, chevaliers, clercs et colons, et ils accordaient à ces derniers une liberté et une protection qui les mettaient presque sur le même pied que les deux autres castes. Ils en étaient récompensés par leur industrie ; mais Philippe le Bel trouvait cette liberté du plus mauvais exemple pour ses serfs et ceux des *Iones*. Ce fut la véritable cause de la suppression de l'ordre.

Cependant à la demande du roi de Portugal, Denis, il fut maintenu, ou, si on le préfère, réorganisé dans ses États sous le nom d'ordre du Christ. Cet ordre, héritier de toutes les tra-

ditions des templiers, devint, grâce à l'initiative d'un de ses grands maîtres, l'infant don Henrique, une école de navigation qui découvrit le cap de Bonne-Espérance et le nouveau monde; mais c'était en même temps un foyer de libéralisme qui porta ombrage au roi absolutiste et bigot Jean III, digne émule de Philippe II, son contemporain.

L'ordre du Christ, désorganisé par lui, fut immédiatement remplacé par celui des jésuites, fondé, comme celui du temple, par un gentilhomme; il prit cependant, dès sa naissance, une attitude éminemment hostile à la noblesse de race, et ne se recruta guère que dans la bourgeoisie.

Les tendances de son véritable organisateur, le célèbre Molina, étaient absolument les mêmes que celles des templiers. Quoique né en Espagne en 1535, il fit ses études à l'Université portugaise de Coïmbre, sous l'influence des idées qui prévalaient dans l'ordre du Christ. Son livre, *De concordia gratiæ et liberi arbitrii*, penchait tellement en faveur de ce dernier, qu'il détruisait le dogme de la rédemption, et aboutissait au pélagianisme. Il fut violemment attaqué par les dominicains qui, naturellement, tombaient dans l'excès contraire et niaient toute liberté. Le pape Clément VIII prit le seul parti possible en pareil cas, il imposa silence aux deux parties, parce que des deux côtés la discussion conduisait à l'absurde. Les jésuites tant qu'ils ont vécu, n'en sont pas moins restés molinistes, et leurs doctrines théoriques sur la liberté devaient nécessairement les pousser à les mettre en pratique. Aussi, en dépit des sarcasmes de Pascal, ont-ils été les apôtres de toutes les libertés et particulièrement de la liberté de conscience. Le rôle qu'ils ont joué en Chine et en Amérique ne permet pas de le mettre en doute. S'ils ont exercé sur la franc-maçonnerie moderne l'influence que leur attribue N. de Bonneville, c'est l'ordre d'Hérodon qui a modelé à son image la constitution des États-Unis, c'est-à-dire la première qui ait reconnu pleinement la liberté des cultes, et cette idée était tellement étrangère au protestantisme, que ce fut le jésuite White qui la proclama au Maryland en 1634, c'est-à-dire à une époque où le catholicisme était durement réprimé

par tous les États protestants de l'Europe et par tous ceux de l'Amérique.

Que les jésuites aient confondu trop souvent la liberté et la démocratie, ou en d'autres termes qu'ils aient été trop enclins à la sacrifier à l'égalité, et que leur fraternité se soit plus d'une fois résumée dans la fameuse formule des jacobins : « Soyons frères, ou je t'assomme », c'est une autre question. Le jacobinisme n'est, en effet, qu'un fort peu attrayant bâtard du jésuitisme ; il en a gardé les défauts sans les qualités.

Aujourd'hui, le jacobinisme tend à s'altérer, il a renoncé à citer à tout propos Cassius et Brutus que les premiers jacobins avaient appris à considérer, pour le moins, comme des demi-dieux, dans les collèges des jésuites. Malgré cela, les fils de Loyola ont laissé leur empreinte ineffaçable sur la maçonnerie latine tout entière, et cette empreinte s'est manifestée bien avant l'époque fixée par N. de Bonneville, car le portrait du jésuite franc-maçon se trouve déjà peint de main de maître dans le cinquième livre de Pantagruel.

D'abord, il est signé NATURE QVITE, anagramme de *nuît ré Equate*, Hékate qui rayonne dans la nuit. C'était l'emblème de Diane de Poitiers qui avait la passion de l'astronomie. Celui des jésuites était NTR, leur quatrième grade, qui signifie rayonner dans la nuit. C'était le soleil aux antipodes, ou *Mithra*, qui avait cela de commun avec Hékate. Quant au reste de ce violent pamphlet, Diane, par sa naissance, ses richesses, le rang qu'elle occupait dans le parti lunaire, était seule en état de le publier. Elle était, en effet, grande maîtresse de la secte delphienne, connue plus tard sous le nom d'*Adelphes* ou de *Carbonari*, qui était en rivalité perpétuelle avec la secte solaire d'Hérodon connue aujourd'hui sous le nom de *Rite écossais*, mais véritablement originaire des Ardennes, dont elle a conservé le nom, celui de la déesse druidique Arduina ou le héron, qui correspondait à la Minerve latine et signifie la mère du jugement. Les Delphiens, originaires des Dauphinés d'Auvergne et de Bourgogne, étaient l'ordre ionique par excellence. Généralement, ils s'occupaient exclusivement de science et se contentaient d'être un état-major sans troupes. Mais à plusieurs

reprises, il leur est arrivé aussi de recruter des armées populaires de sectaires, notamment au commencement de ce siècle où la charbonnerie a commencé cette longue campagne conduite en dernier lieu par Mazzini, qui a abouti pour nous à Sedan et, pour la papauté, à la perte de son pouvoir temporel, ce qui n'est qu'une étape pour rétablir à Rome le trône des Césars, fils d'Énée.

Quand les carbonari ont atteint leur but, ils licencient leurs troupes ; mais en 1793 ces troupes ne se laissèrent pas licencier et restèrent maîtresses de la situation. C'étaient ces hideux sans-culottes qui noyèrent les droits de l'homme dans le sang, et ils étaient à la solde du parti lunaire, comme les septembriseurs à celle du parti solaire ; mais ils n'obéissaient plus qu'à leur férocité.

Ce n'était pas la première fois que cette déviation se produisait dans les sociétés secrètes. Il en avait été de même des tertiaires de Saint-François, d'où sortit la dangereuse secte des spiritualistes, qui furent traqués comme des bêtes fauves par la cour pontificale d'Avignon.

IV

Molina, lorsqu'il organisa l'armée populaire d'Hérodon pour combattre l'aristocratie huguenote des Delphiens, avait donc sous les yeux des précédents historiques, puisque les tertiaires avaient aidé Cola de Rienzi et Jeanne d'Arc à accomplir la mission démocratique qu'il se proposait de continuer.

De l'aveu de tous les contemporains, c'est bien lui qu'a peint Diane de Poitiers dans le personnage du frère Fredon (foi Hérodon) qu'elle habille en *brûleur de maison* (*feu ard maison*). Elle l'affuble d'une *carrelure de ventre*, c'est-à-dire d'un tablier maçonnerique « parce que les carrelures de ventre étaient en grande réputation chez eux ». Le frère Fredon portait encore des souliers en forme de *roue*, avec une *boule* sur le *pied*, ce qui est une façon hiéroglyphique d'écrire ce mot de *république* dont les jésuites, dans leurs collèges, faisaient plus qu'une demi-déesse. Nous passons sur le reste de l'uniforme ou *devise* de cet étrange personnage qui a inspiré

un chapitre si rabelaisien à une grande dame. Il nous suffit d'avoir montré que les tendances démocratiques et républicaines des jésuites s'affirmèrent dès leur apparition, et qu'en 1565 ils étaient déjà considérés comme les inspireurs des porteurs de *carrelures de ventre* qui massacrèrent les *Iones* à la Saint-Barthélemy. Car ceux-ci, les Bourbons en tête, s'étaient presque tous faits huguenots. Les théories absolutistes et fatalistes de Calvin étaient les leurs ; ceux qui ne les professaient pas publiquement s'y associaient en secret, comme Diane de Poitiers et le connétable de Montmorency. Aussi les jésuites furent-ils leurs ennemis irréconciliables.

Nés en Espagne en 1490, à Sagonte, les adonhiramites furent transportés en Écosse par Marie Stuart et y établirent leur métropole avec leur *loge de perfection*, sans que le protestantisme semble les avoir gênés en quoi que ce fût, car de même que les templiers admettaient les schismatiques, même les musulmans, les jésuites ont toujours ouvert leur porte à tout le monde. Ils réservaient leur haine pour le parti *tory*, et ce fut du septième collège de leur métropole d'Hérodon que sortit la condamnation à mort de Charles I^{er}, aussi bien que celle de Louis XVI. C'est ce que prouve N. de Bonneville.

Ennemis jurés des dominicains et, par conséquent, de l'inquisition, les jésuites furent à peine tolérés en Espagne par Philippe II, à cause de la liberté qu'ils professaient en matière de foi. Ils eurent des ennemis politiques, mais ils ne trempèrent jamais dans les persécutions religieuses, et s'ils firent une guerre acharnée aux privilèges exorbitants concédés aux huguenots par l'édit de Nantes, ils leur accordaient le droit de croire ce que bon leur semblait. Si on nous objectait les dragonnades, nous répondrions que ce fut une persécution politique et non religieuse. Les ministres huguenots furent expulsés par Louis XIV, comme ayant trempé dans la fameuse affaire des poisons qui avait détruit toute sa descendance. On sait qu'il dut arrêter la procédure, parce que les plus grands noms de sa cour s'y trouvaient compromis. Les ministres huguenots payèrent pour la faction entière des *Iones* et l'on pendit sans miséricorde ceux qui ne s'exilèrent pas ou essayèrent de

rentrer, mais pendant ce temps, les luthériens et les juifs jouissaient de la liberté de conscience la plus absolue, à une époque où les protestants donnaient partout l'exemple de la plus féroce intolérance.

Le règne de Louis XIV fut l'apogée de l'influence des jésuites qui assirent sur des bases inébranlables la prédominance de la bourgeoisie. Ce fut sous ce règne que les maçons adonhiramites commencèrent à se montrer au grand jour, et que leur nom bizarre arriva aux oreilles du vulgaire. Il était difficile, d'ailleurs, qu'il en fût autrement à cause des masses de recrues qui s'enrôlaient dans leurs rangs. Dès le principe, le but avoué de cette vingtaine de millions d'adeptes fut de faire rentrer toutes les terres dans la masse commune, aussi bien celles de l'Église que celles de la noblesse, et d'accorder le droit de propriété à qui pourrait le payer. C'était préparer le triomphe de la classe d'argent, qui nous tyrannise aujourd'hui. Les jésuites ne l'ignoraient pas, car bourgeoisie et argent n'ont jamais fait qu'un. Ils étaient pour l'argent contre la terre.

Au moment où ils étaient déjà maîtres de toutes les situations, Louis XV commença à concevoir des craintes inopportunes. Bien que les jésuites prêchassent à leurs élèves cette singulière idolâtrie de la république romaine qui a élevé, chez nous, une simple forme de gouvernement à la hauteur d'une divinité, personne ne la croyait si proche. Tout ce que la cour redoutait, était une limitation des pouvoirs royaux qui tarirait la plupart des sources de revenus dont vivaient les malheureux Iones, depuis que Louis XIV en avait fait une domesticité titrée. Le sang de ces nobles dégénérés n'était pas des plus violets; on se ruinait vite à la cour, et une famille titrée ne pouvait s'y maintenir que par les aumônes royales, ou qu'en fumant un écusson dédoré avec la dot d'une fille de maltôtier. Les vastes propriétés de ces courtisans étaient toujours grevées d'hypothèques et changeaient souvent de maître mais sans changer de destination. Si elles étaient acquises par un roturier, c'était une somme de plus à verser pour être investi du titre qui y était attaché, et il entraînait alors

de plein pied dans la classe des *Iones*, dont il épousait tous les préjugés. Pendant ce temps, le peuple et la bourgeoisie manquaient de terres, et on leur faisait payer le pain ce qu'on voulait ; de sorte que, jusque bien après la Révolution, la famine fut endémique en France.

C'était cet ordre de choses pourri que les jésuites s'étaient promis de faire sauter à l'aide de la franc-maçonnerie adonhi-ramite. S'il faut en croire N. de Bonneville, Cromwell s'était déjà servi d'eux pour supprimer ses rivaux, puis il les avait accablés de tout son pouvoir. La même mésaventure devait leur arriver en France un siècle et demi plus tard, car ils se trouvèrent avoir travaillé pour Bonaparte, simple maître de l'ordre d'Hérodon, qui sut utiliser la maçonnerie à son profit ; mais les jésuites durent s'en consoler, car l'édifice napoléonien, sans leur faire toute la part à laquelle ils croyaient avoir droit, était cependant l'application de leurs principes, moins complète cependant que dans la constitution américaine, qui peut en être considérée comme le *nec plus ultra*.

La restauration des Stuarts fut, en Angleterre, le règne des jésuites ; mais ils subirent un échec irréparable par la chute de Jacques II qui voulait aller trop vite. Il faut qu'après cette chute la franc-maçonnerie anglaise soit restée jacobite quand même, c'est-à-dire sous la direction des jésuites, puisqu'elle fut prosaite en 1718. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'à la même époque elle fut aussi, pour la première fois, inquiétée en France par la police. Si les huguenots avaient été expulsés, les jansénistes étaient restés, et la cour inclinait visiblement du côté de ces demi-huguenots.

Ce fut, paraît-il, le moment où l'on multiplia les loges, de façon à y englober le chiffre fabuleux de 20 millions d'adeptes.

En 1723, on publia le premier livre des constitutions maçonniques qui ait été livré aux profanes. Qui le croirait aujourd'hui ? il y est dit, à la page 54, « que tout maçon doit être de religion catholique ; mais, ajoute l'auteur, cette catholicité jésuitique est loin de ressembler au catholicisme des chrétiens, puisque les Anglais anticatholiques sont les maçons les plus zélés, à moins qu'on ne soupçonne les plus grands

hommes de l'Angleterre de n'avoir pas su lire ce qui était écrit expressément au livre *public* des constitutions de la maçonnerie ».

« Être catholique, dit-il ailleurs, c'était, selon les jésuites, se soumettre à leur général auquel ils donnaient le titre de *roi des rois*, et leur plan était de soumettre tous les rois à ce général, l'unique représentant de Dieu.

« Avant la publication de ses constitutions, la maçonnerie existait en sa force en France, au sein du collège de Clermont, à Paris; mais personne, à l'exception des initiés, n'en soupçonnait l'existence. Après l'avoir annoncée en Angleterre par le livre des constitutions, les jésuites laissèrent s'écouler deux ans, et lord Derwentwater fit semblant de l'apporter en France pour la première fois. Ce fut, en effet, la première fois qu'elle y fut connue *publiquement*. Après ce grand œuvre, lord Derwentwater, partisan du prétendant, fut publiquement décollé, à Londres, pour crime de haute trahison. »

On ne saurait trop insister sur la netteté et la sûreté des renseignements fournis par N. de Bonneville sur les origines si obscures de notre Révolution. Lord Derwentwater était un jacobite; il en était de même à coup sûr du prétendant qui, à son retour de Culloden, en 1747, institua à Arras une loge du rite écossais dont le vénérable fut le père de Robespierre, appartenant lui-même à une famille catholique irlandaise bannie sous le règne de la reine Élisabeth. Maximilien avait été élevé par le clergé, et il s'est toujours montré animé des plus ardents sentiments religieux, bien que l'athéisme qui commençait à déborder de toute part l'œuvre de la franc-maçonnerie primitive le forçât déjà à les défigurer. Si Robespierre avait vécu et triomphé, il serait mort muni de tous les sacrements de l'Église. C'est ce qui ne peut faire l'ombre d'un doute, pour quiconque se donne la peine de le lire. Son père avait été l'agent des Stuarts; il ne pouvait pas être autre chose lui-même, et ce sont les agents des Stuarts qui ont guillotiné Louis XVI. Pourquoi? C'est là que gît le mystère. Cependant, on peut assurer que ce fut surtout à cause du pacte de famine.

V

Louis XV qui l'avait conclu, l'avait déjà payé de sa vie, car lorsqu'on lit les détails de sa mort, on reste convaincu qu'il a été bel et bien assassiné de la même façon que François I^{er}.

On sait que le roi chevalier faillit périr victime de la vengeance de l'avocat Féron qui lui communiqua la variole noire. Il ne survécut qu'à force de soins. Avec la complicité d'un valet de chambre, on communiqua à Louis XV cette même variole noire ; il en fut très mal soigné et en mourut.

Louis XVI n'aurait pas non plus échappé au poignard des sicaires, s'il ne semblait avoir préféré mourir sur l'échafaud pour avoir du moins la consolation d'entraîner ses ennemis dans sa chute. Il n'était peut-être pas aussi mouton qu'on le dit (1). S'il avait réussi à fuir, et cela ne tint qu'à lui, les d'Orléans seraient immédiatement montés sur le trône auquel ils étaient appelés par la franc-maçonnerie et les jésuites, tandis que Louis XVI, en les mettant dans la nécessité d'exécuter juridiquement, sur un échafaud, l'arrêt prononcé contre lui par les *illuminés*, à la requête de Weisshaupt, mit en un tel désarroi tous les plans des jésuites, que cette franc-maçonnerie dont ils avaient fait l'instrument de leur puissance fut complètement perdue pour eux. Jusque-là, elle avait été leur navire de prédilection, celui qui portait leur César et leur fortune ; car c'était à César qu'on comparait Ignace de Loyola, ce saint qui, selon Voltaire, était monté au Paradis dans son carrosse à quatre chevaux. Ce navire, l'athéisme s'en empara. Ce sont, aujourd'hui, des libres penseurs qui se parent des précieuses *carrelures de ventre* de Louis Molina. Quoique ce ne soit pas précisément un emblème de libre penseur, peu leur importe, pourvu que ce soit du galon, le grand fétiche de toute démocratie, après l'argent.

C'est donc cette tête tranchée de Louis XVI qui, de même

(1) Il est à peu près certain qu'après sa condamnation à mort, la Convention lui fit proposer un plan de fuite dont la condition était son abdication, et qu'il le repoussa énergiquement.

qu'une nouvelle Méduse, a chassé définitivement les jésuites de la franc-maçonnerie, sans espoir de retour.

Cette solution n'était pas celle que prévoyait l'auteur, car voici comment il s'exprimait sur le grand cataclysme qu'il annonçait trois ans à l'avance :

« La tyrannie aura beau épaissir les ténèbres de l'ignorance dont elle nous a enveloppés, de temps en temps quelques explosions de lumière éclairent les nuages impurs. Elles annoncent au méchant que la foudre s'amasse quelque part pour en faire un grand exemple. La *terre émue* sortira du sommeil léthargique où elle est plongée, et comme un taureau endormi, que souillaient déjà de leur poison les reptiles qui le croyaient mort, elle secouera ses vieux ossements et jettera je ne sais où les insectes qui la déshonorent. » (*Lettre de N. de B. à M. le marquis de Condorcet, Londres, 1786.*)

Qu'était-ce que ce taureau dont la description rappelle celui de Mithra, rongé par des serpents et par des crabes ? N. de Bonneville était évidemment un janséniste affilié à la secte des *fendeurs* ou *anatomistes*, héritiers des doctrines des druides et de l'école de Médée. Cette secte, qui comprenait toute l'aristocratie de naissance et d'intelligence, avait pour emblème le taureau maître de la terre ; aussi la nommait-on *tory* en Angleterre. Les jésuites étaient depuis deux siècles l'âme du parti *whig*. Ce mot veut dire *perruque*, et Louis XIV qui l'avait fait prévaloir sous son règne, avait mis la perruque à la mode. Mais perruque est pour *paroique* ou paroisse ; les *whigs* étaient les gens des paroisses habitant auprès de la tour du *Ione* qui détenait la terre et refusait de la partager avec eux, même pour de l'argent. Le torysme était déjà bien malade en France, si malade qu'on le considérait comme mort. Cependant si Louis XVI ne s'était pas aliéné l'armée par la fatale ordonnance de 1781, il aurait pu encore lutter. Mais ses ennemis, en multipliant les francs-maçons d'Adonhram au point d'en porter le nombre à 20 millions, avaient enchevêtré les esprits les plus droits dans un dédale de serments qui liaient les bras à tous ceux auxquels le roi aurait pu demander aide et protection.

La franc-maçonnerie, avec ses grades multipliés, était, en

effet, un véritable piège tendu à tout individu de quelque intelligence. L'auteur en explique admirablement le mécanisme. A chaque grade, on promettait au candidat la révélation d'un secret; mais auparavant on commençait par lui faire prêter un serment qui l'engageait sans que l'ordre fût lié vis-à-vis de lui. « On passait successivement par les quatre grades, aux quatre réceptions, et l'on sortait du temple en *aveugle*, comme on y était entré; seulement le veau d'or qu'ils faisaient *encenser*, *vénérer* et *canonner*, ne se trouvait plus qu'un *chiche hère*, un dieu sans dorure, un *veau désargenté* qu'on jetait au rebut. » (II^e partie, p. 78.)

« Si l'on révélait entièrement notre histoire secrète, donnée au plus haut grade de la F. M., rien ne serait trahi; on n'aurait que l'enveloppe impénétrable de nos mystères. » (II^e partie, p. 139.)

RIEN! tel est, en effet, le secret, bien connu aujourd'hui, de toutes les sectes secrètes. Ce qui est écrit à l'aide d'hiéroglyphes est à la discrétion de tous ceux qui peuvent se servir de leur clef. Ce qui se transmet oralement reste, bien entendu, un secret impénétrable.

Un homme de valeur embrigadé dans ce troupeau d'aveugles se trouve donc paralysé par les serments qu'il a prêtés. Ainsi s'explique comment Danton laissa faire les massacres de septembre. Certes le cœur ne lui manquait pas, mais les victimes étaient des Iones mis au ban de la franc-maçonnerie, car c'est ainsi qu'il faut interpréter le titre de l'ouvrage de N. de Bonneville. Si, après l'avoir lu, on ne s'explique pas un si étrange contresens, tout s'illumine dès que l'on traduit *jésuite* par le chiffre 9. Les *jésuites chassés de la franc-maçonnerie* ce sont les neuf ou les Oën, c'est-à-dire la race d'Énée et de César dont descendaient les Capétiens et les chevaliers celtes.

Les jésuites avaient massé contre eux 20 millions d'adeptes qui avaient juré obéissance à leur mandataire Weissaupt. Rien ne pouvait les sauver.

C'était ainsi que l'ancien monde était mené par les sectes secrètes et il en serait encore de même, si l'Église catholique n'avait pas renoncé à s'en servir.

Au siècle dernier, il ne devait pas y avoir moins de quatre ou cinq millions de maçons en France, si toutefois leur nombre total était de vingt millions, ce qui nous paraît raide. Aujourd'hui, il n'y en a pas deux cent mille, ce qui comprend à peu près l'ancien corps électoral de Louis-Philippe, comme nombre et composition. C'est assez pour pouvoir influencer sérieusement sur les élections, mais pas assez pour enchaîner la France, d'autant plus que presque tous les hommes d'une réelle valeur évitent aujourd'hui cette servitude des médiocrités.

Il est certain, au contraire, qu'à la fin du siècle dernier les vingt millions que comptait la franc-maçonnerie prirent part à la Révolution française, ce qui explique la facilité avec laquelle elle se propagea partout, sauf en Angleterre. Non seulement elle avait le nombre, mais encore elle avait l'argent que lui procuraient ses cotisations. Aussi, après avoir émancipé l'Amérique du Nord, elle ruina à jamais le régime monarchique dans tout le monde latin et libéra l'Amérique du Sud.

Telle fut l'œuvre des disciples de Loyola. La destruction alla plus loin qu'ils ne voulaient, puisqu'elle les détruisit tout les premiers, et que les jésuites d'aujourd'hui ne ressemblent pas plus aux anciens que les francs-maçons de la rue Cadet à ceux du collège de Clermont. La preuve, c'est qu'au lieu de s'entendre, ils se font une guerre à mort.

La *carrelure de ventre*, dont les maçons actuels sont si vains, est un emblème de servitude religieuse qu'ils s'empresseraient probablement de quitter s'ils en connaissaient la signification. Leur nom même n'a plus de sens, car, d'après N. de Bonneville, l'anglais *free-mason* ne veut pas dire franc-maçon. « C'est, dit-il, le nom d'une race, et cette race n'est pas difficile à deviner. *Free-mason* rend assez exactement la prononciation du vieux français *for mæson* (à la porte, mæson). » Or, les trois dynasties qui se sont succédé en France se rattachaient à la divinité celto-ionique de l'Oën de la Meuse apportée par les druides et les argonautes, et cette divinité était lunaire, comme les druides. Les jésuites et la franc-maçonnerie solaire, qu'ils ont créée, représentaient la bourgeoisie romaine des villes, qui adorait le soleil infernal de

Mithra. Les templiers et les chevaliers portugais du Christ étaient des sectateurs de Mithra, dont le culte s'était conservé publiquement à Constantinople jusqu'au dixième siècle. Il résulte des épîtres de saint Paul que, lui aussi, avait été sectateur de Mithra, et que sa façon de comprendre le Christ, qu'il définissait le *pyr analiscon* ou « le feu qui consume », était mithriaque. C'étaient les doctrines mithriaques dont Molina s'était imprégné à l'Université de Coïmbre. Les roses-croix et les fendeurs étaient également mithriaques, comme toute l'Église d'Orient.

L'auteur anonyme de *la Conjuración contre l'Église catholique* donne les détails les plus curieux sur l'initiation des illuminés, qui était complètement mithriaque; et elle ne différait de celle des jésuites que par une adjonction de charlatanisme, dont se privaient les enfants de Loyola. Quant à leur parenté avec l'ordre des jésuites, l'auteur ne la nie pas.

« La preuve la plus évidente, dit-il, que les sectaires en font cas, c'est qu'ils ont cherché à le copier, quoi qu'ils eussent été les premiers à le décrier.

« Ce fut à Munich qu'ils convinrent d'adopter les *principes du régime jésuitique*, afin d'essayer s'ils pourraient, par son secours, venir à bout de renverser la religion chrétienne, que les jésuites avaient prêchée et défendue, avec tant de succès, contre tous les hérétiques. C'était par les collèges que les jésuites avaient commencé à réformer le peuple, en instruisant la jeunesse, en formant des associations ou congrégations de piété, où l'on expliquait les vérités de la religion chrétienne et où l'on invitait les enfants à la pratiquer. Les nouveaux illuminés roses-croix ont aussi adopté, pour base de leur système, de gagner la jeunesse, de la conduire par l'instruction, la lecture et la réflexion, de lui procurer l'entrée des loges franc-maçonniques, de la mettre en état d'y parler raison sur l'amélioration de l'espèce humaine, sur la manière de corriger le peuple et de le rappeler aux *principes des droits de l'homme*, aux connaissances utiles, au bon sens et à la raison pure, d'après laquelle on lui promet de la mettre en état de s'occuper des *changements nécessaires à faire dans les gouver-*

nements de l'Europe, dans la législation, dans la politique.

« Ces illuminés, qui n'admettent aucun rite extérieur, aucun chef visible, ne veulent pas dépendre des princes et des rois. Ils affectent même d'en relever les faiblesses, les erreurs, toutes les fautes qu'on peut leur imputer, afin d'affaiblir et d'anéantir leur autorité, pour y substituer un gouvernement idéal de leur invention, selon lequel l'homme soumis à sa seule raison ne reconnaîtrait que sa propre autorité. » (*Conjuration contre l'Eglise catholique et les souverains*, p. 155.)

VI

Tel est le programme que les jésuites ont légué aux illuminés, et qui s'est réalisé, aussi complètement que possible, dans la constitution américaine, œuvre directe du rite d'Hérodion.

Était-ce involontairement qu'ils leur ont fait ce magnifique legs ? Il n'est pas possible de l'admettre, lorsqu'on voit quelle était la composition de l'ordre français des *illuminés* de Saint-Martin, telle que la donne lui-même le savant jésuite anonyme auquel nous avons emprunté ce qu'on vient de lire.

« Parmi les martinistes, on distingue, dit-il, les Bert..., les d'Esp..., les *évêques de B...*, la demoiselle de B..., des *prêtres*, des *religieux*, des célibataires, des femmes de tout rang. » (*Conjuration contre l'Eglise catholique et les souverains*, p. 202.) Or, l'ordre des chevaliers du Christ, du Saint-Sépulchre et du temple de Salomon, fondé à Lyon par saint Martin, avait précisément pour grand-maître le duc de Brunswick, qui présida, en Allemagne, le convent dans lequel Louis XVI et Gustave III furent condamnés à mort, comme chefs de la conspiration contre la religion catholique et contre la bourgeoisie, et il est probable que cette condamnation fut ratifiée par *les deux évêques et les religieux* cités ici parmi les disciples de saint Martin ; sinon, le duc de Brunswick n'eût pas accepté une pareille mission, puisque c'était les illuminés de France qu'il représentait à ce convent.

En effet, nous allons voir que le pacte de famine fut bien moins une coupable spéculation sur les grains qu'un complot

ourdi contre l'Église de Rome, à laquelle les rois de France se trouvaient liés par le serment du sacre. Ce serment limitait assez étroitement, en théorie du moins, leur pouvoir absolu, puisque le pacte conclu avec saint Remi leur déniait formellement l'hérédité de droit de la couronne. Ils devaient être choisis dans la race royale ; mais ils n'exerçaient le droit de *jubet*, ou de commandement, qu'après avoir juré l'*asyle du sacre*, terme de basse latinité qui signifie « franchises » en général et, en particulier, celles du clergé. Or, ces franchises gênaient beaucoup les rois de France, qui n'auraient pas été fâchés de suivre l'exemple des souverains protestants et de mettre la main, comme eux, sur les biens de l'Église, pour fournir aux dépenses insensées d'une cour toujours endettée. Enfin, à chaque sacre, le chiffre de la *taille* à payer par les roturiers était fixé et débattu pour tout le règne, et ils ne devaient rien de plus au roi de ce qui lui avait été alloué.

Bien que ces franchises nous paraissent aujourd'hui bien mesquines, Turgot, qui supprima les corporations, dernier vestige des franchises plébéiennes, conseilla à Louis XVI de ne pas se soumettre à la cérémonie du sacre, qu'il considérait comme humiliante pour la royauté. Il est probable qu'il dût être vigoureusement appuyé, en cette occasion, par Marie-Antoinette ; mais c'eût été un coup d'État trop audacieux pour le timide Louis XVI. Il préféra se laisser sacrer et violer son serment. Ce fut le motif de sa condamnation, comme de celle de Gustave III. Il ne semble pas que le délit qu'on lui reprochait eût trait aux franchises ecclésiastiques ; sous ce rapport, ses convoitises, comme celles de son grand-père, restèrent à l'état platonique.

Le crime commis par les deux rois devait être un crime forestier, car l'arrêt de mort de Louis XVI se réfère à la rubrique *de rure bosco* du pacte de saint Remi.

Ce pacte était druidique, comme tout notre droit coutumier, ce qui veut dire qu'il ne s'écrivait point. Les druides rédigeaient tous leurs actes en vers, qui se transmettaient par la mémoire, avec le secours des hiéroglyphes. L'art d'interpréter ces hiéroglyphes se nommait l'*art royal*, vulgairement « blason ».

Le pacte de saint Remi devait être blasonné dans le livre, enrichi d'enluminures, que chaque roi recevait à son sacre. Nous n'avons jamais entendu dire qu'aucun de ces livres existât encore ; ils étaient probablement détruits au sacre suivant. S'il en est ainsi, l'ensemble du pacte de saint Remi doit être perdu, quoique les fragments qui en existent soient très nombreux.

D'après le droit druidique, le sol de la France était une forêt dont la propriété appartenait à la race d'Oën. Elle était divisée en *lots* ou *leudes*, dont les comtes du roi n'avaient d'abord que la jouissance viagère ; mais ils finirent par en usurper l'hérédité, quoiqu'il n'y eût pas d'autre propriétaire légal que la couronne. C'est, du reste, ce qui a lieu encore en Angleterre. Le clergé, héritier des druides, avait, comme eux, une part déterminée de ces lots, dont il n'avait, comme eux, que la jouissance viagère. Les cités n'étaient propriétaires que du sol qu'elles occupaient, qui leur avait été concédé à perpétuité. Le colon achetait au roi le droit de défricher la forêt, moyennant une redevance fixe nommée *taille*, du grec *telos*, qui veut dire « tribut ». Le montant de cette taille était fixé à chaque sacre et ne pouvait être changé qu'au sacre suivant. Ici, nous arrivons à un point où le droit de propriété druidique différait complètement du droit moderne, issu de la Révolution. Le colon avait le *droit de vivre*, qui primait le droit de la couronne. Si, par suite de l'augmentation de la population, la terre indispensable à ses besoins venait à lui manquer, il avait le droit de défricher la forêt royale jusqu'au prorata de ce qu'il lui en fallait et de la transformer en *borie*, ou « ferme close », en donnant le denier 5, ou la moitié du produit. C'était l'objet du titre *De rure bosco* ou *Des bois et des champs*.

Sous Louis XV et Louis XVI, les paysans sollicitèrent constamment le défrichement des forêts et des terres *banales*, qui appartenaient à la couronne, quoique, en vertu du droit à la vie, ils y exerçassent le droit d'*affouage*, de *vaine pâture* et autres. En dépit du serment du sacre, le défrichement leur fut toujours refusé, contre compensation pécuniaire. Ce parjure entraînait de droit la condamnation à mort.

Gustave III, étant protestant, n'avait pas prêté au clergé le serment d'*asylum jubet*; mais il avait dû en prêter un de même valeur aux États suédois, de sorte qu'il était également parjure.

Se débarrasser du serment du sacre par une révolution religieuse, en lui substituant le pouvoir absolu favorisé par les doctrines de Luther et de Calvin, telle fut la pensée secrète de Louis XV et de Louis XVI. Aucun des dogmes de la foi n'était en jeu, car ils ne pouvaient adopter ni le luthérianisme, ni le calvinisme; mais le jansénisme était un calvinisme déguisé, capable de les conduire à ce qu'ils désiraient, sans une abjuration qui aurait été aussi mal accueillie par les catholiques que par les libres penseurs. Ces doctrines étaient appuyées par la franc-maçonnerie lunaire. Louis XIV l'avait désorganisée par l'expulsion des calvinistes, qui en faisaient tous partie. Il était urgent de la rétablir. Aussi, à la suite d'un accord secret avec le comte de Tessin, ambassadeur du roi de Suède, Louis XV rendit aux calvinistes la plupart des droits dont ils avaient été exclus. Cette restitution ne fut pas moins funeste à la France que la révocation de l'édit de Nantes.

Beaucoup d'entre eux s'étaient réfugiés à Genève, où ils avaient fondé des banques florissantes. Ils rentraient en France, exaspérés contre la bourgeoisie et contre les jésuites qui les avaient fait chasser. L'abbé Terray, le plus grand coquin de son siècle, proposa au roi de se liguier avec eux pour ruiner la bourgeoisie et arrêter l'expansion de la richesse populaire partout un système de mesures vexatoires, telles que de s'opposer à tout défrichement, de refuser aux marchands des bourgs ouverts l'abolition du code féodal qu'ils réclamaient instamment, d'envoyer les paysans rejoindre les régiments de milices provinciales à l'époque des semences, etc. Enfin, Louis XVI y adjoignit, comme couronnement, l'ordonnance de 1781, qui fermait aux bourgeois tous les grades de l'armée.

Le comte de Tessin avait fait remarquer à Louis XV que le chef de sa dynastie avait été huguenot; que les doctrines calvinistes assuraient bien mieux le pouvoir sans contrôle de

la royauté que celles des jésuites qui ne tendaient qu'à l'anéantir, et qu'elles délivraient les rois d'une soumission à l'Église aussi gênante que ridicule, puisqu'ils s'abaissaient à recevoir la couronne d'un prêtre romain qui, de sa propre autorité, s'était créé *roi des rois*, lorsque cette couronne, ils ne la tenaient en réalité que de leur sang *ione*. Telle avait été la cause du succès des doctrines de Luther et de Calvin auprès des princes de leur temps.

Louis XV n'aurait pas mieux demandé que de suivre publiquement leur exemple. En attendant des jours meilleurs, il se laissa affilier à la secte vaudoise de Zoar dont Marie-Antoinette porta les insignes jusque sur l'échafaud : c'était le fameux fichu qu'on nomme encore *Marie-Antoinette*.

Mais tout cela n'était que de l'enfantillage ; en 1764, Louis XV fit mieux. Grâce au concours de l'abbé Terray, qui avait déjà aidé M^m de Pompadour à obtenir la dissolution de l'ordre des jésuites, un arrêté du conseil autorisa l'exportation des grains à l'étranger, sous prétexte de relever le prix des terres, mais en réalité pour affamer la plèbe et la bourgeoisie en enrichissant la cour par le doublement du droit des vingtièmes, et par le plus exécrable monopole dont l'exercice fut confié à une société d'accapareurs composée principalement de banquiers protestants.

Ce fut à cette occasion qu'on fit savoir au roi que son successeur périrait sur l'échafaud, et qu'il répondit : « Après moi le déluge. »

Cette infâme spéculation, connue sous le nom de *pacte de famine*, continua sous Louis XVI, car elle était devenue la principale ressource de la cour ; mais elle n'était qu'une des moindres parties de tout un système d'exactions et de spoliations destiné à arrêter l'essor national, pour murer la plèbe dans sa misère, en lui enlevant la seule protection qui lui fût restée, celle de l'Église, car *la Conjuration contre l'Église catholique et les souverains*, dénoncée par le savant réfuteur de N. de Bonneville, n'était pas une calomnie. Seulement il faut traduire *souverains* par *jesuites*, et les jésuites étaient en ce moment le seul rempart du catholicisme. *Le pacte de fa-*

mine fut donc dirigé avant tout contre le pacte de saint Remi défendu par l'Église. Voici un fait irrécusable qui suffirait à le prouver si le parti encyclopédique n'avait pas fonctionné ouvertement sous le couvert de M^{me} de Pompadour et de son royal amant.

Le Prevôt de Beaumont, secrétaire du clergé de France, fut enfermé à la Bastille de 1768 à 1789 pour avoir dénoncé cette conspiration. On a de lui une lettre datée du donjon de Vincennes, le 24 septembre 1769, et adressée à M^{gr} *** dans laquelle il se plaint d'avoir été tyrannisé depuis treize mois, « parce que, écrit-il, en vrai patriote et fidèle sujet du roi, je veux, pour le repos de ma conscience et le bien de tous les peuples de France, dénoncer au roi et à vous, monseigneur, la plus étonnante conspiration qui se soit faite contre le royaume depuis qu'il existe »; et il continue en suppliant le haut personnage auquel il s'adresse de l'entendre, en l'assurant qu'il espère lui démontrer que les plus grands maux de la France depuis cette époque viennent de la cause qu'il a à lui révéler.

Le Prevot n'en resta pas moins à la Bastille pendant toute la durée réelle du règne de Louis XVI, qui ne changea rien à la politique de son prédécesseur, sinon qu'il fut plus maladroît ou moins heureux.

Il ressort de la double lecture des *Jésuites chassés de la franc-maçonnerie*, et *Leur poignard brisé par les francs-maçons*, suivi de *la Conjuration contre l'Eglise catholique et les souverains, dont le projet fut conçu en France pour être exécuté dans l'univers, ouvrage qui achève de démasquer les francs-maçons et de confondre les philosophes et les sectaires de tout genre*, que la franc-maçonnerie était, à cette époque, un bouc émissaire commun aux deux partis, parce que, succédant à l'ancienne Basoche, elle servait de masque à deux sectes ennemies, liées réciproquement par le secret basochien ou maçonnique.

Toutes deux visaient à la sécularisation des biens de l'Église; mais l'une voulait en enrichir la cour et, l'autre, le peuple. L'une ne voulait se débarrasser du catholicisme que pour

compléter l'absolutisme royal par les doctrines de Luther et de Calvin; l'autre voulait le raffermir, comme étant la base la plus solide qu'on pût donner aux libertés populaires.

Toutes deux soldèrent des armées de sicaires, qui finirent par piller et massacrer pour leur propre compte, parce qu'ils n'avaient plus de chefs, ceux des deux factions ennemies s'étant mutuellement exterminés. Ainsi, on ne saurait douter que le 9 thermidor n'ait été une réaction *ione*; mais l'autel et le trône s'étaient écroulés ensemble, et il fallut la main de fer de Bonaparte pour tirer un ordre nouveau de ce sanglant chaos.

Telle est la filiation singulière des fameux principes de 89. Chrétiennement, ils remontent à saint Paul; mais on peut les considérer comme un legs de la race dorique et de la secte stoïque de Mithra. Conservés dans le patriarcat de Jérusalem, ils furent rapportés en plein monde féodal, au moment où prévalaient les doctrines *ioniques*, par les templiers, qui les transmièrent à l'ordre du Christ, qui les transmit aux jésuites, qui les transmièrent aux *illuminés* et à l'ordre de *killwinning*, parce qu'ils n'auraient pu les faire prévaloir directement. Chacun de ces ordres a succombé, après avoir rempli sa mission providentielle. En France, de la franc-maçonnerie il ne reste plus qu'une ombre dont les jours sont comptés, parce qu'elle n'est plus qu'un véritable anachronisme dans un pays de suffrage universel. Cette institution ayant fait tout le bien qu'elle avait à faire, ne peut plus que faire du mal. C'est ce qu'elle prouve tout à loisir, en Espagne, en Italie et en Allemagne, où les *Iones* n'ont pas cessé de prédominer. C'est à eux qu'on doit le pacte monarchique et maçonnique de la triple alliance, nouveau pacte de famine non moins dangereux et non moins odieux que l'ancien, puisqu'il n'a, comme lui, d'autre objet que de maintenir la prédominance d'une caste militaire n'ayant plus de raison d'être, à l'état de civilisation où nous sommes arrivés, comme l'Amérique se charge surabondamment de nous le prouver.

G. D'ORCET.





TABLE ET SOURCE DES ILLUSTRATIONS

La pagination donnée entre parenthèses renvoie au texte des tomes I et II de Matériaux Cryptographiques.

Église de Mozat (Puy-de-Dôme) :

p. 290 de haut en bas : les preux dans la vigne ; le calice et les grif-
fons (I, 26 ; 19, 74).

Photographies : Alain Barthélemy.

Les Songes Drolatiques de Pantagruel, avec une introduction et des
remarques par M.E.T. Paris, Librairie Tross, 1869. (Fac-similé des
cent vingt planches publiées par R. Breton, Paris, 1556) :

de haut en bas :

p. 291 planche II ; pl. III (I, 80, 130).

p. 292 pl. VIII ; XXII (I, 112 ; 79, 116).

p. 293 pl. XXV ; pl. LII (I, 95).

*La planche XXV ne correspond pas à la description de Grasset
d'Orcet ; nous donnons la pl. LII, dans laquelle on peut recon-
naître certains traits de Charles- Quint.*

p. 294 pl. CV ; pl. CXIV (II, 148 ; 104, 204).

p. 295 pl. CXV ; pl. CXVI (II, 104).

p. 296 pl. CXVII ; pl. CXVIII (II, 104).

p. 297 pl. CXIX ; pl. CXX (II, 104).

Champ eury, *Histoire de la Caricature sous la Réforme et la Ligue*,
Paris, E. Dentu, s. d. :

de haut en bas :

p. 298 textes concernant la gravure de la page suivante : relation
d'une mascarade de la basoche de Paris par F. de
Bonnivard ; description de la gravure par A. Fromment. (I,
183, 184).

- p. 299 traduction hiéroglyphique de cette mascarade.
- p. 300 frontispice de l'Histoire de la Caricature (I, 184).
- p. 301 la Chandelle (I, 184).
- p. 302 ornementation de Théodore de Bry ; composition ornementale de Diane de Poitiers (I, 185 ; 184).
- p. 303 Goguelu hôtelier (I, 201).
- p. 304 pièce dirigée contre A. Borgia ; charge contre le pape Paul II (I, 210).
- p. 305 miniature des Tristibus Galliæ (I, 210).
- p. 306 La Ligue (I, 211, II, 114).
- p. 307 La Ligue (suite) ; mythologie des emblèmes de Coyon (I, 212, 213).
- p. 308 suite des emblèmes de Coyon.
- p. 309, 310 traduction par rébus de AL-COFR (II, 197).

Le Songe de Poliphile ou Hypnnérotomachie de frère Francesco Colonna, littéralement traduit pour la première fois avec une introduction et des notes par Claudius Popelin, Paris, Isidore Liseux éditeur, 1883 :

- p. 311 frontispice de cette édition, dans lequel figurent le monogramme de J. Kerver et le nom de Lenoncourt (II, 67, 68).
- p. 312 les âmes sur le pont (II, 72) ; *au-dessous, présentée horizontalement*, l'enseigne de la bisse qui rappelle une clef (II, 83).
- p. 313 l'autel où sont inscrites les règles de déchiffrement ; *au-dessous*, les deux sépulcres (II, 73 à 75).
- p. 314, 315 *sur les deux pages* : les jeunes Centaures ; *au-dessous*, les Éléphants (II, 77, 79).
- p. 316, 317 *sur les deux pages* : les Licornes ; *au-dessous*, les Tigres (II, 79, 80).
- p. 318, 319 le Phénix – l'Amour bourreau (II, 82, 84) ; *au-dessous, sur les deux pages* : le Faune Dracon (II, 82).

Caylus (Comte de), *Recueil d'Antiquités Égyptiennes, Étrusques Grecques, Romaines et Gauloises*, Paris, Tilliard, 1762 :

- p. 320 euron du tome V de ce *Recueil d'Antiquités*, avec son explication par l'auteur (I, 69).

J. Barozzio, *Le Nouveau Vignole ou règles des cinq ordres d'architecture*, Paris, F. Chereau, rue St-Jacques, 1755 :

p. 321 gravure donnée à titre d'exemple (I, 84).

J. Ch. Delafosse, *Nouvelle Iconologie Historique*, *op. cit.* p. 1 du prologue :

p. 322, 323 la Serrurerie et l'Artifice (I, 84).

C. Paradin, *Devises Héroïques*, Ian de Tournes et Guil Gazeau, Lyon, 1557 :

p. 324 le tombeau et sa devise (II, 176).

Illustrations ajoutées aux éditions précédentes de *Matériaux Cryptographiques*

p. 325 reproduction de la Table de Bembo (I, 148).

p. 326 pièce de 5 francs avec l'effigie de Napoléon I^{er} (I, 150); *au-dessous*, signature gouliarique de Marguerite de Valois (I, 276).

Beroalde de Verville (traducteur), *Le tableau des riches inventions*, Matthieu Guillemot, Paris, 1600.

p. 327 frontispice de l'ouvrage (I, 275).

Le Songe de Poliphile, *op. cit.* :

p. 328 page CCXVI de l'Introduction (II, 48).

A. Rethel, *Der Todtentanz der Revolution*, Dresde, 1849 :

p. 329 Planche *Liberté Égalité, Fraternité* (II, 68).

[Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers] *Suite du recueil de planches sur les sciences*, Paris, Panckoucke, 1777, vol. 33, supplément 5 :

p. 330 État de la colonne de Cussy avant 1777 (II, 29).

Bonneville (Nicolas de), *Les Jésuites chassés de la maçonnerie, et leur poignard brisé par les maçons*, Orient de Londres, Paris, 1788 :

p. 331 frontispice de l'ouvrage (II, 260).

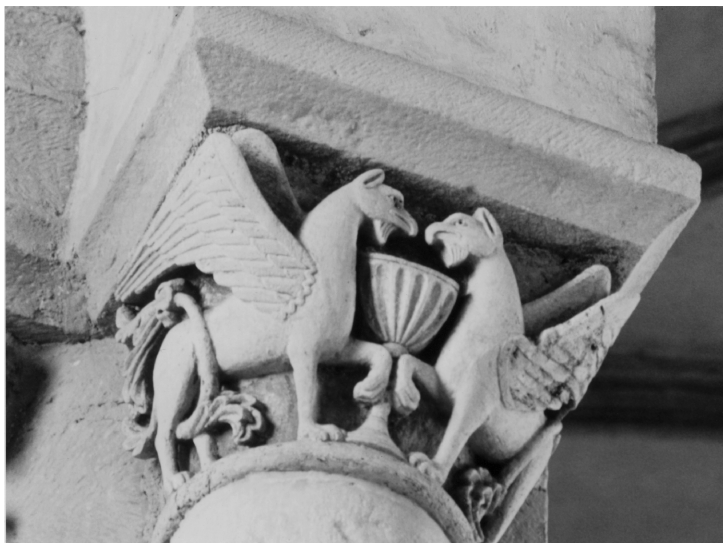


TABLE ET SOURCE DES ILLUSTRATIONS.

291







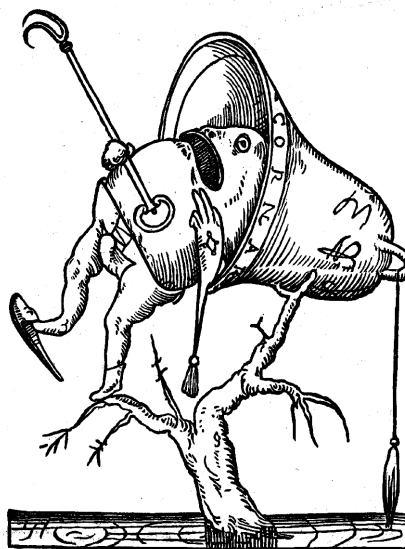






TABLE ET SOURCE DES ILLUSTRATIONS.

297



Luy mesme [François premier], il estoit libéral, magnanime, humain, et bref en toutes vertus accompli hormis qu'il étoit subiect à volupté, et en sa jeunesse fit maints excès à gentz particulierz dommageables, car il alloit de jour et de nuit en masque riblant çà et là, frappant et battant cestuy et l'autre; mais il se chastoia en aage vieilli, hormis des femmes, (car il y fut subject depuys le berceau jusques à la mort), auxquelles il donnoit tout ce qu'il avoit, en sorte que par ses dons excessifs du commencement de son royaume (règne), force lui fut de casser xij^e (1200) hommes d'armes pource que l'on ne trouvoit de quoi les payer, sus quoy (ce dont) la bazouche de Paris fut esmeue de jouer une telle farce.

Ils firent tailler un gros membre d'homme qu'ils corouèrent, mirent sus une charrette et alloient luy donnant du fouet par tous les quarrefourz et avoient aposté des gens qui leur disoient : — « Mes amis, à qui est ce paouvre v... que allez ainsi fouettant, et en quoi a-t-il mesfait? » Ils répondirent : — « C'est le v... du roy qui a bien mérité le fouet et pis. — Come, disoient les autres, a-t-il chevauché sa cousine? — Il a bien faict pis, répondoient-ils [les clercs de la basoche]. — Coment, a-t-il chevauché sa sœur? — Pis. — Par aventure sa mère? — Encore pis. — Est-il par hasard bougre? — Encore pis. — Quel gros crime a-t-il donc commis? — Il a chevauché douze cents hommes d'armes », dit-on par conclusion.

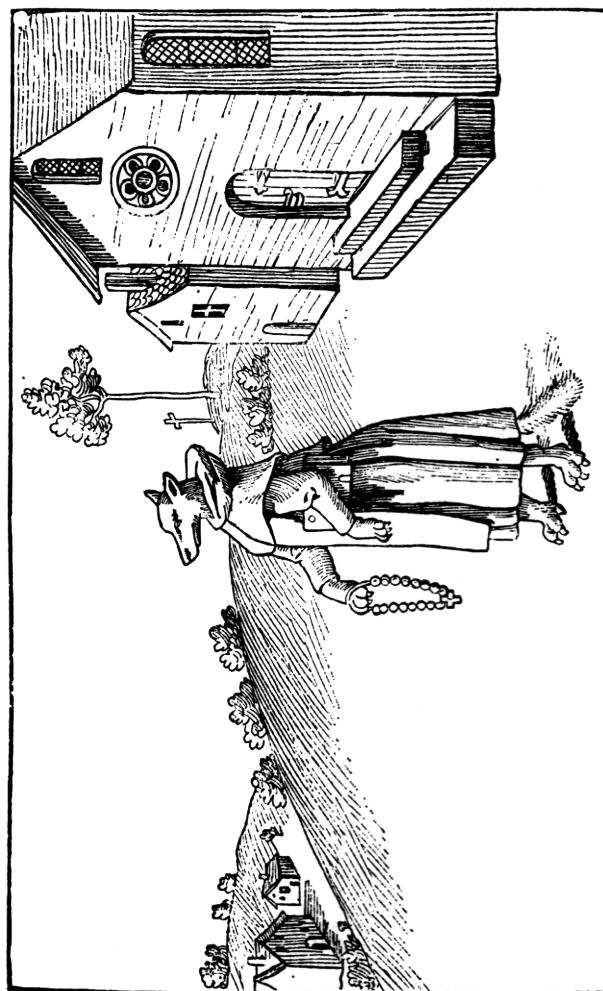
Ce n'est pas de present qu'on a congnu l'abus du Pape et des siens, veu que d'aultres desia de long temps l'auoynt congnu, en faysant ceste figure. Laquelle auoyt sept testes et dix cornes, (Apocal. 17) peinte à la façon d'vng dyable, en la maniere des peyntres. Mais du cul de ce dyable sourtoit le Pape, et du cul du Pape des Cardinaux, et des Cardinaux des Euesques, des Euesques des Moynes et Prebstrs; et ainsi tout ce mesnage monstroist estre sourty et venu du cul du Dyable.

Ainsi par toutes les Eglises fust trouuée quelque nouvelle marchandise. Et comme en plusieurs conuents de St François vous trouués selon leur coustume, des peintures de St François aussy y en auoit vne au conuent des Courdelliers, et au dessus estoit escript; EGO SUM VITIS VERA; VOS AUTEM PALMITES.

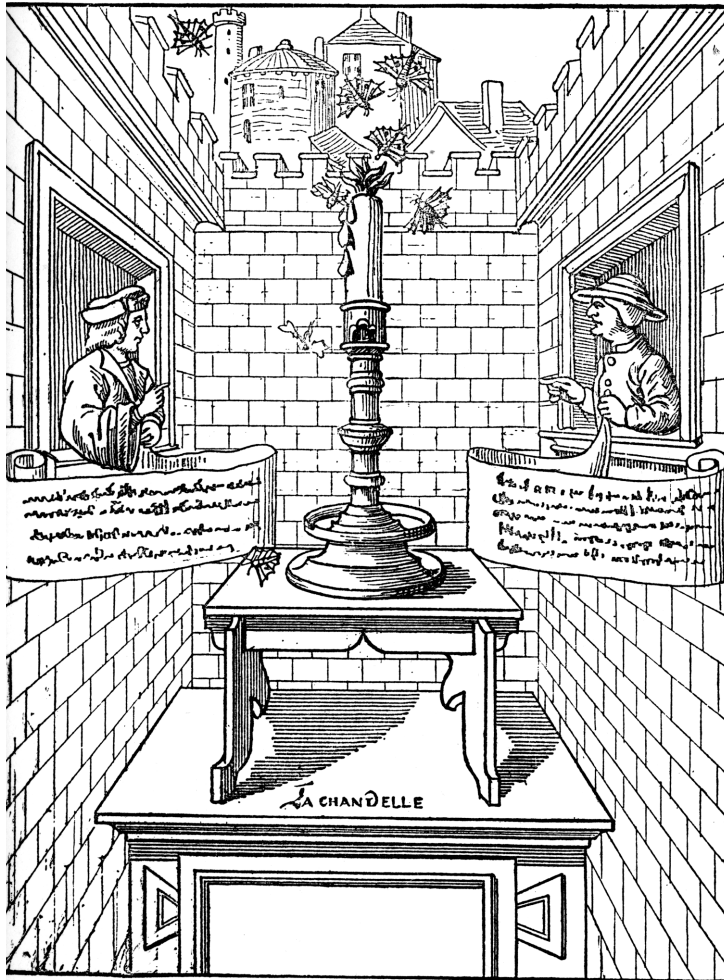
Dans l'Eglise des Iacopins en Pallaix, entre toutes les aultres ymages, figures ou peintures, en fust trouuée vne de laquelle plusieurs furent esmerueillez, Car elle auoit esté peinte il y auoit plus de cent ans en telle figure que est, disoynt icy dans Geneue.



D'après une gravure
DES ACTES ET GESTES MERVEILLEUX DE LA CITÉ DE GENÈVE
Vers 1548.



L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.
D'après un manuscrit du XVI^e siècle de la Bibliothèque nationale.



LA CHANDELLE

D'après un dessin du manuscrit de Catherine de Médicis.



D'après Théodore de Bry.





MONSIEUR LE GOGUELU

D'après une estampe de 1663.



D'après la gravure de Wenceslas d'Olmütz. 1496.



GORGONEUM CAPUT

D'après une estampe allemande du xvi^e siècle.

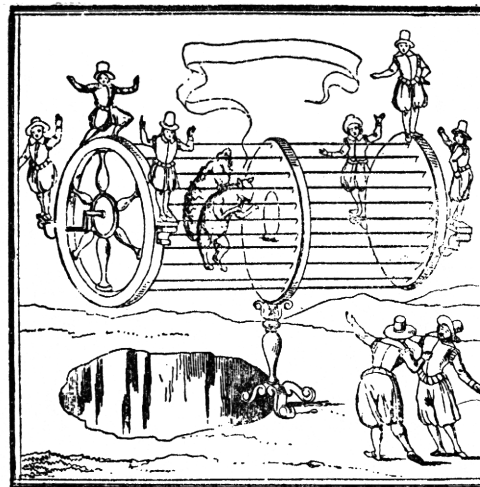


D'APRÈS UNE MINIATURE DU «DE TRISTIBUS GALLIE»
Manuscrit de la Bibliothèque de Lyon.





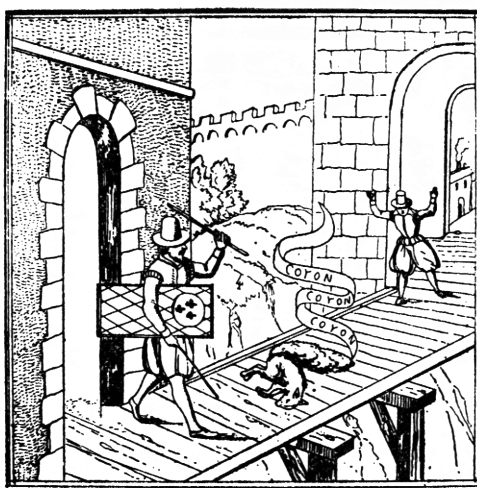
D'après une estampe populaire de 1594.



Mythologie des emblèmes de Coyon,
d'après une gravure du temps.



Mythologie des emblèmes de Coyon,
d'après une gravure du temps.



Mythologie des emblèmes de Coyon,
d'après une gravure du temps.

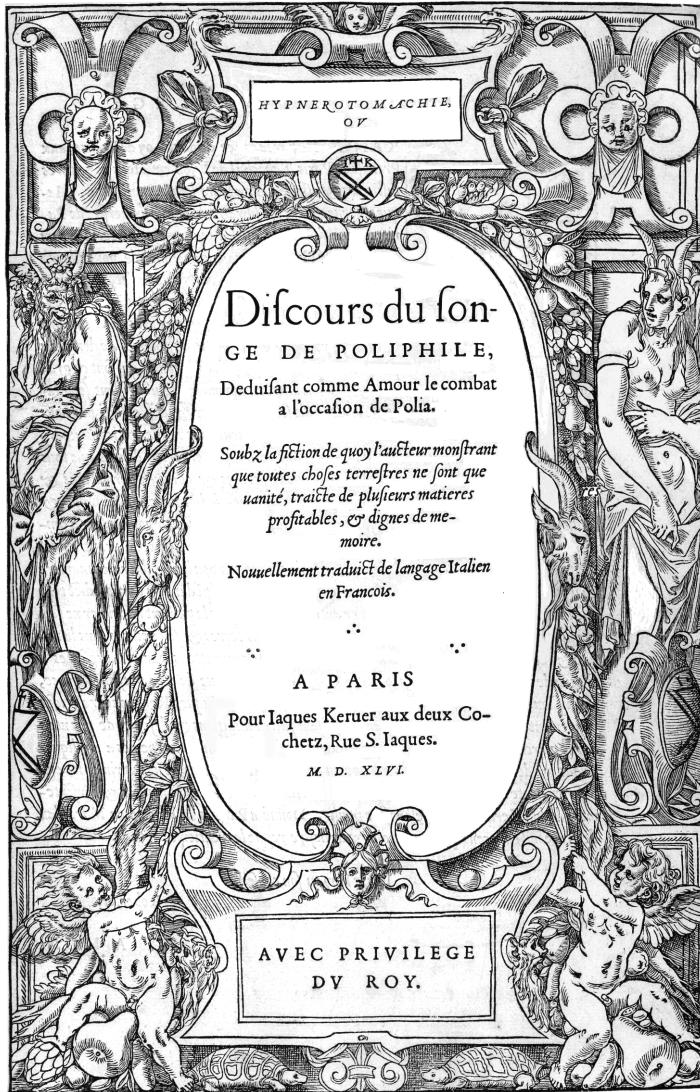
HIC OS CVLA PEDIBVS PAPA E FI.
GVNTV R.

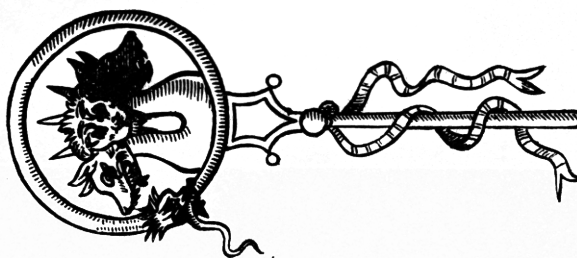


D'après une ancienne gravure allemande.



DETAILS DE L'ENTOURAGE
de la planche *Le capitaine des folies* de Théodore de Bry.





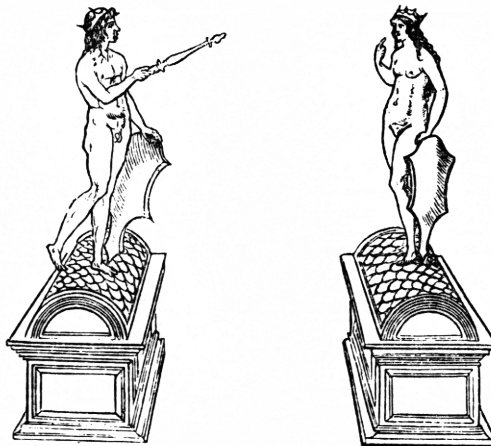
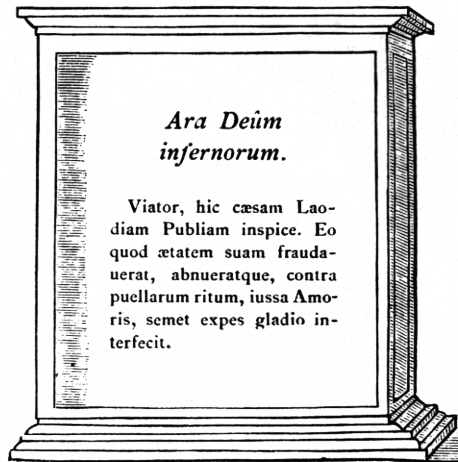




TABLE ET SOURCE DES ILLUSTRATIONS.

315









TABLE ET SOURCE DES ILLUSTRATIONS.

319

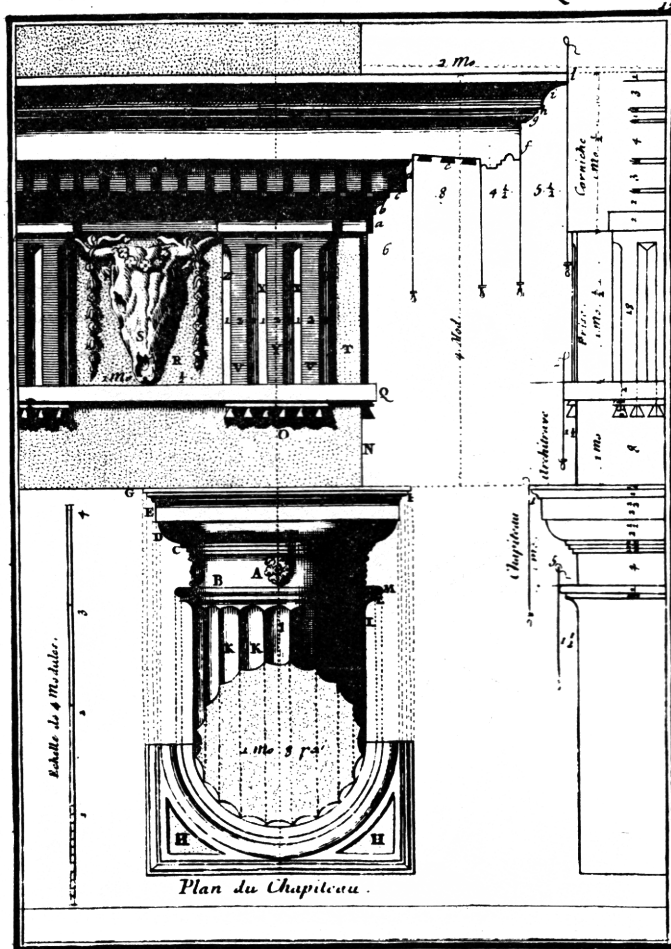


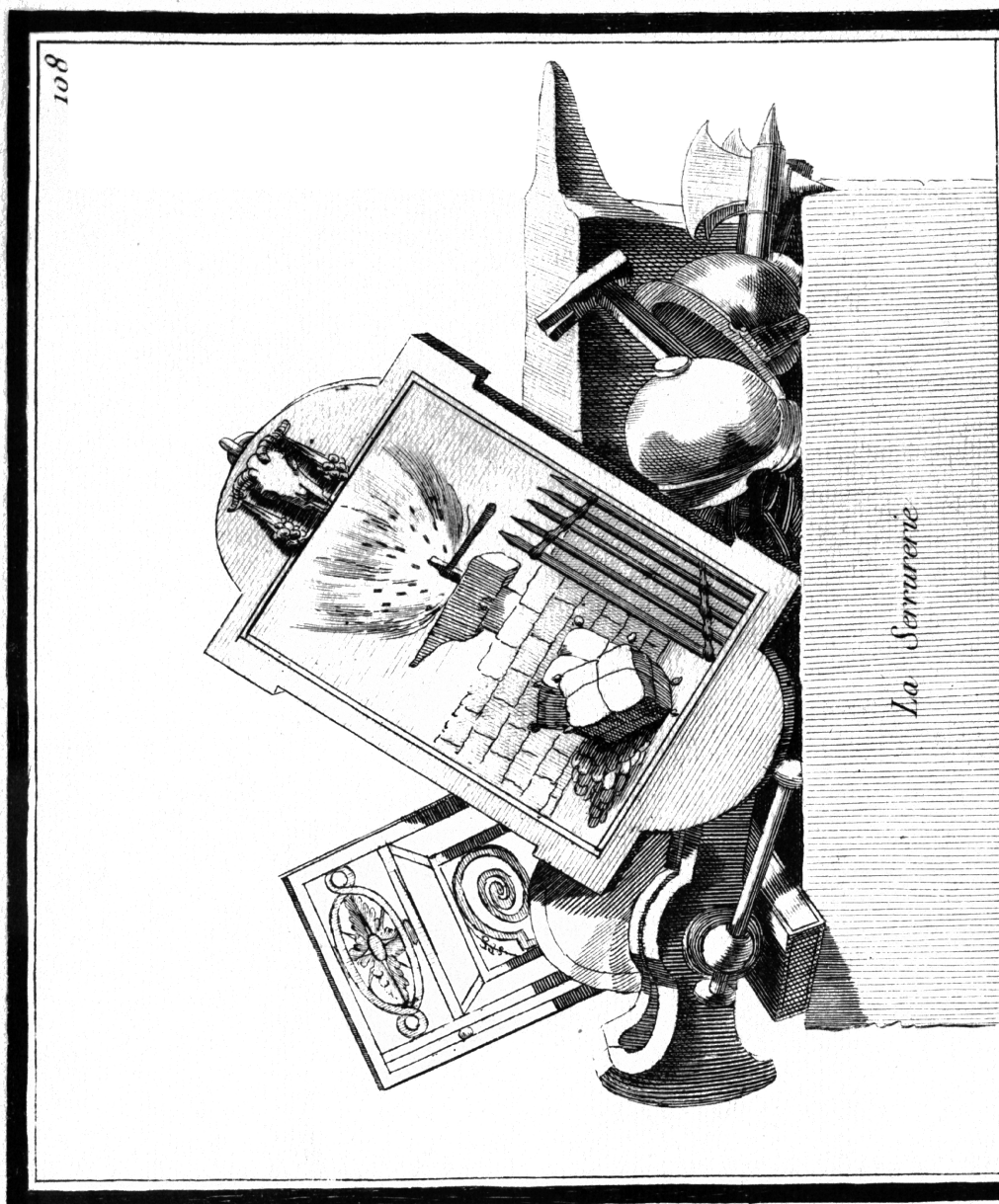


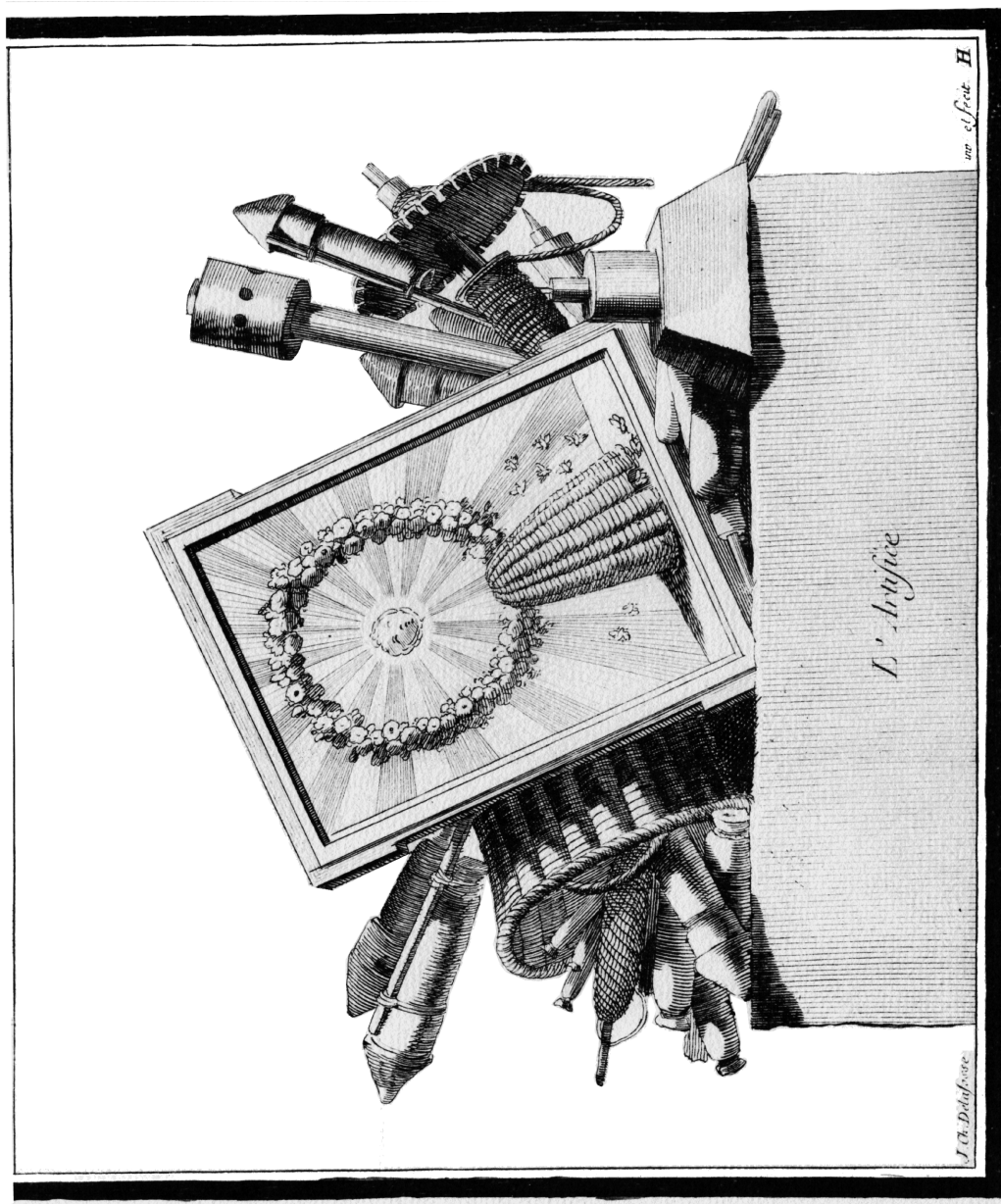
— LE Nil, dessiné d'après la Statue antique que l'on conserve à Rome, & dont la tête est cachée par des nuages.

Cette disposition non-seulement rappelle l'ignorance des Anciens sur la source de ce Fleuve, mais elle fait allusion à l'obscurité qui règne sur l'origine & sur l'établissement des Egyptiens. Cette Figure ne pouvoit être méconnue à cause des enfans qui caractérisent les coudées de l'accroissement de ce Fleuve. Cependant j'ai ajouté des hiéroglyphes imaginaires sur le piédestal, pour ne laisser aucune doute à l'esprit.

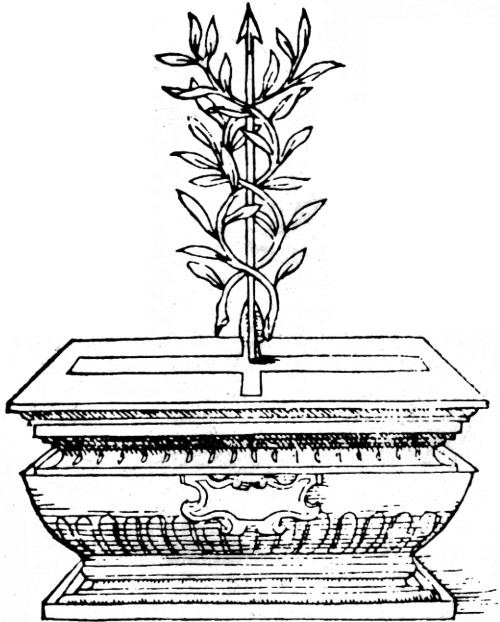
CHAPITEAU ET ENTABLEMENT DORIQUES.







Sola viuit in illo.



L'esperance que Madame Diane de Poitiers illustre Duchesse de Valentinois, ha de la resurreccion, & que son noble esprit contemplant les cieus, en cette vie paruiendra en l'autre apres la mort : est possible sinifié par sa Deuise, qui est d'un Sercueil ou tombeau, duquel sort un trait, acompagné de certains syons verdoyans.

TABLE ET SOURCE DES ILLUSTRATIONS.

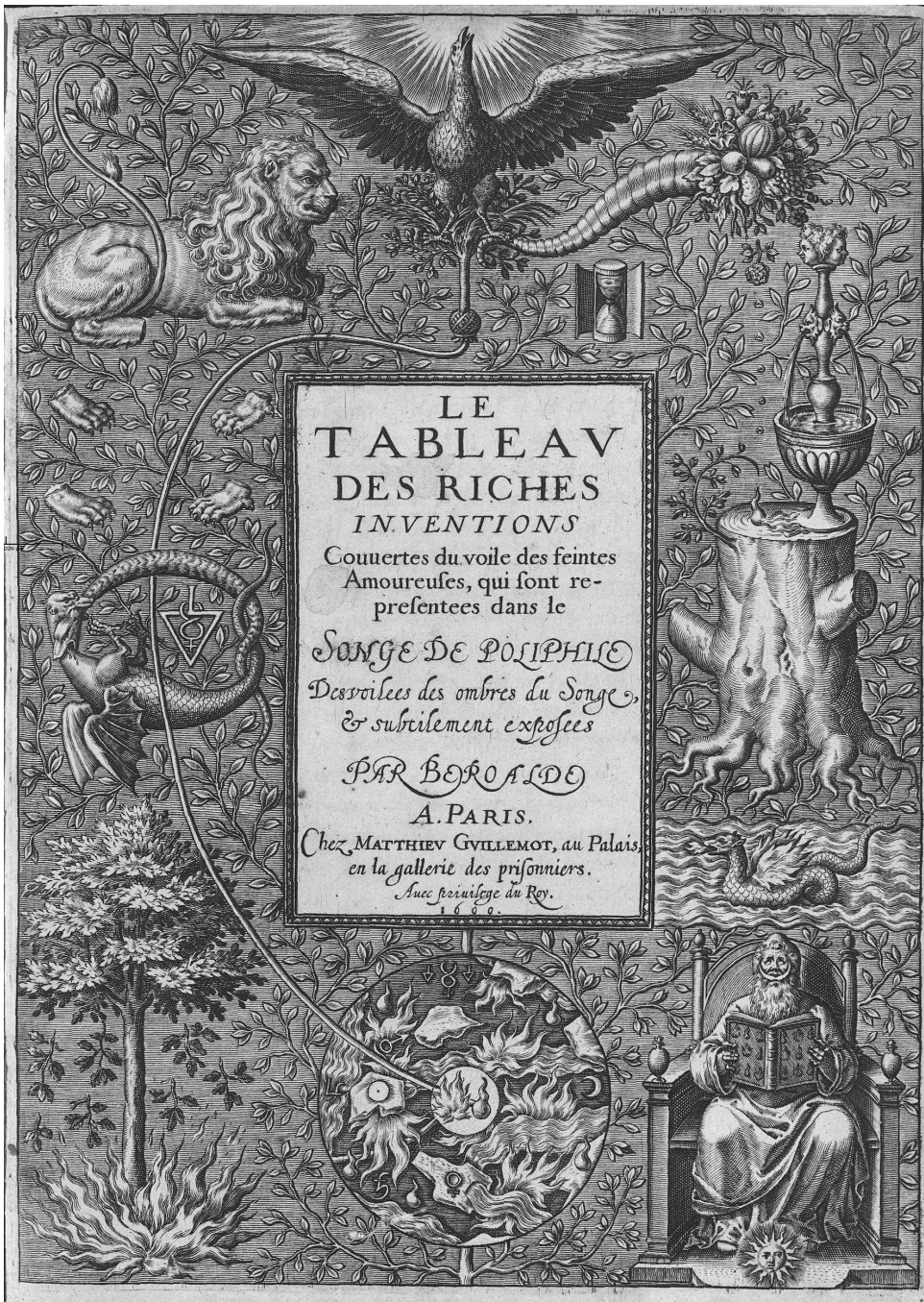
325



RECVEIL STEGANOGRAPHIQUE,
contenant l'intelligence du frontispice de ce livre.



L n'est point des-agreable aux bons esprits de leur représenter ce qu'ils sçavent, & n'y a souhait qui sollicite tant le cœur que le desir de sçavoir: & pour ce nous vous raconterons les fortunes passées, & quelles traverfes nous sont survenues, cependant que nous avons esté transportez des

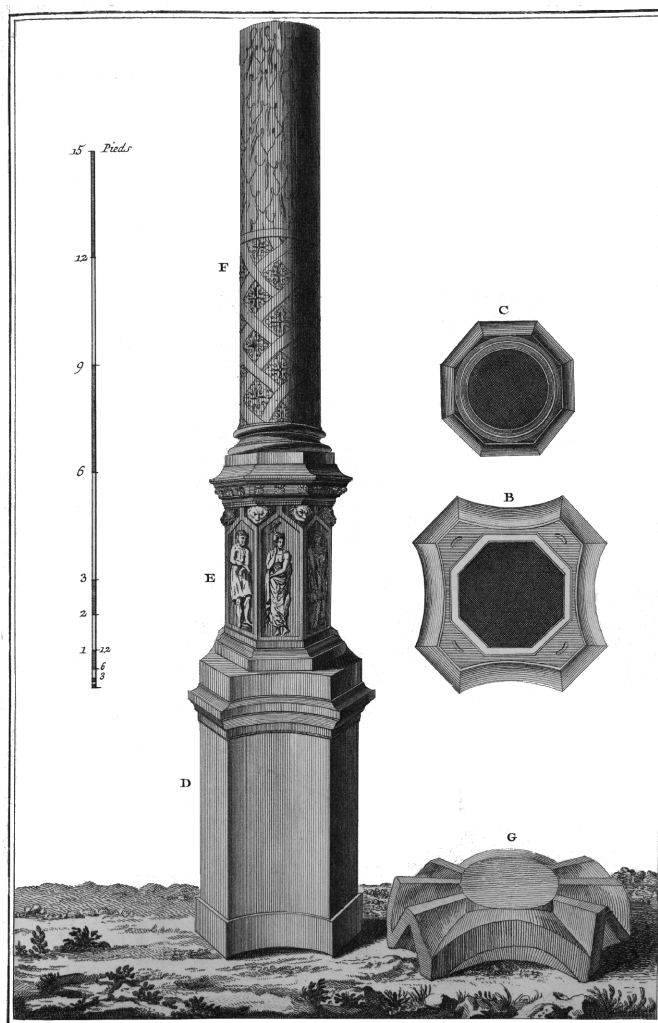


CCXVI

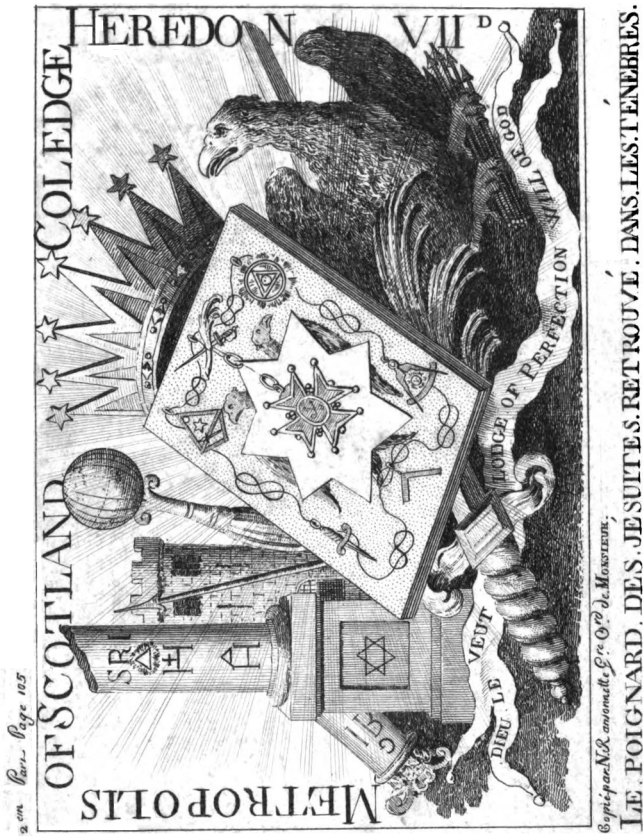
LE SONGE DE POLIPHILE

mêmes que dans les trois autres éditions Françaises. Il en a remplacé le titre par un frontispice gravé en taille-douce, qu'il s'efforce d'expliquer dans un préambule intitulé *Recueil stéganographique*. Ce préambule, où le bonhomme livre carrière à son imagination quelque peu folle, est un écrit en style d'Apocalypse, une exposition amphigourique sans fond ni rive, et qui se perd *in nubibus*. C'est un grimoire mystique, peut-être bien une mystification. Je ne me sens ni le talent, ni le courage nécessaires pour m'aventurer dans ce dédale où l'on a prétendu trouver des allusions à des idées maçonniques, idées qui formeraient le fond même de l'*Hypnérotomachie*, suivant le très-savant et très-ingénieux M. d'Orcet. A l'en croire, Béroalde n'aurait entrepris cette quatrième édition qu'afin d'y mettre le frontispice cabalistique et le Recueil stéganographique, dans le but d'avertir Henri IV, au nom d'une société secrète, qu'il risquait d'être déposé s'il épousait sa maîtresse. J'avoue n'être point convaincu, et je laisse à M. d'Orcet la responsabilité de sa théorie; mais qui voudra s'édifier à ce sujet lise le très-curieux article que cet érudit a fait paraître dans la *Revue Britannique* du mois de Juin 1881, à propos de ma traduction alors sous presse.





Antiquités, colonne de Curry.





Notes de l'éditeur

À la différence des deux précédentes éditions des *Matériaux Cryptographiques* (1976 et 1983), réalisées d'après des clichés photographiques, nous avons pris la décision de recomposer la totalité des articles, *à la fin de chaque ligne près* ; ceci a d'ailleurs été l'occasion d'établir une liste, pour chaque tome, de quelques particularités et erreurs de composition.

Cette nouvelle édition s'est enrichie d'une préface de Limousin Espalier – que nous remercions vivement pour son éclairage précieux, avec l'apport de nombreux renseignements ; quelques illustrations ont été ajoutées à celles qui figuraient déjà au second volume. Des articles supplémentaires de Grasset d'Orcet fourniront prochainement la matière d'un troisième tome.

Particularités de la composition du tome II

L'astérisque présent devant un numéro de page indique qu'une correction a été apportée.

La Côte d'Or et ses monuments druidiques

- p. 6, dernière ligne : point déporté sur le i de « thais » suggérant un tréma.
- p. 18, dernier §, l. 3 : « sud ou est » (pour *sud-ouest* ?).
- * p. 19, avant-dernière ligne : virgule après « provinciales », remplacée par un point.
- p. 20, dernière ligne : « calembourg ».
- * p. 22, avant-dernière ligne : « siècle », corrigé en *siècle*.
- * p. 26, dernière ligne : « our », corrigé en *jour*.

La préface de Poliphile

- * p. 47, l. 5 avant la fin : « indiscutales », corrigé en *indiscutables*.
- p. 58, note (1) : « hierogliphe » pour *hiéroglyphe*.
- * p. 62, § 1, l. 4 avant la fin : « attribuées », corrigé en *attribués*.

- p. 67, l. 11 : « editeur » et non *éditeur*.
l. 3 avant la fin : « maiuscule ».
- p. 71, § 6 : le titre de l'ouvrage contient trois mots incorrects ; en effet, sur l'édition de Houghton, Mifflin & Company (1906), on peut lire : *The Diverting History of John Gilpin/Shewing how he went further than he intended, and came safe home again*.
- p. 73, épigraphe en latin, dernière ligne : la particularité typographique du mot « gladium » a été respectée : les lettres u et m ont été placées à l'envers dans le compositeur. La transcription de cette épigraphe est inexacte : on se reportera à la reproduction de l'autel donnée à l'annexe du tome II de *Matériaux Cryptographiques*.
- p. 73, l. 5 avant la fin : « Sans exprimé » (pour *Sens exprimé*?).
- p. 74, note (1) : « le Licorne ».
§ 5 : absence de guillemet fermant ; le § suivant ne devrait pas recevoir de guillemet ouvrant le texte de l'auteur.
- p. 75, § 2, l. 4 : « Gerusalem » pour *Jérusalem*.
- * p. 79, § 2, dernière ligne : « lle gît sur un lit » pour *Elle gît* ; corrigé.
bas de la page : le texte s'arrête à « Choit pluie, car »
- p. 81, avant-dernier §, l. 3 avant la fin : « acia » (pour *acacia*?).
- p. 84, § 1, l. 6 avant la fin : « ultrà ».
- * p. 86, § 1, dernière ligne : « *la lecture* » est bien en italique.
- p. 87, § 1, l. 4 : « véritablement », corrigé en *véritablement*.
- * **Les Ménestrels de Morvan et de Murcie**
- p. 93, § 2, l. 4 : « druitique », corrigé en *druidique*.
- p. 96, § 1, l. 5 : « gite ».
- p. 103, l. 1 : très petite amorce d'un accent aigu sur le « e » de « arrache ».
- * p. 105, § 3, l. 5 et l. 9 : « Chicquanons » (pour *Chiquanous*).
- p. 113, § 2, l. 3 avant la fin : « sevait devenu religion d'Etat » pour *serait*... ; corrigé.

Les collaborateurs de Jeanne d'Arc

- * p. 132, l. 3 : « appellâ », corrigé en *appelât*.
- * p. 133, § 1, l. 8 avant la fin : apostrophe absente à « n était ni chrétien... » ; corrigé.
- * p. 137, § 1, l. 8 : « gréco-duidique », corrigé en *gréco-druidique*.
- p. 147, § 7, l. 2 : « Rheims ».
§ 7 : absence de guillemet fermant à la fin du paragraphe.

Le cinquième livre de Pantagruel

- p. 160, l. 5 avant la fin : « Ile sonante ».
- p. 165 et suivantes : « M. Saint-Yves de Salveydre » pour *Saint-Yves d'Alveydre*.
- p. 166, note (1), l. 2 : « tous les villes libres », et non *toutes*.
- * p. 167, dernière ligne de la note (1) : « engastromylhes », corrigé en *engastromythes* (voir page 176, l. 2)
- * p. 168, § 3, fin de l. 1 : absence du tiret de césure à « compo », corrigé.
- * p. 173 et p. 182 : deux chapitres numérotés III ; corrigé.
- p. 173, § 2, l. 4 : « ergò » et non *ergo*.
- * p. 177, § 2, l. 1 : « Ile sonante ».
§ 2, l. 5 avant la fin : « pantagruélien » corrigé en *pantagruelion*.
- p. 178, § 2, l. 4 : « Apocalyse », corrigé en *Apocalypse*.
- p. 179, l. 6 : « vagon ».
- p. 182, § 3, l. 3 : « Médecis » (pour *Médecis*).
- p. 184, § 2, l. 10 avant la fin : « benivs » (pour *Benius*).

Le premier Livre de Rabelais

- p. 197, § 4, l. 6 : « Aristophanes » (pour *Aristophane*).
- p. 210, § 3, l. 6 avant la fin : il s'agit bien de la substantifique « mouelle ».

La Danse macabre

- p. 233, § 2 : guillemet fermant absent à la fin de ce paragraphe ; corrigé.
- * p. 264, § 4, l. 4 : « mûrées » ; corrigé en *murées*.

Le Pacte de famine

- p. 283, § 2, l. 1 : Prevôt, et § 3, l. 1 : Prevot (pour *Prévôt*).



Cette troisième édition de
GRASSET D'ORCET
MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES
a été achevée en
NOVEMBRE 2020
La composition de cet ouvrage
a bénéficié de l'aide de
AXEL ET YVES
L'impression a été confiée à
PRÉSENCE GRAPHIQUE
à Monts (Centre-Val de Loire)
Le façonnage a été réalisé
par l'imprimerie des
ÉDITIONS DU LÉROT
à Tusson (Nouvelle-Aquitaine)

N° d'imprimeur : 112067460
DÉPÔT LÉgal : 4^e trimestre 2020

